
MOJO
Un Hors-Série de GUITAR PART
A1102
Edition Spéciale Limitée
1000
JOURS DE BEATLEMANIA
Les premières années – du 1er avril 1962 au 31 décembre 1964
Préface d'Andrew Loog Oldham.
T 02909 - 33 H - F: 7,00 € - RD

1000 JOURS DE BEATLEMANIA





Avant-propos d'Andrew Loog Oldham

La première fois que j'ai entendu Love Me Do, j'étais un attaché de presse battant le pavé de Soho et tentant de décrocher un peu de presse pour des artistes comme Mark Wynter, Kenny Lynch et Jet Harris & Tony Meehan. J'avais 18 ans en cette fin d'année 1962. J'ai trouvé ce disque incroyable, il était gorgé d'espace, de sensations et de sexe… ce qui manquait souvent à la pop anglaise. Love Me Do sonnait américain! Il dégageait une attitude et une assurance que je cherchais auparavant chez Dion & The Belmonts et Eddie Cochran.

J'ai vu les Beatles pour la première fois au début de 1963, interprétant leur deuxième single, Please Please Me, à Birmingham pour Thank Your Lucky Stars, notre dose hebdomadaire de pop. Je les ai observés et constaté que leur allure était en accord avec leur son. Ce n'était pas des clones efféminés à brushing et eye-liner façonnés par Larry Parnes ou Joe Meek, posant pour des photos de presse avec des guitares en toc autour de leurs cous ornés de crucifix bon marché. Ces quatre garçons avaient fait les tranchées et en étaient revenus. Je voulais les représenter à Londres.

"On confond la naissance des Beatles avec le Peace and Love. Faux ! Ils sont arrivés en criant : 'Que le monde s'arrête, je monte au sommet !'"

J'ai abordé John Lennon et je lui ai dit qu'il avait du talent. Il était de cet avis. Je lui ai demandé qui s'occupait d'eux et il a désigné un homme d'affaires en foulard à motifs cachemire discutant nerveusement avec Ringo dans un coin. Je me suis rué sur Epstein et ai décroché le travail, sans doute parce que personne ne l'avait demandé. Liverpool était encore loin de Londres. On passait peu de coups de fil à longue distance, sauf pour annoncer une mort ou une naissance. Mais sûrement pas l'avènement des Beatles.

Un mois plus tard, ils étaient sur la route avec Helen Shapiro et Chris Montez et je les ai vus au Granada à Bedford. J'ai vécu l'une de mes premières épiphanies surréalistes causées par la pop et pas par la drogue. Les Beatles ont commencé la tournée au bas de l'affiche et sont montés en grade au fur et à mesure que Please Please Me grimpait dans les charts. Personne de sensé ne voulait passer après eux. À Bedford, ils jouaient en fin de première partie. Quelques soirs plus tard, ils étaient en vedette. Il y avait des émeutes dans la salle et dans les rues. Je n'avais rien vu de semblable depuis Johnny Ray, le crooner des années 50, au London Palladium. Je sais qu'il n'y avait environ que 300 fans purs et durs qui se déchaînaient et cassaient les vitres des coulisses pour essayer d'approcher le groupe. Mais je n'oublierai jamais la peur de Paul McCartney lorsque la foule s'est rapprochée et que le verre s'est fracassé.

Les moins de 50 ans confondent souvent la naissance des Beatles avec le mouvement Peace and Love. Complètement faux! Les Beatles sont arrivés brandissant leurs guitares et leur batterie comme des fusils-mitrailleurs, hurlant de leurs voix douces comme des tirs de mortier: "Que le monde cesse de tourner pour que je monte au sommet!". Pour la plupart d'entre nous, la paix et l'amour sont venus plus tard, quand l'argent, la célébrité et les drogues n'ont pas marché. En 1963, nous vivions dans un monde de divertissements réglementés, avec les garden parties l'été et la pantomime l'hiver. Avoir un hit signifiait travailler plus et gagner 20 livres supplémentaires par semaine. Les artistes n'écrivaient pas leurs chansons et ne jouaient pas sur leurs disques. Les Beatles ont tout changé.



Premier sur place : Andrew Loog Oldham en 1964.

La contribution de l'Angleterre à la musique populaire était dépourvue d'originalité. Si nos aînés avaient eu leur mot à dire, on ne se serait éclaté que sur du skiffle et du jazz traditionnel. Ce mouvement a donné naissance à 200 jeunes fanatiques issus des classes moyennes qui sympathisaient avec les souffrances du Noir américain. Leur musique et cette vague de soutien ont préparé le terrain pour les Rolling Stones. Les meilleurs d'entre eux se sont infiltrés dans la télévision



Visionnaires : les Fab Four profitent d'un moment de calme au printemps 64.

familiale grâce à l'imagination de Jack Good et Rita Gillespie avec Oh Boy! et Boy Meets Girl. Ces deux émissions ont mis au rencard la pop de flottes dont on nous abreuvait et l'on a enfin pu entendre les chansons fondamentales américaines qui ne passaient pas sur radio BBC. Les Beatles ont tout changé.

Brian Epstein a aussi contribué à changer le monde. Pour que les Beatles décrochent un contrat, il s'est autant entêté que mon héros Joe Lampton – de Room At The Top – pour engrosser la fille du propriétaire du moulin. Aujourd'hui, les révisionnistes tentent de réduire sa passion pour les Beatles à un durcissement anormal des artères. J'ai connu un homme qui a plaqué son travail pour se consacrer aux Beatles et les faire connaître au grand public. Brian a aussi modifié les règles du jeu. Il m'a servi d'exemple, m'a appris à traiter les artistes autrement que comme du bétail.

Pendant un temps, nous avons tous vécu à l'abri dans un panier à salade musical capitonné. Je suis resté quatre mois environ attaché de presse pour Brian et les Beatles. Papa et maman avaient tort, je n'étais pas obligé d'avoir un métier sérieux. Les gamins étaient *all right*, ça marchait pour eux. J'ai cessé de travailler pour les Beatles en découvrant les Rolling Stones. Je suis devenu leur manager à cette époque magique où l'on ne pouvait pas se tromper. Puis les Beatles sont allés en Amérique et ont à nouveau tout changé. Soudain, tout est devenu très sérieux et, par certains côtés, la fin des années 60 a commencé. Mais, pour l'instant, restons à l'époque où les Beatles ont modifié notre façon de parler, de penser, ont compris nos vies et notre pays. On chantait peut-être faux, mais leurs refrains qu'on reprenait en chœur ont réuni le monde entier l'espace d'un moment.

Andrew Loog Oldham
Bogota, Colombie
Octobre 2002

PHOTOS : REX FEATURES

MOJO



MOJO (version originale) est publié au royaume-Uni par EMAP Metro LTD.
MOJO (version française) est une publication de la société Studio Press
N°Siret : 389 520 230 00043
Siège social :
11, rue Charles-Schmidt
93406 Saint-Ouen Cedex

Directeur de la publication : Philippe Boulnois
Directeur de la rédaction : Thierry Frébourg
Rédacteur en chef technique : Agnès Evrard
Chef de projet : Jean-Pierre Sabouret
Chef de la fabrication : Isabelle Roubin
Directeur commercial : Pascal Breton 01 41 66 62 27
Fax rédaction : 01 41 66 62 96
Fax publicité : 01 41 66 62 94
Chefs de publicité : Sandrine Kirchthaler et Charles Rohée

Directeur administratif et financier : Christophe Durand
Comptabilité : Leila Aithabib
Contrôle de gestion : Gilles de Nanteuil
Secrétaire générale : Corinne Cruchou

Ont écrit dans ce numéro : Keith Badman, Johnny Black, Tom Bryant, Alan Clayson, Joe Cushley, Bill DeMain, Dave DiMartino, Peter Doggett, Paul Du Noyer, Mark Ellen, David Fricke, John Harris, Chris Ingham, Ashley Kahn, Spencer Leigh, Mark Lewisohn, Ian MacDonald, Barry Miles, Charles Shaar Murray, Merrell Noden, Martin O'Gorman, Mark Paytress, John Robertson, Robert Sandall, Neil Spencer, Phil Sutcliffe, Richard Williams, Lois Wilson

Ont collaboré à ce numéro : James Petit (coordination), Isabelle Chelley (traduction et adaptation), Jean-Pierre Sabouret (traduction et adaptation), Grégory Bricout (graphisme), Michel Théodon et Amélie Yadel (secrétariat de rédaction)

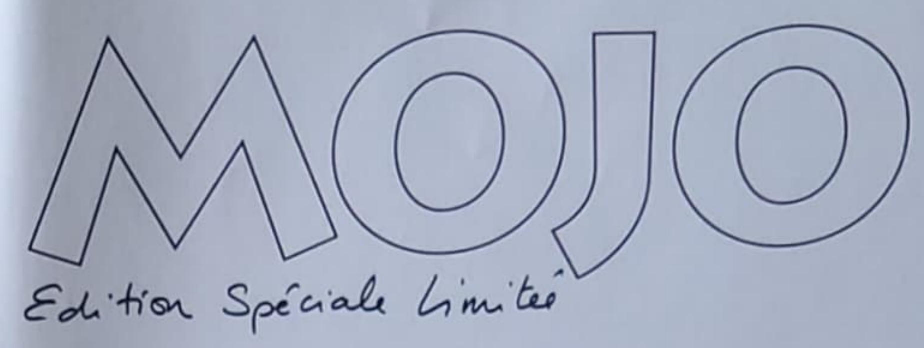
Merci à : Keith Badman, Paul Bevoir, Johnny Black, Genesis Publications, Steve Hale, David Hurn, Bob Kelly, David Leaf, Mark Lewisohn, Andrew Loog Oldham, Alan Lysaght, Jonathan Mantle, Ben 'Mitchy' Mitchell, Pete Nash, On The Beat, David Pritchard, Reckless Records, Jane Roscoe, Terence Spencer, Jane Titterington, Jason at Tracks, Robert Whitaker

Remerciement spécial à : Astrid Kirchherr (www.center-of-beat.com)

Diffusion : Valérie Chavaudra (2C.Consulting) 01 49 44 05 49
Diffusion en Belgique : Tondeur Diffusion, avenue Van Kalken, 91 070 Bruxelles.
E-mail : press@tondeur.be
Tél. : (02) 555.02.17
Fax : (02) 555.02.19
Studio Press : SAS au capital de 63 571,24 €
Dépôt légal : 4e trimestre 2003.
Distribution : Transport Presse.

 N° ISSN : 1273-1609
Président : Philippe Boulnois
Imprimerie : Leonce Deprez, ZI de Ruitz, 62 620 Barlin - France
Actionnaires : Roularta Média Group SA, Agnès Evrard, Thierry Frébourg
N° de commission paritaire : 0104K75361

PHOTOS : TERENCE SPENCER/KINKY COLECTION/LONDON FEATURES/ POPPERFOTO/MAGNUM/REDFERNS



SOMMAIRE

Les collaborateurs...

Keith Badman
Keith était consultant pour la série Anthology des Beatles et il est l'auteur de The Beatles Off The Record et The Beatles After The Break Up.

Johnny Black
Auteur de livres sur Hendrix et les Who, la base chronologique de Johnny, Rocksource, a fourni l'agenda de cet ouvrage.

Alan Clayson
Alan a publié des biographies de George Harrison et Ringo Starr.

Bill DeMain
Bill est l'auteur de Behind The Muse: Pop And Rock's Greatest Songwriters.

Dave DiMartino
Ancien rédacteur en chef de Creem, Dave est le directeur exécutif du site musical Launch.

Peter Doggett
Ancien rédacteur en chef de Record Collector, auteur de Classic Albums: Abbey Road & Let It Be.

Paul Du Noyer
Paul était le rédacteur en chef fondateur de MOJO. Son dernier livre, Liverpool Wondrous Place, possède une introduction signée Paul McCartney.

Mark Ellen
Reporter télé et journaliste, Mark est l'un des membres fondateursdes magazines Q et MOJO.

David Fricke
Directeur de la publication de Rolling Stone, il a remporté deux fois l'ASCAP-Deems Taylor.

John Harris
John écrit dans The Independent et a collaboré à "l'article définitif" sur All Things Must Pass pour le magazine MOJO. Auteur de The Last Party: Britpop Blair & The Demise Of English Rock.

Chris Ingham
Auteur d'un livre sur Billie Holiday, Chris a interviewé Paul McCartney pour MOJO et sort bientôt le livre Rough Guide To The Beatles.

Ashley Kahn
Ashley a écrit et/ou edité des livres sur des albums (*A Love Supreme*, *Kind of Blue*), sur la musique et la culture populaire en général. Il collabore souvent à MOJO.

Spencer Leigh
Spencer Leigh présente une émission musicale sur la BBC Radio Merseyside. Son nouveau livre est The Best Of Fellas, une biographie du DJ Bob Wooler.

Mark Lewisohn
Mark est l'auteur de The Complete Beatles Recording Sessions et The Complete Beatles Chronicle. Il prépare une biographie du groupe en 1963.

Andrew Loog Oldham
L'ancien manager des Rolling Stones vient de publier la suite de sa célèbre biographie, 2Stoned (Secker & Warberg).

Ian MacDonald
Ancien responsable du New Musical Express, Ian est l'auteur du fameux livre sur les Beatles, Revolution In The Head.

Barry Miles
Barry est l'auteur de The Beatles: A Diary et de la biographie de Paul McCartney, Many Years From Now. Il était aussi présent lorsque tout est arrivé !

Mark Paytress
Mark est l'auteur de Bolan: The Rise And Fall Of A 20th Century Superstar et de The Rolling Stones Files. Il est responsable des MOJO Collections.

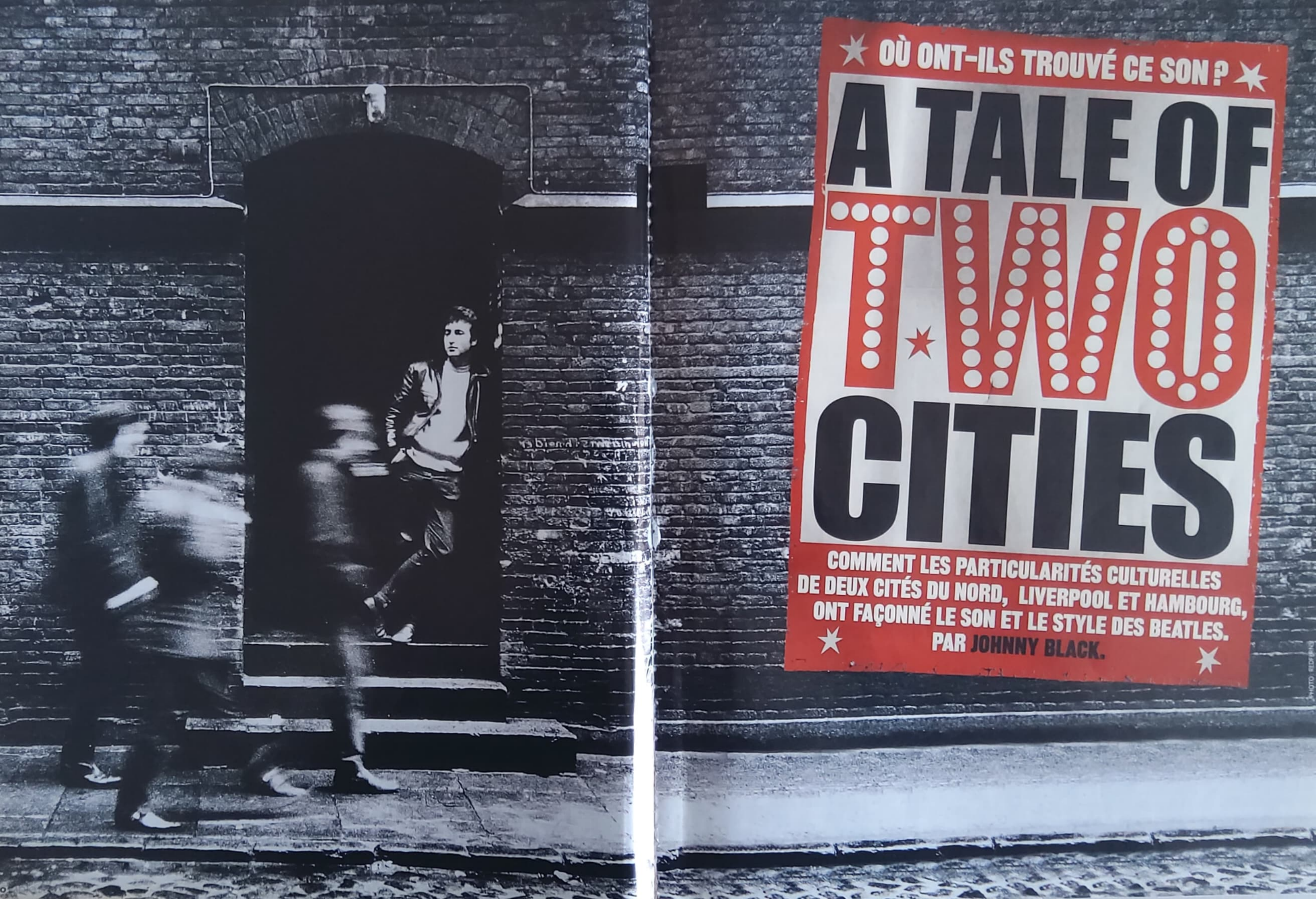
Charles Shaar Murray
Outre Crosstown Traffic, une biographie d'Hendrix, Charles est l'auteur de Boogie Man: The Adventures of John Lee Hooker.

Robert Sandall
Un des auteurs à l'origine de MOJO, Robert a été 10 ans rock critique principal du Sunday Times et il anime Mixing It sur Radio 3.

Neil Spencer
Neil écrit sur la musique et sur l'astrologie dans The Observer et est un collaborateur de MOJO.

Phil Sutcliffe
Phil collabore régulièrement à MOJO, Q, Blender et le LA Times.

Richard Williams
Richard a écrit des biographies de Bob Dylan, Phil Spector et Miles Davis.


OÙ ONT-ILS TROUVÉ CE SON ?
A TALE OF
TWO
CITIES
COMMENT LES PARTICULARITÉS CULTURELLES
DE DEUX CITÉS DU NORD, LIVERPOOL ET HAMBOURG,
ONT FAÇONNÉ LE SON ET LE STYLE DES BEATLES.
PAR JOHNNY BLACK.

"Liverpool et Hambourg avaient beaucoup de points communs au début des sixties", constate Gibson Kemp. "C'étaient deux ports situés sur la même latitude – 56 degrés nord – peuplés d'adolescents en quête de nouveautés."

Aujourd'hui, Kemp tient un pub, le George And Dragon, à Potterne, un village paisible du Wiltshire, mais il a mené une tout autre vie au début des années 60. Après un bref remplacement de Ringo Starr à la batterie au sein de Rory Storm & The Hurricanes, groupe célèbre de Liverpool à l'époque, Kemp (17 ans) passe chez Kingsize Taylor And The Dominoes. Presque immédiatement, il se retrouve à jouer au Star Club, à Hambourg. Tout juste sorti de l'école, il s'est joint à la foule des rockers du nord qui, dans le sillage des Beatles, exportèrent leur rock'n'roll sauce Liverpool sur la Reeperbahn.

"À Liverpool, notre approche du rock'n'roll venait des disques qui passaient sur Radio Luxembourg et des albums rapportés par les marins américains", se souvient Kemp. "Si un copain avait un père marin, on savait qu'il rapportait des singles chaque fois qu'il rentrait à la maison. On allait chez lui pour les écouter en boucle. Dès qu'on essayait de les copier, on était forcément moins bons qu'eux. Alors on simplifiait ce qu'on entendait. Et les gamins de Hambourg aimaient autant ça que ceux de Liverpool."

Kemp admet que les groupes de Liverpool ont été une révélation pour les adolescents de Hambourg. "La radio locale, MDR, passait de la *Volksmusik* – de la musique traditionnelle allemande – et des *Schlager*, de la pop très grand public. Ils avaient entendu parler du blues mais, à l'époque, il était mis dans le même panier que le jazz. Le folk existait et était encore plus underground que le rock. Jusqu'à notre arrivée, ils n'avaient entendu du rock que sur les juke-boxes, sauf s'ils vivaient près d'une base militaire américaine où les soldats avaient des disques. Ils étaient d'autant plus excités en nous entendant live."

Séduit par la ville et sa culture, Kemp s'y installe pendant plusieurs années. Il épouse la photographe locale Astrid Kirchherr, censée avoir transformé les Beatles, gang de rockers aux cheveux graisseux jouant dans des clubs louches, en quartet de charmants garçons prêts à conquérir le monde. Mais avant de venir à Hambourg, ils ont dû faire leurs preuves et apprendre certaines ficelles du métier.



Le Mersey underground : La Cavern (ci-dessus) et le DJ résident Bob Wooler (à gauche).

"NOUS AIMIONS LA CAVERN PAR-DESSUS TOUT. C'ÉTAIT FANTASTIQUE, ON N'A JAMAIS CESSÉ DE S'IDENTIFIER AVEC LE PUBLIC."
GEORGE HARRISON

Rue barbare : la Reeperbahn à Hambourg, repaire musical des Beatles et de beaucoup d'autres au début des sixties.

Comme tous les enfants, les Beatles ont découvert la musique populaire sur les genoux de leurs parents. Ringo se souvient par exemple de Gene Autry, le cow-boy chantant, yodlant sur South Of The Border (Down Mexico Way). "C'est la première fois que j'ai ressenti des frissons", dit-il. "C'était très excitant."

De la même façon, George Harrison a avoué gazouiller précocement One Meat Ball de Josh White et les standards populaires de Hoagy Carmichael à l'apogée des crooners. "J'irais même jusqu'à dire que la musique de merde qu'on détestait – les niaiseries américaines de la fin des années 40 et du début des années 50 comme The Railroad Runs Through The Middle Of The House, ou anglaises comme I'm A Pink Toothbrush, You're A Blue Toothbrush – a eu une certaine influence sur nous."

Immergé dans le ragtime et le music-hall, Jim, le père de McCartney, a fondé ses propres groupes, les Masked Melody Makers et le Jim Mac's Band, et profondément influé le bassiste des Beatles. "Mes racines viennent de ces trucs à reprendre en chœur comme When The Red Robin Comes Bob-bob-bobbing Along et Carolina Moon", a confié McCartney au présentateur de Liverpool Spencer Leigh, dans son émission de BBC Radio Merseyside. "J'ai découvert ensuite Leadbelly, Arthur 'Big Boy' Crudup et tous les musiciens noirs."

Mais avant qu'ils connaissent son nom, Arthur 'Big Boy' Crudup avait déjà eu un impact indirect sur les Beatles, grâce à Elvis Presley, ce pauvre rocker blanc qui reprenait sa chanson That's All Right. Lennon et Harrison ont cité Presley comme leur initiateur aux mystères du rock'n'roll et Julia Baird, la demi-sœur de Lennon, a raconté que John et sa mère dansaient ensemble sur ses disques.



Les inspirateurs : Gene Vincent et les Beatles (à gauche) ; Jerry Lee Lewis, Lonnie Donegan, Arthur 'Big Boy' Crudup, Little Richard, Elvis et Buddy Holly (ci-dessous).









Surtout élevé par sa tante Mimi, Lennon s'est par la suite rapproché de sa mère naturelle, Julia, vers la fin de sa vie. Elle a significativement contribué à son éducation musicale. "That'll Be The Day est le premier morceau que j'ai appris à jouer", a rapporté Lennon. "Ma mère me l'a appris sur un banjo, assise patiemment près de moi jusqu'à ce que je mémorise tous les accords."

Si Elvis a apporté l'impulsion, l'attitude et la technique de jeu, Buddy Holly, auteur de That'll Be The Day, les a poussés à écrire. "Ce qui nous plaisait chez Buddy, a dit McCartney, c'est qu'il composait ses morceaux avec trois accords. C'était formidable pour des mecs qui n'en connaissaient que quatre ou cinq, mais cherchaient à écrire leurs propres trucs."

Un an après la percée d'Elvis en 1956, le rock'n'roll explose en une myriade de nouvelles stars. Outre Buddy Holly et Bill Haley, les favoris s'appellent Eddie Cochran, Jerry Lee Lewis, Carl Perkins et Gene Vincent, dont le single Be-Bop-A Lula est le premier acheté par McCartney.

Lennon, cependant, va bientôt découvrir que, si la country a beaucoup influencé ces petits Blancs, un élément insoupçonné rend le rock'n'roll si unique. John avait un copain d'école qui "prétendait avoir chez lui ce disque d'un mec appelé Little Richard qui était meilleur qu'Elvis. Elvis était plus important que Dieu dans ma vie. Je suis allé chez lui après les cours pour écouter des 78 tours. Il venait d'avoir Long Tall Sally. Quand je l'ai entendu, c'était si fabuleux que je n'ai pas dit un mot."

Un nouveau monde des possibles s'ouvre. Après Little Richard, les Beatles passent rapidement à Lloyd Price, Chuck Berry, Bo Diddley, sans oublier Arthur 'Big Boy' Crudup.

Le skiffle est le premier style typiquement anglais qui a un impact sur eux. Mélange artisanal de folk bluesy, de musique de jug band et de rock'n'roll, il est caractérisé par des guitares acoustiques, des basses monocordes bricolées et des planches à laver en guise de percussions. Lonnie Donegan en était le roi incontesté.

Le 11 novembre 1956, McCartney assiste à un concert de Donegan à l'Empire de Liverpool et est impressionné. "Lonnie était génial. Il a été énorme à une certaine époque, et c'est grâce à lui et aux groupes de skiffle qu'on a acheté des guitares. C'est lui qui a lancé la scène musicale anglaise, par certains côtés."

Le premier groupe de Lennon et McCartney, les Quarrymen, joue effectivement du skiffle, mais avant cette réunion au sommet qui aura lieu pendant l'été 1957, Liverpool se trouve un cadre pour sa scène naissante.

Le 16 janvier 1957, Alan Sytner, un homme d'affaires local voisin de Lennon, loue une cave de Mathew Street pour 50 shillings par semaine et y organise des concerts de jazz. Il baptise le club The Cavern et, malgré sa programmation jazz, il réalise à la fin de l'été que le skiffle et le rock ont pris une place significative dans les goûts des adolescents locaux. ➤➤

PHOTOS: POPPERFOTO/REDFERNS

Et le 7 août 1957, les Quarrymen débarquent sur scène à la Cavern. "Ils ont reçu un bon accueil, mais le public n'était pas difficile", explique Sytner. "Je les ai trouvés assez médiocres. C'était une bande de gamins en plein apprentissage essayant d'imiter Buddy Holly et tout ce qui marchait à ce moment-là."

"La Cavern était une petite cave malodorante ressemblant à un tunnel", se souvient Gerry Marsden, leader de Gerry And The Pacemakers, un autre groupe d'aspirants pop stars. "C'était génial. Les gamins s'entassaient là et ça puait le désinfectant. Ils en utilisaient des tonnes pour nettoyer le club. C'était fantastique d'y jouer."

Sur un plan plus personnel, Stuart Sutcliffe, le meilleur ami de John Lennon, est sa plus grande influence à la fin des années 50. "Ils étaient sur la même longueur d'ondes, mais complètement opposés", avance Cynthia, la première femme de Lennon. "Stuart était un artiste sensible, pas un rebelle comme John. Il n'était pas turbulent. Pourtant ils se complétaient parfaitement. John a appris à Stuart à jouer de la basse. Ce n'était pas un musicien, mais John voulait qu'ils soient ensemble."

"J'admirais Stu", a déclaré ensuite Lennon. "Je comptais sur lui pour me dire la vérité... Quand Stu jugeait que quelque chose était bon, je le croyais." Même si Stu n'a pas de talent musical, il est embauché comme bassiste des Quarrymen en janvier 1960. C'est lui qui trouve leur nouveau nom, les Beatals, qui se transforme brièvement en Silver Beetles, avant de devenir les Beatles.

Les Beatles passent pour la première fois à la Cavern à l'heure du déjeuner, le 9 février 1961. "Nous aimions la Cavern par-dessus tout", a confié Harrison des années plus tard. "C'était fantastique. On n'a jamais cessé de s'identifier au public. On ne répétait jamais rien, à l'inverse des autres groupes qui copiaient les Shadows. On jouait pour nos fans qui nous ressemblaient. Ils venaient pendant l'heure du déjeuner nous écouter en mangeant leurs sandwichs. On faisait comme eux, on mangeait pendant notre set."



Au début des années 60, la Cavern est rejointe par l'Iron Door, la Casbah, le 527 Club et beaucoup d'autres avant-postes d'une scène locale en pleine expansion comptant des centaines de groupes. En multipliant les concerts dans la ville, les Beatles développent leur potentiel. Neil Foster, saxophoniste des Delacardoes, remarque qu'ils ont mis du temps avant de devenir les stars de cette petite scène. "À cette époque, à Liverpool, les Big Three étaient probablement au sommet de la hiérarchie, suivis par Rory Storm And The Hurricanes, avec Ringo à la batterie, et Gerry And The Pacemakers. Les Beatles étaient vers le bas de la liste. Musicalement, ils ne m'ont jamais impressionné. Ils chantaient bien mais leurs instruments étaient souvent désaccordés sans que ça les empêche de jouer."

Pendant que les Beatles s'efforcent de se constituer un public local, un autre rocker britannique à plusieurs centaines de kilomètres à l'est sur le 56e parallèle prépare le terrain qui transformera ces aimables amateurs en meilleur groupe de la ville.

Inévitablement, les Beatles sont les premiers cités quand on évoque la contribution de Hambourg au rock, mais Horst Fascher, directeur du Star Club, se souvient qu'un natif de Norwich, Tony Sheridan, a pavé la voie. "Il était déchaîné sur scène. Il transpirait tellement qu'en cinq minutes, on avait l'impression qu'il sortait du sauna. On l'aimait beaucoup. Vraiment, il *mach schau*." *Mach schau*, qu'on peut traduire par 'faire le show', deviendra une phrase lourde de sens pour les Beatles.

Le 17 août 1960, quand les Beatles donnent leur premier concert à l'Indra Club de Hambourg, juste à côté de la Reeperbahn, Sheridan est en train de tout casser au Kaiserkeller, plus bas sur Grosse Freiheit. Naturellement, comme le souligne Rob Young des Beat Brothers, les nouveaux venus veulent voir la concurrence. "John et George étaient toujours au premier rang en train d'observer les gestes de Tony. Ils le copiaient. Ils se sont vraiment inspirés de lui, de son style, sa façon de jouer et de se tenir. John en particulier avait la même posture."

En quelques jours, les Beatles réalisent que leur set de Liverpool ne suffit pas au public du quartier rouge de Hambourg. Ils remplacent les ballades par du rock énervé. De plus, comme se souvient Paul McCartney, d'autres facteurs mercenaires sont à prendre en compte. "Hambourg a été notre véritable introduction au monde du show business. Les gens se pointaient devant le club et nous devions les convaincre d'entrer pour nous écouter et acheter de la bière au mec qui nous payait. C'est un facteur très important dans ce milieu. Tu es là avant tout pour vendre de la bière."

Le batteur des Beatles est encore Pete Best et il se rappelle bien de son emploi du temps chargé de vendeur de bière. "On jouait six, sept heures par nuit. Sans s'en rendre compte, on est devenus affûtés, notre son a changé. Soudain, chacun s'est mis à comprendre ce que les autres faisaient."

Best développe rapidement sa légendaire frappe atomique pour augmenter le volume et le niveau d'excitation de la musique. "Pour obtenir un son vraiment énorme, je me suis mis à beaucoup utiliser la grosse caisse."

À la fin de leur saison à l'Indra, au lieu de rentrer chez eux, les Beatles s'installent au Kaiserkeller, où ils sont remarqués par Klaus Voormann, un jeune illustrateur. Attiré par ce nouveau son puissant, il est assez impressionné pour noter que "Paul s'est planté devant le micro et s'est adressé au public : *Guten tag*. Il parlait beaucoup en allemand."

Quand Voormann revient avec des amis, McCartney le remarque à son tour.

"Ils avaient l'air très cool, plutôt mystérieux. Je crois qu'ils étaient tout en noir, comme les existentialistes. Ou les 'Exis', comme ils disaient."

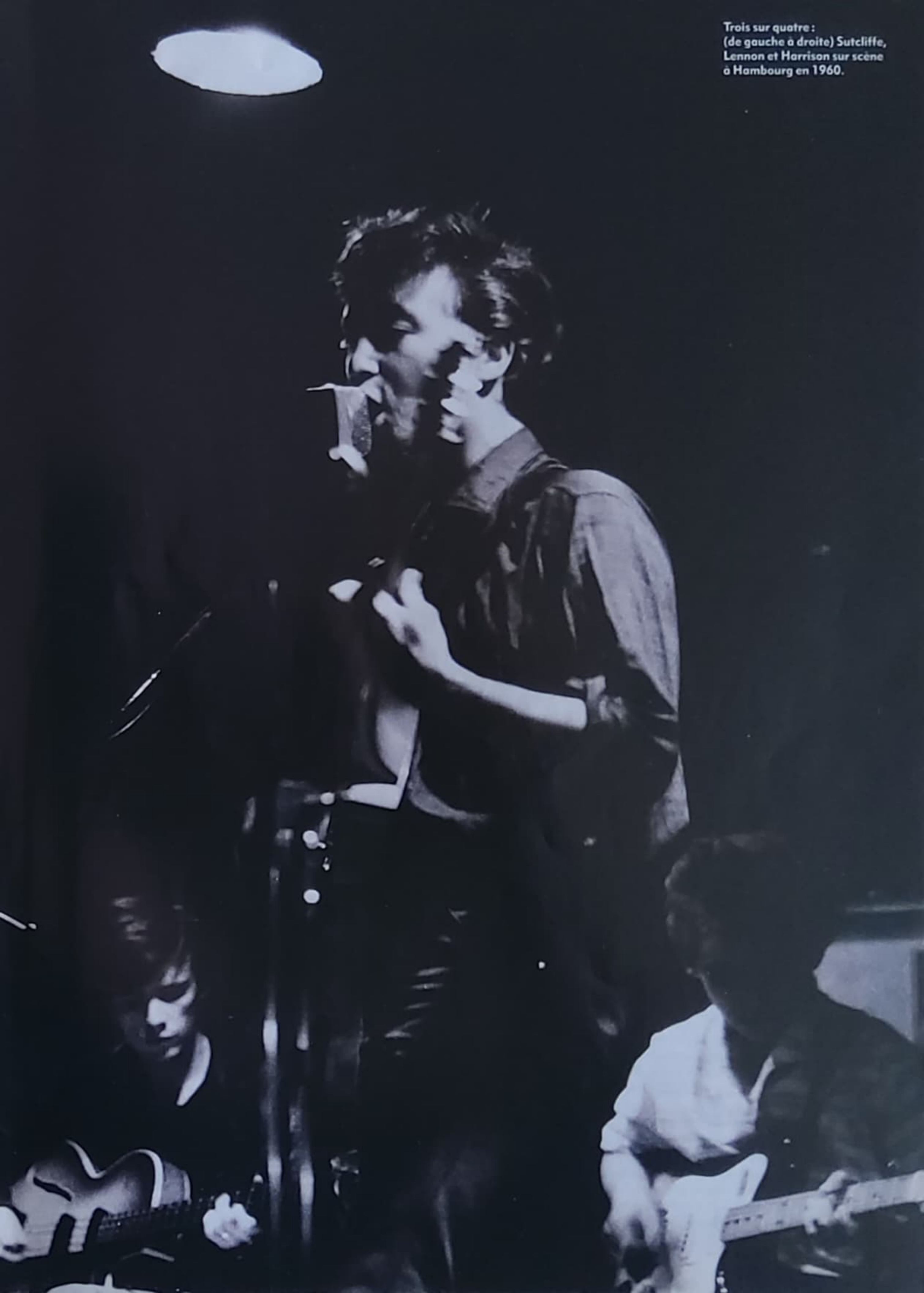
Lors de cette deuxième visite, la photographe Astrid Kirchherr accompagne Voormann et les Exis. "Nous étions influencés par les acteurs, les écrivains et les musiciens français. Jean Cocteau était notre cinéaste, auteur et peintre préféré. C'est lui, mais aussi Juliette Gréco et le mouvement de Sartre qui nous ont poussés à porter du noir."

Les Exis ne passent pas inaperçus dans le Kaiserkeller. "La plupart des gamins étaient des rockers habillés en cuir, avec des bananes", raconte McCartney. "Ils étaient coiffés différemment. Leurs cheveux étaient rabattus sur le front, comme ceux des Beatles ensuite. Ils nous ont inspirés."

Une admiration mutuelle se développe. Les petits Anglais de la classe ouvrière échangent leurs idéaux et leurs rêves avec l'intelligentsia adolescente de Hambourg. "Je les ai invités chez moi", se rappelle Astrid. "Ma mère leur préparait des œufs, des frites, des tourtes aux rognons. Ils regardaient mes livres et mes disques."

S'ils trouvent de quoi nourrir leurs esprits dans la bibliothèque d'Astrid, ils ont encore plus besoin de petits plats. Le groupe ne mène pas une vie très équilibrée. "On buvait pendant et après les shows", dit Best. "On dormait toute la journée. Certains picolaient plus que d'autres et l'on a découvert que les Allemands montrent leur appréciation en t'offrant un verre. Comme tu as soif, tu bois. Tu réalises que si tu joues le morceau qu'il réclame, le public va te payer un coup. On ne manquait jamais d'alcool sur scène."

Et ça ne se limite pas à l'alcool. "Ils devaient travailler dur, plus de huit heures chaque soir", se rappelle Voormann. "Pour tenir le coup, ils ➸



Trois sur quatre :
(de gauche à droite) Sutcliffe, Lennon et Harrison sur scène à Hambourg en 1960.



Whisky à gogo : au Star Club, le public dépose sur scène des bouteilles de bière pour les Beatles.

avaient besoin d'un coup de pouce et les types des boîtes avaient justement ce qu'il leur fallait." La plupart du temps, il s'agit de Preludin, une pilule amaigrissante à base d'amphétamines fournie par la femme de ménage du club.

Pendant ce temps, Tony Sheridan mène la même existence. "C'était usant", admet-il. "On mangeait mal, on buvait trop, on ne dormait pas assez, et parfois on prenait cinq ou huit pilules et l'on ne fermait pas l'œil pendant deux nuits."

Étant donné leurs conditions de vie, le manque de sommeil ne semble pas le plus désagréable. "Ils habitaient dans des petites chambres qui n'en étaient pas", raconte Voormann dans un documentaire pour la TV suédoise. "C'était juste des petits cubes en ciment. Ils n'avaient pas de fenêtres, une ampoule nue comme éclairage, pas de placard, pas même un crochet pour suspendre leurs affaires."

"ON BUVAIT PENDANT LES SHOWS. LE PUBLIC MONTRAIT QU'IL NOUS APPRÉCIAIT EN NOUS PAYANT CONSTAMMENT À BOIRE."

PETE BEST PARLANT DE HAMBOURG

Pour McCartney, ce premier voyage à Hambourg est "un baptême du feu" : "C'est incroyable qu'on ait pu chanter aussi bien. Trop d'alcool, de la fumée de cigarettes, des bagarres. On voyait les mecs se faire virer du club. C'était un univers très adulte pour nous : on écarquillait les yeux comme des mômes dans un magasin de jouets."

Lorsqu'ils reviennent à Liverpool, la différence est visible. John McNally des Searchers se souvient de les avoir vus au St John's Bootle à cette période.

"La plupart des groupes avaient un jeu de grosse caisse très contrôlé, mais Bestie cognait de façon très directe. C'était boum, boum, boum tout le temps, ce qui était très rare à l'époque."

Leur expérience à Hambourg les a rendus plus dynamiques et Pete Best lui reconnaît un effet secondaire imprévu : "Quand tu es habitué à jouer six ou sept heures chaque soir, six ou sept jours par semaine, faire un set d'une heure est un jeu d'enfant." Johnny Hutchinson, batteur des Big Three, résume bien la situation : "Avant Hambourg, les Beatles étaient des vieilles guimbardes. En rentrant, c'était des Rolls-Royce."

C'est à ce moment-là que Stuart Sutcliffe exerce sa plus grosse influence sur les Beatles. En mars 1961, il quitte le groupe pour vivre à Hambourg avec sa nouvelle compagne, Astrid Kirchherr. À contrecœur, McCartney échange sa guitare rythmique contre une basse et renforce du même coup la cohérence de leur son.

Mais ils ne restent pas assez longtemps à Liverpool pour tirer pleinement profit de leurs progrès. Le 1er avril 1961, ils retournent à Hambourg avec un contrat de 92 dates au Top Ten Club.

C'est au cours de ce voyage que Bert Kaempfert, chef d'orchestre et producteur allemand chez Polydor, vient voir leur show. Il a dans l'idée d'enregistrer Sheridan avec les Beatles comme musiciens. Si la séance ne leur donne que l'occasion de brailler des versions rock de standards comme My Bonnie, Ain't She Sweet et The Saints, ils glissent au passage une de leurs compositions, Cry For A Shadows, instrumental emmené par Harrison, largement inspiré par le style du groupe de Cliff Richard, les Shadows.

My Bonnie, choisi comme single, est le premier enregistrement où figurent les Beatles. Hal Fein, propriétaire de la maison d'édition Roosevelt Music et associé de Kaempfert à l'époque, se souvient que "quand ce disque est sorti, les ventes initiales étaient d'environ 180 000 exemplaires, un hit de bonne taille en Allemagne. En raison de son succès, il est passé sur Radio Luxembourg – l'une des stations les plus puissantes en Europe, émettant dans toutes les directions – en Allemagne, en Angleterre et au sud sur le continent."

Selon la légende, le succès européen de My Bonnie persuade Brian Epstein, futur manager des Beatles, d'aller voir le groupe lorsqu'il repasse à la Cavern de Liverpool. Leur résidence au Top Ten s'achève le 1er juillet 1961 et, cette fois, ils ne repartent pas à Hambourg avant dix mois. Ils peuvent enfin établir leur suprématie sur leur territoire.

Ils obtiennent facilement les engagements, au point parfois de jouer deux ou trois concerts par jour dans des lieux différents. Mais la Cavern est bientôt élue 'maison' des Beatles. Bob Wooler, le MC du club, est un homme au goût impeccable dont les choix musicaux contribuent sans doute à former le répertoire grandissant des Beatles. Selon Gerry Marsden, “Bob était le premier DJ à Liverpool. Il n'a pas vraiment inventé le Mersey Beat, mais il y a bien participé. Il aimait les nouveaux groupes et nous a beaucoup aidés.”

Un exemple de l'influence de Wooler se manifeste lorsqu'il se procure une nouvelle sortie américaine, Hippie Hippie Shake par le rocker de Los Angeles, Chan Romero. “Je l'ai passé pendant l'heure du déjeuner à la Cavern et Paul McCartney m'a demandé ce que c'était. Il s'est toujours vu comme un chanteur à la voix haut perchée. Je lui ai prêté le disque et les Beatles l'ont repris.” Comme si cela ne suffisait pas, les Swinging Blue Jeans apprennent la chanson avec le single de Wooler et en font un numéro 1 dans les charts anglais.

Nouveau look : (ci-dessus au Star Club) les Beatles abandonnent le cuir des débuts (ci-dessous, la Cavern).

Avant le retour des Beatles à Hambourg, un autre natif de Liverpool s'intéresse à eux. Le propriétaire du magasin de disques local, Brian Epstein, passe à la Cavern le 9 novembre 1961 pour voir le set des Beatles à l'heure du déjeuner.

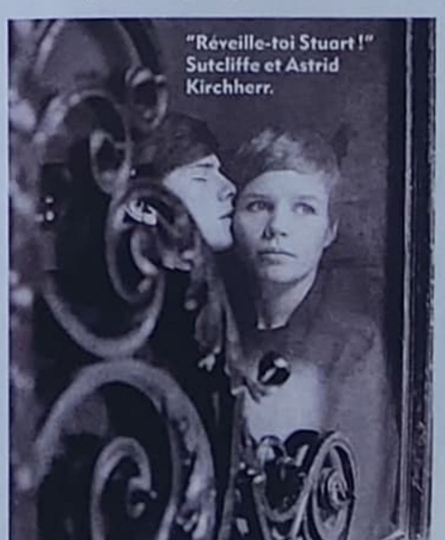
Bill Harry, ami de Lennon et à l'époque propriétaire de Mersey Beat, le journal pop de la ville, explique : “Il m'a appelé et m'a dit : 'Ces Beatles, j'ai envie de les écouter. J'ai lu dans Mersey Beat qu'ils passent à la Cavern. Je n'y suis jamais allé. Tu peux m'arranger ça ?' J'ai téléphoné au club et annoncé : M. Brian Epstein de NEMS arrive. Pouvez-vous lui réserver un accueil de VIP ? Même si l'entrée ne coûtait qu'un shilling, je voulais qu'il soit invité parce qu'il avait envie de les voir.”

Epstein est accompagné par son assistant, Alistair Taylor, qui se rappelle : “Nous avions l'air déplacés avec nos chemises blanches et nos costumes sombres. Les Beatles ont joué A Taste Of Honey et Twist And Shout, mais ils nous ont impressionnés en incluant leurs propres morceaux. Je me souviens nettement de Hello Little Girl.” Epstein les voit, les aime et leur fait signer un contrat de management le 13 décembre 1961.

Dès qu'Epstein les prend sous son aile, son influence se fait sentir. “On était en plein rêve jusqu'à ce qu'il arrive”, a expliqué Lennon par la suite. “On ne savait pas trop ce qu'on faisait. Brian essayait d'assagir notre image. Il disait que sans ça, on ne pourrait jamais entrer nulle part.”

C'est Epstein qui négocie leur contrat avec EMI et les débarrasse de celui passé avec Polydor. C'est lui aussi qui parachève leur transformation commencée lorsqu'Astrid Kirchherr s'était attaquée à leurs tignasses gominées. “Les vêtements en cuir étaient dépassés et l'on s'est dit qu'on avait l'air un peu ridicule”, avoue McCartney. “On avait l'impression de ressembler à un gang d'idiots. Brian Epstein a suggéré qu'on porte des costumes et on a abandonné le cuir.”

“On respectait ses opinions”, a déclaré Lennon. “On a arrêté de bouffer nos sandwichs et nos beignets sur scène. On s'est mis à être plus attentif à ce qu'on faisait. On essayait d'être à l'heure.”


“Réveille-toi Stuart !” Sutcliffe et Astrid Kirchherr.

Le 24 mars au Heswall Jazz Club, nul ne peut ignorer que Brian orchestre le show. Bob Ellis, le patron, aime raconter que “Epstein a regardé sa montre alors que les Beatles étaient en plein show et il leur a fait signe d'arrêter. Ils avaient joué le temps qui leur était imparti et il le leur signalait.” C'était le nouveau régime. Les Beatles étaient désormais des professionnels.

Le 10 avril 1962, trois jours avant que les Beatles entament leur troisième séjour à Hambourg, Stuart Sutcliffe meurt d'une hémorragie cérébrale. Malgré la tragédie, le groupe n'a pas d'autre choix que de continuer à vendre de la bière au Star Club. Cette fois, entre deux sets, le groupe peut rencontrer les stars américaines en visite comme Little Richard, Ray Charles et Gene Vincent. Little Richard est celui qui leur fait le plus d'effet.

“Je me souviens à quel point les Beatles étaient excités à l'idée de rencontrer Richard”, raconte Billy Preston, clavier de Georgia Peach. “C'était leur idole depuis des années. À Hambourg, ils ne le quittaient pas, ils lui posaient des questions sur l'Amérique, les stars, les films, Elvis et le reste.”

“Ils venaient tous les soirs manger dans ma loge”, a rapporté Little Richard. “Comme ils n'avaient pas d'argent, je payais leurs repas. J'achetais des steaks à John. Paul entrait, s'asseyait et me regardait sans bouger. Et il disait : 'Oh, Richard ! Tu es mon idole. Laisse-moi te toucher.' Il voulait apprendre mon petit cri. On s'est exercés à répéter 'Oooooh !' jusqu'à ce qu'il prenne le coup.”

Pendant ce troisième séjour à Hambourg, Brian Epstein décroche le contrat avec Parlophone qui sortira les Beatles de l'axe Liverpool-Hambourg pour toujours. Beaucoup avancent qu'à ce moment-là, le groupe a appris tout ce dont il a besoin et ne dépassera pas l'intensité des premiers concerts. “Nous n'avons jamais mieux joué live qu'à Hambourg, a dit Harrison. À l'époque, nous n'étions pas connus et les gens venaient seulement nous voir à cause de la musique et de l'atmosphère qu'on créait.”

Lors de leur quatrième passage à Hambourg en novembre 1962, leur premier single, Love Me Do, est déjà dans les charts anglais et ils rêvent d'en finir avec les clubs miteux dans lesquels ils ont passé tant de nuits. En rentrant en Angleterre le 15 novembre, ils s'aperçoivent que leur monde a changé. Les concerts quotidiens pendant l'heure du repas à la Cavern sont remplacés par des interviews pour Radio Luxembourg, des portraits dans le Record Mirror et des auditions à la BBC.

Une dernière résidence au Star Club est prévue et ils remplissent à contrecœur leurs obligations contractuelles, jouant pendant les fêtes de fin d'année. Le groupe est passé à autre chose.

Quand les Beatles se produisent à la Cavern une dernière fois le 3 août 1963, ils sont devenus trop grands pour la scène qui les a formés. “Nous sommes tous partis petit à petit à Londres”, décrit Neil Aspinall, leur road manager de l'époque. “Les Beatles rentraient chez eux, jouaient leurs dernières dates à la Cavern, mais rapidement ils ont préféré vivre à Londres pour des raisons pratiques.”

Ringo, cependant, résume la situation de façon plus poignante : “À la fin de 1963, il est devenu impossible de rentrer à la maison.” ■

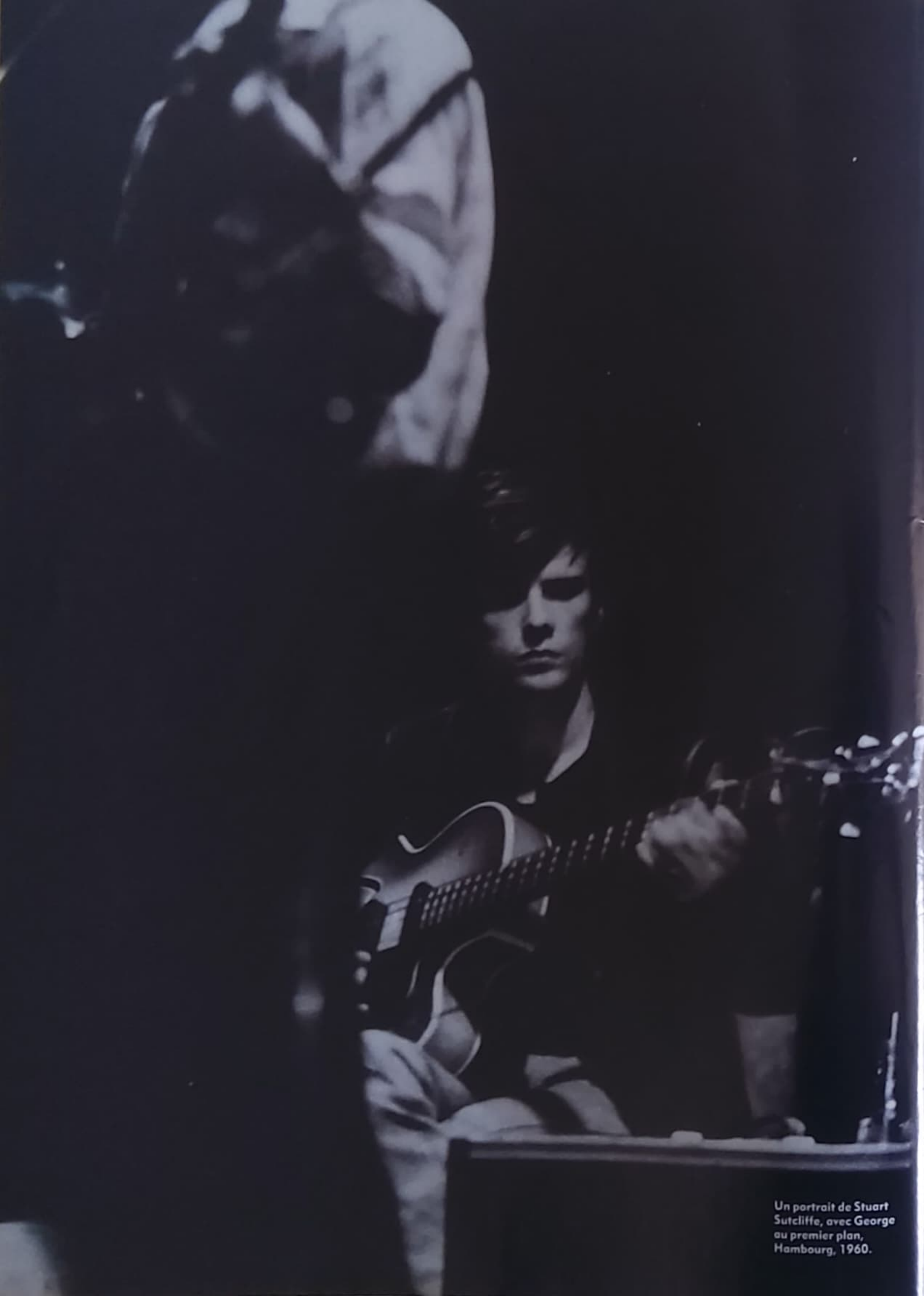
PHOTOS : REDFERNS





1962

En 1962, les Beatles obtiennent enfin ce dont ils rêvaient. Ils signent un contrat d'enregistrement avec EMI et sortent leur premier simple. Au passage, ils laissent Pete Best et intègrent Ringo Starr, tout en entrant pour la première fois dans le Top 20 avec Love Me Do. Ils jouent pour la dernière fois en groupe fixe à Hambourg et John Lennon se fait passer la bague au doigt…



Un portrait de **Stuart Sutcliffe**, avec **George** au premier plan, Hambourg, 1960.

Quoi : Stuart Sutcliffe meurt
Où : Hambourg, Allemagne de l'ouest
Quand : 10 avril 1962

UNE VIE BRISÉE

Quarante ans plus tard, la vie et la mort de Stuart Sutcliffe restent entourées de mystère. **Joe Cushley** part à la recherche de celui que même John admirait.

STUART SUTCLIFFE – L'EX-BASSISTE DES Beatles et le meilleur ami de John Lennon – a succombé à une hémorragie cérébrale le 10 avril 1962 à Hambourg. Le lendemain, le groupe sans George excusé pour cause de maladie s'envole pour jouer son premier concert au Star Club de la ville. Voilà les faits.

Les raisons suivantes ont toutes été invoquées comme possible cause du décès précoce de Sutcliffe : des coups administrés par des Teddy Boys de Liverpool après un concert à Lathom Hall, un défaut de circulation sanguine congénital, une chute chez sa fiancée Astrid Kirchherr, une bagarre avec Lennon dans une rue de Hambourg en mai 1961, des années de manque de sommeil et de nourriture et de travail acharné, de "Prellies" (surnom donné au Preludin, dérivé d'amphétamines, NDT), de cigarettes et d'alcool. À ce jour, des proches du groupe remettent en question la vérité de certains de ces événements. Comme c'est souvent le cas avec les Beatles, les mythes se multiplient avec le temps.

Probe Into Mystery Death Of City Student
Mother In Germany: Father Cannot Be Told

Mais personne ne doute que Stu était un artiste au talent phénoménal qui a exercé une influence profonde sur l'attitude de John dès leur rencontre au Liverpool College Of Art, fin 1957. Pauline, l'une des sœurs de Sutcliffe, a écrit un livre controversé avançant que des coups portés par Lennon auraient directement provoqué la mort de Stu et que les deux amis avaient eu au moins une expérience homosexuelle.

"En surface, ils avaient l'air mal assortis, se souvient Pauline, mais je pense que leur amitié se basait sur l'idée inconsciente de la relation entre les arts scéniques et les autres formes de création. Très tôt, Stu a été adepte des transferts entre art et culture pop. À 17 ans, il avait fait un portrait d'Elvis à la Picasso. John était intrigué qu'une personne aussi créative et intelligente puisse aimer le rock'n' roll. Je pense que cela légitimait son amour de la musique."

Cependant, ce n'est pas avant 1960 – quand Stu a vendu une toile au mécène de Liverpool John Moores – qu'il est invité à rejoindre les Quarry Men. Sutcliffe investit son argent dans une basse Hofner President 'brunette' et apprend à en jouer, un autre sujet de controverse, semble-t-il. Sutcliffe suggère aussi un nouveau nom, 'The Beetles' (jeu de mots sur les Crickets de Buddy Holly et non une allusion au gang de Brando dans L'Équipée sauvage). Le groupe part fin mai pour sa première tournée, accompagnant Johnny Gentle en Écosse. En août, leur manager, Allan Williams, obtient un premier engagement à Hambourg. Les professeurs de Stu sont consternés lorsqu'il abandonne une carrière artistique apparemment prometteuse. Pauline, à l'inverse, est "ravie qu'il parte. J'étais tout le temps à la Cavern ! C'était génial qu'il soit dans un groupe."

Klaus Voormann, qui a rencontré les Beatles à Hambourg (il dessinera plus tard la pochette de *Revolver* et jouera ensuite sur plusieurs de leurs projets solo), se souvient de l'impact du groupe : "J'ai d'abord vu Rory Storm & The Hurricanes ce soir-là, mais c'était plutôt un show. Les Beatles avaient un répertoire plus étendu, ils communiquaient vraiment… et puis ils jouaient mieux. Stuart était un vrai rocker. Le rock'n'roll est un art et Stuart avait du goût et du doigté. Ils ne jouaient rien de compliqué et, dans l'ensemble, Stuart était un très bon bassiste."

Paul McCartney n'a jamais été de cet avis, mais John est catégorique et Sutcliffe reste. "On sentait à quel point John admirait Stuart", explique Voormann. "Dans les lettres qu'ils s'envoyaient, on décerne presque un complexe d'infériorité chez John. Stuart était tellement ouvert et intéressé par la nouveauté, et il apprenait vite. Il était très sage."

Se souvenant de l'ouverture d'une exposition – Stuart Sutcliffe : From The Beatles To Backbeat – au Rock and Roll Hall Of Fame, Pauline Sutcliffe est d'accord avec l'analyse de Klaus. "Il y avait une grande photo de Stuart juxtaposée à une de John, et Stuart semblait enfin admirer John. Le Rock and Roll Hall Of Fame, c'était l'univers de John, mais Stuart s'y était aussi infiltré."

Klaus présente sa petite amie Astrid Kirchherr au groupe et elle tombe bientôt amoureuse de Stuart. Astrid et Klaus possèdent une sophistication artistique continentale qui influence Stuart et, à travers lui, John et le reste du groupe. La coupe des cheveux des Beatles est une réplique du style Exi (existentialiste) de Klaus et de ses amis bohèmes. Astrid, ancienne étudiante en mode, persuade le groupe de porter des pantalons de cuir noir moulants et dessine un prototype de costume pour Stu. Elle a également pris certaines des photos les plus célèbres du groupe.

John et Stu à la plage, mer Baltique, 1961.

Mais, si marquant que soit leur séjour à Hambourg – esthétiquement et en termes de pratique de la scène –, ils doivent rentrer en Angleterre pour progresser. Stuart veut se consacrer à sa première passion, l'art. Et rester auprès d'Astrid. Klaus se souvient de sa propre tentative de devenir un Beatle.

"Quand Stuart a quitté le groupe, j'ai eu le culot de demander à John si je pouvais jouer de la basse à sa place. Il m'a répondu de façon très mesurée : 'Désolé mon pote. Paul a déjà acheté une basse. Nous voulons rester quatre'."

Lennon se souvient de Sutcliffe dans les paroles d'In My Life comme de l'un de ses "amants et amis" et il n'a sans doute jamais cessé de penser à lui. L'envie d'explorer est peut-être ce qui a le plus marqué la carrière des Beatles, et Stuart était un explorateur. Sa réputation d'artiste est assurée, mais il a également été un Beatle. Et ça aussi, c'est un fait.

PHOTOS : REDFERNS

1er AVRIL – 15 JUILLET 1962

AVRIL 62

1 Les Beatles jouent à la Casbah Coffee Club, sur West Derby à Liverpool.

2 Semaine de concerts intensifs à la Cavern, à la Casbah et au Pavilion Theatre.

8 Les Beatles jouent à la Casbah (à droite) et partent pour Hambourg en Allemagne.

10 L'ancien bassiste des Beatles, Stuart Sutcliffe, meurt d'une hémorragie cérébrale à l'âge de 22 ans.

11 John, Paul et Pete viennent à Hambourg pour la troisième fois et commencent leur résidence au Star Club récemment ouvert.

12 George Harrison arrive à Hambourg après une courte maladie.

13 Les Beatles entament leur résidence de sept semaines au Star Club.

MAI 62

7 Brian Epstein arrive à Londres, à la recherche d'un contrat d'enregistrement.

9 Epstein rencontre George Martin, producteur chez EMI, aux studios d'Abbey Road.

31 Le journal Mersey Beat révèle que les Beatles ont décroché un contrat avec Parlophone Records.

JUIN 62

2 Les Beatles retournent en Angleterre.

3 Le groupe répète à la Cavern.

4 Signature d'un contrat provisionnel pour enregistrer des démos pour EMI.

6 Les Beatles auditionnent devant George Martin au Studio 3 d'Abbey Road.

9 Concert de retrouvailles à la Cavern devant 900 fans extatiques. Une semaine de shows à l'heure du déjeuner et le soir s'ensuit.



21 Le groupe partage l'affiche de Bruce Channel au Tower Ballroom de New Brighton (ci-dessus).

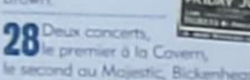
22 Une semaine bien remplie débute avec 5 concerts à la Cavern, puis des shows à Heswall, St Helen's, Birkenhead, New Brighton et Northwich.

JUILLET 62

1 Pendant deux semaines, le groupe fait la première partie de Gene Vincent à la Cavern puis enchaîne par des concerts à St Helen's, Birkenhead et Wallasey.

14 Passage au Regent Dansette de Rhyl, Galles du Nord.

15 Début d'une série de 11 concerts à la Cavern. Mais aussi St Helen's, Birkenhead, Warrington, New Brighton, Southport et au McIlroy's Ballroom de Swindon le 17.



26 Cambridge Hall, Southport, les Beatles ouvrent pour Joe Brown.

27 Tower Ballroom, New Brighton, toujours avant Joe Brown.

28 Deux concerts, le premier à la Cavern, le second au Majestic, Bickenhead.

29 À l'heure du déjeuner à la Cavern, suivi d'une soirée au Majestic.

30 De nouveau un concert à l'heure du déjeuner à la Cavern, puis en soirée au St John's Hall, Bootle.

AOÛT 1962

1 Deux concerts à la Cavern, à l'heure du déjeuner, puis en soirée avec Gerry & The Pacemakers et The Mersey Beats.

3 Concert au Grafton Rooms, Liverpool.

4 Concert au Victoria Hall, Wirral.

5 Trois concerts en deux jours à la Cavern.

8 Un spectacle au Co-op Ballroom de Doncaster, Yorkshire.

9 "Concert-déjeuner" à la Cavern.

10 Première partie de Johnny Kidd & The Pirates à bord du MV Royal Iris, naviguant sur la Mersey River.

11 Le groupe apparaît au club Odd Spot de Liverpool.

12 Spectacle en soirée à la Cavern.

13 À l'heure du déjeuner à la Cavern, suivi d'une soirée au Majestic Ballroom de Crewe, dans la soirée.

14 Brian Epstein rencontre Ringo Starr, alors avec Rory Storm & The Hurricanes, pour lui demander s'il aimerait remplacer Pete Best au sein des Beatles.

15 Dernier concert avec Pete Best à la Cavern.

16 Dans son bureau, Brian Epstein informe Pete Best qu'il est viré et remplacé par Ringo Starr. Pendant ce temps, Johnny "Hutch" Hutchinson, de Big Three, accompagne les Beatles à la batterie pour leur concert au Riverpark Ballroom de Chester.



17 Deux concerts : le Majestic Ballroom de Bickenhead et le Tower Ballroom de New Brighton.

18 Ringo Starr assure la batterie pour la première fois en tant que membre officiel au Hulm Hall de Bickenhead.

19 Les fans de Pete Best expriment bruyamment leur soutien au batteur évincé lorsque Ringo passe avec les Beatles à la Cavern.

20 Les Beatles se produisent au Majestic Ballroom de Crewe.

22 Les Beatles sont immortalisés sur film pour la première fois à la Cavern. Ils jouent Some Other Guy et Kansas City pour l'émission Know The North de Granada TV. Le même jour, John informe sa tante Mimi qu'il va épouser sa compagne, Cynthia Powell.

Quoi : L'éviction de Pete Best
Où : Bureau d'Epstein, Liverpool
Quand : le 16 août 1962

BEST OFF

Un épais mystère entoure toujours l'éviction du batteur Pete Best. **Spencer Leigh** a enquêté pour trouver les tenants et les aboutissants de cette affaire.

LORSQUE PETE BEST S'ÉVEILLE LE MATIN du jeudi 16 août 1962, il met son T-shirt, ses jeans et il demande à son locataire, Neil Aspinal, le roadie des Beatles (qui partage la maison avec Pete et sa mère, Mona) de se rendre au centre ville avec lui. Arrivé au magasin de disques du North End Road Music Store (NEMS), au 12-13 Whitechapel (Liverpool), Pete Best entre dans le bureau de Brian Epstein pendant que Neil jette un œil sur les dernières sorties. Pete pensait qu'ils allaient parler des prochains engagements, mais "Eppy" a une surprise pour lui. "Les garçons ne veulent plus de toi dans le groupe", déclare-t-il, comme s'il voulait prendre ses distances par rapport à cette décision.

Pas de justification, pas d'explication, mais le téléphone sonne sur le bureau de Brian. C'est Paul, à qui Brian répond : "Je ne peux pas parler maintenant, Peter est là." Ressortant dans la rue, Pete rejoint Neil et ils croisent Lu Walters, des Hurricanes. Il faisait un saut rapide alors qu'il jouait dans un camp de vacances Butlin à Skegness, avec Ringo Starr. Il apprend que c'était pour la dernière fois.

L'éviction de Pete Best reste un mystère mais, même s'il a écrit sa biographie par trois fois, il ne saurait qui blâmer. S'il semble évident qu'une seule raison ne saurait expliquer comment le sort de Pete a été scellé, on s'interroge sur ce qui est devenu inacceptable chez lui, tant pour John, Paul et George que pour Brian Epstein et George Martin.

Regardez les photos des premières années, vous serez capté par le visage de Pete. La rumeur veut que Pete ait été viré car il était trop séduisant et que les autres étaient jaloux. Pete collectionnait les conquêtes, mais les autres n'avaient guère à se plaindre. De plus, John allait épouser la superbe Cynthia Powell le 23 août. Les filles se lamentaient pour Pete, campant sur son gazon, mais ce ne pouvait qu'être profitable au groupe. Epstein devait en être ravi, même si Best avait rejeté les avances de son manager. Brian ne devait guère s'en soucier, n'en étant pas à son premier refus (si tel n'avait pas été le cas, Brian n'aurait jamais engagé Billy J. Kramer).

Qu'est-ce qui ne collait pas chez Pete ? Il était calme mais George aussi, et on ne peut avoir que des caractères extravertis dans un même groupe – les Stones n'ont jamais viré Charlie Watts. Best faisait partie des Beatles depuis deux ans, dont plusieurs mois passés à Hambourg, et il ne se doutait pas que quelque chose clochait. Il n'arborait pas la coupe Beatles, mais Astrid Kirchherr n'avait rien pu faire avec ses cheveux crêpus – on ne pouvait lui reprocher.

Une explication plus convaincante est son jeu de batterie. Best jouait honnêtement sur les simples de 1961, My Bonnie, mais il reproduisait le même motif, plus ou moins rapidement suivant les arrangements. John ne s'écartait pas du rock'n'roll, mais Paul essayait des chansons différentes et il avait sans doute réalisé les limites du batteur, sachant que la basse et la batterie sont étroitement liées. Le DJ de la Cavern, Bob Wooler, se remémore un incident qui met en évidence les frustrations de Paul. "Les Beatles jouaient à la Cavern à l'heure du déjeuner et, parfois, ils restaient pour répéter en coulisses. Un après-midi, j'ai trouvé Paul montrant à Pete comment il tenait à ce que la batterie soit jouée sur un titre, et je me suis dit qu'il exagérait un peu."

Sur l'enregistrement que les Beatles réalisent lors de leur audition pour Parlophone en juin, Best sonne comme s'il jouait sur des couvercles de poubelle. Si c'est tout ce que George Martin a entendu, rien d'étonnant à ce qu'il ait tenu à engager un batteur de séances par la suite. Mais le fait que Best ait failli ruiner le succès de Paul et John a probablement joué contre lui vis-à-vis de ses acolytes. Ringo était le meilleur ami de George, mais personne ne pouvait dire s'il s'en sortirait mieux, Rory Storm & The Hurricanes étant aussi un jeune groupe. Mais il serait plus enthousiaste. Pete pouvait ressembler à un zombie, l'œil rivé sur sa montre, ce qui devait irriter l'ambitieux Paul.

Avant Epstein, les engagements des Beatles étaient gérés par la mère de Best, Mona. Elle désirait qu'Epstein fasse le maximum pour le groupe, et surtout pour son fils, confiant au nouveau manager certaines de ses idées. Epstein en avait peut-être assez des "bonnes idées" de Mona ?

Bob Wooler a aussi affirmé que : "C'était mensonger de la part des Beatles de prétendre, dans les vidéos d'Anthology, que Pete Best n'était pas fiable. Le Beatle le moins constant était Paul, même s'il n'était pas toujours en retard."



Best : trop mignon ou mauvais batteur ?

Les Beatles ont demandé à Epstein de se charger du sale boulot, ne voulant pas affronter Best – John était distrait par son mariage, Paul a donc saisi l'occasion. Même si les Beatles ont régulièrement croisé Best lors de divers spectacles, ils ne se sont pas adressé la parole et ne l'ont jamais plus fait depuis.

"La rumeur veut que Pete ait été viré car il était trop séduisant et que les autres étaient jaloux."

Plus confusément, il semble y avoir d'autres éléments. Lorsque les Beatles reviennent de Hambourg, en juin 1962, Neil Aspinall a quitté son emploi de comptable pour devenir roadie des Beatles dès juillet. Il met Mona Best enceinte et elle accouche de leur fils, Roag, le 21 juillet 1962. Lorsque Best est viré, il demande à Aspinall de quitter la maison s'il reste roadie des Beatles. Finalement, Neil se retrouve dans l'impossibilité de voir son fils. Cette situation a certainement eu des conséquences sur l'affaire Best.

Bill Harry, directeur de la publication du Mersey Beat, était sous le charme d'Epstein, à tel point qu'il a pris comme argent comptant l'explication de ce dernier, écrivant le 23 août 1962 à ses lecteurs : "Pete Best a quitté le groupe, au terme d'un consentement mutuel. Il n'y a pas eu de dispute et la décision a été prise tout à fait amicalement."

Plus tard, Best a travaillé à l'Agence pour l'emploi locale. Lorsqu'un chômeur se présentait, il pouvait s'entendre dire : "Pete Best va vous recevoir." Best déclarera plus tard : "Quelle que soit l'épreuve qu'ils traversaient, ils savaient que j'avais vécu ça mieux que personne !"



Pete Best se donne à fond :
The Cavern, Liverpool, 1961.



"Et tu frappes ce truc en métal avec cette baguette..." George donne à Ringo une leçon de batterie – avant qu'il ne rejoigne les Fabs – en 1961.

Quoi : Ringo Starr rejoint les Beatles
Où : Hulme Hall, Birkenhead
Quand : le 18 août 1962

STARR UP

Séduit par 5 livres de plus par semaine, Ringo eut droit à son baptême du feu avec les Beatles. Par Adam Clayson.

APRÈS ÊTRE ARRIVÉ JUSTE À TEMPS pour une répétition de deux heures, Ringo Starr a fait ses débuts comme membre officiel des Beatles devant cinq cents personnes, lors d'une réception donnée par l'Horticultural Society à Birkenhead. La chance s'était présentée alors que Starr en était à un tournant de sa carrière. À 22 ans, il ne semblait guère promis à un autre avenir, en tant que batteur, que celui des engagements locaux habituels, des saisons dans les camps de vacances Butlin et de rares voyages à l'étranger avec Rory Storm & The Hurricanes. En janvier 1962, il avait quitté le groupe pour accompagner Tony Sheridan à Hambourg, moyennant 30 livres par semaine (environ 50 euros, cachet important à l'époque), sans compter la mise à sa disposition d'un appartement et d'une voiture. Ringo fut cependant déçu par Tony, lequel se révéla querelleur, renfrogné, se lançant sans prévenir dans des chansons non prévues au programme.

Ayant fini par en avoir plein les baguettes de Sheridan autant que de Hambourg, Starr fut réintégré dans les Hurricanes. Ils partirent pour une série de bals des officiers dans les camps de l'armée de l'air américaine en France puis furent engagés pour l'été à Skegness, le plus important camp de vacances du réseau Butlin. Ringo avait promis de reconduire son contrat avec (selon Rory dans le Mersey Beat) "le seul groupe à casser la baraque à Butlin trois années consécutives".



Cependant, sa mère Elsie et son beau-père Harry lui rappelèrent qu'il n'était pas trop tard pour reprendre son apprentissage de menuisier à Henry Hunt & Sons, entreprise dans laquelle il avait travaillé avant de rejoindre Rory en 1959. Starr envisagea même d'émigrer en Amérique, allant jusqu'à écrire à la chambre de commerce de Houston, choisie parce que située au cœur de l'Ouest et la ville la plus proche de Centerville, d'où était originaire Lightnin' Hopkins, le bluesman dont Ringo avait découvert le style original et envoûtant grâce à Sheridan.

La réponse de Houston à Ringo était encourageante, mais l'austérité et la curiosité malsaine des questionnaires avaient de quoi dissuader. Hunt semblait encore envisageable mais, loin de la pression parentale, Ringo reçut à Skegness une lettre de Kingsize Taylor lui proposant 20 livres par semaine pour rejoindre les Dominoes. Taylor étant un nom plus réputé que Storm ou Sheridan, Ringo donna son accord de principe. Il allait pourtant déserter à la mi-saison pour suivre John Lennon et Paul McCartney, qui avaient roulé toute la nuit dans la tempête pour l'embarquer à dix heures du matin en ce mardi du mois d'août, après lui avoir offert cinq livres de plus par semaine que Kingsize Taylor.

Deux ans auparavant, Ringo ne connaissait que de vue ces loubards qui fréquentaient le Jacaranda Coffee Bar. Ce n'est qu'en remarquant Harrison qui donnait des cours de basse à Stu Sutcliffe dans sa cave qu'il comprit qu'ils faisaient partie d'un véritable groupe.

Lorsque Rory Storm & The Hurricanes partageaient l'affiche avec les Beatles au Kaiserkeller de Hambourg, à l'automne 1960, Harrison s'était cependant montré plutôt indifférent, voire antipathique vis-à-vis de Ringo, "le vilain avec sa mèche grise". Pour sa défense, les nouveaux venus recevaient un meilleur cachet que les Beatles. La glace fut peu à peu rompue et, d'après Pete Best, "c'est là qu'est née leur amitié envers Ringo" et que George se trouva un véritable complice.

Starr, Lennon, McCartney et Harrison, furent ainsi réunis pour accompagner Lou Walters, des Hurricanes, lors d'une séance d'enregistrement au studio Akustik. Il y eut aussi cette fameuse conspiration entre les deux groupes pour défoncer la scène délabrée du Kaiserkeller en sautant et en frappant des pieds, supposant (ce qui se révélera faux) que le propriétaire, Bruno Koschmider, serait forcé d'en installer une nouvelle.

De retour à Liverpool, leur complicité parut évidente lors d'un bœuf entre des membres des Beatles et des Hurricanes (et aussi des Big Three et Gerry & The Pacemakers, sans oublier une strip-teaseuse). Même si Ringo estimait qu'il ne les connaissait pas assez pour les inviter à sa retentissante soirée (pour ses 21 ans), il devint plus proche d'eux lors d'un second séjour à Hambourg, remplaçant même Pete Best, cloué au lit par une bronchite.

Quand Ringo fut promu de remplaçant à successeur de Best, la soirée de Birkenhead représenta le calme qui précède la tempête. À la Cavern, dès le lendemain, il y eut un début d'émeute lorsque les Beatles firent leur entrée. Harrison fut frappé au visage, Starr essayant d'ignorer les insultes des fans déchaînés de Best.

"Les fans adoraient Pete. Pourquoi adopter un chat tout miteux quand on en a un magnifique ?" Ringo Starr

Trois jours plus tard, la chaîne ITV venait filmer les Beatles sur scène à la Cavern, pour l'émission Know The North. À la fin de l'introduction de Some Other Guy, il y eut un cri "Nous voulons Pete !" dans la foule, preuve supplémentaire que, comme se lamentait Ringo, "ils adoraient Pete. Pourquoi adopter un chat tout miteux lorsqu'on en possède un magnifique ?" Ringo avait pourtant rasé sa barbe et recoiffé ses cheveux avec une lourde frange, laquelle, après dix ans de "banane", n'allait pas retrouver sa souplesse avant une bonne année.

Elsie a probablement apprécié ce style plus court, mais, lorsqu'une photo de son fils avec les Beatles est parue dans le Mersey Beat, il fallut un certain temps aux lecteurs pour s'habituer à cette transformation. "Cela sera difficile pendant quelques semaines, déclara Harrison, mais je pense que la majorité des gens acceptera Ringo tel qu'il est." S'ils ne voulaient pas laisser tomber les Beatles, les fans n'avaient pas d'autre choix que de se résigner. Dès le mois de novembre, ils hurlaient déjà pour réclamer une chanson à Ringo.

PHOTO : DICK MATTHEWS/STEVE HALE COLLECTION

23 AOÛT-2 OCTOBRE 1962

23 Lennon épouse Cynthia lors d'une cérémonie secrète au bureau d'état civil de Mount Pleasant, avec Paul McCartney comme témoin. Concert le soir au Riverpark Ballroom de Chester.

24 Deux concerts, au Cavern, puis au Majestic Ballroom de Birkenhead.

25 Spectacle au Marine Hall Ballroom de Fleetwood.

26 Mersey Beat annonce que les Beatles élargissent leur public en trouvant des engagements dans des lieux aussi éloignés que Manchester, Swindon, Rhyl, Crewe, Chester et Warrington. Le groupe passe le soir à la Cavern.

28 Les Beatles jouent à la Cavern le soir.

29 Concert au Floral Hall Ballroom de Morecambe, avec Rory Storm & The Hurricanes en ouverture.

30 Deux concerts, à la Cavern puis au Riverpark Ballroom de Chester.

31 Les Beatles se produisent au Town Hall de Lydney (Gloucestershire).

SEPTEMBRE 62

1 Le groupe joue au Subscription Rooms de Stroud (Gloucester).

2 Les Beatles jouent en soirée à la Cavern.

3 Concert à l'heure du déjeuner au Cavern, suivi d'un autre en soirée au Queen's Hall de Widnes.

4 Durant leur première séance d'enregistrement pour EMI à Abbey Road, les Beatles enregistrent une version de Love Me Do.

5 Trois concerts en deux jours. Un au Rialto Ballroom (ci-contre) et deux à la Cavern.

The BEATLES SHOW
RIALTO BALLROOM
THUR. SEPT. 6TH
THE BEATLES
RORY STORM

7 Concert à l'école de danse Newton d'Irby (Cheshire).

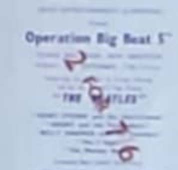
8 Deux concerts : un à l'auberge de jeunesse de et l'autre au Majestic Ballroom (tous deux à Birkenhead).

9 Concert en soirée au Cavern, avec Clinton Ford et Billy J Kramer.

10 Concert à l'heure du déjeuner à la Cavern suivi d'un autre, en soirée, au Queen's Hall de Widnes.

11 Les Beatles, avec Andy White remplaçant Ringo, enregistrent Love Me Do, P.S. I Love You et Please Please Me au studio 2 d'Abbey Road (Londres).

12 Passage en soirée à la Cavern, Freddie & The Dreamers jouent également.



13 Deux concerts : le premier à la Cavern, puis au Riverpark Ballroom de Chester.

14 Les Beatles jouent au Tower Ballroom de New Brighton.

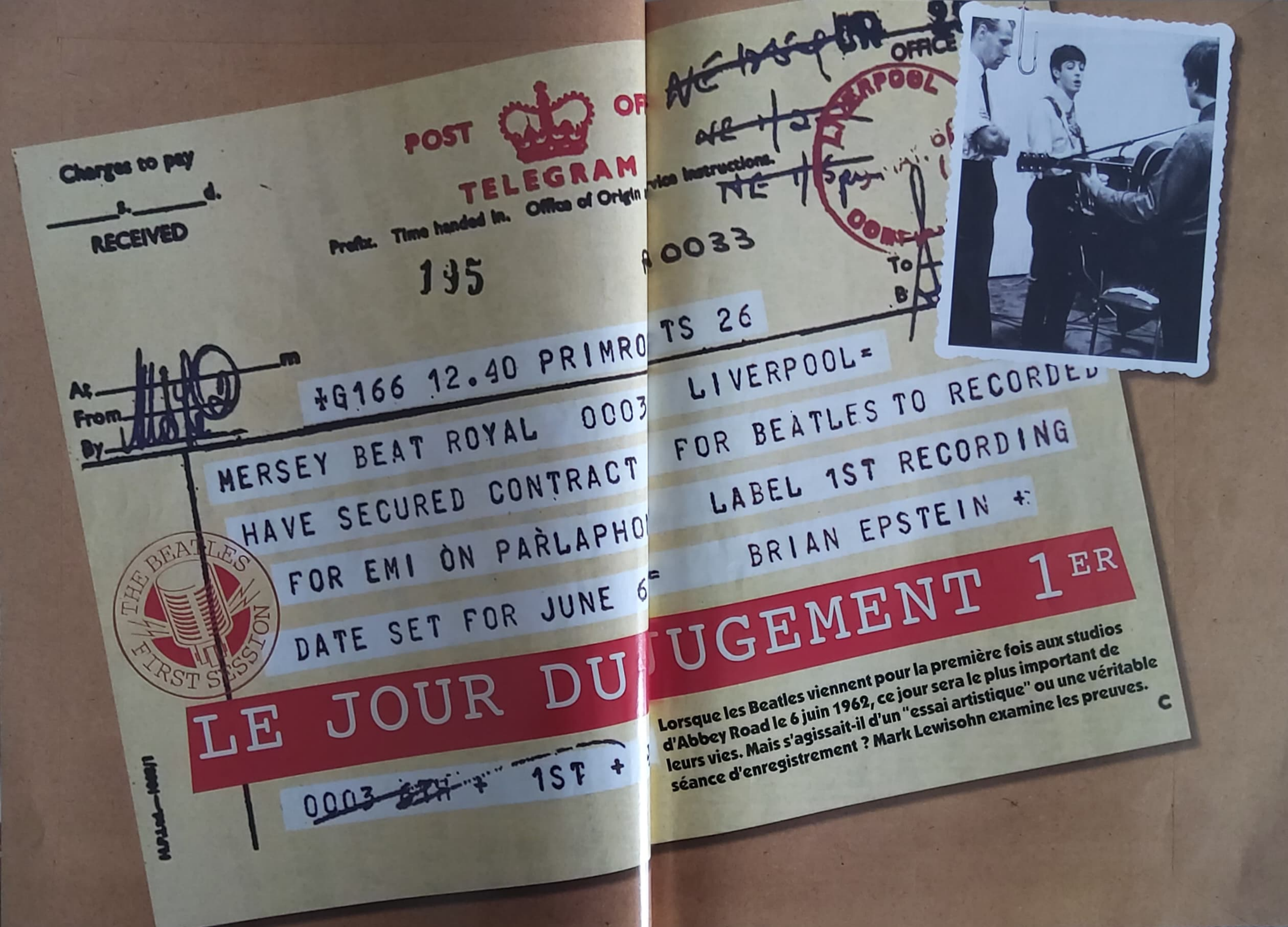
15 Concert au Memorial Hall de Northwich.

16 Pour les deux dernières semaines du mois, le groupe donnera huit concerts à la Cavern et cinq autres à Widnes, de New Brighton, Birkenhead, Heswall et Manchester.

OCTOBRE 62

1 Brian signe les Beatles pour un contrat de management de cinq ans.

2 Le groupe donne le premier d'une série de trois concerts à la Cavern.



LE JOUR DU JUGEMENT 1ER

Lorsque les Beatles viennent pour la première fois aux studios d'Abbey Road le 6 juin 1962, ce jour sera le plus important de leurs vies. Mais s'agissait-il d'un "essai artistique" ou une véritable séance d'enregistrement ? Mark Lewisohn examine les preuves.

THE BEATLES FIRST SESSION

"La semaine dernière, notre manager nous a appris que nous avions un contrat avec EMI chez Parlophone Records et que nous ferions nos premiers enregistrements le 6 juin avant de jouer à la Cavern… Nous sommes tous très contents au sujet de Parlophone, c'est une vraie chance pour nous. Nous devons travailler dur et espérer qu'on enregistrera un hit. [On ne sait pas encore ce que veut le producteur.]"

Lettre de George Harrison à une fan, Margaret, envoyée de Hambourg. Datée simplement de 'jeudi', elle a dû être écrite mi-mai 1962. Les parenthèses carrées sont d'Harrison.

Un romancier écrirait que le mercredi 6 juin 1962, les Beatles ont rendez-vous avec le destin. Première séance dans les studios d'EMI sur Abbey Road, première rencontre avec l'homme qui deviendra presque aussi célèbre qu'eux en produisant leur incroyable musique.

Facile à dire avec le recul. Pourtant, sur le moment, ce qui se passe ce jour-là marque déjà un tournant pour les Beatles. La séance les fait avancer dans la direction qu'on sait. Dans le cas inverse, ils auraient peut-être succombé à la désillusion. Leur nouveau manager, Brian Epstein, aurait pu céder aux pressions croissantes de son père et ne plus perdre son temps avec ce groupe pop pour se consacrer à l'entreprise familiale. Dans A Sound Of Thunder de Ray Bradbury, le meurtre d'un papillon 60 millions d'années plus tôt transforme chaque facette du présent ; la culture populaire actuelle serait méconnaissable si les Beatles avaient échoué le 6 juin 1962.

Rendez-vous avec le destin, donc. Et les Beatles, poussés par Epstein, ont dû le ressentir. Leur troisième saison à Hambourg achevée, ils prennent un vol sur Lufthansa le 2 juin jusqu'à Londres, changent d'avion à Manchester et finissent le trajet en voiture, avec Epstein qui insiste sur l'importance de la session imminente chez EMI. Même si quarante ans plus tard, on ignore encore s'il s'agit d'une audition en vue d'une signature ou d'un premier enregistrement sous contrat fraîchement signé (nous reviendrons sur ce sujet), Epstein n'a rien laissé au hasard. Ayant laissé vierge leur emploi du temps, il fait répéter les Beatles en privé pendant les deux jours suivants à la Cavern. Puis, avec une journée d'avance, le mardi 5 juin, Neil Aspinall charge le camion et ils partent pour Londres.

Le trajet est long : 320 kilomètres sans autoroute jusqu'à Birmingham, des arrêts et obstacles dans chaque ville. Les voyages au long cours en Angleterre sont aussi désagréables à l'époque que quarante ans plus tard : seuls les embouteillages ont changé. Inutile de compter sur la radio pour dissiper l'ennui : le programme pop de la BBC dure moins de deux heures ce jour-là et, à part ça, ils ont le choix entre des émissions pour ménagères, des jeux et des talk-shows.

On ne sait pas où les Beatles passent la nuit, ni comment ils occupent la journée suivante. En ce 16e anniversaire du débarquement, c'est jour de derby à Epsom, mais les Beatles ne s'intéressent pas au sport. Si l'on tient compte d'une grève des bus officieuse perturbant la circulation et de sa colère lorsque les Beatles étaient arrivés en retard chez Decca, Epstein – obsédé par la ponctualité – a dû les mettre en route pour Abbey Road avec une bonne marge d'avance pour leur rendez-vous de 19 à 22 h dans le Studio n° 2.

"Ils sont arrivés sur le parking dans un vieux camion blanc, raconte John Skinner, le portier d'Abbey Road droit comme un 'I' dans son uniforme décoré de médailles de guerre. Ils avaient tous l'air maigrichon, presque mal nourris. Neil Aspinall, leur road manager, m'a dit que c'étaient les Beatles qui venaient pour une séance. J'ai pensé, quel drôle de nom."

Il n'y a pas que ça qui surprend. "On avait déjà vu quelques groupes à cheveux longs, des excentriques, se souvient l'ingénieur du son Norman (futur Hurricane) Smith, mais pas comme les Beatles. Il fallait les regarder à deux fois pour y croire."

Cherchez l'intrus : Pete Best (devant) le batteur qui laisse à désirer lors de leur première session.

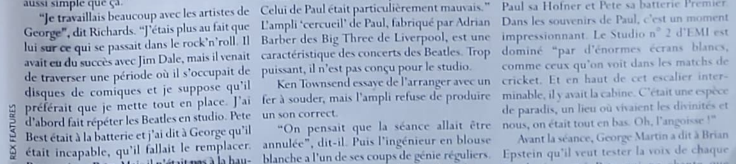
En blouse blanche comme tout le personnel technique d'Abbey Road à l'époque, Ken Townsend est chargé de régler les éventuels problèmes électroniques : "Les Beatles s'habillaient un peu différemment et portaient des cheveux qu'on trouvait très longs, même si c'est difficile à croire en revoyant les vieilles photos. Et ils avaient des accents de Liverpool très prononcés comme on n'en entendait peu à Abbey Road."

L'assistant ingénieur du son (le 'pousse bouton'), Cris Neal, se souvient : "Il y avait une pièce commune à Abbey Road où traînaient ceux qui ne travaillaient pas. Norman Smith jouait très bien aux dames. Nos emplois du temps pour la semaine étaient affichés sur le mur et j'ai lu : 19 h 00 : les Beatles. Je me suis dit : 'une secrétaire a encore déconné'. On a halluciné devant leur équipement pourri. En voyant leurs blousons de cuir noir j'ai compris pourquoi ils s'appelaient les Beatles. George Martin a jeté un œil sur ces petits trous du cul dépenaillés et il est parti boire un thé à la cafétéria."

Le rôle de George Martin lors de la première séance des Beatles a été remis en question en 1983 : un registre d'Abbey Road indique que Ron Richards, son assistant, est Directeur d'Artiste (c.-à-d. producteur). "Parfois, je disais à Ron, occupe-toi de celui-là pendant que je fais untel", explique Martin. "Quand il s'agissait d'essais, et c'en était un –

"Et qui est le chanteur ? George Martin change sa façon de penser grâce aux Beatles.

"ON AVAIT DÉJÀ VU QUELQUES GROUPES À CHEVEUX LONGS, DES EXCENTRIQUES, MAIS PAS COMME LES BEATLES. IL FALLAIT LES VOIR POUR Y CROIRE." NORMAN SMITH, INGÉNIEUR DU SON.



on jetait un coup d'œil à quatre crétins de Liverpool – ça n'avait aucune d'importance pour nous. Je demandais à Ron de s'en charger et je passais voir ce que ça donnait. C'est aussi simple que ça."

"Je travaillais beaucoup avec les artistes de George", dit Richards. "J'étais plus au fait que lui sur ce qui se passait dans le rock'n'roll. Il avait eu du succès avec Jim Dale, mais il venait de traverser une période où il s'occupait de disques de comiques et je suppose qu'il préférait que je mette tout en place. J'ai d'abord fait répéter les Beatles en studio. Pete Best était à la batterie et j'ai dit à George qu'il était incapable, qu'il fallait le remplacer. Pauvre vieux Pete. Mais il n'était pas à la hauteur."

Les choses empirent lorsque Norman Smith teste le matériel des Beatles. "Ils avaient un équipement déglingué, se rappelle-t-il, des amplis en bois brut moches, très bruyants avec des prises de terre et je ne sais quoi. Ils faisaient autant de boucan que les instruments. Celui de Paul était particulièrement mauvais." L'ampli 'cercueil' de Paul, fabriqué par Adrian Barber des Big Three de Liverpool, est une caractéristique des concerts des Beatles. Trop puissant, il n'est pas conçu pour le studio.

Ken Townsend essaye de l'arranger avec un fer à souder, mais l'ampli refuse de produire un son correct.

"On pensait que la séance allait être annulée", dit-il. Puis l'ingénieur en blouse blanche a l'un de ses coups de génie réguliers. "Comme personne n'avait besoin de la chambre d'écho au sous-sol, Norman et moi y avons emprunté un énorme haut-parleur et j'ai soudé une prise de jack sur l'entrée d'un ampli Leak TL12. On s'est aussitôt remis au boulot."

Et les Beatles commencent à jouer : John prend sa Rickenbacker, George sa Duo-Jet, Paul sa Hofner et Pete sa batterie Premier. Dans les souvenirs de Paul, c'est un moment impressionnant. Le Studio n° 2 d'EMI est dominé "par d'énormes écrans blancs, comme ceux qu'on voit dans les matchs de cricket. Et en haut de cet escalier interminable, il y avait la cabine. C'était une espèce de paradis, un lieu où vivaient les divinités et nous, on était tout en bas. Oh, l'angoisse !"

Avant la séance, George Martin a dit à Brian Epstein qu'il veut tester la voix de chaque Beatle (excepté Pete qui ne chante que rarement). Le producteur espère repérer ➼

PHOTOS : REX FEATURES



"IL S'AGISSAIT DE JETER UN COUP D'ŒIL À QUATRE CRÉTINS DE LIVERPOOL. ÇA N'AVAIT AUCUNE IMPORTANCE." GEORGE MARTIN

le 'leader'. Il y a Cliff Richard & The Shadows, Johnny Kidd & The Pirates, Shane Fenton & The Fentones, pourquoi pas, peut-être, Georgie Harrison & The Beatles ?

La demande de Martin a dû mettre mal à l'aise le manager des Beatles, étant donné que John Lennon avait critiqué son choix de chansons pour l'audition chez Decca. Avec ou sans consultation cette fois (on ne saura sans doute jamais la vérité), Epstein suggère aux Beatles un medley de trois titres qui mettra en avant chaque chanteur. Le pot-pourri Besame Mucho/Will You Love Me Tomorrow/Open (Your Lovin' Arms) – Paul, John et George reprenant respectivement les Coasters, les Shirelles et le tex-mex Buddy Knox – est sans doute la première interprétation des Beatles entendue à Abbey Road.

Parmi les treize autres morceaux qu'il a suggérés à Paul, Epstein indique à George Martin que cinq sont des compositions originales : Love Me Do, P.S. I Love You, Like Dreamers Do, Love Of The Loved et Pinwheel Twist. La dernière d'entre elles – jamais enregistrée par quiconque et donc inconnue – a été écrite pour surfer sur la vague du twist ; les Beatles l'abandonnent vite. Le reste du répertoire de Paul est composé de reprises : If You Make A Fool Of Somebody (James Ray), Your Feet's Too Big (Fats Waller. "C'était l'influence du père de Paul", commente George dans le livre Anthologie), Hey ! Baby (Bruce Channel), Dream Baby (Roy Orbison). Quatre autres titres sont destinés à mettre en valeur le côté mélodieux du groupe : Till There Was You (Peggy Lee), Over The Rainbow (Gene Vincent), September In The Rain (Dinah Washington) et The Honeymoon Song (Marino Marini).

Epstein a choisi dix autres chansons pour John, dont deux originales : Ask Me Why et Hello Little Girl. Le reste reflète le penchant de Lennon pour le r'n'b : Baby It's You (The Shirelles), Please Mr Postman (The Marvelettes), To Know Her Is To Love Her (Th Teddy Bears - Phil Spector), I Just Don Understand (Ann-Margret), Memphi Tennessee (Chuck Berry), A Shot Of Rhyth And Blues (Arthur Alexander), I Wish I Coul Shimmy Like My Sister Kate (The Olympic et Lonesome Tears In My Eyes (The Johnn Burnette Trio).

Ne composant pas encore, George a sep titres supplémentaires à sa disposition ce jour là : A Picture Of You, The Sheik Of Araby e What A Crazy World We're Living In (tous d Joe Brown & The Bruvvers), Three Cool Cat (The Coasters), Dream (Cliff Richard), Tak Good Care Of My Baby (Bobby Vee) et Gla All Over (Carl Perkins).

Vraisemblablement, les Beatles se son concentrés sur ces 33 chansons pendant leur répétitions à la Cavern, mais on ignor lesquelles ils interprètent chez EMI. Quatr sont enregistrées sur une bande mono deu pistes, sans doute après élimination : Besam Mucho, Love Me Do, P.S. I Love You et Ask M Why. "Elles ont été retenues pour souligner l fait que nous composions, se souvient Pet Best, et que nos reprises, comme Besam Mucho, étaient très personnelles." Deux on survécu : Besame Mucho, retrouvé en 1980 e Love Me Do qui refait surface en 1994 pendant la production d'Anthology (Poussé à fouiller dans une pile d'acétates dans son grenier, George Martin en trouve un dont l'étiquette indique Love Me Do à l'encre de Chin jaune).

C'est d'ailleurs ce morceau qui tire Georg Martin de la cafétéria. "Ils ont joué deux o trois titres, se souvient Cris Neal, et n'ont impressionné ni Norman, ni moi. Mais le son torride de Love Me Do nous a faits de l'effet. Norman m'a dit : 'Va chercher George qu'on ait son avis'."

La curiosité de Martin est aussi piquée. "J'ai remarqué Love Me Do à cause de la parti d'harmonica", dit-il. "J'aime ce son, ça m rappelle les disques de Sonny Terry et Browni McGhee que je sortais. J'ai trouvé que c'étai définitivement attirant."

Comme il n'existe aucune version de Lov Me Do avant cette première séance chez EMI il est difficile de déterminer quand John ajout de l'harmonica. L'instrument en question es certainement celui qu'il a volé dans un maga sin de musique à Arnhem en Hollande lorsque les Beatles effectuent leur premie voyage à Hambourg par la route en 1960. L hit du moment Hey! Baby par Bruce Channel où figure l'harmonica de Delbert McClinton fait partie des 33 morceaux répétés, si bien que John a amené le sien. Mais son adjonctio à Love Me Do pose un problème que le Beatles n'ont pas prévu pendant les répétitions.

"Nous avons commencé à jouer l morceau, se souvient Paul [chantant] 'Love love me do/you know I love you', je fais les

chœurs, puis on arrive à 'pleeeaase'. PAUSE. John commence 'Love me…' et met l'harmonica devant sa bouche : 'Wah, wah, wahhh'. George Martin intervient : 'Attend, il y a une erreur là. Quelqu'un d'autre doit chanter "Love me do". Tu ne vas pas faire "Love me wahhh". La chanson ne s'appelle pas Love Me Wahhh. Paul, peux-tu te charger de cette partie ?'

"J'ai eu une de ces trouilles. Il change brusquement l'arrangement qu'on avait toujours utilisé et John doit sauter un passage : il chante 'Pleeeaase', prend son harmonica, j'enchaîne sur 'Love me do' et John intervient avec 'Wahhh-wahhh-wahhh'. On jouait live, sans re-recording et je devais m'occuper de ce moment clé, sur notre premier disque. Les projecteurs étaient sur moi, là où tout s'arrêtait, où il n'y avait pas d'accompagnement, et j'ai chanté [voix vacillante] 'Love me do-oo'. J'entends encore le tremblement de ma voix…"

Sorti sur Anthology, ce Love Me Do est gâché par des changements de tempo excentriques qui ne font rien pour améliorer la réputation de batteur de Pete Best et ont probablement conforté le point de vue de Richards et Martin décidés à le virer. Mais en toute honnêteté, les quatre Beatles suivent ces variations – aussi erratiques qu'elles soient – laissant supposer qu'il s'agit de l'arrangement de la chanson à l'époque. Au final, la version est bien plus lente, voire plus bluesy et moins assurée que les deux remakes qui suivront.

Le titre des années 40, Besame Mucho, fait partie du répertoire des Beatles depuis que les Coasters l'ont repris en 1960. John et George y ajoutent en général des 'Cha-cha-boom' – ils l'ont joué chez Decca et dans une émission sur les ondes de la BBC – mais chez EMI, ils font preuve de modération et seul Paul balance les chœurs. La chanson sera bientôt écartée de leur répertoire, mais on sent leur attachement pour celle qu'ils reprennent avec fougue dans le film Let It Be tourné en 1969.

Selon Pete Best, les Beatles pensent que la séance s'est bien passée. "Nous étions même un peu blasés, dit-il, toujours timide. Nous étions bien plus sûrs de nous chez EMI que chez Decca, l'atmosphère était plus détendue. Quand on a entendu les résultats, on s'est trouvé meilleur que chez Decca. On était plutôt content du résultat."

A la fin de la session, George Martin invite le groupe dans la cabine pour écouter les enregistrements. Il leur parle de détails techniques et de ce qu'il attend d'eux en tant qu'artistes Parlophone. La conversation est depuis entrée dans l'histoire.

"George leur expliquait que les micros de studio étaient omnidirectionnels se souvient Ken Townsend, à l'inverse des micros de scène." Norman Smith remarque que les Beatles restent silencieux.

"Ils ne répondaient pas. Ils ne hochaient même pas la tête. Quand il a terminé, George a ajouté : 'Je suis sur votre dos depuis un moment et vous n'avez pas dit un mot. Quelque chose ne vous plaît pas ?'"

"Je l'ai regardé et j'ai lancé : pour commencer, je n'aime pas votre cravate !", a raconté George au magazine Q des années plus tard. "J'ai failli me faire tuer par le reste du groupe… Les autres répétaient : 'Oh non ! On essaye de décrocher un contrat'. Mais George Martin avait le sens de l'humour."

Heureusement. Martin a souvent dit que les personnalités des Beatles l'ont vraiment persuadé de travailler avec eux. Et ces derniers sont ravis de rencontrer le producteur des enregistrements de Peter Sellers et de Spike Mulligan qu'ils ont tellement admirés. Avant que chaque camp ne réalise ce que l'autre va apporter, les Beatles et leur producteur se rencontrent et trouvent l'expérience agréable.

"Je me souviens que l'accent de George Martin m'a frappé lors de cette première rencontre", a déclaré George dans le livre Anthologie. "Il ne parlait pas comme un Cockney ou quelqu'un de Liverpool ou de Birmingham et ça nous semblait très classe. Il était sympathique, assez docte, il imposait le respect. Pourtant, on a eu l'impression qu'il n'était pas coincé, qu'on pouvait blaguer avec lui."

Harrison conclut : "La session ne s'est pas trop mal passée. Je pense que George Martin nous trouvait un peu bruts de décoffrage avec des qualités intéressantes."

En sortant d'Abbey Road, les Beatles font un détour pour voir M. Mitchell, le caissier du studio (service du soir) qui leur verse leurs cachets de musiciens de séances soit 7 livres et 10 shillings chacun, somme indépendante de leurs éventuelles royalties. Ken Townsend s'est sans doute souvenu que le personnel n'était pas familier avec des natifs de Liverpool en se basant sur la confusion de M. Mitchell face aux quatre chevelus. Les cartes de paiement qu'il prépare indiquent : G Harrison 'Basse', JP McCartney 'Guitare Electrique' et 'JW Lewnow au 251, Mew Love Ave., Liverpool ???'.

Le lendemain, avec le reste de leur argent en poche, les Beatles repartent à Liverpool. La session du 6 juin 1962 est-elle une audition à l'issue de laquelle, suivant l'avis de George Martin, les Beatles décrocheront ou non un contrat ? Ou bien sont-ils déjà signés et effectuent-ils leur première séance ?

Paul McCartney, Neil Aspinall, George Martin, Norman Smith et Cris Neal ont décrit cette journée comme une audition. Faisant la différence entre essai artistique et commercial – le premier destiné à voir si un groupe vaut la peine d'être signé, le second un enregistrement initial ➸



PHOTOS REX FEATURES

après la rédaction d'un contrat – Ken Townsend affirme qu'il s'agit de la deuxième catégorie.

Les mémoires sont faillibles, pas les écrits. Quelle information est la bonne ? Le journal personnel de George Martin en 1962 mentionne un rendez-vous avec 'Bernard Epstein' le mardi 13 février.

En mars, divers éléments de la correspondance de Brian Epstein font allusion à un contrat imminent avec une maison de disques qu'il ne nomme pas.

Le lundi 7 mai, Epstein écrit à Neil Aspinall : "Tu seras intéressé d'apprendre que je me rends à Londres cette semaine pour rencontrer EMI et j'espère sincèrement que lorsque je te verrai vendredi, j'aurais de bonnes nouvelles." (La lettre est reproduite dans The Beatles - The True Beginnings des frères Roag, Pete et Rory Best).

Le 9 mai, Epstein envoie deux télégrammes du bureau de poste le plus proche d'Abbey Road. L'un, adressé à Mersey Beat, annonce : "Ai décroché contrat aux Beatles pour enregistrer avec EMI sur label Parlophone. 1re session fixée au 6 juin." L'autre, envoyé aux Beatles à Hambourg, dit (paraphrasé par Pete Best dans la biographie d'Hunter Davies) : "Bravo les gars. EMI réclame séance d'enregistrement. Svp, répétez nouveaux titres." [Ayant appris la nouvelle, George Harrison écrit sa lettre à Margaret.]

Le 18 mai, George Martin envoie un formulaire de 'Demande de Contrat d'Artiste' aux services administratifs d'EMI indiquant les termes avec lesquels ils doivent rédiger un contrat pour 'les Beattles' (sic) d'un an, avec trois options de renouvellements, à partir du 6 juin.

Le 24 mai le contrat tapé est envoyé à Martin pour transmission à Epstein.

Le contrat est daté du 4 juin et la première année doit bien débuter le 6.

Le 5 juin, Martin adresse à l'administration d'EMI le contrat signé qu'Epstein vient de lui renvoyer.

Le 'formulaire rouge' interne à EMI, signé par George Martin, est particulièrement intéressant et fixe à l'avance les détails de la session du 6 juin : 'Type de contrat : renouvelable' et 'Royalties : 1 penny', cette somme dérisoire étant le paiement initial d'EMI aux Beatles. Les artistes venant auditionner n'étaient pas payés.

Dix ans plus tôt, en achevant mes recherches pour The Complete Beatles Chronicle, j'ai étalé tous ces documents devant George Martin et suggéré que le groupe était déjà sous contrat lors de la séance du 6 juin. S'il n'a pas pu réfuter ces preuves, il a estimé ridicule d'en conclure qu'il avait signé les Beatles avant de les écouter. "Alors, j'ai dû les voir avant le 6 juin", a-t-il déclaré. "Je ne crois pas, ils étaient à Hambourg depuis le 13 avril", ai-je répondu, désolé pour le producteur dont la version bien établie de l'histoire était remise en question par un arriviste en culottes courtes au moment des faits.

"Et bien je les ai vus en février ou en mars", a-t-il insisté.

Les paperasses d'EMI et d'Abbey Road ne manquent pas et rien ne l'indique. J'ai aussi demandé à Pete Best – un facteur décisif en quelque sorte – combien de fois il avait rencontré George Martin et combien de fois il était venu à Abbey Road. Il m'a répondu "une fois." George a alors confirmé qu'il n'avait vu Pete Best qu'en une seule occasion.

"Et pourquoi aurais-je signé un groupe avant de l'écouter ? Je n'aurais jamais fait une chose pareille, c'est absurde", a conclu George Martin. "Je ne sais pas, George, je ne comprends pas non plus." Le 'formulaire rouge' dément la suggestion que le contrat a été rédigé à l'avance pour que Martin le paraphe ou le déchire après sa rencontre avec les Beatles : la session a clairement eu lieu alors qu'ils étaient signés.

Une fois chez Parlophone, les Beatles s'attendent à ce que leur premier single soit tiré de la séance du 6 juin. Un article dans le numéro du 31 mai au 14 juin 1962 de Mersey Beat affirme (information sans doute fournie par Brian Epstein) : "Leur premier disque sort en juillet". (Le même papier invite les lecteurs à suggérer les titres qu'ils aimeraient voir les Beatles enregistrer pour leur 45 tours, les pressant "d'écrire immédiatement... la date limite est mercredi prochain, le 6 juin.")

Et dans une lettre datée du 29 juin, Epstein déclare au directeur général du marketing d'EMI, Ron White – en tant que marchand de disques, il est en contact régulier avec lui – : "J'attends avec impatience la sortie du premier single du groupe aux alentours de la fin août, même si je n'ai pas eu récemment de nouvelles de George Martin."

Il semble que le producteur se demande encore quel Beatle sera le leader. "George et moi remontions Oxford Street un jour, raconte Ron Richards, et l'on se demandait s'il fallait désigner Paul – le plus mignon – ou John, la plus forte personnalité. Nous n'avons pas pu choisir."

Finalement, Martin réalise que le groupe est une unité équilibrée qu'il ne faut pas perturber. À une exception près. "Lorsque nous sommes venus pour la première fois en juin, se souvient Paul McCartney, George [Martin] nous a pris à part et a dit : 'je ne suis pas satisfait du batteur'. Notre réaction a été : 'Mon Dieu, je ne lui annonce pas ça. Dis-lui, toi !'" Ron White fait allusion à ce changement dans une lettre à Brian Epstein datée du 26 juin : "George Martin m'informe qu'il a été dûment impressionné par le groupe et qu'il vous a fait certaines suggestions visant encore à l'améliorer. C'est pour cette raison qu'il lui a proposé un contrat." (Ce dernier passage complique encore la chronologie).

Pour expliquer le délai entre la première séance des Beatles à Abbey Road et la suivante, le 4 septembre, ainsi que la parution du disque retardée jusqu'en octobre, George Martin remarque : "Je cherchais le premier single, mais je savais que la version de Love Me Do de juin n'était pas assez bonne. Je n'étais pas pressé. J'avais signé le groupe et je voulais qu'on sorte un bon disque. Je sentais qu'on devait reprendre Love Me Do avec un batteur différent." (Il leur trouve aussi How Do You Do It qui a failli être la première chanson des Beatles.)

Pour Pete Best, le passage en studio aggrave son cas et provoquera son renvoi. Pour John, Paul et George, Brian Epstein et George Martin, les événements – d'une autre nature – qui vont bouleverser leurs vies sont à un cheveu de Beatle de là. ■



5 Les Beatles sortent leur premier simple, Love Me Do/P.S. I Love You.

6 Concert de la soirée l'Horticultural Society, à l'Hulme Hall de Birkenhead.

7 Concert en soirée à la Cavern, avec The Bluegenes en ouverture.

8 Au siège d'EMI (Manchester Square, Londres), les Beatles enregistrent leur première apparition pour l'influente Radio Luxembourg.

9 Les Beatles sont interviewés à propos de leur premier simple dans les bureaux du Record Mirror.

10 Une semaine de concerts dans le nord-ouest, avec la Cavern, mais aussi Birkenhead, Runcorn et le Tower Ballroom de Brighton où ils ouvrent pour Little Richard.

17 Concerts le midi et en soirée à la Cavern. La première apparition télé est tournée sur scène pour l'émission People And Places de Granada, diffusée dans la région de Manchester.

19 Concert à l'heure du déjeuner à la Cavern.

20 Le groupe apparaît au Majestic Ballroom de Hull (Yorkshire).

21 Concert en soirée à la Cavern.

22 Concert au Queen's Hall de Widnes, avec les Merseybeats en ouverture.

24 Epstein écrit au promoteur de spectacle Tito Burns, lui donnant la disponibilité et les prix des Beatles.

25 Une séance est enregistrée pour l'émission de la BBC Here We Go, à Manchester. Lors d'une interview pour la radio de l'hôpital Cleaver & Clatterbridge, à Wirral (Lancashire), Paul déclare que "John est le leader du groupe".

26 Les Beatles donnent deux spectacles, l'un au Public Hall de Preston (Lancashire) l'autre à la Cavern.



27 Le groupe se produit à l'Hulme Hall de Birkenhead (ci-dessus).

28 Les Beatles ouvrent pour Little Richard (et ils l'accompagnent) dans la meilleure salle de Liverpool, The Empire (ci-contre).

29 Nouvelle apparition enregistrée à Manchester pour l'émission People And Places de Granada TV.

30 Les Beatles s'envolent pour Hambourg.

NOVEMBRE 62

1 Première semaine d'un engagement de quinze jours au Star Club de Hambourg, avec Little Richard.

10 Brian Epstein écrit au promoteur de concerts Larry Parnes, lui soumettant un cachet de 230 livres par semaine pour une tournée des Beatles.

17 Le groupe joue au Matrix Hall de Coventry (Warwickshire).

18 Le groupe joue à la Cavern avec The Merseybeats en ouverture.

19 Journée chargée : un concert à midi à la Cavern, puis deux en soirée, au Baths Ballroom de Smethwick et à l'Adelphi Ballroom de West Bromwich.

20 Deux spectacles au Floral Hall de Southport.

Quoi : John épouse Cynthia
Où : Mount Pleasant (Liverpool)
Quand : Le 23 août 1962

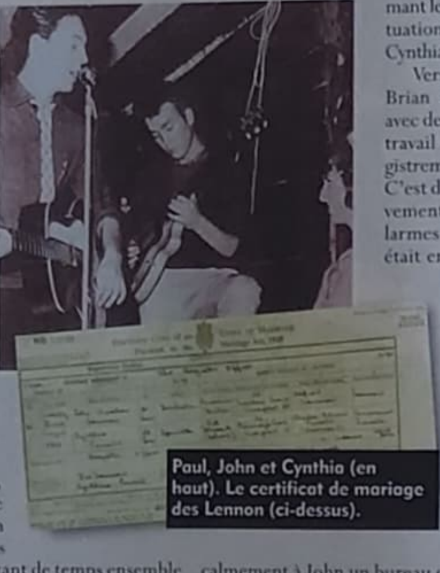
UN LÉGER DÉTOUR

Malgré un temps de cochon et un marteau piqueur, John épouse Cynthia, en gardant le souvenir d'une "plaisanterie". Par **Chris Ingham.**

Tous deux ont fréquenté le Collège Of Art de Liverpool en 1957, mais ils n'avaient aucun point commun. Cynthia Powell était polie, réservée et élégante, John était un rebelle en blouson de cuir, plus intéressé par jouer la comédie et déranger la classe que par les études.

Au début, elle le trouvait grossier et sa fâcheuse habitude de lui emprunter ses affaires l'agaçait. Puis elle commença à guetter les cours qu'ils partageaient, jusqu'à ce jour où elle vit une de ses amies passer la main dans les cheveux de John, sentant un frisson de jalousie s'emparer d'elle.

La glace fut enfin rompue lorsqu'ils se moquèrent tous deux de leur vue basse. Toutefois, lorsque John l'invita à danser lors d'une fête d'école au cours de l'été 1958, elle bafouilla sous l'émotion, en disant qu'elle était fiancée. "Je ne t'ai pas demandé de m'épouser, n'est-ce pas ?" ironisa Lennon.



Paul, John et Cynthia (en haut). Le certificat de mariage des Lennon (ci-dessus).

Plus tard dans l'après-midi, se réfugiant dans la chambre de Stuart Sutcliffe, John et Cynthia devinrent amants. Pendant les vacances d'été, ils passèrent autant de temps ensemble qu'ils le pouvaient, mentant à leurs familles respectives sur l'endroit où ils se trouvaient. De retour au College Of Art, à l'automne, ils formaient un couple officiel, bien que peu ordinaire. Cynthia découvrit quelques détails sur la vie avec John. Tout d'abord, elle dut souvent accepter ses copains, Paul et George, qui se rendaient alors au Liverpool Institute, juste à côté du College Of Art. Âgé de 16 ans, George s'incrustait souvent sans se soucier d'être le chaperon du couple. En toute sincérité, il expliqua même à John que Cynthia était "géniale", mais qu'elle avait "une dentition de jument".

En outre, John était sujet à de brusques changements d'humeur, doublés d'un tempérament jaloux, lorsque quelque chose ne lui convenait pas. Vivant dans une ambiance mélangeant l'enthousiasme et la crainte, Cynthia écrira plus tard qu'elle était "terrifiée par lui les trois quarts du temps". Mais elle comprenait et partageait la douleur d'un jeune qui avait récemment perdu sa mère dans de tragiques circonstances (Cynthia avait perdu son père des suites d'un cancer). Modifiant son apparence pour convenir au goût de John, elle était déjà passée de "la gentille secrétaire à la bohémienne", selon ses propres paroles. Malgré cela, elle continua à être timide, pour ne pas dire littéralement effrayée par les filles plus dures de Liverpool qui s'amassaient en grand nombre devant la scène. Lorsque les Beatles s'installèrent pour plusieurs mois à Hambourg, Cynthia fut moins inquiétée par les filles de joie de la Reeperbahn que par cette Astrid dont John parlait régulièrement dans ses lettres. Peu soucieuse des aventures de John, elle admettra avoir fait "une sorte de fixation mentale". Ayant rencontré Astrid Kirchherr et ayant vécu chez elle lors d'une visite à Hambourg au printemps 1961, elle fut impressionnée, mais rassurée, et toutes deux devinrent amies.

La chose ne se reproduisit pas lorsque Cynthia s'installa chez la tante Mimi de John, alors que sa mère avait émigré au Canada. "Deux femmes aimant le même homme… Une situation impossible", expliquera Cynthia.

Vers l'été 1962, les efforts de Brian commençaient à payer, avec de meilleures conditions de travail et des séances d'enregistrement pour EMI à Londres. C'est dans cette ambiance mouvementée qu'une Cynthia en larmes annonça à John qu'elle était enceinte. "Il n'y a qu'une seule chose à faire dans ce cas, Cyn, répondit John (dans le souvenir de Cynthia), il va falloir nous marier." John mit au courant sa tante Mimi, qui fut amèrement déçue. Ne voulant rien savoir du mariage, elle donna néanmoins 10 livres à John pour acheter une bague. Brian conseilla calmement à John un bureau d'état civil où il pourrait s'inscrire rapidement et la date du 23 août 1962 fut retenue. La mère de Cynthia devait retourner la veille au Canada et elle ne changea pas ses plans.

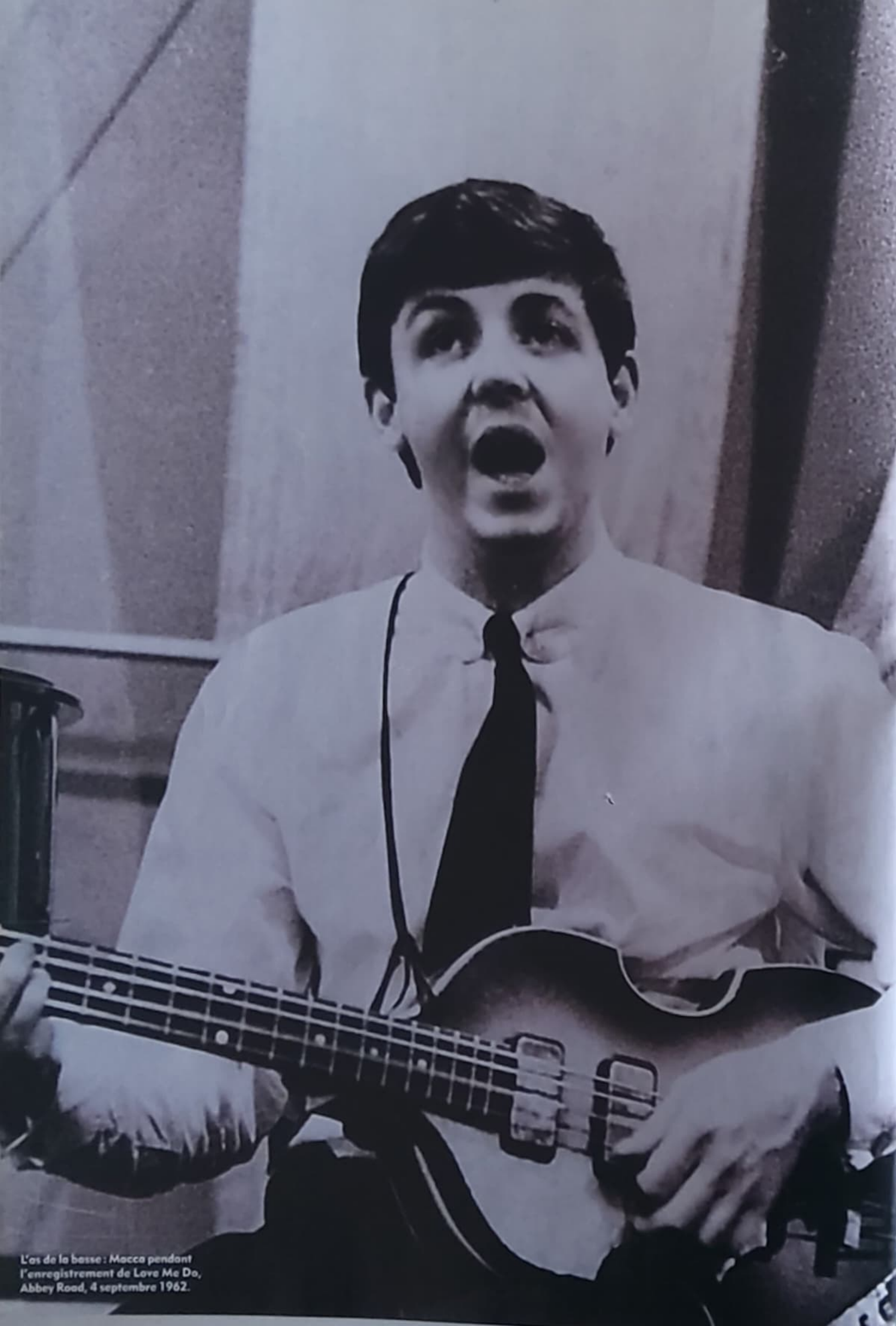
Au bureau d'État Civil de Mount Pleasant, trois Beatles nerveux étaient présents. Ringo n'avait pas été invité, ni même prévenu. Le frère de Cynthia, Tony, et sa belle-sœur, Margery, étaient témoins et Brian Epstein garçon d'honneur. Aucun membre de la famille de John n'était présent. Cynthia portait un tailleur pourpre e[t] noir, ainsi qu'une chemise à jabot offerte par Astrid. Comme cadeau de mariage, Brian donna au couple un accès libre et illimité à son appartement inoccupé d[e] Faulkner Street.

La cérémonie se transforma rapidement en joyeuse farce, le bruit d'un marteau-piqueur couvrant la voix d[u] responsable de l'État Civil alors que le couple essayait désespérément de garder son calme. Dans la rue (su[r] Hope Street), la troupe fut accueillie par une pluie torrentielle, se réfugiant au Reece Café, elle attendit qu'un[e] table se libère (poulet au menu), paya pour Brian, et l'é[quipe] trinqua à la santé du couple avec de l'eau. "Ce n'éta[it] qu'une blague", se souviendra plus tard Lennon.

Lors de la nuit de noces, Les Beatles se produisirent a[u] Riverpark Ballroom de Chester, pendant que Cynthia installait ses affaires dans l'appartement de Faulkner Stree[t]. Lorsque la carrière du groupe explosa, le mariage fut tenu secret, jusqu'à fin 1963. Et il ne fut guère passionné. "Je m[e] sentais gêné, en étant marié", reconnaîtra John par la suit[e]. "C'était comme de se promener avec des vieilles chaussettes trouées ou d'avoir la braguette ouverte."



Un couple étrange : Cynthia et John Lennon, désormais "mariés officiellement", s'embarquent pour l'Amérique (Heathrow, août 1964).



L'as de la basse : Macca pendant l'enregistrement de Love Me Do, Abbey Road, 4 septembre 1962.

Quoi : Sortie de Love Me Do
Où : Grande-Bretagne
Quand : Octobre 1962

L'AMOUR FOU

Écrit par un Paul de 16 ans qui "essayait de faire du blues", ce premier simple a fini par sonner comme s'il venait d'un autre monde. Par Martin O'Gorman.

TOUT EXCITÉ PAR L'IDÉE D'ENTENDRE passer son disque à la radio pour la première fois, c'est un George de 19 ans qui se dévoua pour jouer les guetteurs sur les ondes, une nuit d'octobre 1962. Sa mère, une fidèle supportrice des Beatles, s'était endormie depuis longtemps lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par son fils hurlant : "C'est nous !" Plus tard, il racontera : "La première fois que j'ai entendu Love Me Do à la radio, j'ai eu le grand frisson. J'écoutais le travail à la guitare solo et je n'arrivais pas à y croire !"
Malgré la réception pauvre de Radio Luxembourg et comparé à l'essentiel de la production pop de 1962, Love Me Do sonnait comme s'il était transmis d'une autre planète.

Coincé entre Better Luck Next Time de Johnny Angel et Your Nose Is Gonna Grow de Nicky Hilton dans le planning de Parlophone, Love Me Do fut commercialisé le vendredi 5 octobre 1962. Le lendemain, les Beatles firent une séance de dédicaces dans un magasin de Widnes, s'occupant de la promotion qu'il ne fallait pas attendre d'EMI pour ce disque. Lorsque George Martin avait présenté sa nouvelle signature à ses patrons, ils pensaient avoir affaire à de nouveaux comiques à la Goon, la spécialité du producteur. "Et puis je leur ai passé le morceau, se souvient Martin, ils pensaient que j'étais tout simplement devenu dingue."

Malgré ces écueils, Love Me Do se faufila dans le classement des disquaires à la 49e place, le 11 octobre, grimpant jusqu'à la 17e onze semaines plus tard. Mais dans certains milieux bien informés, on murmurait que le succès du simple tenait moins à l'enthousiasme du public qu'aux commandes importantes du magasin NEMS de Liverpool, dirigé par un certain Brian Epstein.

Peter Brown de NEMS a, plus tard, admis qu'Epstein n'avait pas eu peur d'en commander 10 000 exemplaires, mais le nouvel attaché de presse de l'époque, Tony Barrow, pense qu'il y en avait moins. "Brian a acheté plus d'exemplaires qu'il ne l'aurait fait en temps normal, confirme ce dernier, mais s'il prétendait que son groupe serait plus important qu'Elvis, il fallait qu'il mette la main au portefeuille pour appuyer ses paroles."

En tant que professionnel, Barrow se chargeait des chroniques de disques au Liverpool Echo, un choix idéal pour rédiger le premier communiqué de presse des Beatles. Qualifiant les Beatles de "révolutionnaires du rythme", Barrow expliquait que la formule "valait mieux qu'un long discours". Barrow mettait en avant le fait que Love Me Do et sa face B inspirée des Shirelles, P.S. I Love You, étaient composés par John Lennon et Paul McCartney, annonçant une tempête dans le show-business anglais. Écrite en 1958, Love Me Do était, pour un McCartney de 16 ans, "une tentative de faire du blues". Après avoir rajouté un harmonica influencé par le hit de Bruce Channel Hey Baby, les Beatles ont commencé à jouer Love Me Do sur scène au printemps 1962 et ils ont interprété cette chanson lors de leur audition pour EMI en juin.

Pourtant, George Martin, pas franchement convaincu par leurs compositions, cherchait une reprise d'un professionnel confirmé, retenant finalement l'inoffensif How Do You Do It de Mitch Murray. Les Beatles n'étaient pas convaincus, mais Epstein insista pour que le groupe apprenne la chanson avant la première séance d'enregistrement du 4 septembre. "Brian nous a menacés, affirme McCartney, il nous a ordonné : 'Que vous l'aimiez ou non n'a aucune importance, vous la faites, un point c'est tout.' Nous lui avons répondu : 'Mais nous ne pouvons pas ramener cette chanson chez nous, tout le monde va se moquer de nous !'"

Délivrant une interprétation délibérément insignifiante de How Do You Do It, Lennon et McCartney firent du charme à Martin pour qu'il redonne une chance à Love Me Do. Il accepta, modifiant l'arrangement du morceau pour mettre en valeur l'harmonica de John, tout en chargeant McCartney du chant principal (au grand dam de Lennon). Martin se concentrera sur la version des Beatles de How Do You Do It, avant de se résoudre à laisser Gerry And The Pacemakers en faire un numéro 1 en avril 1963. "À la fin, j'ai décidé d'y aller avec Love Me Do, reconnaît Martin, c'est l'harmonica de John qui lui donne tout son charme." Bien qu'ayant remporté cette bataille, les Beatles avaient d'autres problèmes à résoudre. Martin interpréta le jeu à contretemps instinctif de Starr comme un manque de précision. McCartney a avancé plus tard que le producteur était habitué aux batteurs d'orchestres qui calaient rigoureusement la grosse caisse avec le jeu de la basse. "Nous nous en foutions un peu..."

Martin avait fait revenir les Beatles à Abbey Road une semaine plus tard, les laissant aux mains de son assistant, Ron Richards, lequel, ne connaissant pas le groupe, avait engagé un batteur de séances, Andy White. Starr fut alors relégué au tambourin sur Love Me Do et P.S. I Love You. "J'étais effondré, se souvient-il, je pensais qu'ils me faisaient le coup de Pete Best. Comme le business me paraissait étrange. Embaucher d'autres musiciens pour faire les disques à ta place." Avec le recul, il semble que l'affaire ait été exagérée. C'est la version avec Ringo qui finit par figurer sur le simple, même si Andy White reste sur la face B. Plus de trois décennies après, Starr rumine encore vis-à-vis de Martin : "J'ai détesté cet enfoiré pendant des années."

"La première fois que j'ai entendu Love Me Do à la radio, j'ai eu le grand frisson. Je n'arrivais pas à y croire !" George Harrison

Le fameux Mersey Beat renforçait pourtant l'efficacité et le naturel de Love Me Do. Pendant que la diffusion du simple sur les ondes augmentait petit à petit, la popularité des Beatles commença à se répandre sans être réellement poussée par un effet de mode. Lorsque le disque est finalement entré dans le Top 20, Brian déclara : "Que peut-on faire de mieux ?"

21 Concert à l'heure du déjeuner et le soir à la Cavern.

22 Spectacle au Majestic Ballroom de Birkenhead.

23 Audition pour le responsable de la programmation de Light Entertainment, Ronnie Lane, au St James' Church Hall de Londres, afin d'évaluer le potentiel télévisuel des Beatles. Quatre jours plus tard, Epstein reçoit un refus de la BBC. Concert au Tower Ballroom de New Brighton.

24 Concert au Royal Lido Ballroom de Prestatyn (Pays de Galles).

25 Le groupe joue en soirée à la Cavern.

26 Le groupe enregistre Please Please Me, Tip Of My Tongue et Ask Me Why au studio EMI d'Abbey Road (Londres). George Martin lance au groupe : "Félicitations, les garçons ! Vous tenez votre premier numéro 1."

27 Les Beatles enregistrent leur première séance pour la radio BBC, à Londres, en vue de l'émission Talent Show, au studio Paris de Regent Street.

28 Deux concerts en soirée, à la Cavern et au 527 Club de Liverpool.

29 Les Beatles jouent au Majestic Ballroom de Birkenhead.

30 Spectacle à l'heure du déjeuner à la Cavern et le soir Town Hall de Newton-le-Willows.

DÉCEMBRE 62

1 Deux concerts, l'un au Victory Memorial Hall de Northwich, l'autre au Tower Ballroom de New Brighton.

2 L'ego des Beatles est mis à rude épreuve par un accueil hostile à l'Embassy Cinema de Peterborough.

3 Les Beatles jouent live à l'émission de télé Discs A Go Go, dans les studios TWW de Bristol.

4 Le groupe fait ses débuts à la télé de la région londonienne, avec l'émission pour enfants Tuesday Rendezvous.

5 Le week-end suivant, les Beatles jouent cinq fois au Cavern. Le 9, George Martin vient les voir avec le projet d'enregistrer un album live. Le groupe se produit aussi à Southport, Runcorn, New Brighton et Manchester.

13 Les Beatles remplacent Joe Brown au Corn Exchange de Bedford.

14 Music Hall de Shrewsbury, Gary B Goode en première partie.


MERSEY BEAT
A GRAND MIDNIGHT MATINEE
The Mersey Beat Poll Awards, 1962

15 Concert lors de la première remise des trophées du Mersey Beat au Majestic Ballroom de Birkenhead.

17 Troisième prestation filmée pour l'émission de Granada TV, People And Places, à Manchester.

18 Un engagement fixe de 14 soirées célèbre la cinquième et dernière saison au Star Club de Hambourg.

28 Pendant le concert du soir au Star Club de Hambourg, John Lennon monte sur scène avec une lunette de WC autour du cou pour marquer son antipathie envers le directeur de la salle.

31 Dernier concert des Beatles au Star Club.



1963

En 1963, les Beatles commercialisent leur premier album, obtiennent leur premier numéro 1 et, alors que la Beatlemania s'installe, rendent leur pays hystérique avec She Loves You. Ils se lient d'amitié avec les Stones et partent en tournée avec Helen Shapiro et Roy Orbison. En l'espace de trois mois, ils font leurs adieux à la Cavern et se produisent devant la reine mère lors du Royal Variety Performance. Plus de doute, les Fab Four sont au sommet.

BAN PUTS
SES OFF RO
The Beatles to make a film

BEATLES-
DISC
RECORD & MUSICAL WEEKLY
Week ending October 12, 196
Thursday, price 6d.

FILMS • POP • DISCS
PHOTOPLAY
NOVEMBER 1963 1'6
ement on THE GROUPS
Five page
GERRY AND ACEMAKERS—full colour portrait.
FREDDIE AN DREAMERS
PETER JAY HE JAYWALKERS
THE BEATLES

honey
LITTLE LESS SWIM SUIT
OFFER

Romeo
BEATLES
ONE NIGHT STAND
THE DAY THE Beatles CAME TO TOWN
see page 4

JANVIER 63

1 Les Beatles regagnent Londres en avion depuis Hambourg

2 Pour une tournée de cinq jours en Écosse, les Beatles décollent de Londres, mais leur vol pour Édimbourg est détourné sur Aberdeen en raison du mauvais temps. Le concert au Longmore Hall de Keith (Banffshire) est annulé.

3 Début de la tournée au Two Red Shoes Ballroom, Elgin (Écosse)



10 Le groupe retourne à Liverpool pour un spectacle au Grafton Rooms (ci-dessus).

11 Le deuxième simple, Please Please Me/Ask Me Why, est commercialisé en Grande-Bretagne. Les Beatles jouent le midi à la Cavern et en soirée au Plaza Ballroom de Old Hill (Staffordshire).

12 Spectacle à l'Invicta Ballroom de Chatham (Kent).

13 Une version de Please Please Me est enregistrée pour l'émission d'ABC/ITV, Thank Your Lucky Stars aux studios de télévision Alpha de Birmingham.

16 Le groupe apparaît live dans l'émission People And Places de Granada TV Centre (Manchester).

17 Les Beatles donnent un concert à l'heure du déjeuner à la Cavern et jouent dans la soirée au Majestic Ballroom de Birkenhead.

19 La diffusion de Please Please Me dans Thank Your Lucky Stars offre aux Beatles leur première apparition sur une chaîne nationale.

21 Enregistrement pour l'émission The Friday Spectacular de Radio Luxembourg au EMI House (Londres).

22 Cinq chansons sont enregistrées pour l'émission de la BBC, Saturday Club, au Playhouse Theatre de Londres.

24 Spectacle à l'Assembly Hall de Mold (Flintshire).

25 Epstein signe un contrat avec Vee-Jay Records afin de commercialiser les disques des Beatles aux États-Unis.

26 Les Beatles jouent au El Rio Club de Macclesfield, puis au King's Hall de Stoke-on-Trent.

27 Spectacle au Three Coins Club, Fountain Street (Manchester).

28 Les Beatles jouent au Majestic Ballroom de Newcastle-upon-Tyne.

FÉVRIER 63

1 Ils jouent à l'Assembly Rooms de Tamworth, puis au Maney Hall de Coldfield (Warwickshire).

2 Helen Shapiro entame sa tournée britannique au Gaumont Theatre de Bradford, avec les Beatles parmi les artistes à l'affiche.

4 Les Beatles donnent leur dernier concert le midi à la Cavern.

5 La tournée Helen Shapiro continue au Gaumont Theatre de Doncaster.

Quoi : Leur première tournée collective
Où : Gaumont Theatre de Bradford
Quand : 2 février 1963

AFFICHE SYMPA !

Les Beatles ont débuté 1963 en assurant des premières parties à travers le pays mais, bien vite, c'étaient eux qui volaient la vedette. Par Johnny Black.

BIEN QUE L'INDUSTRIE DU ROCK'N'ROLL n'eût même pas fêté sa première décennie, à l'époque où les Beatles ont commencé à se faire connaître au niveau national grâce à Love Me Do, il y avait déjà un réseau réputé pour développer des carrières. Cela ressemblait en fait à un escalier dont les petits concerts payés une misère dans les clubs locaux représentaient les premières marches (dans un monde où les concerts dans les stades n'avaient pas encore été inventés) et où le sommet était de passer en vedette au London Palladium.

Entre ces deux marches, on trouvait les tournées avec plusieurs artistes ou les engagements saisonniers l'été au bord de la mer. Bien qu'on supposât, à l'époque, que le rock ne serait qu'un phénomène passager. Le 2 février 1963, les Beatles ont grimpé la marche suivante, après la Cavern, en accompagnant la vedette Helen Shapiro en tant que modeste groupe d'ouverture, sur une tournée "en troupe" d'un mois.

"La Beatlemania n'avait pas encore commencé, se souvient l'assistant roadie Tony Bramwell, le seul changement était qu'ils jouaient moins de morceaux que dans leurs concerts habituels et qu'ils saluaient après chaque titre, comme l'avait suggéré Brian Epstein."



Après avoir été considérés comme de gros poissons dans les bassins de Liverpool ou Hambourg, ils se retrouvaient en bas de la chaîne alimentaire. "Helen était la star, se souviendra Ringo par la suite, elle avait la télévision dans sa loge et pas nous. Nous devions lui demander la permission pour profiter de sa télé."

"Gros poissons à Liverpool ou Hambourg, les Beatles se retrouvaient en bas de la chaîne alimentaire."

Artiste expérimentée, Shapiro fut impressionnée par la rapidité avec laquelle ces garçons du nord s'adaptèrent : "Je les ai vus se perfectionner en corrigeant leur prestation. Ils avaient revu l'ordre des chansons et baissé le volume, mais ce n'était pas trop soigné tout de même. J'étais heureuse qu'ils aient su conserver une certaine sauvagerie."

Kenny Lynch se souvient d'une innovation intéressante qu'ils ont introduite au cours de cette tournée : "Je me souviens que John et Paul parlaient de partager le même micro en secouant la tête pour chanter 'Whooo !' Je leur ai dit qu'ils ne pouvaient pas faire ça, qu'on allait les prendre pour une bande de gays."

Le 22 février, Please Please Me se hissa à la première place du classement britannique et, jusqu'à la fin de la tournée, le 3 mars, les Beatles eurent droit à une promotion, en finissant la première moitié du spectacle. C'était une première qui allait devenir une habitude pour toutes les autres tournées auxquelles ils devaient participer.

Sans avoir le temps de reprendre leur souffle, les Beatles s'embarquèrent sur une autre tournée dont les têtes d'affiche étaient les stars américaines Tommy Roe et Chris Montez. Bramwell s'en souvient comme des "meilleurs concerts donnés par les Beatles. Ils étaient à leur apogée en tant que groupe de scène et l'on pouvait à la fois les voir et les entendre. L'épais mur de cris incessants n'avait pas encore commencé, même si la Beatlemania s'installait. Je crois que les Américains ont été impressionnés."

Comme Shapiro, Chris Montez réalisa rapidement qu'il devait affronter une rude concurrence : "Ils relançaient le spectacle et je me chargeais du final. Je les regardais tous les soirs et ils déployaient une telle énergie, une telle puissance."

À Liverpool, le 24, Roe a dû admettre l'inévitable : "Je leur ai dit : 'C'est votre ville, à vous de passer en dernier, ce n'est pas moi la vedette ici.' Ils étaient malgré tout intimidés de me voir passer avant eux." Après ce concert, les Beatles ont assuré la tête d'affiche sur toutes les dates. "C'était terriblement gênant pour lui (Montez), raconte McCartney, mais que pouvions-nous lui dire, 'Désolé, Chris' ? Il l'a bien pris."

Le 18 mai, les Beatles allaient se mesurer à la plus impressionnante affiche possible pour eux : une tournée avec Roy Orbison, un des pionniers les plus estimés du rock'n'roll, idolâtré par les musiciens. "Il assassinait la salle et on en redemandait.", témoignera Ringo. "Nous étions dans les coulisses à écouter les torrents d'applaudissements qu'il recueillait. Il se tenait droit comme un I, sans bouger. Notre tour approchait et nous nous cachions alors derrière les rideaux en nous disant : 'Devinez quoi, les mecs, ça va être au tour de vos petits préférés'. Mais une fois sur scène, ça se passait bien." Suffisamment bien en tout cas pour qu'une fois de plus, les Beatles fassent sauter la tête d'affiche pour passer en vedette à la fin du spectacle. "Dès cette époque, ils auraient pu gagner beaucoup plus en donnant des concerts eux-mêmes, affirme Bramwell, mais la publicité que leur offraient ces tournées collectives était très précieuse."

Débutant le 1er novembre au Cheltenham Odeon, leur quatrième et dernière tournée de ce genre s'intitulait The Beatles Autumn Tour (tournée d'automne). À l'affiche on trouvait, entre autres, Peter Jay And The Jaywalkers et The Brook Brothers.

Alors que l'empire Beatles s'étendait de jour en jour, Bramwell fut intégré à l'administration dans les bureaux de l'organisation NEMS de Brian Epstein, mais il prenait le temps d'aller voir les garçons tous les vendredis : "Je partais de Liverpool en voiture pour leur apporter leur salaire. Ils gagnaient 300 livres par soir, mais l'essentiel était absorbé par les frais administratifs et les dépenses de la tournée, il ne leur restait que 50 livres chacun. Ce qui était une jolie somme à l'époque." En un an, les Beatles avaient atteint le sommet de la pyramide des tournées. Ils n'allaient plus jamais jouer les seconds couteaux pour qui que ce soit.



"Tu imagines, John, ton groupe est plus important que Kenny Lynch !" Helen Shapiro danse avec sa première partie.

PLEASE PLEASE ME

Hors d'œuvre ou déjà chef-d'œuvre ?

Please Please Me ne fit pas que lancer la carrière des Fabs, il inaugura une nouvelle ère et créa un phénomène. Richard Williams examine les 14 chansons qui changèrent la musique populaire.

Pour toute une génération, *Please Please Me* représenta une initiation au plaisir du disque en format longue durée, un avant-goût de ce qui allait devenir une véritable accoutumance. Jusque-là, le monde tournait à 45 tours par minutes. Les grands frères et sœurs possédaient bien un casier près de l'électrophone avec des exemplaires d'*Ella Sings Gershwin*, *West Side Story*, *Bandbox Vol 1* de Chris Barber ou, peut-être, l'album *Rock Around The Clock* de Bill Haley… Mais, au début des années 60, les albums 30 cm n'étaient pas dans les moyens de la catégorie de la population qui allait devenir la plus puissante force économique que le monde a connue. À l'époque où *Please Please Me* est sorti, le pouvoir d'achat des jeunes avait atteint une masse critique qui était prête à exploser.

Il fut livré dans les magasins le vendredi 22 mars 1963, au moment où les ventes du simple qui portait le même titre commençaient à se tasser. Cinq mois et demi auparavant, Love Me Do s'était glissé dans le Top 20, sans laisser imaginer qu'un phénomène venait de naître. Mais, lorsque l'hiver fit place au printemps, la Beatlemania se mit en place. Quelles que soient les manipulations de Tin Pan Alley (le quartier des éditeurs de musique) qui ont pu ou non aider à son lancement, dans les clubs de jeunes ou les chambres à travers tout le pays, l'accueil fut presque unanime et immédiat. L'appétit avait été éveillé et un album de 14 chansons venait le rassasier.

> "Dans les clubs de jeunes ou les chambres à travers tout le pays, l'accueil fut presque unanime et immédiat."



Il ne proposait pourtant pas de formule révolutionnaire. Ces 14 morceaux étaient sélectionnés et ordonnés pour mettre en valeur les hits et montrer la souplesse de ces nouveaux artistes. En apparence, la recette semblait classique, avec deux hits et quelques titres variés enregistrés à la va-vite. C'était déjà la méthode habituelle pour exploiter au mieux le succès éphémère des stars dans les nouveaux classements. Si un détail semblait inhabituel, c'était la présence de huit chansons originales de John Lennon et Paul McCartney. Bien que personne n'en fût encore conscient, cet album présageait l'arrivée de groupes autonomes dont certains membres créaient leur propre musique. Le rajout de six reprises était plus le reflet d'un manque de confiance des responsables artistiques quant au talent de compositeur de Lennon et McCartney pour remplir un album entier (même s'il contenait à peine 32 minutes de musique).

Même en l'apercevant à travers la vitrine d'un magasin, quelque chose diffère dans son aspect, tout comme le son d'harmonica sur Love Me Do ou encore le nom de "Beatles". Il y a là une qualité qui semblait provenir d'un autre monde que celui de l'industrie de la musique pop. La photographie du recto de la pochette, prise pa Angus McBean dans l cage d'escalier du sièg d'EMI, donnait le ton : le indices se trouvent dans le expressions désinvoltes, les chemises roses à c serré et surtout les cheveux en avant (même Ringo gardait des vestiges de son ancienn banane). Le décor d'un bâtiment d'après guerre semblait moderne et inattendu. Le quatre musiciens ressemblaient à de jeune employés de bureau arrogants, loin des copie ternes d'Elvis que proposaient des fabricant de stars comme Larry Parnes ou Joe Meek.

La première décision de production judicieuse de Martin fut de permettre à l'albun de démarrer sur une voix rauque lançant u "One-two-three-FOUR" qui introduisait Saw Her Standing There. Une ouverture aussi efficace que le "Well it's a one for the mo



ney, two for the show, three to get ready and go, cat, go!" avec lequel Elvis avait ouvert son premier album sept ans plus tôt.

Leur nouveau public commençait à peine à connaître leurs influences mais, dès le départ, que ce soit intentionnel ou non de la part de George Martin, tout le monde comprenait que les Beatles étaient un vrai groupe de scène.

Non moins essentiel dans les premières secondes de ce titre : le ton de la guitare rythmique de John Lennon, accrochée haut et sonnant grave. Enregistrée telle quelle, sans écho, et jouée avec une solide débauche d'énergie mais sans exagération, elle devint la marque de fabrique de tout le *beat boom*.

Explosant avec une énergie communicative, I Saw Her Standing There offrit à l'album un départ captivant. Écrite en 20 minutes quelques années plus tôt, la chanson semblait l'œuvre d'un groupe qui avait déjà trouvé son groove et sa

TRACK LISTING

FACE A

1. I Saw Her Standing There
Lennon/McCartney
Chanté par McCartney

2. Misery
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon et McCartney

3. Anna (Go To Him)
Alexander
Chanté par Lennon

4. Chains
Goffin/King
Chanté par Lennon, McCartney et Harrison

5. Boys
Dixon/Farrell
Chanté par Starr

6. Ask Me Why
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

7. Please Please Me
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

FACE B

8. Love Me Do
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

9. P.S. I Love You
Lennon/McCartney
Chanté par McCartney

10. Baby It's You
Bacharach/David/Williams
Chanté par Lennon

11. Do You Want To Know A Secret
Lennon/McCartney
Chanté par Harrison

12. A Taste Of Honey
Marlow/Scott
Chanté par McCartney

13. There's A Place
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

14. Twist And Shout
Medley/Russell
Chanté par Lennon

PLEASE PLEASE ME

CE QUE DISAIT LA PRESSE...

Please Please Me bénéficiait des meilleurs échos.

"Quatorze titres captivants, avec ce dynamisme vocal qui a rapidement mené le groupe de Liverpool au sommet. Please Please Me et Love Me Do sont déjà connus, mais il y a douze autres bombes, avec John Lennon chantant un torride Twist And Shout et le Baby It's You des Shirelles, Boys où brille le batteur Ringo Starr, et un duo impérial de John et Paul McCartney sur Misery, sans oublier le guitariste solo George Harrison, particulièrement impressionnant sur l'ensemble."

Allen Evans, NME (5 avril 1963)

"Les Beatles, forts de leur triomphe avec leurs simples, se lancent dans le marché des albums avec *Please Please Me*, leur premier pour Parlophone. Il augure parfaitement pour leur avenir. Le groupe se place en tête du peloton des groupes pop, avec ses excellentes guitares et leurs réjouissantes parties vocales qui forment un son terriblement commercial. Love Me Do, premier simple des Beatles, est inclus, tout comme Please Please Me. L'efficacité de cet album était prévisible et ses ventes sont déjà impressionnantes un peu partout."

Ray Coleman et Laurie Henshaw, Melody Maker (20 avril 1963).

GUESS WHAT!

The Beatles L.P. is called 'Please Please Me!'—Here's a review in depth . . .

BOYS

PLACE

MISERY

NOTES DE POCHETTE

La musique était super mais la pochette "merdique", selon George.





Le premier album des Beatles a probablement annoncé une passionnante révolution musicale, restant accroché au sommet des classements d'albums pendant 30 semaines, c'était remarquable, mais le travail artistique pour la pochette ne l'était guère. Les informations reprises sur le recto (le titre tiré sans imagination de leur premier numéro 1, l'annonce de la présence de leur premier simple, Love Me Do et la formule "et 12 autres chansons") avaient été traitées avec autant de désintérêt que la photo principale.

Il est vrai que personne n'arrivait à se décider sur ce à quoi devaient ressembler les Beatles sur la pochette. Brian Epstein voulait choisir l'une des photos de Dezo Hoffman où les quatre musiciens faisaient les pitres dans les environs d'Abbey Road. George Martin avait une idée radicalement différente. "J'étais un habitué du zoo de Londres et, plutôt stupidement, j'ai pensé qu'il serait intéressant de photographier les Beatles devant le bâtiment des insectes., se souvient-il dans le livre The Recording Sessions de Mark Lewisohn. Mais les employés du zoo étaient très stricts et ils s'y opposèrent. Je parie qu'ils doivent regretter cette décision aujourd'hui."

Finalement, Angus McBean, un fort talentueux photographe de théâtre, fut engagé pour prendre des clichés du groupe. La photo fut prise de dessous, avec les Beatles qui regardaient dehors depuis le balcon de l'un des étages du siège londonien d'EMI, à Manchester Square. Si George Harrison ne fut pas vraiment ravi du résultat (il qualifia la pochette de "merdique"), elle plut à John Lennon, qui convia McBean au même endroit quelque six ans plus tard pour reprendre la même pose. Ce devait être, au départ, la photo du projet d'album intitulé *Get Back* (qui devint *Let It Be* par la suite), la séance fut finalement utilisée en 1973 pour les pochettes du *Double Rouge* et du *Double Bleu*.

Lois Wilson

> "Ils ressemblaient à de jeunes employés de bureau arrogants, loin des copies ternes d'Elvis habituelles."

son des débuts de Bacharach et David (cosigné avec Barney Williams) mais aussi Boys, la face B de Will You Love M Tomorrow, un rock bru qui offrit à Ringo la première d'une longue liste de dé

personnalité. De la ligne de basse boogie-rock à ses cris aigus, elle ressemblait à un manifeste en faveur du rock, parfaitement contredit par Misery, autre morceau original avec son intro hors tempo et sa partie de piano (ajoutée par George Martin quelques jours après la séance initiale). Mais, comme on allait l'apprendre par la suite, les Beatles allaient être célèbres pour faire tout, sauf ce qui était évident.

Anna (Go To Him), une reprise tout à fait honorable d'Arthur Alexander, indiqua pour la première fois des influences r'n'b. À Liverpool et Hambourg, ils avaient écouté les nouveaux sons venus de Detroit, Chicago ou New York, jusqu'aux prémices de la soul music ou aux groupes féminins. C'est aux Cookies qu'ils empruntèrent la chanson suivante, le Chains de Carole King et Gerry Goffin, et c'est du côté des Shirelles qu'ils choisirent le charmant Baby It's You, une chan-

monstrations vocales tout à fait personnelles.

Dans une interview avec Mark Lewisohn, McCartney souligna que leurs premières chansons étaient écrites comme s'il s'adressaient directement à leurs fans : l'utilisation régulière de pronoms (tu, moi, je) était un atout dans leur étonnan charme envers toute une nouvelle génération de fans féminines. Confirmant ce sentiment, et placés au cœur de l'album les deux premiers simples, avec leur face B respective (Ask Me Why et P.S. I Love You), ballades mélodiques tranquillemen soutenues par de délicats rythmes latins, quasi indispensable dans la pop de l'époque. La voix de McCartney sur P.S. I Love You est incroyablement posée et soyeuse, notamment dans ses légères variations sur le dernier couplet. Le chant de John sur Baby It's You n'a pas la précision de celui de McCartney, mais reste remarquable de naturel et de conviction.

Ils sont ravis : les Beatles et George Martin recevant leur premier disque d'argent pour le simple Please Please Me, lors du lancement de l'album le 5 avril 1963.

George fait ses débuts avec un chant légèrement hésitant sur Do You Want To Know A Secret, chanson bien ficelée destinée à lancer Billy J. Kramer And The Dakotas, les protégés de Brian Epstein, sous le feu des projecteurs. La facette romantique de McCartney revient au premier plan avec A Taste Of Honey, une ballade bourrée d'écho sur laquelle ils passent allégrement d'un rythme de valse à un tempo 4/4 jazzy.

Lorsque John et Paul ont écrit There's A Place, ils ont dû y pressentir un hit potentiel. Il aurait été si facile de sortir, juste après *Please Please Me*, ce petit bijou de beat-music d'une minute quarante-neuf, avec ses agréables harmonies à la Everly Brothers et les nerveux triplés de Ringo à la batterie. Mais She Loves You est arrivé avec son "Yeah yeah yeah" accrocheur, illustrant parfaitement la Beatlemania.

Comme ils allaient souvent le faire par la suite, les Beatles avaient gardé le moment le plus excitant pour la fin. Twist And Shout, empruntée aux Isley Brothers, était devenue leur véritable hymne à la Cavern. Une simple variation sur la formule immortelle à trois accords de La Bamba et de milliers d'autres chansons, avec des vocaux éructés par un Lennon épuisé après une longue journée. Pour des millions de gens, les crescendos hurlants et rallongés allaient devenir la bande son de leurs premiers délires.





PREMIER AMOUR

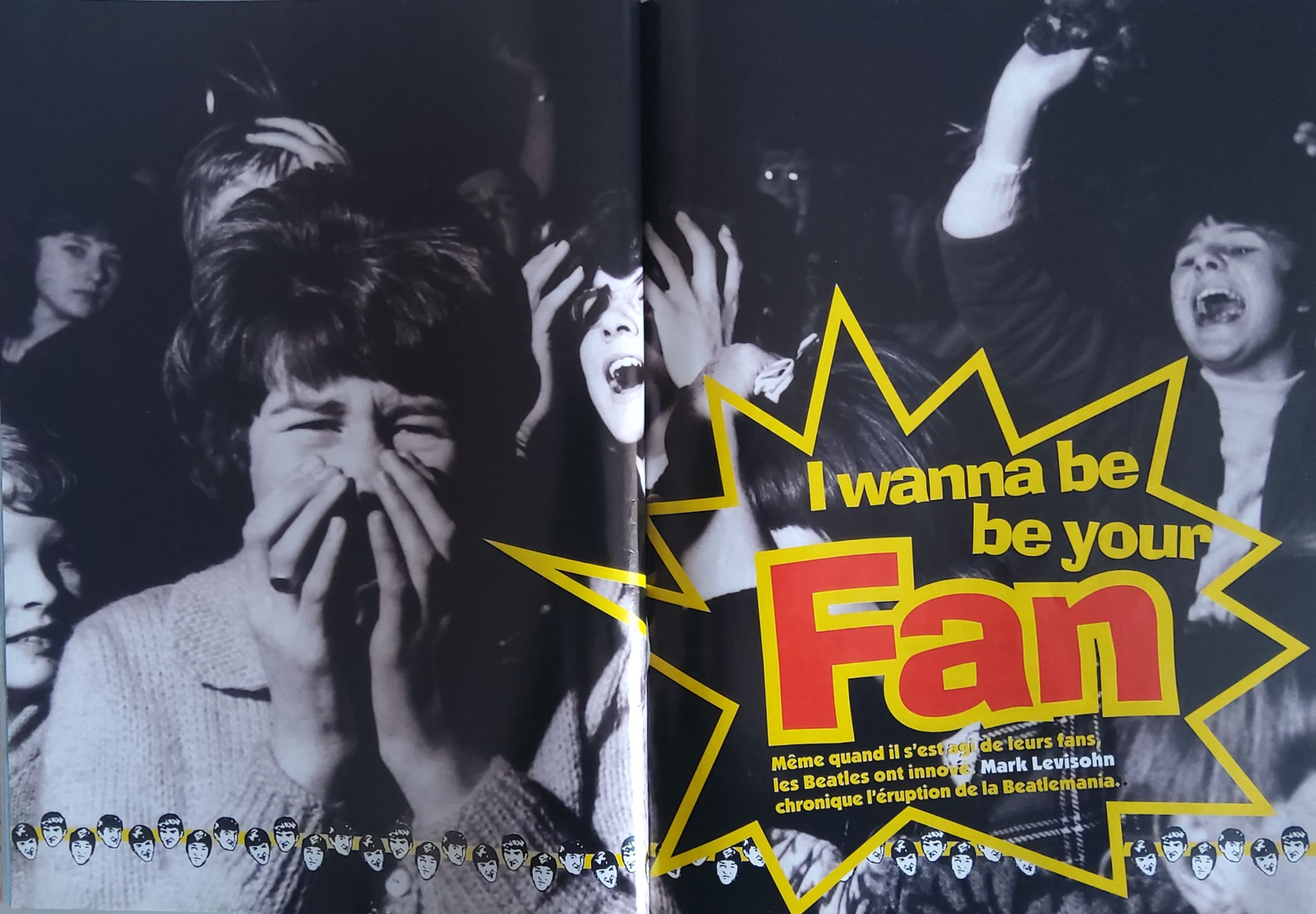
Lemmy (Motörhead) rend hommage à *Please Please Me*, l'album qui l'a condamné au rock.

"Le premier groupe que j'ai vu, c'est les Beatles à la Cavern. J'avais 16 ans. Ils étaient putain de sauvages, c'était le délire. Je vivais à Anglesey et une fille de Liverpool était venue passer ses vacances. Elle avait dessiné un scarabée à 6 jambes sur le mur de mon garage. Je n'avais pas idée de ce qui lui prenait. C'était la première fois que j'entendais parler d'eux. Elle me les a fait écouter et j'ai trouvé qu'ils étaient fantastiques. Une véritable révolution. Tout ce que nous avions, c'était Bobby Darin, Perry Como ou Frankie Avalon. Alors quand ils ont débarqué, c'était la folie. C'était quelque chose qui me touchait.

Lorsqu'ils jouaient sur scène, des filles hurlantes se pissaient dessus en les voyant. Ils étaient perçus comme de vrais rebelles à cette époque. Mes parents les détestaient. Ils n'étaient pas ravis lorsque j'écoutais leur musique en jouant de la guitare. Nous vivions dans une ferme, ils m'ont obligé à jouer dans la grange. Ça me laissait penser qu'ils m'autorisaient la guitare.

Je jouais par-dessus Please Please Me, cherchant les accords. Je leur ai volé ma dégaine. John était mon préféré. C'était le plus salopard du lot. Je suis un grand amateur de sarcasmes, c'était un champion. *Please Please Me* contient les meilleures chansons. Twist And Shout est du pur rock'n'roll, Anna, Baby It's You... Boys est hilarant. Aurai-je un jour l'envie de reprendre un titre des Beatles ? Non, je serais incapable de faire sonner mieux leurs chansons. À quoi bon me fatiguer ?"

Lois Wilson



I wanna be be your Fan

Même quand il s'est agi de leurs fans, les Beatles ont innové. Mark Levisohn chronique l'éruption de la Beatlemania.

Les images persistent : quatre mecs en costume ou en imperméables poursuivis par des centaines de fans, des filles hystériques dès qu'elles aperçoivent leurs idoles, des Bobbies arc-boutés, formant une chaîne, luttant pour les contenir, dents serrées, sourires crispés, talons fichés dans le sol ; John se faisant une moustache de Hitler avec un peigne noir, saluant la foule.

La Beatlemania est une sorte de réchauffement de la planète vieux de quarante ans et quelques. Elle a laissé les commentateurs sans voix et les psychologues ont rempli le vide avec des explications peu convaincantes : "Ces jeunes filles se préparent inconsciemment à la maternité en poussant des cris", a déclaré un analyste aux News Of The World. Aujourd'hui encore, le phénomène reste un sujet délicat, difficile à identifier et à comprendre. Son histoire, au moins, est plus claire et tout aussi excitante.

Le mot Beatlemania est une invention de la presse nationale (basée encore à Fleet Street) pour qui le sujet est une source de plaisanterie inépuisable. Mais le mouvement en lui-même n'est ni un gadget médiatique, ni une invention de maison de disques. Les adolescents britanniques n'ont pas été enfiévrés par des hyperboles. Le phénomène est naturel et bien trop rare (unique, à l'exception d'Elvis) : un talent singulier touche le public dans sa forme la plus pure. La presse s'en délecte et le public aussi veut sa dose de Beatlemania.

Les groupes ne manquent pas en 1963, mais on n'a jamais vu de Brian Poole And The Tremeloesmania. Les Beatles ont tout pour eux : physiques agréables, chansons enlevées, 'sound' génial (pour employer le vocabulaire de l'époque), esprits curieux et sans entraves, humour, impudence, arrogance, personnalités fortes et la capacité innée de jouer le jeu des médias. Et, cerise sur le gâteau que personne – pas encore les fans et certainement pas Fleet Street – ne soupçonne : les Beatles ont un génie du timing et un don instinctif pour surprendre et être terriblement originaux.

Cette adulation des foules n'est pas récente. Gale Pedrick, humoriste anglais qui a connu jadis son heure de gloire, écrit en 1957 : "L'adoration des fans dans sa forme la plus grave – hystérie, mouvements de foule et manque total de bon goût – est totalement étrangère au sang-froid britannique traditionnel… Et il est d'autant plus remarquable que nous ayons amorcé la tendance."

Lewis Waller, l'acteur-manager romantique, a déjà un fan-club au début du 20e siècle. Les acteurs Rudolf Valentino, Ramon Novarro et Carl Brisson suscitent des émois bruyants dans les années 20, puis c'est au tour des chanteurs Johnnie Ray et Frank Sinatra dans les années 50. Après 1957, le rock'n'roll arrive et donne un coup de jeune à l'idolâtrie. Beaucoup de filles hurlent devant Cliff Richard depuis Move It, voire devant Jess Conrad, plus agréable à regarder qu'à écouter. Ces idoles sont promues comme des acteurs par l'establishment vieillissant du show-business jusqu'à la fin des années 60.

Une forme de folie entoure les Beatles bien avant que la nation ne les découvre. Certains spectateurs du concert du 27 décembre 1960 au Litherland Town Hall affirment que la Beatlemania est née ce soir-là. Le groupe d'inconnus venus du sud de la ville – John, Paul, George et Pete ainsi que Chas Newby membre temporaire et négligé – exhibe son savoir-faire forgé à Hambourg devant un public non-averti du nord de Liverpool. On raconte que la foule se rue en hurlant au pied de la scène.

Au cours des deux années suivantes, les Beatles ont droit à un accueil local tenant de la Beatlemania embryonnaire. Dès août 1961, le réfléchi Bob Wooler – DJ à la Cavern et dans d'autres clubs – écrit un article dans Mersey Beat exprimant sa reconnaissance pour "ces occasions de les présenter à des foules déchaînées". Les Beatles sont "des incitations aux cris", déclare-t-il.

En 1963, quand l'intérêt pour les Beatles se propage grâce à l'accrocheur Love Me Do et les centaines de concerts organisés par Brian Epstein de plus en plus loin des limites du Lancashire, la même image est dépeinte au niveau national. Les rédacteurs de Fleet Street – en retard – attendent l'automne pour s'y mettre, mais certains individus intuitifs ne perdent pas de temps. Le premier article important sur les Beatles est signé Maureen Cleave et publié dans le London Evening Standard. Basé sur une interview du 10 ou 11 janvier (Please Please Me sort le 11), il s'intitule "Pourquoi les Beatles provoquent une telle frénésie".

"Une forme de folie entoure les Beatles bien avant que la nation ne les découvre."

Moins de deux semaines plus tard, le 22 janvier, les Beatles organisent un marathon promotionnel entre des enregistrements d'émissions de radio à la BBC. Dans Scene, magazine d'art fondé par Peter Cook, Gordon Williams remarque que "les petites filles acclament les Beatles avec fanatisme", et ajoute "… dehors, une centaine de gamines essayent d'arracher la porte du taxi qui conduit les quatre garçons dans un hôtel du West End où ils donneront d'autres interviews."

Williams note aussi que Brian Epstein "entend les cris de la petite classe et admet que s'occuper les Beatles lui fait l'effet d'être assis sur une bombe qui va bientôt exploser en une montagne d'argent".

Tout au long du printemps 1963, l'adulation se consolide. Please Please Me atteint la deuxième place des charts et, en avril, le groupe décroche son premier numéro 1 avec From Me To You. Les Beatles enchaînent interviews et séances photos au cours de leurs rares heures de liberté : de janvier à avril, ils apparaissent dans 12 shows télévisés, 16 sessions radio live ou enregistrées, mettent en boîte leur premier album et leur deuxième single et donnent 95 concerts ; les soirs de relâche de la tournée avec Helen Shapiro, Tommy Roe/Chris Montez et Roy Orbison, ils se produisent dans des salles de Southsea à Sunderland.

"Fantastique. Je n'ai jamais vu ça." C'est le verdict de Ron Stoten, directeur épuisé du State Ballroom de Killburn mardi soir. Il a passé une soirée épuisante à tenter de contenir des centaines d'adolescentes hystériques venues voir (et entendre) les fabuleux Beatles.

Killburn Times (titre : Des teenagers hurlantes se pressent pour voir les Beatles), avril 1963.

La Beatlemania a commencé. Ironiquement, les Beatles se sont demandés quel engouement succéder à la folie du twist. Des rythmes latinos, peut-être ? Du calypso-rock ? Ils n'imaginent pas que ce sera leur tour, ni qu'une nuée de groupes de leur ville domineront les charts dans leur sillage. Tout au long de l'année 1963 des artistes anglais occupent la première place du Top 20 de la BBC, dévoilé chaque dimanche après-midi dans Pick Of The Pops. Et ce sont des groupes de Liverpool qui passent cinq des six derniers mois de l'année au sommet. Les Beatles restent numéro 1 pendant 18 semaines.

Si la Beatlemania les a surpris, ce qu'ils ont souvent répété, ils la prennent avec sérénité. Comme George l'a révélé dans son livre Anthology, le sexe est une des compensations : "Quand on arrivait dans une salle de concert, on passait au milieu des filles massées devant l'entrée des artistes. Si on en voyait une à peu près correcte

PHOTOS: REX FEATURES/HULTON ARCHIVE/TERRY SPENCER


Beatles à vendre : l'engouement maniaque pour le groupe est une aubaine mercantile pour l'Angleterre et les États-Unis.

on la faisait entrer avec nous, on claquait la porte et elle nous suivait dans la loge..."

"Cinquante jeunes filles hystériques ont été transportées en coulisses pour reprendre leurs esprits après s'être évanouies... Ces fans qui, pour la plupart, tremblaient de la tête aux pieds et pleuraient, étaient allongées à même le sol. On se serait cru sur un champ de bataille. C'était un spectacle que je ne souhaite jamais revoir."
Nelson Leader (titre : Les Beatles sur un champ de bataille), mai 1963.

Rapidement, cette folie empiète sur la liberté individuelle des Beatles. Pour Neil Aspinall, le roadie sur lequel on peut toujours compter, c'est une vraie nuisance. Harcelé pendant qu'il transporte le matériel du camion à la salle de concert, assailli à nouveau après le show, ses tentatives de sorties rapides sont freinées par des pneus dégonflés et des essuie-glaces arrachés en guise de souvenirs, qui de toute façon auraient barbouillé les messages écrits au rouge à lèvres sur le pare-brise.

Les rockers échappent à la meute hurlante d'adolescentes déchaînées
Titre du Romford Times, juin 1963.

Un organisateur est mordu par une jeune fille au Leeds Dance
Titre du Yorkshire Evening News, juin 1963.

La Beatlemania entraîne le groupe dans toutes sortes de situations incroyables et ils observent avec amusement la folie ambiante ("On aurait pu faire un film pour montrer à quel point les gens devenaient idiots à l'arrivée des Beatles." George dans Anthology). Mais les hurlements qui couvrent leur musique les exaspèrent. S'ajoutent à ce désagrément des passages en scène brusquement écourtés : de six heures chaque soir à Hambourg à deux fois 10, 15 ou 20 minutes pendant les tournées partagées, "un snack au lieu d'un repas", selon John. Il n'en faut pas plus pour les dégoûter du live. Les salles de bal sont le dernier endroit où les Beatles jouent raisonnablement longtemps – deux sets d'une demi-heure, en général – mais, devant les émeutes, Epstein réalise qu'ils sont en danger et refuse ce type d'engagements. De l'automne 1963 à leur dernière date de tournée en décembre 1965, les Beatles ne se produisent plus en Angleterre que dans des théâtres ou des cinémas dotés de scène.

"J'ai enfin compris pourquoi les disques de pop se vendent aussi bien. Les fans les achètent pour écouter les paroles à la maison et savoir quand hurler en voyant leurs idoles sur scène."
Bournemouth Evening Echo, août 1963.

Si la Beatlemania mijote pendant l'été 1963, She Loves You l'amène à ébullition. Dans From Me To You, les Beatles ont introduit le fameux "Oooooh" inspiré par Little Richard et remarqué que, quand ils le chantent en secouant la tête, les filles perdent la leur. Ils répètent cette phrase dans She Loves You, mais abandonnent l'harmonica caractérisant Love Me Do, Please Please Me et From Me To You. La phrase "yeah yeah yeah" – mélange inspiré de chic britannique urbain d'après-guerre et de glamour américain – est immédiatement adoptée par les jeunes, comme leurs aînés reprenaient les expressions des héros du music-hall, de la radio et de la TV.

Sorti deux semaines avant la rentrée scolaire, She Loves You entre directement dans les charts de la BBC à la septième place et grimpe au sommet une semaine plus tard. L'industrie musicale anglaise est en émoi devant ces ventes phénoménales. Tout le monde en profite : maisons de disques, distributeurs, détaillants, éditeurs et leurs armées de publicitaires, vendeurs de partitions, propriétaires de clubs, managers, agents et promoteurs. La musique pop prend vie.

À présent, la culture populaire britannique, la nouvelle satire (plus si bien intentionnée) et un courant artistique tourné vers le nord avec Look Back In Anger, A Taste Of Honey et Coronation Street se lâchent. Les enfants d'après-guerre, élevés avec le rationnement, soignés grâce à la sécurité sociale, éduqués dans les lycées et les écoles d'art financés par l'État et libérés du service militaire, ont de l'argent à dépenser et une forte envie (souvent cachée) de vivre plus pleinement que leurs parents. Les ventes de disques augmentent régulièrement, passant de 15 millions de livres en 1960 à 17,4 millions en 1962. Les Anglais veulent consommer. Tout s'emballe avec She Loves You. Encore figée dans les années 30, l'Angleterre se déchaîne en moins de temps qu'il n'en faut à John Lennon, Paul McCartney et George Harrison pour chanter en chœur "yeah yeah yeah".

L'instant et l'impact dynamique sont si bien choisis que les Beatles pénètrent vite dans les bastions de l'ordre établi, dont l'attitude supérieure envers la pop à l'époque contraste radicalement avec leur soutien total actuel. Le 12 septembre, le sérieux Radio Times publie une photo pleine page exclusive des Beatles dans sa galerie de portraits hebdomadaire. Moyennant un mandat postal de deux shillings, les lecteurs peuvent recevoir un tirage papier. Les commandes habituelles avoisinent les 10 000 ; plus de 250 000 demandes déferlent dans les bureaux du magazine.

L'agitation dans les concerts, les ventes de disques colossales, l'intérêt venant de toutes parts : la pression augmente… et c'est à ce moment-là que Fleet Street s'en mêle. Les journalistes aiment la frénésie, c'est bon pour les ventes. Le mot de Beatlemania vient de naître. Tout à coup, un vicaire branché veut que le groupe chante Oh Come All Ye Faithful Yeah Yeah Yeah pour Noël ; les parents – vieilles badernes ou dans le coup – sont ravis ou furieux que les proviseurs renvoient à la maison les garçons arborant "des cheveux longs de Beatles" ; on aborde au Parlement la question du coût de leur protection policière ; ils deviennent le sujet de sketches et de chansons à la TV, la radio, chez les chansonniers ; on annonce dans le West End un ballet Beatles ; ils décrochent leur premier contrat pour un long-métrage et la BBC compte leur consacrer une heure de télévision en *prime time* en décembre ; et le député conservateur Anthony Barber – plus tard Chancelier de l'Échiquier – devient le premier politicien de l'ère moderne à utiliser sa progéniture (sa fille Joséphine, fan des Beatles) pour faire sa publicité. Les journaux abordent tous ces sujets, et d'autres encore au quotidien. Les filles hurlantes, les policiers résistants, le casque de l'un d'eux roulant sur le sol : "C'est l'effet Beatles !" Lorsqu'ils rentrent à Londres après une tournée d'une semaine en Suède et ont droit à leur premier 'accueil à l'aéroport', la BBC envoie un reporter pour couvrir le joyeux tumulte et Reg Abbiss s'écrie de sa voix de stentor : "Quelle confusion ici !"

"Un vicaire branché veut que le groupe chante Oh Come All Ye Faithful Yeah Yeah Yeah."

On s'aperçoit avec le recul que Fleet Street n'a pas l'intention de gâcher la fête. Toujours à l'affût de sujets – les journalistes découvrent rapidement l'épouse du Beatle, le bébé du Beatle, le Beatle artiste mort et le batteur ex-Beatle – ils oublient de rappeler aux lecteurs qu'en juin, John s'est battu avec Bob Wooler pendant la soirée d'anniversaire de Paul. Le Daily Mirror a publié l'histoire à l'époque, avant de succomber à la Beatlemania. L'article aurait pu figurer sur le dessus de n'importe quel dossier de presse à Fleet Street et au-delà ; un Beatle avait agressé un ami et allié de longue date. Ce genre de gros titre aurait pu nuire à leur réputation. Mais les journaux se retiennent. Ils ne deviendront méchants que quand les Beatles transgresseront leurs lois non écrites. Et la folie continue d'enfler. Sunday Night At The London Palladium leur vaut la une des journaux pendant des jours et le Royal Variety Show plus encore. Cette couverture et les articles quotidiens dans tout le pays produisent un curieux phénomène dans l'industrie musicale anglaise : She Loves You redevient numéro 1 à la fin novembre. Le titre a passé cinq semaines au sommet en septembre, puis trois à la troisième place et autant à la seconde, avant de revenir tout en haut des charts. Les Beatles attirent constamment des milliers de nouveaux fans : She Loves You s'est écoulé à 750 000 exemplaires avant que ces récents convertis ne fassent monter les ventes jusqu'au million. À ce mome[nt] précis, quatre semaines avant Noë[l], alors que tous les acteurs de l'industr[ie] et les détaillants sont extatiques, EM[I] sort I Want To Hold Your Hand av[ec] plus d'un million de précommande[s].

La situation tourne alors à l'hy[s]térie totale. Ceux qui disent qu'ils n'o[nt] jamais vu ça n'exagèrent pas. [En] Angleterre, s'ils ne sont pas encore pl[us] forts que Jésus, les Beatles ont déjà dépas[sé] Elvis.

Leur tournée d'automne – 68 shows da[ns] 34 salles en novembre et décembre avec u[n] cachet de 300 livres par soir – est l'apothéo[se] de la Beatlemania britannique. Les cris, le[s] évanouissements, les déguisements, les dépar[ts] de scène spectaculaires : c'est une orgie médi[a]tique pour tous.

Non, même **Cliff Richard** ne peut pas en faire autant : les Beatles emballent Vancouver en août 1964.

The Beatles Come To Town, sujet d'actualités de huit minutes en couleurs tourné par Pathé au cinéma ABC d'Ardwick à Manchester le 20 novembre, est la plus belle relique de l'époque. Malgré une image criarde, un piètre cadrage et quelques très gros plans, l'excitation reste quasi palpable.

L'année s'achève, comme le rapporte le London Evening Standard dans un supplément spécial, avec le mot Beatles "gravé dans le cœur de la nation" et le Times innove avec une première approche journalistique sérieuse de la pop. Un critique salue la fraîcheur et l'excellence des auteurs compositeurs Lennon-McCartney, un article que le tandem aime parodier. En 1963, les Beatles sont passés d'un van cabossé à une Austin Princess et ont révolutionné la culture populaire anglaise en trois singles. Les salles de cinéma (et une industrie musicale nationale sous-développée) les empêchent de devenir un groupe jouant dans les stades chez eux, mais le Beatles Christmas Show – à l'Astoria de Finsbury Park du 24 décembre au 11 janvier 1964 – en est un équivalent. Le groupe se produit devant 70 000 spectateurs… en 30 spectacles répartis sur 16 soirées.

Si l'histoire des Beatles s'était terminée là, ils seraient peut-être encore dans les livres d'histoire (anglais uniquement). Mais le délire continue et tourne à la passion mondiale. En janvier 1964, alors que les Français résistent et que Fleet Street suggère bêtement que le Dave Clark Five leur a ravi la vedette ("le son de Tottenham écrase celui de Liverpool"), l'Amérique capitule en quatre semaines. C'est le facteur décisif.

"En Angleterre, s'ils ne sont pas encore plus forts que Jésus, les Beatles ont déjà dépassé Elvis."

On dit souvent que les Beatles sont les premiers artistes anglais à avoir percé aux États-Unis. C'est faux dans les faits (Vera Lynn, Eddie Calvert, Lonnie Donegan, Laurie London, The Tornados), mais vrai sur le fond. Leurs hits ont été le fruit du hasard ; Cliff Richard a vécu l'expérience embarrassante d'être tout en bas d'une même affiche que Frankie Avalon et Freddie Cannon pour une tournée en janvier et février 1960.

Paul McCartney raconte que les Beatles ont prévenu Brian Epstein qu'ils ne se soumettront pas à une telle ignominie. Mais cette détermination ne sera pas mise à l'épreuve : I Want To Hold Your Hand fonce droit vers le numéro un de tous les charts américains (Billboard, Cashbox et Record World) et devient là-bas ce que She Loves You a représenté en Angleterre en 1963.

L'arrivée de la Beatlemania aux USA est facilitée par une impressionnante série de coïncidences. I Want To Hold Your Hand se vend encore très bien quand le groupe débarque à New York pour jouer dans le Ed Sullivan Show, prévu bien avant la sortie du disque. Le groupe est au cœur d'un raz-de-marée publicitaire orchestré par Capitol, première campagne de cette envergure pour eux. Et la nation a peut-être besoin de se remonter le moral après l'assassinat de Kennedy deux mois plus tôt.

Tout le monde veut les Beatles et ils ne déçoivent pas. Leur première conférence de presse américaine dénote leur professionnalisme : ils sont drôles et intelligents, d'humeur légère et brillante. Et les journalistes succombent à cette bonne humeur comme leurs collègues de Fleet Street.

RINGO for PRESIDENT

Après cela, la Beatlemania est plus ou moins une question de statistiques. Les plus grands concerts ont lieu aux États-Unis, celui du Shea Stadium établissant un record mondial. Au Japon, le maintien de l'ordre est le plus rigoureux et aux Philippines, ils ont leurs plus gros problèmes. Les foules les plus énormes attendent devant les hôtels australiens où George demande à Derek Taylor de faire un signe de la main derrière un rideau à sa place, trop épuisé lui-même par l'expérience. Ringo semble s'amuser la plupart du temps ; Paul a reconnu aimer cette frénésie en général ; John, en 1970, après sa thérapie du cri primal, se souvient "des moments les plus humiliants".

Et depuis, des décennies plus tard, la Beatlemania continue, servant de fond sonore à la première moitié des sept années d'un tourbillon qui changera le monde… Elle est toujours aussi revigorante et fait encore sourire. ■





[illegible] au micro d[illegible]
Cra[illegible] Club,
Surrey, 1963.

Quoi : Rencontre avec les Stones
Où : Crawdaddy Club, Richmond, Surrey
Quand : 14 avril 1963

PLEASED TO MEET YOU

Même s'ils vont devenir concurrents, les Stones et les Beatles s'admirent mutuellement lors de leur première rencontre. Par Mark Paytress.

MI-AVRIL 1963, LES BEATLES ACHÈVENT leur tournée anglaise, l'album *Please Please Me* pulvérise les charts et From Me To You s'apprête à devenir leur premier numéro 1. Alors que tous les regards sont rivés sur Liverpool, guettant les prochains phénomènes, le groupe se rend discrètement dans un petit club du sud-ouest de Londres. Ils ne se doutent pas que les inconnus jouant ce soir-là deviendront leurs plus grands rivaux.

Les Rolling Stones se produisent chaque dimanche soir au Crawdaddy Club, une arrière-salle du Station Hotel de Kew Road à Richmond (Surrey), depuis le 24 février. Descendant du train le 14 avril 1963, ils se ruent dans le kiosque la plus proche pour lire leur premier article publié dans l'édition du week-end du journal local. Leur manager, Georgio Gomelsky, revenant du Teddington Studio Centre à quelques kilomètres de là, a d'autres bonnes nouvelles pour eux.

Tandis que les espoirs du r'n'b se restaurent à coups de bière et de sandwichs, Gomelsky arrive. "Je leur ai annoncé : 'Eh, il va se passer quelque chose de sympa aujourd'hui. Les Beatles vont peut-être venir…'", se souvient-il. Gomelsky s'est rendu dans les studios de télévision pour discuter d'une possible participation des Beatles à un nouveau show musical inspiré par les Goons. Mais le groupe, en plein play-back de From Me To You pour Thank Your Lucky Stars, ne s'anime que lorsque le Russe s'enthousiasme sur les Rolling Stones. "Je leur ai dit : 'Vous devez venir voir ce groupe après l'enregistrement de l'émission.'"

À l'inverse des Beatles qui sont devenus un groupe de variété rock'n'roll grand public, les Stones sont nés de la scène jazz dissidente et jouent ce que le reporter local décrit comme "le son profond et primitif du r'n'b". Jeunes et iconoclastes, leurs cheveux sont "rabattus sur le front comme les Beatles". Ce soir-là, avant que le club ne prenne vie, les nouvelles sensations pop de l'Angleterre entrent silencieusement dans le Station Hotel.

Pat Andrews, mère de Julian, le fils de Brian Jones, se souvient que, quand Jones a mentionné que les Beatles allaient peut-être venir, elle lui a répondu "d'arrêter ses bêtises". Elle cesse de douter en voyant "une casquette en cuir passer la porte. Je pense que c'était Ringo. Ils portaient tous des pardessus de cuir noir et se sont fondus dans le décor. Je les ai poussés dans un coin d'ombre. J'ai rarement eu si peur de ma vie." Brian aussi, insiste Gomelsky. Même Jagger est un peu intimidé, se souvenant plus tard que ses célèbres juges ressemblaient, ce soir-là, à "une hydre à quatre têtes".

"Ils se tenaient à gauche de la scène et regardaient", raconte James Phelge qui vivait avec Mick, Keith et Brian à l'époque. "Rapidement, la nouvelle s'est propagée dans la salle : les Beatles sont là."

"Mick Jagger se souvient plus tard que ses célèbres juges ressemblaient, ce soir-là, à une hydre à quatre têtes."


Les Stones sur scène, le Crawdaddy, 1963

Les natifs de Liverpool ont droit à un mélange réjouissant de rhythm and blues (des reprises de Jimmy Reed et Bo Diddley) et de rock'n'roll à la Chuck Berry. George Harrison est particulièrement impressionné. "C'était une vraie fête. Le public criait et dansait sur les tables. Ils faisaient un pas que personne n'avait vu jusqu'ici, le shake. Le son de batterie des Stones était si massif qu'il ricochait sur les murs et semblait te traverser la tête. C'était énorme."

Après le show, les Beatles attendent que les Stones aient rangé leur matériel. Les deux groupes se rendent alors dans le taudis des Stones au premier étage du 102 Edith Grove, dans la partie peu reluisante de Chelsea.

De retour chez eux, les six Stones (le pianiste Ian Stewart est encore membre du groupe), les quatre Beatles et quelques amis se réunissent dans le living-room. Pat et deux autres filles font du café pendant que les groupes comparent les mérites de divers artistes de r'n'b. L'un d'eux, Jimmy Reed, provoque une réaction imprévue chez John Lennon qui remarque : "Qu'est-ce que c'est ? Je trouve ça merdique." Mais l'humeur est conviviale et Brian obtient un autographe avant que les Beatles partent au petit matin. "À l'époque, il n'y avait pas de rivalité entre Beatles et Stones", dit Pat. "C'était l'invention de la presse."

Quatre jours plus tard, sur invitation des Beatles, Mick, Keith et Brian sont assis au premier rang pour leur show au Royal Albert Hall. À la sortie, Brian est assailli par un groupe de fans. Se tournant vers Georgio Gomelsky, il affirme : "C'est ce que je veux." À l'automne, son vœu se réalise, en partie grâce à un autre acte de générosité des Beatles. Juge dans un concours à Liverpool, George conseille à Dick Rowe, directeur artistique chez Decca, de signer les Stones. "J'avais laissé passer les Beatles, je ne voulais pas refaire la même erreur", se souvient Rowe. Il va trouver les Stones à Richmond le 6 mai et les prend aussitôt sous contrat.

À l'occasion du premier 45 tours du groupe chez Decca, Come On, en juin, on demande à Brian Jones ce qu'il pense de la "controverse Liverpool-Londres". "C'est n'importe quoi", affirme-t-il. "Nous sommes en bons termes avec les groupes du nord et nous nous apprécions mutuellement."

Mick Jagger ne voit pas les choses du même œil, comme il le racontera en janvier 1988 lors de l'intronisation des Beatles dans le Rock'n'Roll Hall Of Fame. "Quand les Stones se sont formés, on a entendu parler d'un groupe de Liverpool avec des cheveux longs, des tenues négligées et un disque dans les charts avec un riff d'harmonica bluesy. La combinaison de ces éléments m'a rendu malade." Évidemment, il ne plaisantait qu'à moitié.

11 FÉVRIER - 16 MARS 1963

11 Enregistrement de dix nouveaux morceaux pour le premier album, Please Please Me, au Studio 2 à Abbey Road. La séance dure 585 minutes.

12 Les Beatles donnent deux shows en solo à l'Arena Ballroom de Sheffield et à l'Astoria Ballroom à Oldham.

16 Pour la première fois, les Beatles sont en couverture d'un journal musical national, le Record Mirror.

20 Une session live à la BBC est diffusée depuis le Playhouse Theatre de Londres pour l'émission de radio Parade Of The Pops, suivie par un concert au Swimming Baths de Doncaster.

21 Concert au Majestic Ballroom de Birkenhead.

22 Une nouvelle société d'éditions, Northern Songs, est créée pour gérer les chansons de Lennon et McCartney. Le groupe se produit à l'Oasis Club de Manchester.

23 Quand la tournée Helen Shapiro reprend à Mansfield, les artistes sont coincés à l'intérieur du Granada Theatre par des centaines de fans déchaînés des Beatles.

25 La première sortie des Beatles aux USA est Please Please Me/Ask Me Why sur Vee-Jay Records.

28 Dans le bus de la tournée Helen Shapiro, John et Paul écrivent From Me To You entre York et Shrewsbury. Le groupe joue au Granada Cinema de Shropshire.

MARS 1963

1 Les Beatles apparaissent le jour même et le lendemain dans l'émission de télé régionale ABC At Large, enregistrée au Didsbury Studio Centre ; ils se produisent ensuite à l'Odeon à Southport.

2 Concert au City Hall de Sheffield.

3 Dernier show avec Helen Shapiro au Gaumont Cinema d'Honley.



7 Les Beatles sont tête d'affiche du premier Mersey Beat Showcase à l'Elizabethan Ballroom de Nottingham.

9 Au Granada Cinema d'East Ham à Londres, début d'une tournée anglaise en première partie de Chris Montez et Tommy Roe (ci-dessus, le 14 mars). Ils passent vite en vedette à la place des stars.

10 Les Beatles jouent à l'Hippodrome Theatre de Birmingham. Pour éviter les hordes de fans, le groupe se glisse dans la salle déguisé en policiers.

12 Concert au Granada Cinema de Bedford. Lennon, enrhumé, est absent. Le groupe joue trois soirs en trio.

16 Show au City Hall de Sheffield. Puis enregistrement du premier BBC Saturday Club au Broadcasting House de Portland Place à Londres.

21 La tournée continue à l'ABC de West Croydon. Enregistrement de la première session de On The Scene pour BBC radio aux Piccadilly Studios de Londres.

22 Le premier album des Beatles, Please Please Me, sort en Angleterre, tandis que la tournée Roe/Montez se poursuit au Gaumont de Doncaster.

31 Fin de la tournée Roe/Montez au De Montfort Hall de Leicester.

AVRIL 63

1 Enregistrement de sessions live pour l'émission de radio BBC Side By Side aux Piccadilly Studios.



4 Enregistrement d'un autre passage à Side By Side au Paris Studio de la BBC à Londres (ci-dessus).

5 Les Beatles reçoivent leur premier disque d'argent pour le single Please Please Me chez EMI House, à Londres.

8 Cynthia Lennon met au monde un garçon, Julian.

9 Concert au Gaumont de Kilburn à Londres, passage à Pop Inn sur radio BBC et au Tuesday Rendezvous sur ITV pendant la journée.

12 Sortie de From Me To You/ Thank You Girl, premier numéro 1 du groupe en Angleterre. Concert le soir à la Cavern.

13 Enregistrement d'une participation à The 625 Show de BBC TV aux Lime Grove Studios dans West London.

14 Les Beatles se glissent au Crawdaddy Club à Richmond pour écouter les prometteurs Rolling Stones, avant de les rejoindre dans leur appartement d'Edith Grove à Londres.

16 Tournage du show Scene At 6:30 au Granada TV Centre de Manchester.

18 Participation au Swinging Sound '63 au Royal Albert Hall à Londres. Pendant les répétitions, Paul McCartney rencontre Jane Asher, sa future petite amie. Elle est chargée d'écrire un article sur eux pour Radio Times.

21 Le groupe fait partie des 14 gagnants du référendum du NME et joue devant 10 000 personnes à l'Empire Pool de Wembley.

23 Spectacle au Floral Hall de Southport.

24 Les Beatles se produisent au Majestic Ballroom de Finsbury Park à Londres.

25 Concert au Fairfield Hall de Croydon.

26 Concert au Music Hall de Shrewsbury.

27 Concert au Memorial Hall de Northwich.

28 Lennon et Epstein partent en vacances en Espagne, tandis que le reste du groupe se rend à Tenerife.

MAI 63

2 From Me To You atteint la première place des charts anglais.

Quoi : *Paul rencontre Jane Asher*
Où : *Royal Albert Hall*
Quand : *18 avril 1963*

MOI PAUL, TOI JANE

Quand les Fab Four rencontrent Jane Asher, ils "essayent tous de la draguer". Mais c'est Paul qui fait craquer l'actrice. Par Barry Miles.

MALGRÉ LEUR SUCCÈS NATIONAL, LES Beatles ont d'abord manifesté une grande réticence à déménager à Londres. "On nous disait, raconte Paul, 'Vous n'arriverez à rien en restant à Liverpool', et ça nous énervait. On passait pas mal de temps à Liverpool et on ne voulait pas déménager. On essayait de faire nos preuves depuis chez nous. Hambourg, Liverpool, le Nord, quoi, 'On vous emmerde !' Et on y est parvenus, on a remporté nos premiers succès à la Cavern."

Mais quand les engagements se multiplient, les Beatles font de plus en plus d'allers-retours à Londres dans leur vieux camion. L'autoroute n'est pas encore construite et ils doivent passer par Brownhills dans le Staffordshire, un itinéraire long et fatigant. Souvent, ils ne reviennent à Liverpool qu'une nuit avant de repartir à Londres pour une émission de télé, un concert ou une réunion chez EMI. Ils deviennent habitués des hôtels bon marché de Russell Square, puis du plus luxueux Royal Court Hotel de Sloane Square dès que les fans se font plus problématiques.

Ils s'y trouvent le 18 avril 1963 en raison d'un concert au Royal Albert Hall. La programmation est typique du début des années 60 : Del Shannon, les Springfields, Shane Fenton & les Fentones, Kenny Lynch, Lance Percival, Rolf Harris, George Melly et les Vernon Girls. Le concert se déroule en deux parties et la seconde est diffusée en direct sur la BBC sous le titre de Swinging Sound '63. Eh oui, la BBC se la jouait branchée à l'époque ! Au final, tous les artistes chantent Mac The Knife de Kurt Weill.

Ce type de spectacle doit être bien répété et les Beatles passent toute la journée au théâtre. Jane Asher, une actrice de 17 ans, est chargée d'écrire la chronique du concert et un article sur le groupe pour le Radio Times. Le photographe de la BBC la fait poser avec eux, hurlant comme une fan. Elle voit le spectacle depuis la salle, mais se rend ensuite en coulisses. Les Beatles la connaissent, bien sûr. "C'était la fille plutôt jolie, sympa et cultivée qu'on avait vue à Juke Box Jury.", se souvient Paul. Jane est une comédienne connue et fait partie du panel de célébrités qui jugent les nouveaux singles toutes les semaines. "On croyait tous qu'elle était blonde parce qu'on l'avait seulement vue en noir et blanc à la télé et les blondes nous rendaient dingues."

John et Paul en particulier aiment Brigitte Bardot au point que John a demandé à Cynthia de se décolorer les cheveux pour ressembler au sex-symbol. Par chance, la petite amie de Paul est une vraie blonde. Paul : "Je me rappelle qu'on se disait : 'Ouais, plus elles sont comme Brigitte, mieux c'est !' Les cheveux de Jane étaient longs, raides et coiffés comme ceux de Bardot, mais ils étaient d'un roux profond ce qui était encore mieux. Aussitôt, on a tous essayé de la draguer."

Ils rentrent tous ensemble au Royal Court Hotel et y passent un moment avant de se rendre chez le journaliste du NME Chris Hutchins à King's Road. "On se tenait tous très bien et on était tous ensemble. Mais à la fin de l'après-midi, je me suis retrouvé avec Jane, sans doute parce que je lui avais fait plus de charme ou peut-être que je lui plaisais, je ne sais pas. C'était vraiment très innocent et, à partir de ce moment-là, j'ai fait de gros efforts pour devenir son petit ami."

Jane Asher a fait ses études au Queen's College sur Harley Street et tourné son premier film, Mandy, aux côtés de Mandy Miller à l'âge de 5 ans. Elle est la plus jeune actrice à interpréter Wendy dans la production de 1960 de Peter Pan et a déjà joué dans Greengage Summer lorsqu'elle rencontre Paul. "Paul était visiblement fier comme un paon avec sa nouvelle petite amie", remarque Cynthia Lennon. "Pour Paul, Jane Asher était un beau trophée de chasse. Le fait qu'elle soit une actrice reconnue au théâtre et au cinéma, qu'elle soit très intelligente et belle a donné un coup de fouet énorme à l'*ego* ambitieux de Paul."

Brian Epstein loue un pied-à-terre londonien pour les garçons au 57 Green Street dans Mayfair. L'appartement n'est pas meublé et, curieusement, personne dans les bureaux d'Epstein n'a cherché à le rendre habitable. Il y a des lits et rien d'autre. Les Beatles n'ont pas le temps d'acheter du mobilier ou des provisions. Ils ne peuvent même pas se faire une boisson chaude, car il n'y a ni thé, ni bouilloire, ni table. Paul déteste ce lieu et, pour ne rien arranger, John, George et Ringo arrivent les premiers et choisissent les meilleures chambres, lui laissant une petite pièce dans le fond.

"C'était la fille plutôt jolie, sympa et cultivée qu'on avait vue à Juke Box Jury." Paul McCartney


POPS for everyone

The final concert in the Light Programme series— from the Royal Albert Hall

Cri primal : l'article du Radio Times signé Jane Asher.

Paul passe le plus d[e] temps possible avec Jan[e] et sa famille dans leu[r] grande maison au 5[7] Wimpole Street. Il aim[e] particulièrement la mè[re] de Jane : "Une femm[e] charmante très mate[r]nelle, une grande cu[i]sinière. Pour un jeun[e] mec aimant bien so[n] petit confort, j'ai vrai[ment] été gâté." Parfo[is,] quand il se fait tard, [il] dort dans une des chambres d'amis. E[n] novembre, Jane suggère : "Tu sais, tu peux rester là si t[u] détestes l'appartement de Green Street. Et maman t[e] laissera le grenier." Comme Paul le racontera ensuite : "Green Street était un endroit très froid et là, c'éta[it] l'opposé. Madame Asher était une femme très chaleureuse et Jane était ma petite amie, c'était parfait !" Il y restera trois ans.



"Goûte-moi ça, chérie."
Paul et Jane en 1963.



Connectés : Epstein décrira un jour Lennon comme "le seul qui compte" au sein des Beatles.

Quoi : John part en vacances avec Brian
Où : Barcelone, Espagne
Quand : 28 avril 1963

MON BEATLE FAVORI

Lorsque John Lennon et Brian Epstein partent en vacances en Espagne, c'est le point culminant d'une relation forte. **Chris Ingham** mène l'enquête.

BRIAN EPSTEIN AIMAIT LES BEATLES, TOUT comme Sir George Martin. "Les Beatles ont toujours été la priorité dans la vie de Brian, explique Sir George, comme ils le sont devenus pour moi. Mais l'homosexualité de Brian a rendu un peu plus complexe sa dévotion pour le groupe. Il ne pouvait pas s'empêcher de les désirer, aussi."

Ou certains d'entre eux. La fraîcheur d'Harrison ou le charme de Paul ne l'attirent pas. "Il ne m'a jamais dragué, a dit McCartney, il n'y avait aucun doute là-dessus." Mais il a fait des avances au "magnifique et ténébreux" Pete Best. Un soir en voiture, avec John et Cynthia à l'arrière et Pete à l'avant à côté de lui, Epstein invite le batteur à passer la nuit avec lui. "Non", répond Best fermement, essayant d'ignorer les ricanements derrière lui. "Tu es tombé sur le mauvais garçon." Pete se rappelle que John lui adresse ensuite "un petit sourire en coin".

Un ami de John, Pete Shotton (qui se décrit comme un "bon à rien dépenaillé"), raconte que Brian, quelques heures après leur rencontre au début 1962, l'invite chez lui. Epstein prend son refus de bonne grâce et, pour cette raison, Shotton se souvient de lui avec beaucoup d'affection, le qualifiant de "parfait gentleman". Et il affirme que Brian ne s'intéressait à lui que pour se rapprocher de son véritable amour, John Lennon.

Peter Brown (assistant de Brian chez NEMS) se souvient de la fascination d'Epstein pour l'humour mordant, le physique et le talent de John, au point qu'il pouvait à peine regarder le Beatle quand il parlait, redoutant de dévoiler ses sentiments. Et quand il courtise les parents du groupe, Brian assure à la tante Mimi que "John est le seul qui compte", un jugement qu'elle aurait approuvé avec enthousiasme.

Lennon adopte en public une attitude de brute face à l'homosexualité d'Epstein. Best se souvient de l'entendre dire : "S'il me touche, je le mets KO." Mais en réalisant l'emprise qu'il a sur cet homme doux et follement épris, qui veut seulement que le succès des Beatles dépasse celui d'Elvis, la réaction de Lennon devient plus nuancée.

Au cours des fréquentes visites de John chez les Epstein (Brian habite toujours chez ses parents) fin 1961 et début 1962 pour discuter la façon de marketer le groupe, Lennon et Brian développent ce que Clive, son frère, décrit comme "un contact mental parfait". McCartney voit la situation de façon plus prosaïque et qualifie Lennon de "petit malin... Il voulait que Brian sache qui écouter dans le groupe et ça a été la base de leur relation."

D'après Peter Brown, Brian achète l'appartement de Faulkner Street pour séduire John, mais lorsque celui-ci y est invité, il est toujours accompagné par un Beatle. Brian propose de l'emmener en week-end à Copenhague. La petite bande de la Cavern l'apprend et taquine Lennon.

Lennon continue à envoyer des piques à Brian, laissant souvent son manager en larmes. Estimant que le refus de Decca est dû à son mauvais choix de chansons, Lennon grogne "Tu t'occupes de tes pourcentages, Brian, nous de la musique" quand Epstein donne son avis sur leurs compositions. Mais, en avril 1963, dans le sillage du succès de Please Please Me, John accepte d'accompagner son manager pour dix jours de vacances à Barcelone.

John en informe Cynthia lorsqu'il lui rend visite à l'hôpital pour voir leur fils nouveau-né. Admettant qu'il a besoin d'un peu de répit, elle acquiesce avec lassitude, inconsciente des implications, attristée d'être encore négligée.

En Espagne, Brian et John assistent à des corridas, écument les boutiques et les clubs. Ils s'assoient aux terrasses de café et parlent de l'homosexualité d'Epstein, discutant de ce qu'il trouve attirant chez les hommes qu'ils voient passer. Lennon y prend plaisir et dira plus tard : "Je pensais comme un auteur et je prenais ça comme une expérience."

John racontera ensuite qu'il s'agissait "presque d'une relation amoureuse jamais consommée", mais si l'on se fie à certaines anecdotes, leur histoire a pris à un moment une tournure physique. Selon Pete Shotton, John lui aurait rapporté que Brian "ayant insisté", il a fini par lui dire : "Encule-moi si tu y tiens." Brian aurait apparemment décliné l'offre, préférant le caresser ("Ce n'est qu'une branlette entre amis", réplique Shotton en haussant les épaules).

Le manager amoureux : on ne saura jamais ce que Brian pensait de Ringo.


"Si l'on se fie à certaines anecdotes, la relation de Brian et John a pris à un moment une tournure physique."

Par contraste, Peter Brown a écrit que, d'après Brian, John l'avait autorisé à lui faire l'amour. Albert Goldman, peu enclin à esquiver les détails, affirme que Brown voulait parler de fellation. (Mais Goldman avance aussi que Brian et John ont eu une aventure pendant des années, ce dont on n'a aucune preuve. Et lorsqu'un documentaire sur Brian est tourné en 1999, Peter Brown déclare d'un air contrit "que c'est mal d'en parler puisque je ne connais qu'un versant de l'histoire".)

John supporte quelques blagues à double sens en rentrant à Liverpool. Mais lors du 21e anniversaire de Paul, il boit trop et tabasse sévèrement le DJ de la Cavern, Bob Wooler, jugeant que ses commentaires sont allés trop loin. Comme toujours, Brian arrange les choses et dissuade Wooler de faire un procès en lui offrant un dédommagement de 200 livres.

"Il était amoureux de moi", dira John au sujet de Brian en 1980. "C'est intéressant et la vie sexuelle de Brian fera sans doute l'objet d'une belle histoire à la Hollywood Babylon un jour, mais c'est sans importance, strictement sans importance."

PHOTOS : LONDON FEATURES, REX

11 Please Please Me, devient numéro 1 en Angleterre. Concert à l'Imperial Ballroom de Nelson, Lancashire.

12 Enregistrement d'une autre apparition à Thank Your Lucky Stars aux Studios TV de Birmingham.

14 Les Beatles jouent au Rink Ballroom de Sunderland.

15 Concert au Royal Theatre de Chester.

16 Tournage de l'émission Pops And Lenny au Television Theatre de Shepherd's Bush (Londres).

17 Séance photo à Londres avec Dezo Hoffman suivie par un concert aux Grosvenor Rooms de Norwich.

18 Début d'une tournée de 21 dates avec Roy Orbison à l'Adelphi Cinema de Slough. Les Beatles assurent la première partie, mais passent rapidement en vedette.

19 Le groupe joue au Gaumont d'Hanley dans le Staffordshire.

21 Une performance live est enregistrée au Playhouse Theatre de Londres pour l'émission Saturday Club de radio BBC.

22 Les Beatles se produisent au Gaumont d'Ipswich.

23 Concert à l'Odeon de Nottingham.

24 La première édition de Pop Go The Beatles, série de 15 semaines sur radio BBC, est enregistrée à l'Aeolian Hall sur New Bond Street à Londres.

25 Concert au City Hall de Sheffield.

26 Concert à l'Empire Theatre de Liverpool.

27 Les Beatles se produisent au Capitol Cinema à Cardiff.

28 Le groupe joue au Gaumont Cinema de Worcester.

30 Concert à l'Odeon Cinema de Manchester.

31 Concert à l'Odeon Cinema de Southend-On-Sea.

JUIN 63

1 Enregistrement de deux éditions de Pop Go The Beatles au Paris Studio de la BBC à Londres. Le groupe joue au Granada Cinema de Tooting à Londres.

2 Concert à l'Hippodrome Theatre de Brighton.

3 Le groupe se produit au Granada Cinema de Woolwich à Londres.

4 La BBC diffuse le premier volet de Pop Go The Beatles.

5 Show à l'Odeon Cinema de Leeds.



7 Les Beatles jouent à l'Odeon Cinema de Glasgow.

8 Concert au City Hall de Newcastle-Upon-Tyne (ci-dessus).

9 La tournée Roy Orbison s'achève au King George's Hall de Blackburn.

10 Reprise de leur propre tournée, en commençant par le Pavilion à Bath.

12 Les Beatles donnent un concert de charité en soutien au NSPCC au Grafton Rooms à Liverpool.

13 Shows au Palace Theatre Club de Stockport et au Southern Sporting Club de Manchester.

15 Le groupe se produit au City Hall de Salisbury pour 300 livres.

16 Les Beatles jouent à l'Odeon Cinema à Romford dans l'Essex.

17 Un autre Pop Go The Beatles est enregistré aux Maida Vale Studios de Londres.



18 Paul fête deux fois ses 21 ans. Il y a d'abord une fête officielle à Abbey Road, puis une deuxième avec sa famille et ses amis dans le jardin d'une tante à Huyton, Liverpool. John gâche les réjouissances en se bagarrant avec Bob Wooler, le DJ de la Cavern, qui sous-entend qu'il est homosexuel. Les Beatles jouent à l'Adelphi Theatre à Slough avec Roy Orbison (ci-dessus).

19 Le groupe enregistre une émission de radio BBC, Easy Beat, au Playhouse Theatre de Londres.

20 Les Beatles fondent une société, Beatles Ltd, pour gérer leurs revenus. Brian Epstein en est le directeur.

21 Le groupe joue à l'Odeon Cinema de Guildford dans le Surrey.

22 John Lennon pré-enregistre une apparition pour le show TV Juke Box Jury (qualifiant chaque disque de "raté") à Londres puis prend un hélicoptère et rejoint le groupe pour un concert au Town Hall d'Abergavenny.

23 Aux Alpha Studios de Birmingham, les Beatles enregistrent une édition spéciale Liverpool de Thank Your Lucky Stars.

24 Nouvelle participation à Saturday Club mise en boîte au Playhouse Theatre de Londres.

25 Show à l'Astoria de Middlesbrough.

26 Concert au Majestic Ballroom de Newcastle-Upon-Tyne. Lennon et McCartney composent She Loves You à l'hôtel. George les aide, mais n'est pas mentionné dans les crédits.

27 Paul s'envole pour Londres voir Billy J Kramer qui enregistre Bad To Me et I Call Your Name à Abbey Road.

28 Les Beatles jouent au Queen's Hall de Leeds.

29 Le groupe passe dans l'émission de radio BBC, Saturday Club.

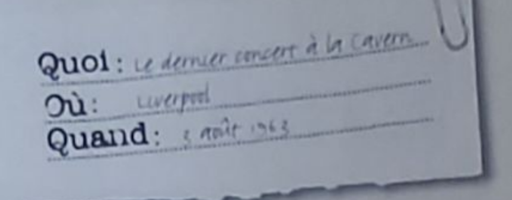
30 Concert à l'ABC de Great Yarmouth.

JUILLET 63

1 Les Beatles enregistrent She Loves You et I'll Get You à Abbey Road.

2 La première édition de Pop Go The Beatles est enregistrée aux Maida Vale Studios de la BBC à Londres.

3 Enregistrement d'une participation à l'émission de radio BBC, Beat Show, au Playhouse Theatre de Manchester.



SORTIE DU TUNNEL

Lors du 247e et dernier concert à la Cavern, les Beatles sont au sommet des charts et sont prêts à passer à autre chose. Par Mark Lewisohn.

En mars 1961, lorsque pour 5 livres les Beatles donnent leur premier concert en soirée à la Cavern, les jazzy Swinging Bluegenes se disputent violemment avec Ray McFall, le propriétaire du club qu'ils accusent de tout gâcher avec un groupe de rock'n'roll. Vingt-huit mois plus tard, les Swinging Blue Jeans, réinventés à la sauce pop, sont dans les charts aux côtés de plusieurs autres adeptes du "Mersey Beat". Et les Beatles – qui ont amorcé et dominent ce tsunami musical – vont passer pour la 247e et dernière fois dans le club souterrain auquel ils sont étroitement associés.

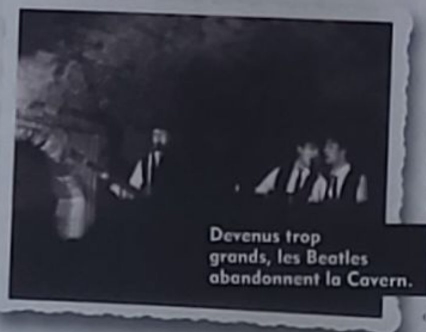
Au moment de ce week-end férié du début d'août 1963, les Beatles n'ont pas joué à Liverpool depuis deux mois et à la Cavern depuis quatre. La crainte de leurs fans locaux est manifeste : avec deux singles et un album numéros 1 dans les charts, les Beatles sont devenus si populaires que le pays s'est emparé d'eux. Pendant quatre mois, l'été précédent, avant la sortie de Love Me Do, les Beatles se sont produits 70 fois à la Cavern.

Mais leur ajout au programme déjà chargé du 3 août n'a rien d'altruiste. "Ils sont venus parce que Brian Epstein ne pouvait pas les dégager d'un engagement au Grafton Ballroom la veille", a raconté le DJ de la Cavern, Bob Wooler peu avant sa mort. Conclu en janvier, ce contrat avec le Grafton empêche les Beatles de se produire dans un rayon de 15 kilomètres au cours de la quinzaine précédente, mais laisse Epstein libre d'arranger ce qu'il veut ensuite. Sans doute contrarié par le refus du promoteur du Grafton de plafonner la capacité de la salle pour assurer la sécurité des Beatles, Epstein espère diminuer les entrées en organisant un concert concurrent. "Je n'ai pas vraiment apprécié", a commenté Wooler.

Il semble aussi que les Beatles n'ont pas très envie de se retrouver sur leur ancien territoire. Comme John le racontera ensuite (et pas seulement au sujet de ce concert) : "On n'osait pas le dire à l'époque, mais on n'aimait pas vraiment retourner à Liverpool. Être des héros locaux nous rendait nerveux. Nos concerts étaient toujours pleins de gens qu'on connaissait. On était mal à l'aise avec nos costumes et nos airs proprets. On avait peur que nos amis nous prennent pour des vendus. Ce qu'on était d'une certaine façon."

Complétant une affiche déjà bien remplie par les Mersey Beats, les Escorts, les Road Runners, les Sapphires et Johnny Ringo & The Colts, les Beatles reçoivent leur cachet habituel de 300 livres, une augmentation de 5 900 % par rapport à leur premier salaire de 5 livres à la Cavern. Lorsque Epstein insiste pour que la capacité soit limitée à 500 personnes (900 se sont déjà entassés dans l'ancien entrepôt pour les voir), le club va forcément perdre de l'argent. À 10 shillings l'entrée, la recette maximale sera de 250 livres et il faut encore payer les autres groupes. Les tickets se vendent en 30 minutes le 21 juillet.

Avec des concerts le vendredi et le samedi à Liverpool, un show le dimanche à Blackpool et un autre à Manchester le lundi, les Beatles peuvent au moins passer le week-end chez eux, à faire la grasse matinée et manger tranquillement leurs œufs au bacon à la cuisine. Paul rentre dans la modeste maison de son père à Allerton, Ringo chez sa mère et son beau-père, et George chez ses parents à Hunts Cross. Seul John est privé de ce confort familial et familier. Provisoirement, son foyer est à Hoylake, coin rural où Cynthia s'est retirée en secret avec Julian, leur bébé de quatre mois. Sa mère, la redoutable Mme Lil Powell, habite dans une villa au 18 Trinity Road mais John ne s'entend pas bien avec elle. Le Grafton, la Cavern, Blackpool, n'importe où ailleurs : John est sûrement heureux de ne pas se trouver chez lui.


Devenus trop grands, les Beatles abandonnent la Cavern.

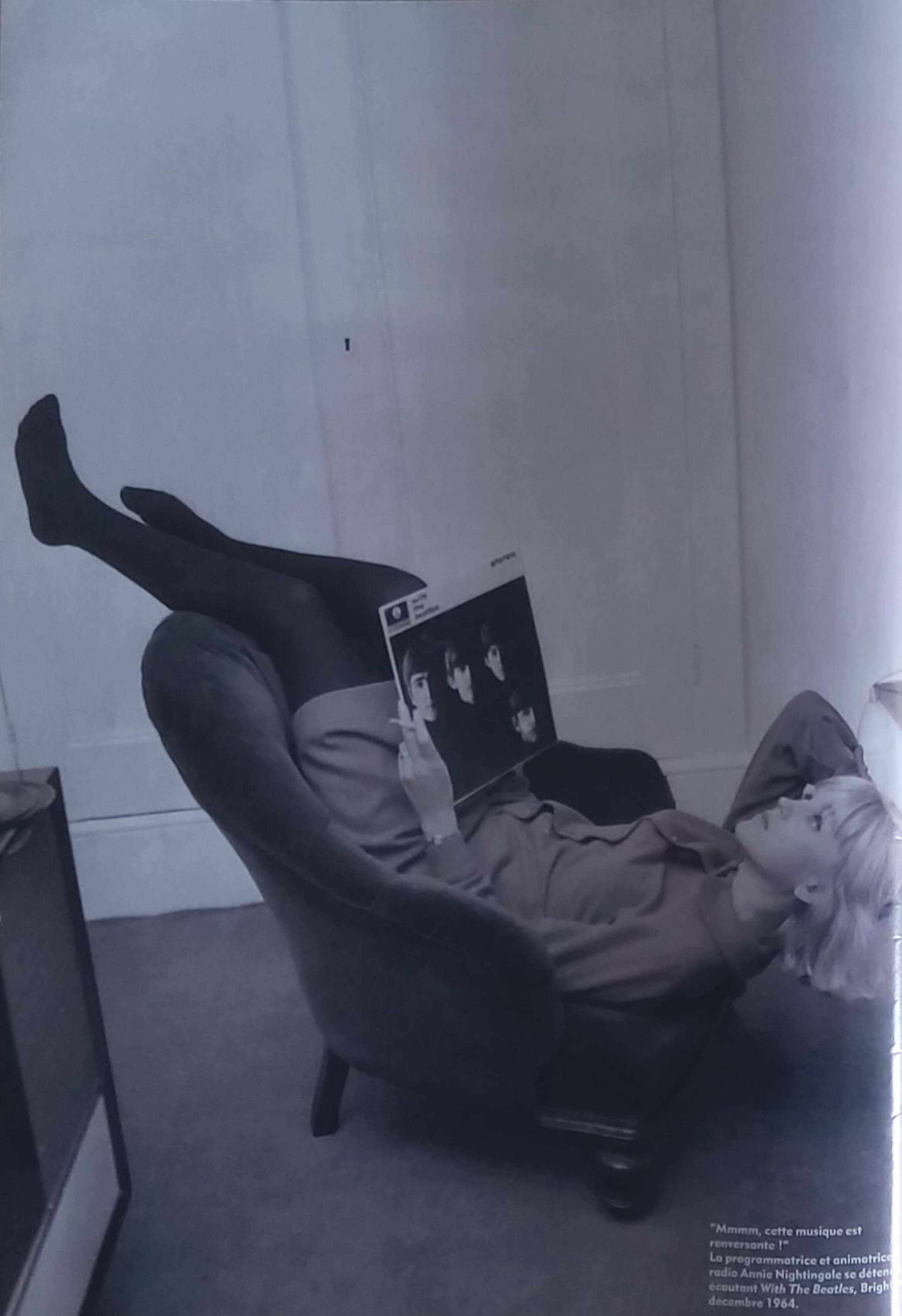
Si historiquement le 3 août 1963 est le dernier passage des Beatles à la Cavern, personne ne s'en rend compte à l'époque. Le concert n'est pas couvert par le Liverpool Echo et le Mersey Beat, les hebdomadaires pop. Il n'y a pas d'enregistrement, ni d'appareil photos pour immortaliser ce moment. Il n'existe même pas une set-list pour détailler le répertoire des Beatles, même s'il est probable que l'Ouverture de Guillaume Tell ait retenti à leur entrée sur scène, Bob Wooler jouant Piltdown Rides Again, le 45 tours qui les accompagne depuis longtemps à la Cavern. "Les Beatles ont été très professionnels ce soir-là", a rapporté Wooler sans donner de détails. "Ils n'ont pas chahuté et s'en sont bien sortis."

> **"On n'aimait pas retourner à Liverpool. Être des héros locaux nous rendait nerveux."** John Lennon

Pour Ray McFall, le départ des Beatles est inévitable. "Je m'attendais à les perdre et Brian serait arrivé à la même conclusion. Il ne voulait plus qu'ils jouent dans ce genre de lieu. Les odeurs mélangées du snack-bar, des cigarettes, de la transpiration, du détergent et des toilettes formaient une drôle d'atmosphère." La soirée s'achève littéralement sur un coup d'éclat quand – ni pour la première, ni pour la dernière fois – l'électricité est coupée. "La salle était un vrai bain de vapeur", dit-il. "L'humidité était telle que la lumière a sauté. Pendant que les Beatles parlaient aux filles des premiers rangs, j'ai bricolé rapidement les fusibles et remis le courant : il y a eu un éclair bleu que j'ai pris dans la main gauche."

"Cette brûlure est mon souvenir du dernier concert des Beatles à la Cavern. La soirée a été mémorable. Et tout à coup, ils ont fini leur show et sont partis."

The Beatles have left the building : une coupure d'électricité permet au dernier concert des Fabs à la Cavern de se conclure sur un coup d'éclat.



"Mmmm, cette musique est renversante !"
La programmatrice et animatric radio Annie Nightingale se déten écoutant *With The Beatles*, Brigh décembre 1964.

Quoi : Séance photo pour With The Beatles
Où : Palace Court Hotel, Bournemouth
Quand : 2 août 1963

PHOTO GÉNIES

Avec sa photo à moitié éclairée pour *With The Beatles*, Robert Freeman a lancé une discrète révolution dans les pochettes d'albums. Par John Harris.

L'HÔTEL STAKIS DE BOURNEMOUTH SE situe en face du Pavilion Ballroom, sur Westover Road. Sa façade ne suggère rien de plus frappant qu'un de ces tristes refuges pour délégués de conférences ou autre VRP. C'est pourtant là, lorsque l'endroit était plus fièrement baptisé Palace Court Hotel, que les Beatles ont posé pour l'un des portraits les plus marquants de leur carrière.

Le 22 août 1963, ils étaient au milieu d'un engagement de six dates au Gaumont Cinema, prévu pour coïncider avec la sortie de *She Loves You*. C'était donc le lieu et la date choisis pour confier à Robert Freeman la mission de réaliser la photo pour la pochette du deuxième album, dont l'essentiel avait été mis en boîte le mois précédent. Les Beatles tenaient à prendre le contre-pied des sourires niais de la pochette de *Please Please Me* ("merdique" selon George), pour essayer quelque chose de très, très différent. De fait, le style de Freeman était si différent de celui des portraits habituels du show-business qu'il allait passer pour de l'avant-garde, cela en dépit d'une séance réalisée dans la plus grande simplicité.

"Neil Aspinall avait prévu qu'ils arrivent vers midi avec leurs polos à col roulé noirs, se remémore Freeman. Cela me paraissait naturel de les photographier en noir et blanc, compte tenu des vêtements sombres qu'ils appréciaient à cette époque. Il n'y avait pas la moindre maquilleuse, coiffeuse ou styliste. Seulement moi, les Beatles et un appareil photo." Freeman les installa dans la salle à manger du Palace Court, devant un rideau marron foncé, le visage à moitié éclairé par la baie vitrée. Il disposa le groupe en fonction de sa hiérarchie interne. Comme d'habitude, Ringo vint en quatrième. "Il fallait qu'ils tiennent dans le format carré d'une pochette. Alors, plutôt que de les prendre alignés, j'ai placé Ringo en bas à droite. C'était aussi le plus petit, mais il a fallu tout de même l'agenouiller sur un tabouret."



Les Fabs reçoivent un disque d'or pour *With The Beatles* (10/02/64).

"La pochette, dans sa version anglaise, ressemblait à quatre visages blancs dans une cave à charbon." Robert Freeman

D'après Freeman, la pochette de *With The Beatles* avait pour but de se rapprocher de l'ambiance morose qui se dégageait des photos de musiciens de jazz. Les connaisseurs de la période Hambourg auront cependant noté l'influence d'Astrid Kirchherr, qui avait déjà utilisé la technique de la moitié du visage éclairée dans des portraits de John, George et Stuart. Sous cet angle et en considérant les reprises du répertoire des Beatles au Kaiseskeller (Roll Over Beethoven, You Really Got A Hold On Me, et Money (That's What I Want), *With The Beatles* représente une reconstitution de leur incarnation du début des années 60 : ces petites teignes en cuir qui se vendaient comme un mélange de vétérans du rock'n'roll et d'habitués des galeries d'art."

En 1995, au milieu du brouhaha qui a entouré la sortie de Backbeat, on demanda à Kirchherr d'expliquer le lien évident entre son travail et cette photo. Elle répondit que "les Beatles aimaient les situations à moitié dans l'ombre, lorsque j'ai pris leurs premières photographies, elles leur donnaient l'air taciturne. Je peux supposer qu'ils ont expliqué à Robert Freeman : 'Nous voulons des images comme celles d'Astrid, à moitié dans l'ombre'. Peut-être que c'est ainsi que la pochette a été conçue."

Lorsqu'il eut en main le portrait réalisé par Freeman, Epstein fut conscient de la rupture implicite qu'il marquait par rapport aux standards habituels du show-business. Certains ne manquaient pas de lui demander si les Beatles n'allaient pas trop loin. À la grande inquiétude d'EMI, Epstein et le groupe avaient l'intention de faire imprimer la photo plein cadre, sans le moindre titre ou logo. Ce projet fut rejeté, bien que, grâce à George Martin, la photo de Freeman fût acceptée. Ce dernier en profita pour gonfler sa facture d'un montant habituel de 25 livres à la somme alors inimaginable de 75 livres (environ 115 euros).

Le succès de l'album démontra que les craintes d'EMI n'étaient guère fondées. Mieux, la pochette marquera une étape décisive dans la conception des albums : les groupes pouvaient s'écarter du côté cartoon de la photo pop en citant *With The Beatles* comme preuve absolue que le marché n'était pas aussi primitif que le pensaient certains. En 1964, Andrew Loog Oldham en fit une démonstration en obligeant Decca (maison de disques des Stones) à accepter ce que EMI avait refusé : une pochette sans inscription. Le premier album des Rolling Stones dégageait la même impression de menace que leur rock'n'roll teinté de rébellion.

Ce changement devint irrémédiable. Fin 1964, l'atmosphère "de la joie pour toute la famille" des pochettes, avec les mentions racoleuses des derniers simples du groupe, reflétait une époque qui paraissait déjà lointaine. Les secousses de *With The Beatles* se ressentirent le long des décennies suivantes, du *Transformer* de Lou Reed au *Horses* de Patti Smith, en passant par l'approche rigide et épurée qui accompagna le mouvement punk.

Freeman avait donc provoqué une révolution tranquille, même si tout triomphalisme était écarté par son perfectionnisme, son seul souci étant la qualité de la reproduction de son épreuve. "L'impression de la pochette s'est révélée plus sombre que ce que j'avais prévu, à tel point qu'une grande partie de la texture était perdue.", se lamentait-t-il. "La pochette finale, dans sa version anglaise, ressemblait à quatre visages blancs dans une cave à charbon."

5 Les Beatles donnent un spectacle au Plaza Ballroom de Dudley



6 Avant un concert au Memorial Hall de Northwich, Paul couronne la reine du carnaval (ci-dessus).

7 Le groupe joue à l'ABC Theatre de Blackpool.

8 Les Beatles entament une série de six dates fixes au Winter Gardens de Margate.

10 Deux émissions supplémentaires de Pop Go The Beatles sont enregistrées à l'Aeolian Hall de Londres.

12 Le EP Twist And Shout est commercialisé en Grande-Bretagne.

15 En son absence, Paul McCartney est condamné à une amende de 17 livres pour excès de vitesse, au tribunal de Birkenhead.

16 Trois nouvelles émissions de Pop Go The Beatles sont enregistrées au studio Paris de la BBC (Londres).

17 Une participation à l'émission Easy Beats, sur la BBC, est enregistrée au Playhouse Theatre de Londres.

18 Les Beatles commencent à travailler sur leur deuxième album, *With The Beatles*, dans les studios d'Abbey Road (Londres).

19 Le groupe joue deux soirs de suite au Ritz Ballroom de Rhyl.

21 Les Beatles donnent un concert au Queen's Theatre de Blackpool.

22 *Introducing The Beatles* est commercialisé aux États-Unis (leur premier album là-bas). Un engagement de six jours débute à l'Odeon Cinema de Weston-super-Mare.

23 Carter Lewis & The Southerners sont les invités de Pop Go The Beatles. Concert le soir à l'Odeon Cinema de Weston-super-Mare.

26 The *Introducing The Beatles* album is released in the US by Vee-Jay Records.

28 Les Beatles donnent un concert à l'ABC Cinema de Great Yarmouth.

30 Le groupe enregistre Please Mr Postman et It Won't Be Long à Abbey Road, donne une interview pour Non Stop Pop, enregistre une séance pour le Saturday Club, puis, le soir, continue à travailler sur l'album *With The Beatles*.

31 Les Beatles se produisent à l'Imperial Ballroom de Nelson.

AOÛT 63

Le premier numéro du Beatles Book, un mensuel édité par le fan-club, est publié. Le groupe enregistre deux concerts au Playhouse Theatre de Manchester, pour l'émission Pop Go The Beatles.

2 Le groupe donne son dernier concert au Grafton Rooms de Liverpool.

3 Les Beatles apparaissent pour la dernière fois au Cavern. Ils entrent dans les classements américains du Billboard avec From Me To You à la 116e place.

4 Au Queen's Theatre de Blackpool, le groupe est évacué par le toit de la salle pour éviter les fans à l'extérieur.

5 Les Beatles jouent à l'Urmston Bank Holiday Show.

PHOTOS : HULTON ARCHIVE/ATLANTIC/PICTORIAL PRESS

6 AOÛT – 12 SEPTEMBRE 1963

6 Le groupe joue Au Springfield Ballroom de St Saviour (Jersey), premier de quatre concerts dans les îles Anglo-Normandes.

9 Les Beatles jouent deux autres soirs de suite au Springfield Ballroom de St Saviour (Jersey).

11 Le groupe retourne en Grande-Bretagne pour se produire à l'ABC



12 Les Beatles jouent pour la première d'une série de six dates fixes à l'Odeon Cinema de Llandudno (ci-dessus).

14 Le groupe tourne deux chansons pour l'émission de télévision Scene At 6:30 de la Granada, à Manchester.

18 Une nouvelle apparition dans Lucky Stars (formule d'été) est enregistrée aux studios Alpha TV de Birmingham.

19 Premier d'une série de cinq jours de concerts au Gaumont Cinema de Bournemouth (Hants).

22 Les Beatles sont photographiés par Robert Freeman au Palace Court Hotel de Bournemouth, pour la pochette de *With The Beatles*. Dans l'après-midi, le groupe est enregistré pour l'émission télévisée Day By Day.

23 Le quatrième simple des Beatles, She Loves You, sort en Grande-Bretagne. Le groupe joue au Gaumont de Bournemouth.

24 Le groupe est récompensé d'un disque d'argent pour le EP Twist And Shout.

25 Le groupe joue de nouveau à l'ABC Cinema de Blackpool.

26 Cilla Black fait ses débuts sur le circuit professionnel en première partie des Beatles à l'Odeon Cinema de Southport.

27 Les Beatles sont filmés lors d'un concert dans un petit théâtre de Southport pour l'émission Mersey Sound de la BBC TV.

SEPTEMBRE 63

1 Une prestation pour l'émission de télé, Big Night Out, est enregistrée au Didsbury Studio Centre de Manchester.

3 Les trois derniers épisodes de l'émission de radio Pop Go The Beatles sont enregistrés à l'Aeolian Hall de Londres.

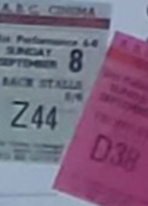
4 Les Beatles donnent un concert au Gaumont Cinema de Worcester.

5 Le groupe se produit au Gaumont Cinema de Taunton.

6 Le EP Beatles' Hits est commercialisé en Grande-Bretagne.

7 Les Beatles enregistrent une prestation au Playhouse Theatre de Londres pour le Saturday Club, puis joue dans la soirée au Fairfield Hall de Croydon.

8 Les Beatles donnent un concert à l'ABC Theatre de Blackpool (voir billets ci-contre).



11 Les Beatles enregistrent des titres pour leur prochain album dans le Studio 2 d'Abbey Road (Londres).

12 She Loves You se classe numéro 1 du classement des simples en Grande-Bretagne.

Quoi : She Loves You est commercialisé...
Où : Grande-Bretagne
Quand : 23 août 1963

TROIS FOIS YEAH !

She Loves You était un peu plus qu'un disque de rock'n'roll, affirme Mark Ellen, c'était la synthèse parfaite de ce qui rendait les Fabs géniaux.

S*HE LOVES YOU*, UNE ÉTAPE CAPITALE DANS l'ascension des Beatles vers la gloire et la fortune, est venu en à peine cinq jours, pile entre l'affaire Profumo et le vol du train express Glasgow-Londres. La chanson avait été écrite dans une chambre d'hôtel à Newcastle, après un concert au Majestic Ballroom, le 26 juin. Elle fut enregistrée la même semaine et, dans un monde où les études de marchés étaient aussi rapides que peu fiables, en l'occurrence l'heure de vérité avait lieu sur les pistes de danse, le titre faisait la synthèse de tout ce que les Beatles avaient de génial. Concentrés en deux minutes et dix-sept secondes, on trouvait les caractéristiques, les signatures et ces détails méticuleux qui rendaient les Beatles si fascinants. Au final, c'était bien plus qu'un simple, c'était la bande son d'un film qui se jouait déjà dans les têtes à travers tout le pays.

"John et moi l'avons écrite ensemble, se souvient McCartney, il y avait une chanson de Bobby Rydell (probablement Forget Him, un hit en mai 1963). Comme cela arrive souvent, on pense à une chanson précise en écrivant une autre. Nous étions dans ce van, du côté de Newcastle-Upon-Tyne. J'avais prévu une chanson à réponse, dans laquelle certains d'entre nous chanteraient 'she loves you' et les autres répondraient 'yeah yeah'. Nous nous sommes d'abord dit que c'était une idée exécrable et puis nous avons pensé à une chanson intitulée She Loves You. Nous nous sommes installés dans cette chambre d'hôtel pendant quelques heures et nous l'avons écrite, John et moi, assis sur ces lits jumeaux avec nos guitares."

"C'était l'idée de Paul.", admit John Lennon. "Au lieu de chanter une fois de plus 'je t'aime', nous avions un troisième intervenant. Ce genre de détail se retrouve toujours dans son travail. Il écrit souvent une histoire sur quelqu'un d'autre. J'ai plus tendance à écrire sur ce qui me concerne."

Point essentiel, il n'y avait pas de danger que l'on puisse regretter l'absence de son chanteur préféré dans la mesure où ils chantent la moindre note tous deux du début à la fin, se répartissant les harmonies ou se rejoignant à l'unisson, ou parfois avec un écart d'une octave, tant et si bien qu'il devenait impossible de ne pas se joindre à eux. Et, magistralement, George Harrison a rajouté une simple note, une sixième, à l'accord qui ouvre et conclut le morceau. "Nous avons présenté ça à George Martin, ce petit doigté amélioré, ajoute McCartney, et il nous a dit : 'Cela sonne un peu démodé, comme au bon vieux temps.' Mais nous lui avons dit : 'Peu importe, c'est ça que nous voulons, c'est l'harmonie qui sonne le mieux au monde.' C'est une bonne chose que nous ayons pu passer outre un grand nombre de ses principes considérés comme professionnels, en jouant les innocents. Nous n'obéissions à aucune règle."

She Loves You offrait également un parfait équilibre d'accords majeurs et mineurs, ce qui était une option osée à cette époque. L'arrangement était tout à fait incomparable, avec une confiance si aveugle que le choix avait été fait de commencer par le refrain. Une ruse que les Beatles vont souvent employer par la suite (Can't Buy Me Love, Help ! A Hard Day's Night, Paperback Writer) un parfait écho au chant du refrain, les rythmes syncopés et les roulements sur les toms de Ringo, sans oublier le plus distinctif, les harmonies de George et Paul, celles qu'ils faisaient autour d'un seul micro en secouant la tête et qui rendait le public complètement hystérique. Même le fameux 'yeah' provoqua une controverse sur les radios nationales, certains y voyant un signe annonçant l'écroulement prochain de la société civilisée. Le père de McCartney l'a supplié de changer ce mot, se plaignant qu'il y avait 'déjà bien assez d'américanismes comme ça', mais cette assurance effrontée était bien ce qui donnait tout son sel à ce titre.

She Loves You se plaça en tête des classements, se maintenant dans le Top 40 pendant une période record de 31 semaines. Le programmateur Brian Matthew le qualifia d'ordinaire dans le Melody Maker, bien qu'aucun des Beatles n'aient su ce que ce mot signifiait ("De quoi ? Mou, ou trop rebelle ?"). Mais dès la semaine suivante, Matthew fit marche arrière toute en annonçant sur la couverture : "Au début, je trouvais le titre un peu banal mais il finit par s'incruster en vous !" On pouvait sentir immédiatement les effets de son influence. Nombre de vedettes de l'époque furent mises au rancart comme des escrocs ou des grabataires.

Quatre mois après sa sortie, les classements allaient accueillir les simples de groupes comme les Rolling Stones, The Ronettes, Dave Clark et The Hollies, des artistes atypiques et qui, pour la plupart, écrivaient leurs chansons. Ce n'est pas un hasard si l'interprétation éblouissante de She Loves You en point d'orgue de leur émission télévisée Sunday Night At The London Palladium fut officiellement reconnue comme le signal de départ de la Beatlemania, cet instant précis où même les parents ont succombé. Cette même chanson ne tarda pas à propulser le groupe à travers toute l'Europe et, lorsqu'elle fut diffusée à l'écran par Jack Parr en janvier 1964, à lui ouvrir les portes de l'Amérique.

SHE LOVES YOU
THE BEATLES

"Nous l'avons écrit en quelques heures dans une chambre d'hôtel. John et moi, assis sur des lits avec nos guitares." Paul McCartney

PHOTOS: PICTORIAL PRESS, HULTON ARCHIVE

Le pouvoir de dire oui : du cousu main en 1963.



Au service de sa majesté :
les Beatles se font applaudir au Prince Of Wales Theatre de Londres, le 4 novembre 1963.

Quoi : La Royal Variety Performance
Où : Prince Of Wales Theatre, Londres
Quand : 4 novembre 1963

AU SERVICE DE SA MAJESTÉ

Réticents au départ, les Beatles jouèrent devant la famille royale. L'une des meilleures décisions de leur carrière. Par Phil Sutcliffe.

"CEUX DES RANGÉES BON MARCHÉ peuvent applaudir. Les autres n'ont qu'à secouer leur quincaillerie", lance Lennon. Epstein s'écrie : "Non, John !" Lennon sourit, satisfait d'avoir une fois de plus fait paniquer le manager.

Soir du 12 octobre 1963, dans les bureaux de NEMS au 13 Monmouth Street. Les Beatles répètent pour leurs deux plus gros concerts à ce jour. Le lendemain, ils sont les vedettes de l'émission d'ITV, Sunday Night At The London Palladium, live devant 15 millions de téléspectateurs. Lundi 4 novembre, ce sera la Royal Variety Performance. Voilà pourquoi Lennon taquine Epstein.

Lorsqu'ils ont reçu l'invitation fin août, le groupe au complet a dit : "Pas question." Ils viennent de la classe ouvrière, sont anti-establishment. Don Short, l'ancien correspondant people au Daily Mirror, se souvient : "Ils ne voulaient pas qu'on les trouve mignons. Mais Brian a avancé que c'était un grand honneur, une grosse publicité et ils ont fini par céder."

Tout en provoquant Epstein, ils adaptent leur set pour lui faire plaisir et y ajoutent Till There Was You, la ballade du film The Music Man. "C'était du pur Brian", raconte le publiciste des Beatles, Tony Barrow, présent à la répétition. "Il leur a dit : 'Vous allez jouer devant l'élite'. Il voulait mettre en avant leur côté artiste tout public."

Ce qui est ironique. Le lendemain, devant le Palladium, épicentre tape-à-l'œil de la variété démodée, un millier de filles hurlantes bloquent la rue. Le Daily Mirror baptise cette folie "Beatlemania".

Le 4 novembre, des fans excités se rassemblent déjà devant le Prince Of Wales Theatre sur Coventry Street quand les Beatles arrivent à 10 h 30, plutôt lessivés après un concert à Leeds la veille. Coincés en coulisses, ils n'ont pas grand-chose à faire à part un bref passage en revue des lieux. Ils examinent chaque recoin du labyrinthe où se trouvent les loges, identifient les célébrités : Tommy Steele, Harry Secombe, Steptoe & Son, Pinky & Perky, etc. Ils remarquent le tapis rouge allant de la loge de la star du spectacle, Marlene Dietrich, à la scène, mais ne voient cette dernière qu'à la séance photo lorsqu'elle se glisse entre George et Ringo. Ils trouvent une âme sœur en Susan Maughan, l'interprète de la chanson Bobby's Girl, seule autre représentante de la pop britannique. Elle les rejoint dans le salon commun pour "papoter et boire le thé". Galant, Ringo lui offre des œufs et des frites, se rappelle-t-elle.

La reine enceinte d'Andrew, la reine mère, la princesse Margaret et Lord Snowdon arrivent après qu'un cordon de 500 policiers a repoussé de l'entrée 3 000 fans des Beatles. En voyant la famille royale, ils arrêtent de scander "On veut les Beatles" pour l'acclamer.

Les Beatles sont les septièmes invités (sur 19) à se produire. Pour frapper fort, ils jouent From Me To You avant la levée du rideau. Alors que l'harmonie finale flotte encore dans l'air, un McCartney à l'accent 100 % Liverpool, lance : "Vous allez bien ?" Après She Loves You, il charme le public d'âge moyen en présentant Till There Was You : "Cette chanson a été reprise par notre artiste américaine préférée : Sophie Tucker" (une grosse dame chantante – note aux jeunes lecteurs). Lorsqu'ils arrivent à Twist And Shout et que Lennon lance : "Pour notre dernière chanson, je vais vous demander un coup de main...", il ne dit pas : "Votre quincaillerie."

Dans la loge royale, raconte le Daily Express, "la princesse Margaret donne le signal des applaudissements" et "la reine mère affiche un grand sourire". En coulisses, dit Barrow, "Brian jubilait. Être accepté par la famille royale, c'était énorme pour lui."

Ce soir-là, même les Beatles s'avouent un peu émus. Lorsque Short les coince après le concert, Ringo s'enthousiasme : "C'est trop beau pour être vrai" et McCartney renchérit : "C'était fantastique. On n'avait jamais imaginé une chose pareille !"

Vers minuit, Susan Maughan est à leurs côtés lorsqu'ils sont présentés à la reine. "Ils ont été très polis", dit-elle. "'C'est un honneur, madame', ce genre-là." S'ensuit un de ces échanges royaux légendaires. "Où allez-vous jouer ensuite ?" demande la reine mère. "Slough Adelphi, Madame", répond George. "Ce n'est pas loin de chez nous", conclut-elle. En 2002, cette remarque a souvent été citée dans ses nécrologies pour souligner sa "touche populaire".

Le lendemain matin, dans le Daily Mirror, Short décrit la soirée comme "leur plus grand triomphe à ce jour. Les Beatles ont pris un risque et ont réussi."

"La retransmission des meilleurs moments du spectacle fut regardée par la moitié du Royaume-Uni."



La reine mère se mêle à ses loyaux sujets.

PHOTOS : HULTON ARCHIVE/ATLANTIC/PICTORIAL PRESS

La retransmission des moments forts du show sur ITV attire 26 millions de spectateurs, soit la moitié de la population. Pour sa tournée hivernale de 31 dates, le groupe se déplace désormais en limousine avec des escortes de police pour sa sécurité. Lorsque son deuxième album, *With The Beatles*, sort le 22 novembre, il devient aussitôt numéro 1. Ce n'est pas étonnant que Dan Short admette que la Royal Variety Performance "ait été, pour leur carrière, l'une de leurs meilleures décisions en termes d'évolution et de publicité."

Mais ils ne se débarrasseront jamais de leur malaise à l'idée de s'être frottés à l'establishment à travers cet événement. Comme l'a confié Lennon au biographe Ray Coleman : "On nous a demandé discrètement de le refaire tous les ans, mais on a toujours répondu : 'Allez vous faire voir !'."

13 SEPT. - 20 OCT. 1963



13 Les Beatles jouent au Public Hall de Preston. Plus tard, Paul juge un concours de beauté à l'Imperial Ballroom de Nelson.

14 Interviews à Liverpool, puis concert au Memorial Hall à Norwich.

15 Les Beatles jouent à la Great Pop Prom au Royal Albert Hall de Londres.

16 George est le premier Beatle à poser le pied sur le sol américain en rendant visite à sa sœur Louise à Benton, Illinois. John part à Paris avec Cynthia, pendant que Paul et Ringo se rendent en Grèce. She Loves You/I'll Get You sort aux USA chez Swan Records.

24 Diffusion de la dernière édition de Pop Go The Beatles.

30 George Martin enregistre des parties de claviers supplémentaires pour Money et I Wanna Be Your Man à Abbey Road.

OCTOBRE 63

2 Les Beatles rentrent à Londres après leurs vacances à l'étranger.

3 Le groupe enregistre au Studio 3 d'Abbey Road.

4 La première apparition des Beatles dans l'émission Ready Steady Go! est tournée au Studio 9 de la Television House de Kingsway à Londres.

5 Début de la minitournée en Écosse au Carnegie Hall de Glasgow.

9 Enregistrement au Paris Studio de Londres d'une participation au Ken Dodd Show de radio BBC.

11 Le groupe joue au Ballroom de Trentham Gardens à Stoke-On-Trent dans le Staffordshire.

12 Répétitions à Londres pour la participation, le lendemain soir, au show télévisé Sunday Night At The London Palladium.

13 Quinze millions de spectateurs regardent les Beatles dans le Sunday Night At The London Palladium.

14 Epstein reçoit une invitation pour que le groupe se produise à la Royal Variety Performance. Les quotidiens anglais, parlant du concert au Palladium, inventent le mot "Beatlemania".

15 Les Beatles jouent au Floral Pavilion de Southport.

16 Enregistrement d'une session au Playhouse Theatre de Londres pour l'émission de radio BBC, Easy Beat.

17 Studio 2 d'Abbey Road : les Beatles enregistrent I Want To Hold Your Hand, This Boy et leur premier disque de Noël pour les membres de leur fan-club.

18 Tournage d'une participation à l'émission Scene At 6.30 au Granada TV Centre de Manchester.

19 Les Beatles se produisent au Pavilion Gardens de Buxton.



20 Un passage dans l'émission Thank Your Lucky Stars est enregistré aux Alpha Television Studios de Birmingham (ci-dessus).

WITH THE BEATLES

Deux pour tous, tous pour eux

Enregistré en plein essor de la Beatlemania anglaise et sorti à temps pour le décollage du groupe en Amérique, Paul Du Noyer voit dans *With The Beatles* l'album qui a permis aux Fabs de s'imposer dans le monde entier.

Le 22 novembre 1963 fut le 11 septembre de cette époque – un jour de tragédie brutale et traumatisante. Alors qu'il traversait Dallas dans sa limousine décapotable, le président John F. Kennedy a été abattu. Le même jour, à Londres, les disques Parlophone sortaient le premier grand album de la décennie. Eut-il s'agit de n'importe quel autre groupe, la vague coïncidence n'aurait même pas été remarquée. Mais ce LP était *With The Beatles* et il marquera cette période comme un événement de toute première importance. Alors que l'assassinat de Kennedy laissait le sentiment que l'on sacrifiait un jeune espoir naissant au profit d'un avenir morbide et sombre, l'arrivée des Beatles dans l'imaginaire du monde entier a ravivé une vision totalement opposée.

Bénéficiant déjà de trois tubes originaux à son actif, le groupe aborda les séances du nouvel album avec une grande confiance dans ses compositions. Bien vite, il allait y avoir un quatrième triomphe, She Loves You, leur deuxième numéro 1. Son refrain avec ses "yeah yeah yeah" allait s'incruster dans tous les esprits du pays, tout en donnant des ailes à tous ceux qui étaient dans le studio d'EMI. Cette fois, le nombre de titres originaux dépassait celui des reprises. Le seul hic, c'était qu'au départ, leurs propres chansons n'étaient pas encore écrites. Pour éveiller leur inspiration, ils employèrent les premiers jours à enregistrer les reprises, la plupart ayant été éprouvées sur scène, au Cavern Club ou ailleurs.

Parmi ces reprises, il fallait une trilogie de chansons de la Motown, chères à John Lennon, avec le You Really Got A Hold On Me de Smokey Robinson, le Please Mr Postman des Marvelletes et le Money de Barrett Strong. Comme leurs collègues de Liverpool, les Beatles n'étaient pas des puristes comparés aux groupes londoniens, Rolling Stones ou Yardbirds en tête, mais ils figuraient en tête des Anglais qui découvraient le génie du label de Berry Gordy à Detroit. Smokey Robinson, des Miracles, était leur idole en matière de songwriting.

L'un des clichés du rock'n'roll veut que les blancs aient atténué le sexe et le danger présents dans la musique noire, pour la rendre plus acceptable. C'est sans doute vrai pour Pat Boone reprenant du Little Richard, ou Bill Haley du Big Joe Turner, mais ce n'était plus le cas avec Elvis ou avec John Lennon et ses interprétations de chansons de la Motown. Pour le meilleur ou pour le pire, il a remplacé la résignation désespérée de la chanson de Smokey, You Really Got A Hold On Me, par une déclaration provocante à la sexualité à peine dissimulée. Please Mr Postman en devient presque violent, le chant lascif du groupe féminin d'origine ayant été remplacé par les aboiements rageurs de John. Et que dire de Money, qui venait en lieu et place du final époustouflant qu'avait donné Twist And Shout à l'album précédent, si ce n'est qu'il sonne totalement hardcore. Composé par Gordy en personne, le titre était déjà inquiétant chanté par Strong, qui avait donné un caractère de menace macho à son exigence ("je veux de l'argent, voilà ce que je veux"). Dans la bouche de John, celle-ci devenait une longue supplique. Un spécialiste de la soul pourrait avancer que les reprises de Motown par les Beatles manquaient de sophistication par rapport aux originaux, mais ils ne sauraient faire la moindre remarque sur la passion qui s'en dégage.

Paul McCartney avait encore à se forger une réputation de compositeur de poignantes ballades romantiques (réputation dont il allait hériter avec And I Love Her sur A Hard Day's Night). Mais on trouvait malgré tout ici une des chansons

> "Quatre visages, accrochés comme de nouvelles planètes semblant porteurs de merveilleuses promesses."





with the beatles

mono

qui lui ont permis de progresser dans cette spécialité, à savoir Till There Was You. Le morceau était apparu pour la première fois dans le spectacle de Broadway The Music Man, mais c'est le simple de Peggy Lee que McCartney avait remarqué en 1961. Son interprétation semblait retenue, comparée à l'intimité largement suggérée par la voix enrouée de Lee, pouvant laisser l'impression que cette chanson manquait de relief. Mais elle restait l'un des moments forts lors des concerts, enrichissant un répertoire qui se devait d'être varié, comme celui de tout artiste désireux de toucher un large public.

George Harrison est très présent sur *With The Beatles*. Il a placé sa première composition, avec le léger mais attachant Don't Bother Me. C'est lui qui se charge du chant sur le Roll Over Beethoven de Chuck Berry (une belle performance de guitariste) et fait subir une opération de changement de sexe à une autre

TRACK LISTING

FACE A

1. It Won't Be Long
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

2. All I've Got To Do
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon/McCartney

3. All My Loving
Lennon/McCartney
Chanté par McCartney

4. Don't Bother Me
Harrison
Chanté par Harrison

5. Little Child
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon/McCartney

6. Till There Was You
Meredith Willson
Chanté par McCartney

7. Please Mr Postman
Holland/Bateman/Gordy
Chanté par Lennon

FACE B

8. Roll Over Beethoven
Chuck Berry
Chanté par Harrison

9. Hold Me Tight
Lennon/McCartney
Chanté par McCartney

10. You Really Got A Hold On Me
Smokey Robinson
Chanté par Lennon/Harrison

11. I Wanna Be Your Man
Lennon/McCartney
Chanté par Starr

12. (There's A) Devil In Her Heart
Richard B Drapkin
Chanté par Harrison

13. Not A Second Time
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

14. Money (That's What I Want)
Gordy/Bradford
Chanté par Lennon

WITH THE BEATLES

CE QUE DIT LA PRESSE...

With The Beatles était une réussite

BEATLES SECRETS GOLDEN TRACKS

to Alan Smith

"Le point fort de ce With The Beatles ? À mon sens, All My Loving. Cette composition originale de John Lennon/Paul McCartney possède une mélodie immédiatement reconnaissable, sur ce tempo moyen... Vous souvenez-vous de Boys, le titre sur lequel Ringo avait fait ses débuts sur Please Please Me ? Il a eu tant de succès que l'on obligea le groupe à le faire chanter de nouveau. John et Paul ne se sont pas fait prier en composant pour lui I Wanna Be Your Man. Ringo soutient cette fois le rythme avec plus de subtilité que dans Boys. Il fait preuve de qualités qui pourraient en faire un chanteur "beat" de premier ordre.

"On ne peut pas évoquer cet excellent album sans s'attarder sur le Roll Over Beethoven de Chuck Berry. C'est un rock endiablé et George y fait l'une de ses rares apparitions vocales, en duo avec lui-même, pendant que les autres égayent cette joyeuse atmosphère en frappant des mains en rythme.

"S'il en reste encore pour détester les Beatles en Grande-Bretagne, je doute qu'ils puissent résister après une écoute de With The Beatles. C'est une réussite totale. J'irai même plus loin : s'il ne reste pas au sommet du classement dans le NME pendant au moins huit semaines, j'irais me promener dans les rues de Liverpool avec une pancarte 'Je hais les Beatles'" !

Alan Smith, NME, 15 novembre 1963

"Les titres vont de l'insouciant All My Loving – de loin le morceau le plus efficace et accrocheur – jusqu'au plaintif Till There Was You. Un grand album, avec des tempos variés et un style dépouillé qui place les Beatles au sommet de l'arbre du beat." – Melody Maker, 23 novembre 1963.

NOTES DE POCHETTE

Comment nos vilains garnements sont devenus sombres et tristes.





Le fruit de la réflexion du photographe Robert Freeman qui illustrait la pochette de *With The Beatles* deviendra une référence incontournable dans la photo pop. D'un coup, elle transformait ces souriants chevelus en musiciens classes et sérieux. Travaillant pour le Sunday Times, Freeman avait photographié Khrouchtchev au Kremlin. Il avait également collaboré au premier calendrier Pirelli. Mais c'étaient ses images en noir et blanc de John Coltrane, prises lors d'un festival de jazz à Londres, qui avaient convaincu les Beatles qu'il était l'homme de la situation.

La séance photo eut lieu à midi le 22 août 1963 au Palace Court Hotel de Bournemouth. Elle fut bouclée en une heure. Avec son fidèle Pentax SLR, équipé d'un téléobjectif de 180 mm, Freeman avait trouvé son bonheur dans la salle à manger de l'hôtel. "Il y avait un éclairage lumineux venant de la baie vitrée et un rideau marron très sombre pour créer un fond très obscur.", explique-t-il dans son livre A Private View. "Cela paraissait naturel de les photographier en noir et blanc avec les vêtements sombres qu'ils portaient." Compte tenu du format carré recherché, Freeman décida de "placer Ringo dans le coin en bas à droite, puisqu'il était le dernier à avoir rejoint le groupe. Il était aussi le plus petit, même s'il avait dû s'agenouiller sur un tabouret pour être à la bonne hauteur tout en étant à l'aise ! Qualifié de "trop radicale" par les responsables d'EMI et Brian Epstein (le groupe ne souriait pas), c'est George Martin qui a fini par convaincre de se servir de cette photo. Pourtant, Freeman reste critique : "L'impression s'est révélée plus sombre que ce que j'avais prévu et une grande partie de la qualité de textures des épreuves était perdue. La pochette finale ressemblait à quatre visages blancs dans une cave à charbon."

Lois Wilson

> "Not A Second Time encouragea le critique musical du Times à avancer des comparaisons avec Malher."

chanson d'un groupe féminin, le Devil In Her Heart des Donays. Quant à Ringo Starr, conformément à la tradition inaugurée par Boys sur Please Please Me, il avait droit à sa minute de gloire sur I Wanna Be Your Man. Paul et John avaient commencé à composer cette chanson avec à l'esprit le chant limité de leur batteur. Ils l'ont terminée dans un coin lors d'une séance d'enregistrement des Rolling Stones, répondant avec camaraderie à une demande de leur part. Le rythme trépidant à la Bo Diddley a toujours paru mieux convenir à Jagger & Co. De fait, leur version leur offrira leur toute première entrée dans le Top 20 anglais.

Il y avait, en réalité, un titre de Lennon et McCartney déjà disponible dès le début des séances du deuxième album. Hold Me Tight avait été essayée lors de la séance héroïque d'une journée du premier album, quelques mois plus tôt. La chanson n'avait pas été retenue et elle fut donc exhumée pour une nouvelle tentative. Malgré cela, elle laisse encore une impression de travail inachevé. C'est un petit rock efficace, mais le ton de Paul manque d'assurance, ses déraillements dans certains passages font partie des plus belles incongruités du catalogue officiel des Beatles. Les journées consacrées sans fin à de nouvelles prises n'étaient pas encore dans les moyens des Beatles. Avec un temps et un budget limités, même avec un personnage aussi pointilleux que George Martin, on appliquait le bon vieux proverbe : "C'est bien assez correct pour du rock'n'roll".

Quelques-unes des autres compositions seraient difficilement retenues dans une sélection des meilleures œuvres de Lennon et McCartney. Little Child est insipide et All I've Got To Do montre un Lennon en phase d'apprentissage à l'école Smokey Robinson ou Arthur Alexander. Not A Second Time ne figure pas parmi les plus grands morceaux des Beatles, mais, étrangement, elle poussa le critique musical du Times à saluer sa "cadence æolienne" et à avancer des comparaisons déconcertantes avec Malher. Judicieux ou non, ces commentaires inaugurèrent une génération d'esprits ouverts quant à la possibilité qu'une créativité artistique soit dissimulée sous un emballage pop.

Les perles à ajouter au trésor de John et Paul sont It Won't Be Long et All My Loving. L'une et l'autre sont caractéristiques de leur auteur respectif : l'urgence et la pression dans la chanson de

Ensuite, nous envahissons l'Amérique : à la veille de la sortie de With The Beatles (Londres, 18 novembre 1963).

Lennon ("Tu reviens à la maison, tu reviens à la maison !") et l'optimisme et le réconfort dans celle de Paul ("Je ferai comme si j'embrassais ces lèvres qui me manquent"). S'ils progressaient au niveau mélodique et harmonique, leurs idées de paroles étaient encore taillées sur mesure. Ils avaient compris l'efficacité des pronoms personnels et des histoires banales (Love Me Do, From Me To You, She Loves You), montrant qu'ils étaient conscients de la sensibilité des auditeurs radio aux dédicaces du style "tu me manques, chéri(e)".

Entre la fin des séances et la sortie de l'album, les quotidiens britanniques inventèrent un nouveau mot, Beatlemania, pendant que la Reine et ses courtisans étaient priés "de secouer leur quincaillerie" lors de la prestation des Beatles au Royal Command Performance. Moins d'une semaine après la sortie de *With The Beatles*, les garçons envoyèrent un I Want To Hold Your Hand qui annonçait que la reddition des États-Unis était imminente. Mais, pour l'heure, tout ce qui comptait dans chaque foyer britannique était d'acquérir un exemplaire de l'album. Il allait si bien avec le nouvel électrophone stéréo qui avait remplacé le vieux gramophone à manivelle. Et cette belle pochette, étrangement austère, indiquait que l'on pouvait s'attendre à quelque chose de plus sombre et profond de la part de ses sympathiques jeunes garçons. Leurs quatre visages, à moitié éclairés, accrochés comme de nouvelles planètes dans un espace noir comme l'encre, semblant porteurs de merveilleuses promesses.





JEU D'ENFANT

Il aurait souhaité que Ringo soit le chanteur, mais Billy Childish aime encore *With The Beatles*.

"J'ai entendu pour la première fois les Beatles lorsque j'avais quatre ans. Avant, il n'y avait eu que Dusty Springfield ou des horreurs dans le genre. Je suis resté scotché devant la télé alors qu'ils jouaient She Loves You. Après, mon frère et moi sommes allés les mimer devant la glace. À cette époque, les Beatles étaient encore fans d'un style de musique, plutôt que fans d'eux-mêmes. You've Really Got A Hold On Me est exemplaire. La version de Money est bonne et George s'en sort bien sur Roll Over Beethoven. George est mon Beatle préféré. J'aime Till There Was You, cela convient mieux à McCartney que les merdes disco ultérieures de Sir Paul.

"Il semblait que les Beatles pouvaient façonner n'importe quoi dans leur style. Écoutez-les sur le Live ! At The Star-Club, dans leur version de Marlene Dietrich, Falling In Love Again... I Wanna Be Your Man aurait été meilleur avec sa rythmique à la Bo Diddley. Pour agacer les fans des Beatles, je suggère qu'ils auraient dû sortir Ringo de derrière sa batterie pour en faire le chanteur du groupe. Confier une mission à la personne la moins qualifiée et accentuer le côté punk-rock !

"It Won't Be Long et All My Loving sont agréables et rapides sans dégénérer en enfer total. Les Beatles laissaient croire qu'on pouvait y arriver avec une guitare-jouet et une perruque en plastique, avec l'impression de faire partie de quelque chose de plus excitant. Une grande influence pour forger mon propre style, tout comme le punk à partir de 1977. En 1965, notre voisine, Big Caroline (11 ans), est allée voir les Beatles jouer à Canterbury. Pour des raisons inexplicables, mes parents ne m'avaient pas permis d'y aller. Je ne leur ai jamais pardonné."

Joe Cushley

Tranches de vie

Lorsqu'il photographie les Beatles pour la première fois, Terence Spencer est invité par John Lennon à les rejoindre en tournée. Il révèle à Lois Wilson l'histoire de certaines photo

"'Tu n'es qu'un emmerdeur. Je ne peux pas te voir !' Ce sont les premiers mots que John Lennon m'a adressés", raconte le photographe Terence Spencer. "Puis il a ajouté : 'Si les Beatles t'intéressent tellement, tu n'as qu'à venir à Liverpool et tu nous verras tels qu'on est.' Je n'avais pas besoin de plus d'incitation. Je n'ai pas quitté le groupe pendant les quatre mois suivants."

L'histoire se passe en novembre 1963. Spencer vient de rentrer d'Amérique où il a pris des photos pour le magazine Life. C'est sa fille de 13 ans, Cara, qui lui a fait découvrir le groupe ("Au début, j'ai cru qu'elle parlait d'une invasion d'insectes !"). Ne voulant pas être en reste, il part avec le chauffeur de Life et l'assistant photographe Frank Allen à Bournemouth où les Beatles jouent au Winter Gardens. "Au départ, j'ai eu du mal à m'infiltrer dans leur cercle, mais au bout de deux jours, je me suis mis à faire partie de leurs vies. On s'est très vite bien entendu. Ils ne remarquaient même plus que je les prenais en photo."

Spencer sait s'adapter à de nouvelles situations. Pilote de chasse pendant la Seconde Guerre mondiale, il a été prisonnier à deux reprises et détient le record authentifié du saut en parachute à l'altitude la plus basse. Par comparaison, photographier les Beatles est aisé. Mais convaincre Life de l'intérêt de l'article l'est moins. "Les Beatles n'étaient pas encore célèbres aux États-Unis et le rédacteur en chef m'a accordé deux pages à contrecœur. Puis ils se sont produits au Ed Sullivan Show et sont devenus un tel phénomène qu'ils ont eu droit au plus gros article people jamais publié dans le magazine – 8 pages – ainsi qu'à la couverture."

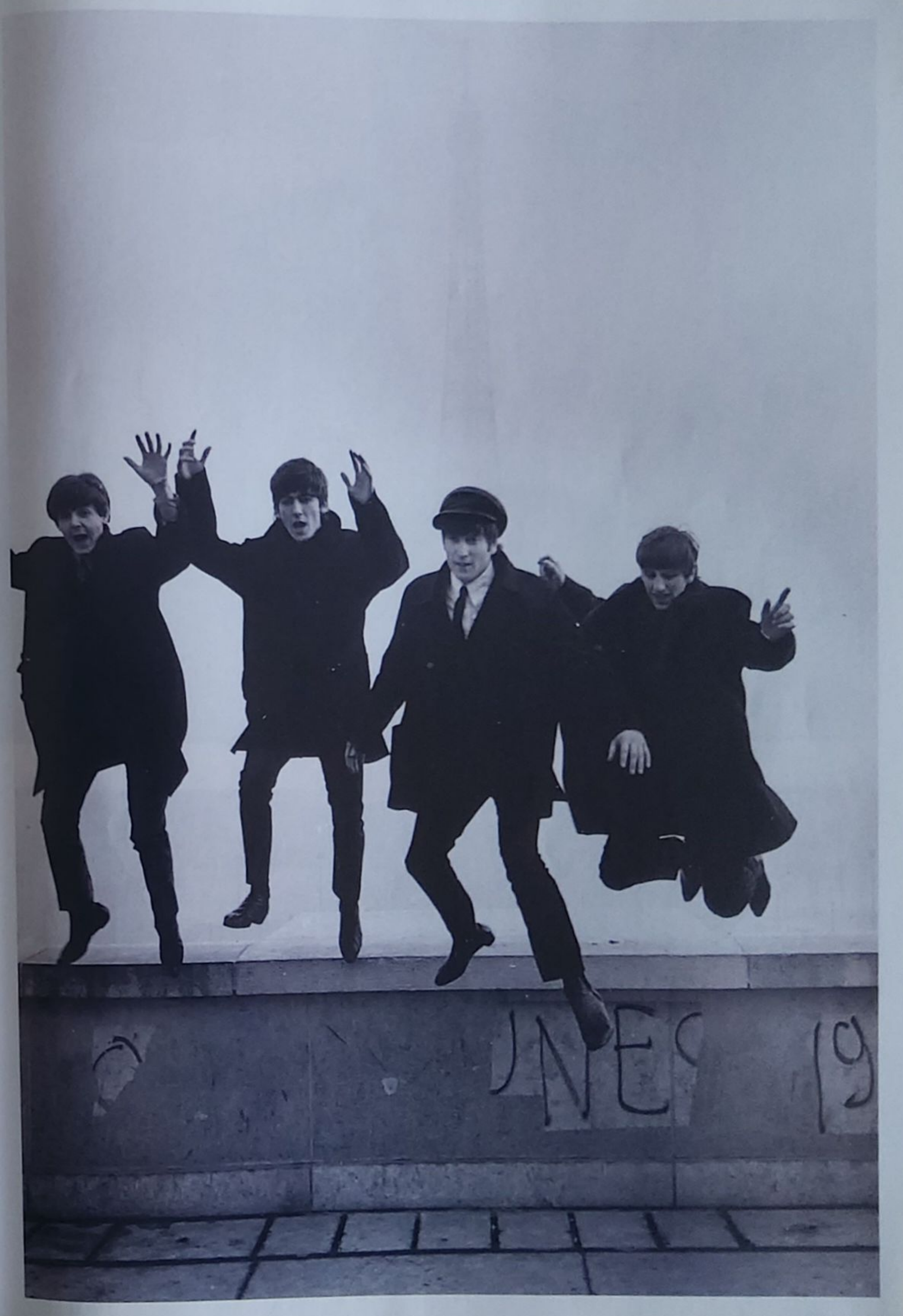


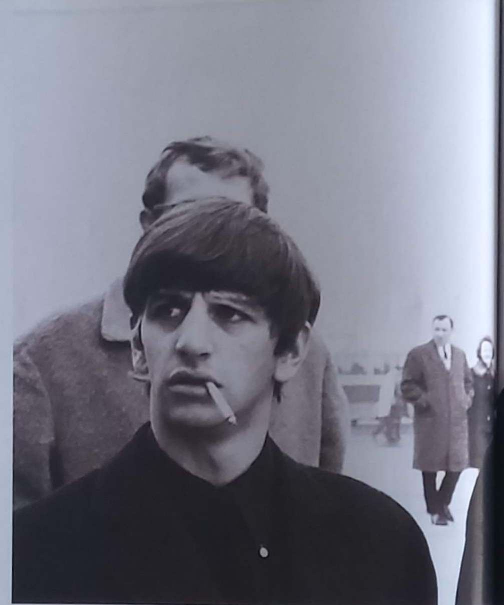
▶ **THE BEATLES PARIS, JANVIER 1964**

"C'est l'une des rares photos où j'ai fait poser le groupe et je dois dire qu'ils détestaient ça. Mais Life a insisté pour avoir en couverture un portrait des quatre Beatles pendant leur voyage à Paris. En regardant bien, on distingue la Tour Eiffel dans le fond. Les Beatles ont aimé séjourner en France : ils n'étaient pas encore des stars et pouvaient se balader sans être reconnus, faire du tourisme et loger dans des hôtels chics. En Angleterre, ils étaient si célèbres qu'ils se sentaient emprisonnés."

◀ **JOHN ET COMPAGNIE LONDRES, NOVEMBRE 1963**

"John se prélasse quelque part en coulisses. Pour chasser l'ennui entre deux concerts, le groupe invitait des amis. Comme leurs fans les suivaient partout, ils ne pouvaient pas mettre le nez dehors et devaient se cacher du public. L'actrice Sandra Caron et Brian Epstein sont aussi dans la pièce. Vous voyez comme ils ont l'air de s'ennuyer? Ils jouaient aux échecs au Scalextric ou avec des trains électriques pour passer le temps."







**▶ THE BEATLES
PARIS, JANVIER 1964**

"Je voulais capturer ce moment. Quatre amis qui se relaxent et se promènent dans la ville. Les Beatles se déplaçaient toujours ensemble. C'étaient de vrais amis. Là, ils sont de sortie pour la journée avec leur attaché de presse, Brian Somerville, et leur road manager, Mal Evans. J'ai pris la photo par surprise. Ils ne prêtaient déjà plus attention à mon appareil, mais je veillais à ne pas utiliser de flash, même s'il n'y avait pas de lumière. Je ne voulais pas attirer leur attention."





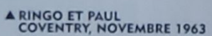
**◀ THE BEATLES
NOVEMBRE 1963**

"C'est vraiment surprenant, mais malgré leur statut de stars, les Beatles se maquillaient et se coiffaient eux-mêmes. En coulisses, ils se préparaient toujours tous les quatre en plaisantant. Ils n'utilisaient pas grand-chose, juste un peu de poudre pour atténuer l'éclat des projecteurs."

**◀ RINGO ET JOHN
LONDRES, DECEMBRE 1963**

"Ringo et John jettent un œil à la scène avant leur série de concerts de Noël à l'Astoria de Londres. Je me suis accroupi sur le côté du plateau pour prendre la photo. John porte des lunettes noires même si on est à l'intérieur et qu'il fait sombre. Les shows ont eu lieu entre le soir de Noël et le 11 janvier. C'était spectaculaire. Les filles hurlaient. Elles avaient réellement des orgasmes et les secouristes devaient se tenir prêts à intervenir quand certaines s'évanouissaient dans l'excitation. Je n'ai jamais rien vu de tel."





**▲ RINGO ET PAUL
COVENTRY, NOVEMBRE 1963**

"Ils fumaient tout le temps. Pas de l'herbe, juste du tabac. Ça passait le temps. Ils ne buvaient pas beaucoup non plus. Je ne les ai jamais vus saouls. Ils préféraient le thé et le Pepsi-Cola. C'étaient des garçons bien élevés, à l'inverse des Rolling Stones qui cultivaient une image de rebelles. Ils regardaient aussi beaucoup la télévision. Pendant tout le temps que j'ai passé avec eux, ils n'ont pas écouté de musique. Je crois qu'ils n'avaient même pas de tourne-disques avec eux."

**▲ JOHN
COVENTRY, NOVEMBRE 1963**

"John est seul en coulisses à Coventry. Je l'ai totalement pris au dépourvu en l'interpellant. En regardant de près, on remarque qu'il porte son appareil photo autour du cou. Pour se distraire, ils s'étaient offert des appareils comme mon Nikon 35 mm et je leur ai appris à bien s'en servir. Comme il leur était impossible de faire un pas dans la rue, ils ont envoyé leur road manager les acheter et rapidement, ils se sont mis à la photo. Ils mitraillaient tout : eux, leurs amis, moi. Et comme je laissais mon matériel traîner, ils s'amusaient avec. Certains de ces clichés ont pu être pris par les Beatles eux-mêmes."

▲ RINGO ET LA POLICE
LONDRES, DECEMBRE 1963

"Les Beatles ne pouvaient pas se déplacer sans une escorte policière. Même s'ils n'étaient plus libres de leurs mouvements, ils tiraient partie de la situation et trouvaient le moyen de s'amuser. Sur cette photo, ils viennent juste de finir un de leurs shows de Noël à l'Astoria. Après le concert, trois policiers ont sauté sur scène, attrapé Ringo, l'ont soulevé et l'ont porté jusqu'en coulisses pour lui faire une farce. Ringo s'est vengé en les arrosant de centaines de petits bouts de papier. 'Il neige !' criait-il."



▶ GEORGE AND JOHN
LONDRES, NOVEMBRE 1963

"Par le biais de toutes ces images, je voulais montrer qui étaient vraiment les Beatles : en résumé, quatre garçons sains, gentils, agréables. Voilà ma photo préférée. Je crois qu'elle saisit bien leur innocence et leur humour à l'époque. John était le plus drôle, mais il pouvait aussi se montrer très mordant. C'était difficile pour eux de rester confinés en coulisses aussi longtemps avant un spectacle. Ils devaient trouver des distractions. Bien sûr, ils faisaient semblant de se couper les cheveux. Ils avaient leur propre coiffeur et un tailleur qui s'occupaient de leurs costumes."

▲ **THE BEATLES**
PARIS, JANVIER 1964

"Quand les Beatles sont allés à Paris, ils ont emmené leur Austin Princess. Ici, ils quittent un hôtel et sont poursuivis par des chasseurs d'autographes. Je suis dans la voiture derrière la leur – une limousine Mercedes – avec Frank Allen des Searchers. J'ai pris la photo depuis le siège avant droit en plaquant la lentille contre le pare-brise pour éviter les reflets. Parfois, John jouait de la guitare dans la voiture, mais là, je ne pense pas que ce soit le cas."



◀ **BRIAN EPSTEIN**
MANCHESTER, NOVEMBRE 1963

"Brian était un joueur invétéré. J'ai dû prendre cette photo en cachette parce que ce n'est pas permis dans les casinos. Au moment où j'allais partir, le directeur est venu et m'a dit : 'J'ai intérêt à avoir un exemplaire du cliché que vous venez de prendre.' Il n'était pas en colère, mais il m'avait repéré grâce à l'une des caméras placées au-dessus des croupiers pour les surveiller. Je me servais d'un petit SP Nikon, qui est assez proche d'un Leica, avec un obturateur très silencieux. Je l'ai glissé sous ma veste pour entrer."

23 Brève séance d'enregistrement à Abbey Road puis départ en Suède pour une première tournée à l'étranger

24 Après une rencontre avec la presse à l'Hotel Continental, les Beatles donnent un concert live à la radio aux Karlaplanstudion de Stockholm.

25 La tournée suédoise continue au Nya Aulan à Karlstad.

27 Trois concerts la même journée au Lorensberg Circus de Gothenburg

29 Brian Epstein conclut un accord avec United Artists pour le premier film des Beatles. Pendant ce temps, le groupe joue au Sporthallen d'Eskilstuna.

30 La tournée s'achève au Narren-teatern de Stockholm.

31 À l'aéroport d'Heathrow, des milliers de fans hurlants accueillent les Beatles.

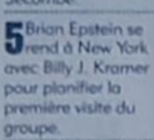
NOVEMBRE 63

1 Les Beatles commencent leur première tournée anglaise en vedette à l'Odeon Cinema de Cheltenham.

2 Suite de la tournée au City Hall de Sheffield.

3 Le groupe joue à l'Odeon Cinema de Leeds (à droite).

4 Les Beatles participent à la Royal Variety Performance au Prince Of Wales Theatre de Londres, aux côtés de Tommy Steele, Marlene Dietrich, Joe Loss & His Band, Buddy Greco et Harry Secombe.



5 Brian Epstein se rend à New York avec Billy J. Kramer pour planifier la première visite du groupe.

7 Les Beatles partent en Irlande pour un show à l'Adelphi Cinema de Dublin.

8 Concert au Ritz de Belfast.

12 Paul McCartney s'effondre, victime d'une grippe intestinale, pendant les répétitions d'un spectacle au Guildhall de Portsmouth.

13 La tournée continue à l'ABC Cinema de Plymouth.

18 Les Beatles reçoivent plusieurs disques d'argent chez EMI House à Londres.

20 Nouveau passage à l'ABC Cinema de Manchester. Des extraits du concert sont filmés pour Beatles Come To Town, un bulletin d'actualité Pathé News.

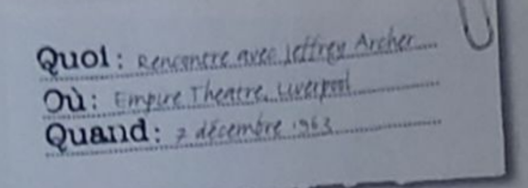
22 Le deuxième album, *With The Beatles*, sort en Angleterre.

25 Aux Granada Studios de Manchester, le groupe passe l'après-midi à être filmé pour Scene At 6:30 et est interviewé avec Ken Dodd par Gay Byrne.

26 Suite de la tournée au Regal de Cambridge.

29 Les Beatles sortent I Want To Hold Your Hand/This Boy, leur premier single à atteindre des préventes de plus d'un million d'exemplaires. Le groupe joue à l'ABC Cinema d'Huddersfield.

30 Spectacle à l'Empire Theatre de Sunderland. En coulisses, ils rencontrent l'aspirant politicien Jeffrey Archer qui les persuade de poser pour un appel aux dons pour Oxfam.



CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Quand Jeffrey Archer obtient que les Beatles posent avec une affiche d'Oxfam, il déclenche l'une des plus grandes opérations de charité de 1963. Par Johnny Black.

DYNAMIQUE, BEAU GARÇON, LE (soi-disant) étudiant de premier cycle et président du club d'athlétisme d'Oxford, Jeffrey Archer, a un avenir prometteur. Débordant d'énergie, il n'est jamais à court d'idées. Vers la fin de 1963, Jeffrey se charge de réunir des fonds pour Oxfam (équivalent anglais d'Emmaüs – NDT) de la part d'Oxford. Sa mission : collecter un million de livres sterling. Il sait bien sûr comment procéder. Il va obtenir le parrainage des Beatles. Le fait qu'il ne les connaît pas et n'ait aucun contact avec quiconque de leur entourage, même le plus lointain, ne le décourage pas. Il va trouver une solution.

La visite à Oxford de Geoffrey Parkhouse, correspondant des universités pour le Daily Mail, lui offre un point de départ. Archer le coince et lui fait part de son idée, suggérant le concours du Mail. Il tombe à pic. Tous les journaux du pays cherchent de nouveaux angles pour parler des Beatles et participer à leur première opération de charité est assez irrésistible.

En rentrant à Londres, Parkhouse présente le projet à ses patrons qui s'avèrent très intéressés, à condition qu'Archer fournisse des preuves de l'engagement des Beatles. Ce qu'il n'a pas, évidemment.

Toujours confiant, il contacte leur attaché de presse, Brian Sommerville. Jusqu'à présent, son patron, Brian Epstein a refusé poliment mais fermement que les Beatles s'engagent dans une cause, redoutant d'être submergé par les demandes. Mais Archer a de la chance. Epstein est en Amérique et, après un refus initial, il obtient une minuscule concession de Sommerville. Si Jeffrey se rend à l'Empire Theatre de Liverpool le 7 décembre, il obtiendra peut-être un autographe des Beatles.

Il ne lui en faut pas plus. À l'heure dite, Archer se présente à l'Empire et est conduit devant les Beatles. Aussi génial que culotté, il déroule une bannière d'Oxfam et leur remet des tirelires. Avant qu'ils puissent réfléchir, un photographe de la Press Association immortalise la scène.

"On ne savait pas qui c'était", se souvient Tony Bramwell, l'assistant du groupe à l'époque. "C'était une journée particulièrement chargée, avec un spectacle pour le fan-club à l'Empire dans l'après-midi, un passage dans Juke Box Jury et un concert le soir à l'Odeon. Quelque part au milieu de tout ça, la photo avec Archer a été prise. Les Beatles avaient l'habitude qu'on les fasse poser avec le maire, le chef de la police. Et si quelqu'un leur collait dans les mains une affiche d'Oxfam et des tirelires, ils posaient aussi. Mais ça ne signifiait pas qu'ils avaient accepté de participer à une collecte."

Pour Archer, c'est suffisant. Grâce à la photo, il peut convaincre Oxfam et le Daily Mail qu'il a l'accord du groupe. Et sur sa lancée, il utilise ses talents pour persuader l'ancien premier ministre, Harold Macmillan – qui se trouve être le Chancelier de l'Université d'Oxford – de participer aussi à cette campagne.

Lorsque le Daily Mail publie l'article avec la photo "prouvant" l'implication des Beatles, Brian Epstein saute au plafond. Rien n'a été signé ou convenu, mais il est conscient de l'inévitable mauvaise publicité que subiront ses garçons s'ils ont l'air d'abandonner une cause aussi valable.

À contrecœur, il trouve un accord avec Oxfam pour que les Beatles ne fassent que le minimum nécessaire.

Pendant tout le mois de décembre 1963, le Daily Mail soutient Oxfam et, au début de la nouvelle année, la cible du million de livres est en vue. Un des hauts responsables de l'organisation, Richard Exley, notera plus tard qu'Archer "avait forcé l'entrée et rapporté beaucoup d'argent et, à mon avis, avait légèrement exagéré les choses. Les Beatles n'ont rien foutu… Ils se sont contentés de tenir une affiche et de dire : 'Grande cause, les gars'."

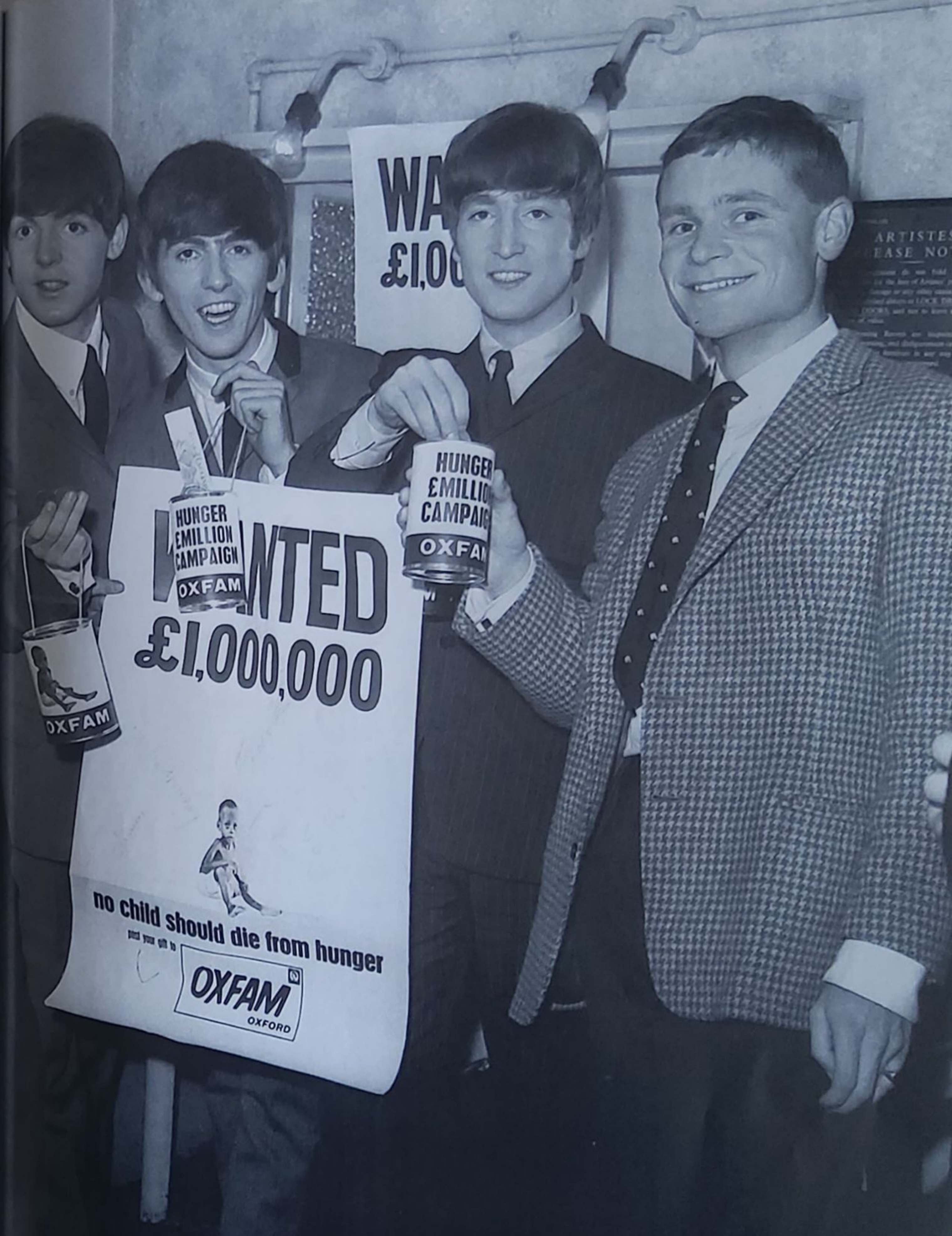


Paul et George frayent avec Archer au Brosenose College, Oxford, 1964.

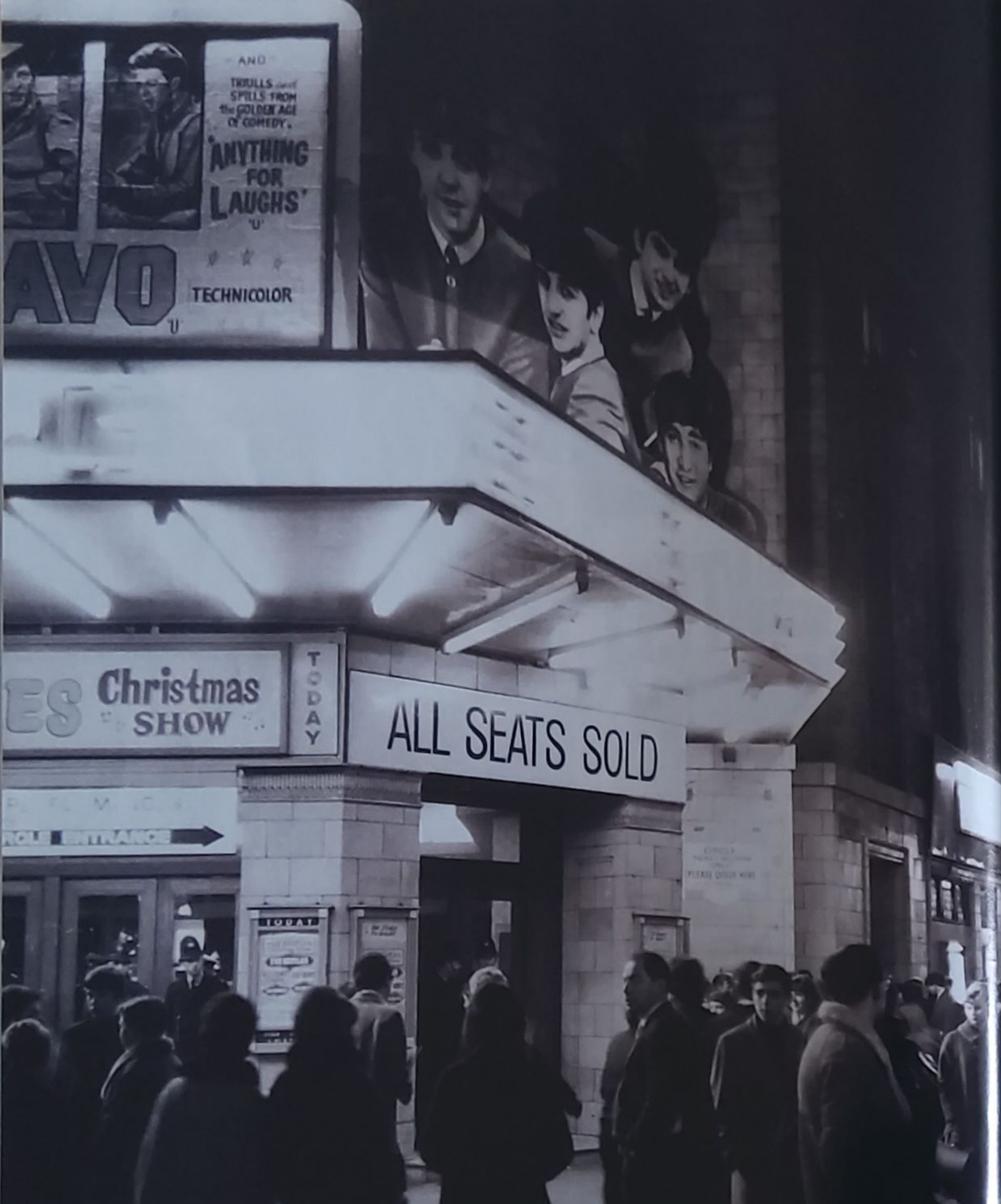
> **"Il me fait l'effet d'être un mec assez sympa, mais c'est le genre à mettre ta pisse en bouteilles et à la vendre."** Ringo Starr

Mais l'histoire n'est pas tout à fait terminée. Epstein a promis que le groupe dînera avec Harold Macmillan à Londres et remettra un poster signé au gamin qui aura récolté le plus d'argent pour Oxfam. Mais des engagements aux États-Unis les empêchent de s'y rendre. À la place, ils donnent l'affiche lors d'un dîner au Brasenose College d'Oxford le 5 mars 1964, pendant une pause dans le tournage de A Hard Day's Night.

C'est le moment que choisit un Beatle pour exprimer ses sentiments au sujet d'Archer. L'auteur et animateur Sheridan Morley est alors étudiant à Oxford et se souvient : "Je suis allé à ce dîner. Pendant la soirée, je me suis retrouvé aux toilettes à côté de Ringo Starr. Il m'a demandé si je connaissais ce mec, Jeffrey Archer. J'ai dit que tout le monde à l'université essayait de le cerner. Et Ringo a répliqué : 'Il me fait l'effet d'être un mec assez sympa, mais c'est le genre à mettre ta pisse en bouteilles et à la vendre'."



Non, John, ne fait pas ça ! Jeffrey Archer saute sur l'occasion pour obtenir sa photo avec les Beatles dans les coulisses de l'Empire de Liverpool, le 7 décembre 1963.



C'est mieux qu'une pantomime : l'Astoria à Londres accueille en 1963 le show de Noël des Beatles.

Quoi : Le show de Noël des Beatles
Où : L'Astoria, Finsbury Park
Quand : 24 décembre 1963

MIRACLE DE NOËL

En 1963, les Beatles décident d'offrir un petit cadeau à leurs fans sous la forme d'un show de Noël. Ils le regretteront vite. Par Chris Hunt.

TOUT EN HAUT DU FRONTON DE l'Astoria à Finsbury Park, quatre visages géants des Beatles sourient aux filles déchaînées. En ce 24 décembre 1964, les rues sont bloquées pour la première du show de Noël des Beatles. Depuis deux heures environ, John, Paul, George et Ringo sont entrés furtivement dans le théâtre pour éviter le chaos que leur arrivée aurait provoqué peu avant le spectacle.

Dans leur loge, les Barron Knights, un des groupes de première partie, regardent par la fenêtre et sont stupéfaits. Les rues alentour sont embouteillées à perte de vue. Un énorme panneau "complet" au-dessus de l'entrée indique la popularité du groupe : les 100 000 sièges se sont vendus en quelques jours.

Pour consolider la position des artistes de l'écurie NEMS au sein du show-biz anglais, Brian Epstein a des vues sur le cinéma, la télé et sur la pantomime, fleuron du divertissement familial britannique. Le soir où Epstein fait participer Gerry & The Pacemakers à sa coproduction de Babes In The Wood au Hanley Gaumont, les Beatles se lancent dans ce qu'ils pensent être une alternative au show de Noël traditionnel. "Quelque chose de différent", ont-ils répondu quand Brian leur a demandé leurs idées. "Des sketches, des trucs de ce genre."

"L'idée de faire une pantomime nous déplaisait", expliquera George l'année suivante. "Alors on a conçu notre propre show comme un concert pop, mais avec des déguisements, histoire de rigoler..."

Voulant que les fans en aient pour leur argent, Epstein demande à un vétéran du genre d'ajouter des détails aux esquisses du groupe. "Je change le concept de la pantomime", annonce courageusement le metteur en scène Peter Yolland alors qu'il entreprend de concocter le plus de gags visuels dans le très bref délai de préparation à sa disposition.

"Les Beatles n'ont jamais aimé répéter", explique l'attaché de presse Tony Barrow. "Ça n'a pas posé de problème pour les chansons, mais le fait qu'ils soient si mauvais pour interpréter les sketches était un plus pour le spectacle : c'était du chaos organisé et le résultat était vraiment hilarant."

Les Beatles apparaissent sur scène entre les artistes invités – les Barron Knights, les Fourmost, Tommy Quickly, Billy J. Kramer & The Dakotas, Cilla Black – jouant leurs sketches "comiques" avec raideur et un charme made in Liverpool. Un mélodrame victorien, une histoire de docteurs : quoi qu'ils fassent, qu'ils soient ou non au point, ils sont accueillis par une hystérie incontrôlable. "Soyons honnêtes, dit Paul McCartney, ils auraient rigolé si on avait lu l'annuaire de Liverpool."

Si leurs bonnes blagues sont populaires, rien n'est comparable à l'accueil que reçoit leur set rock'n'roll final. Rolf Harris est bien placé pour subir chaque soir ce mur de son : en tant qu'animateur du show, il joue avant les Beatles pendant que leur matériel est mis en place derrière le rideau. "Après mon numéro, je disais : 'Hier soir, personne n'a entendu un mot de ce que chantaient ces garçons et c'est du gâchis parce qu'ils sont vraiment fantastiques. Jetez une oreille à la musique fabuleuse des Beatles'", se souvient Rolf. "Mais une clameur s'élevait et durait pendant la totalité de leur concert. Ils auraient pu faire semblant de jouer : on n'entendait pas une seule note."

Baissant la tête pour éviter les *jellybeans* qui pleuvent sur eux dans la lumière aveuglante des projecteurs, les Beatles commencent par Roll Over Beethoven. Précisément 25 minutes plus tard, alors que les derniers accords de Twist And Shout résonnent dans l'auditorium, ils sont déjà partis, "sinon ils n'auraient jamais pu sortir", explique Rolf.

"La grande astuce consistait à les faire quitter le théâtre avant la fin de l'hymne national", raconte Barrow. "Le public restait là, à scander 'On veut les Beatles' qui, à ce moment-là, étaient déjà en voiture."

Après le succès de la première soirée, les membres de l'équipe, venus de Liverpool – tous exceptés Rolf et les Barron Knights –, prennent un avion privé, affrété par Epstein pour 400 livres et rejoignent leurs familles. Le 26 décembre, le 'chaos organisé' recommence jusqu'à la trentième et dernière représentation, le 11 janvier 1964, jour où I Want To Hold Your Hand entre dans les charts américains.

Alors qu'ils seront numéro 1 aux USA d'ici quelques jours, les Beatles sont en droit de se demander si ce genre de spectacles les sert vraiment en tant que groupe de rock sérieux. "Au fil des représentations, je crois qu'ils ont réalisé que ce n'était pas leur truc", remarque Pete Langford des Barron Knights. "Ils voulaient être des auteurs-compositeurs et des pop stars, pas des acteurs."

Brian Epstein réussit à engager le groupe pour 38 représentations à l'Hammersmith Odeon pour Another Beatles Christmas Show en décembre 1964. Mais le 2 août 1965, lorsqu'il cite les artistes NEMS qui participeront à la pantomime cette année – Cilla Black (le petit chaperon rouge), Gerry & The Pacemakers (Cendrillon) et Billy J. Kramer & The Dakotas (la Mère l'oie) –, il ne mentionne pas les Beatles.

Deux semaines plus tard, lors d'une conférence de presse à Toronto, on demande au groupe s'il donnera un troisième spectacle de Noël.

"Demandez à M. Epstein", lance Lennon.

"M. Epstein organisera peut-être un M. Epstein Christmas Show", ajoute George.

Pour les Beatles, l'époque du divertissement familial est révolue. Le rock'n'roll prend de nouvelles directions. Et le rock oubliera les groupes qui resteront bloqués à l'ère de la pantomime cette année-là.

PHOTOS : TERENCE SPENCER, PICTORIAL PRESS

DÉCEMBRE 63

1 Les Beatles jouent au De Montfort Hall à Leicester.

2 Enregistrement d'une apparition dans le Morecambe & Wise Show à l'Elstree Studio Centre à Borehamwood. Le groupe donne un concert de charité au Grosvenor House Hotel de Park Lane.

6 Le premier disque de Noël des Beatles arrive chez les membres du fan-club anglais.

7 À Londres, les Beatles participent à Juke Box Jury et forment à eux seuls le panel. I Want To Hold Your Hand devient disque d'argent.



12 Les Beatles deviennent les premiers à se chasser eux-mêmes des charts anglais lorsque I Want To Hold Your Hand remplace She Loves You. Ils jouent à l'Odeon Cinema de Nottingham.

14 Concert pour le fan-club au Wimbledon Palais.

15 Les Beatles tournent un épisode spécial Liverpool de Thank Your Lucky Stars aux Alpha Television Studios de Birmingham.

17 Un live est enregistré pour l'édition de Noël de l'émission Saturday Club sur radio BBC au Playhouse Theatre de Londres.

18 Enregistrement d'un show spécial Beatles de deux heures, From Us To You, au Paris Studio de la BBC à Londres.

20 Dans le référendum annuel des lecteurs du NME, les Beatles gagnent dans les catégories Groupe vocal mondial et Groupe vocal britannique.

21 Un concert au Gaumont Cinema de Bradford est décrit par Peter Jones du Record Mirror comme "un désastre". Il s'agit en fait d'une répétition en costume pour le show de Noël.

22 La deuxième répétition en costume à l'Empire de Liverpool est nettement meilleure.

23 Première diffusion sur radio Luxembourg d'une nouvelle série de 15 minutes, It's The Beatles.

24 Premier spectacle de Noël des Beatles à l'Astoria Cinema de Finsbury Park à Londres.



25 Les Beatles rentrent en avion à Liverpool (ci-dessus) pour passer le jour de Noël avec leurs familles.

29 Le critique musical du Sunday Times, Richard Buckle, décrit Lennon et McCartney comme "les meilleurs compositeurs depuis Beethoven".



En 1964, les Beatles explosent tous les records dans le monde entier. Ils apparaissent dans leur premier film, A Hard Day's Night, et exportent la Beatlemania aux États-Unis.



L'un était bruyant, passionné, sardonique. L'autre était affable, ambitieux et optimiste. Ensemble, la formidable association de compositeurs que formaient Lennon et McCartney a lancé une révolution qui a changé à jamais la culture populaire. Par Ian McDonald.

Entente cordiale

Le mardi 10 septembre 1963, lorsque le tandem Lennon et McCartney a fait son entrée dans le Studio 1, un club de jazz sur Great Newport Street (Londres), ils ressemblaient à "deux businessmen, dans leurs costumes et leur pardessus sombres" (James Phelge, un ami des Rolling Stones). Selon Andrew Loog Oldham, le comanager des Stones qui venait à peine de rencontrer les deux hommes dans la rue, qui l'avaient salué comme un ancien camarade, "John et Paul avaient l'air resplendissants dans leurs costumes trois pièces à quatre boutons de chez Dougie Milling. Avec Paul dans un ton plus léger et John dans une nuance plus foncée, ils proposaient une variation très chic de la veste Ted classique, agrémentée par un col en velours noir, des poches très fines, le tout associé à des pantalons étroits".

PHOTOS: JANE BOWN/CAMERA PRESS

A au milieu de l'enregistrement de *With The Beatles*, les Beatles avaient déjà trois hits à leur actif, le numéro 1 du moment étant She Loves You. Ils profitaient du confort que leur procurait la Beatlemania et, selon les critères du show-business, ils étaient un groupe majeur qui avait eu l'honneur d'être invité à un déjeuner du prestigieux Variety Club au Savoy. Dans moins d'un mois, ils allaient apparaître en haut de l'affiche lors du Sunday Night de ATV, au London Palladium, la célébration officielle d'un phénomène national baptisé Beatlemania.

Les Stones écoutèrent respectueusement Lennon et McCartney qui finissaient d'écrire I Wanna Be Your Man, avant que Brian Jones ne vienne ajouter une partie de guitare slide. Après quoi les deux Beatles aux costumes hors de prix s'en allèrent, telles deux stars reconnues descendues un court instant du firmament pour donner un coup de pouce à des copains de tournée qui n'avaient pas encore eu leur heure de gloire. Les Stones enregistrèrent I Wanna Be Your Man et se placèrent en douzième position du classement britannique, une étape importante de leur carrière, avant qu'elle n'explose avec Not Fade Away.

La caution Lennon/McCartney était alors amicale. Compositeurs à succès reconnus, ils formaient une équipe à plus d'un titre : meilleurs amis et musiciens se respectant. Pourtant, quelques années auparavant, la loyauté de Lennon était encore partagée avec son camarade de l'école d'art et ancien Beatle Stuart Sutcliffe. Lennon, qui était de deux ans plus proche de Sutcliffe que de McCartney, admirait le talent de son ami dans le domaine des beaux-arts et sa classe inspirée des existentiels. McCartney n'avait pas d'équivalent à ces deux qualités et ne pouvait manquer de paraître comme un gamin. Pourtant, le lien musical entre Lennon et McCartney était très fort depuis leur toute première rencontre à la fête de Woolton, le 6 juillet 1957. Ils avaient tous deux écrit, ou essayé d'écrire, des chansons dans les cinq années précédentes. La musique était ce qui, finalement, comptait le plus pour Lennon. Quoi qu'il en soit, lorsque Sutcliffe est mort, le 10 avril 1962, le dernier obstacle qui pouvait empêcher Lennon de s'impliquer totalement dans sa collaboration avec McCartney venait de disparaître.

La signature Lennon/McCartney n'était toutefois pas vraiment opérationnelle en avril 1962. Une liste de premières chansons des Beatles, envoyée par Epstein à George Martin le 6 juin 1962, comprenait des compositions originales de Lennon et McCartney sous le nom de leur auteur respectif plutôt que comme le résultat d'une collaboration (McCartney : Love Me Do, P.S. I Love You, Like Dreamers Do, Love Of The Loved ; Lennon : Ask Me Why, Hello Little Girl). Les crédits furent finalement attribués au tandem sur l'album *Please Please Me*, lors de sa sortie le 22 mars 1963, dans l'ordre "McCartney/Lennon". Lennon/McCartney ne finit par être adopté qu'à partir du quatrième simple She Loves You (23 août 1963). C'était à la veille de la rencontre entre le duo et les Stones au club Studio 51, avant de leur offrir I Wanna Be Your Man. Dans le livre Many Years From Now de Barry Miles (1997), McCartney se plaint de n'avoir jamais compris pourquoi "Lennon/ McCartney" semblait mieux que "McCartney/Lennon", mais il n'a rien dit de la façon dont le crédit a été modifié en août 1963.

Dans leurs premières apparitions en public, les Beatles semblaient dirigés par Lennon, le plus imposant physiquement et le plus bruyant de la bande. Il a toujours vu les Beatles comme sa création, dans la mesure où c'est lui qui avait fondé le groupe de base, avant de convaincre McCartney de se joindre à lui. La disposition du groupe sur scène était tout aussi symbolique, avec Lennon seul à son micro sur la droite et McCartney à gauche, partageant un micro avec Harrison. Depuis les tout débuts, Lennon chantait les véritables appels à l'émeute qui finissaient les concerts, Twist And Shout et Money. Il y avait bien plus qu'un vague sentiment subliminal pour laisser croire à Lennon, son entourage et les Beatles qu'il était de façon plus ou moins avouée le leader du groupe au cours de ses premières années. Cela changea à partir de *With The Beatles*, lorsque la créativité de McCartney fut mise en valeur sur All My Loving. Une vision plus équilibrée des deux



Unis hanche contre hanche : Paul et John en Allemagne en 1963.

partenaires s'ensuivit, mais il était trop tard pour changer le crédit qui donnait la priorité à Lennon.

En revenant au mois d'avril 1962, ce que l'on connaît des fruits de la collaboration qui allait prendre le nom de Lennon/McCartney était inégal, bien que déjà en bonne voie. Certains titres étaient plutôt rudimentaires (comme One After 909), mais un autre comme Love Me Do possédait une simplicité teintée de tristesse typiquement nordique, laquelle paraissait relativement radicale dans le contexte ramolli des classements de l'époque en Grande-Bretagne. Ce n'est qu'à partir de septembre 1962, lorsque Lennon et McCartney composèrent Please Please Me et I Saw Her Standing There, que la collaboration fut suffisamment rodée pour offrir un style reconnaissable et original. Les deux hommes en étaient arrivés à une sorte d'alliance qui ressemblait à un contrat commercial, ils considéraient sérieusement leur savoir-faire en matière de composition, tout en s'engageant à ne pas rester simplement honnêtes mais à progresser en permanence.



"La différence majeure entre Lennon et McCartney est que le premier était un pessimiste et le second un optimiste."

Ils furent vite rassurés en voyant qu'ils pouvaient placer leurs chansons dans le répertoire d'autres artistes, s'ils les composaient d'une façon qui convenait à ces derniers. Sur *Please Please Me*, P.S. I Love You est le prototype parfait de chanson "à vendre", alors que Do You Want To Know A Secret, écrite pour convenir à la voix de Harrison, fut reprise par Billy J. Kramer & The Dakotas. Misery, écrite pour Helen Shapiro, fut interprétée par Kenny Lynch. Il y a aussi quelques indices d'un accord tacite entre Lennon et McCartney à cette époque : Paul eut la face B de Love Me Do avec son P.S. I Love You et John eut la face B de Please Please Me avec Ask Me Why.

En mettant de côté I Saw Her Standing There et Please Please Me, sur l'album du même nom on trouvait un impressionnant titre original, There's A Place, une cocomposition "moitié-moitié" finalisée chez McCartney, au 20 Forthlin Road de Liverpool. Ce fut même un modèle parfait pour instaurer une méthode de travail, mesure après mesure, l'un après l'autre, les yeux dans les yeux, qui se poursuivit parfaitement au cours des six mois qui ont suivi : From Me To You, Thank You Girl, She Loves You, I'll Get You. L'intensité épurée de There's A Place lui donna une sonorité originale, comme s'il en existait déjà une version plus étoffée par un autre artiste, dans la lignée de leurs reprises de r'n'b et de Motown. Le partenariat Lennon/McCartney fonctionna de façon très efficace entre le premier et le second album des Beatles. Mais lorsque le temps fut venu d'enregistrer *With The Beatles*, ils recommencèrent à travailler de façon plus indépendante. Lennon pris l'avantage avec It Won't Be Long, Not A Second Time et All I've Got To Do, ne montrant même ce dernier à McCartney qu'en studio, juste avant de l'enregistrer. McCartney, lui, fut responsable de Hold Me Tight et All My Loving. Seuls Little Child et I Wanna Be Your Man furent composés à deux, moitié-moitié.

Le sommet du style "fifty-fifty" des Beatles se matérialisa avec le cinquième simple, I Want To Hold Your Hand, enregistré le 7 octobre 1963, pendant la quatrième semaine où She Loves You était numéro 1 du classement britannique. En revanche, le sixième simple des Beatles, réalisé en janvier-février 1964, fut entièrement composé par McCartney, devenant la première face A des Beatles qui ne soit en rien une collaboration de John et Paul. Can't Buy Me Love a donc dû représenter un sacré coup au moral pour Lennon, qui ne peut qu'avoir été pris par surprise dans ce cas précis. La face B (dont on peut penser qu'elle a été écrite par Lennon pendant le mois qui a séparé les deux dates d'enregistrement de Can't Buy Me Love) était You Can't Do That – Tu ne peux pas faire ça –, apparaissant dès lors, titre compris, comme le début d'une campagne de John pour s'assurer qu'il gardait un certain contrôle sur le travail de composition au sein des Beatles. Sur *A Hard Day's Night*, il écrivit le titre principal, ainsi que Any Time At All, I'll Cry Instead, When I Get Home et bien sûr You Can't Do That, tout en coécrivant If I Fell, I'm Happy Just To Dance With You et I'll Be Back, en y assurant la voix dominante. McCartney, à l'opposé, n'ajouta à Can't Buy Me Love que And I Love Her et Things We Said Today. Lennon se réserva la face A suivante des Beatles, I Feel Fine, rajoutant No Reply et I'm A Loser à l'album *Beatles For Sale*. McCartney répliqua alors avec I'll Follow The Sun, Every Little Thing et She's A Woman. Baby's In Black, Eight Days A Week, I Don't Want To Spoil The Party et What You're Doing étaient coécrites. Lennon s'attribuera plus tard les mérites des deux faces A suivantes, Ticket To Ride et Help!. McCartney ne retrouvera sa position d'associé à part égale qu'à partir de l'été 1965.

Toujours est-il que les 1 000 jours qui séparent le 1er avril 1962 du 31 décembre 1964 furent marqués par une rivalité perceptible entre Lennon et McCartney, durant laquelle Lennon sut probablement convaincre Epstein de changer le crédit initial de McCartney/Lennon, tout en étant obligé d'accélérer le rythme en tant que compositeur en solitaire suite à Can't Buy Me Love, une face A sur laquelle il n'a jamais été consulté. Cette rivalité est le secret de l'amélioration constante de la qualité du travail que l'on attribuait sans distinction à Lennon/McCartney. Ils collaboraient régulièrement sur des compositions moitié-moitié, tout en s'efforçant de se surpasser l'un l'autre en travaillant de leur côté. Un jeu dans lequel Lennon a délibérément pris l'avantage pendant au moins un an (de février 1964 à février 1965). Après quoi, McCartney s'est de plus en plus concentré sur son ➤

PHOTOS: REX/TERRENCE SPENCER



Deux chics à Miami : Paul et John pendant le tournage de leur deuxième apparition à l'émission Ed Sullivan Show, au Deauville Hotel de Miami (Floride), le 16 février 1964.

propre travail, finissant par dominer le tandem, ne serait-ce qu'au niveau de la quantité de compositions, réalisées en solitaire ou en collaboration.

Au-delà de la façade aimable et prolifique de la paire Lennon/McCartney, telle que les Rolling Stones ont pu la voir au Studio 51 le 10 septembre 1963, se cachait un bras de fer permanent et plus ou moins amical entre deux hommes au style distinct. Chacun cherchait à augmenter son apport aux Beatles ou à d'autres artistes désireux de prendre le train du succès en marche grâce à leurs contributions. Lennon et McCartney composaient efficacement ensemble, lorsque l'ambiance et la situation s'y prêtaient. Mais ils écrivaient au moins autant, et parfois plus, séparément. Il n'en demeure pas moins que les différences entre les chansons qu'ils créaient chacun de leur côté illustraient parfaitement le contraste entre les deux personnalités. Un contraste que Norman Smith, l'ingénieur du son des Beatles de 1962 à 1966, perçut à l'époque de *Rubber Soul*, comme un conflit évident entre les deux tempéraments.

Plus naturellement musical que Lennon, McCartney exprimait son naturel détendu et optimiste dans des mélodies largement développées et dont l'amplitude dépassait les normes habituelles, créant dès lors des morceaux qui n'avaient nul besoin de support harmonique, tenant très bien la route ainsi. Le caractère indolent et sardonique de Lennon se traduisait par une gamme moins étendue d'intervalles mélodiques, plus proches des intonations du discours que de la chanson. Sans les cordes qui les accompagnent, nombre de ses morceaux sont moins évidents à chantonner que ceux de McCartney. Replacés dans leur environnement harmonique respectif, ils retrouvent toute leur puissance d'expression.

En résumé, la différence majeure entre Lennon et McCartney serait que le premier était essentiellement un pessimiste et le second un optimiste convaincu. Il existe toutefois des exceptions à cette règle dans le travail des deux acolytes. Ainsi, Lennon devint optimiste durant la période LSD des Beatles, alors que les chansons de McCartney inspirées par Jane Asher étaient souvent sombres, teintées de discorde. À la base, l'humour caustique de Lennon s'expliquait par une vision du monde construite au cours de ses expériences d'enfant et d'adolescent, périodes au cours desquelles il perdit plusieurs proches, dont le plus évident était sa mère. Cela créait en lui une intolérance imprévisible envers le mensonge ou tout ce qui était sentimental. Tout en partageant avec Lennon le fait d'avoir perdu sa mère très jeune, McCartney était plus volontiers enclin à la douceur et au sentimentalisme. Il était en outre plus dynamique et curieux que Lennon, alors que sa conception du travail en tant que compositeur et musicien était résolument réaliste et déterminée.

Unis par leur amour du rock'n'roll, Lennon et McCartney adoptèrent une vision pragmatique de leur collaboration, travaillant infatigablement sur les faiblesses de leurs chansons et contrôlant en permanence leur travail récent pour s'assurer qu'il était conforme à la qualité de ce qu'ils produisaient habituellement. Les "séances d'écriture" de trois heures qu'ils avaient adoptées après leur premier album correspondaient aux séances d'enregistrement courantes dans l'industrie pop britannique de l'époque. Ils pensaient que s'ils consacraient la même attention et la même régularité à leur travail d'écriture qu'à celui de l'enregistrement, le résultat garantirait un niveau de qualité élevé. Hiver comme été, ils ont choisi de garder le nez sur le guidon, motivés tous deux par une ambition comparable.

> "Aucune autre formule pour composer ne surpassa Lennon/McCartney tant au niveau de la qualité constante que celui du simple plaisir auditif."

Un aspect capital de la collaboration Lennon/McCartney reste leur compréhension instinctive de l'histoire. Ils étaient parvenus à surclasser ce qui avait été fait avant eux dans la musique populaire pour les jeunes et possédaient une conception de la composition comme un art remontant bien au-delà et bien plus étendu que ce qui avait immédiatement précédé l'arrivée des Beatles. Ils étaient, par exemple, beaucoup plus catholiques dans leurs goûts pour la musique pop que les Stones, qui se présentèrent non comme un groupe de rock'n'roll mais sous les étiquettes blues et r'n'b, et pour lesquels la notion d'ancienneté se résumait à une étude approfondie de la musique noire de la banlieue de Chicago. Les Beatles avaient été éduqués à la dure école des interminables concerts à la demande dans les bars de Hambourg et ils intégraient des influences pas seulement rock'n'roll, mais aussi folk, les comédies musicales façon Broadway, ainsi que la nouvelle pop noire de Detroit. En tant que compositeurs, John et Paul n'avaient pas le moindre snobisme, s'inspirant de nombreuses traditions sans pour autant faire de compromis créatif. La force des Beatles au niveau des compositions reposait sur ce mélange fertile d'inspirations que leur dur apprentissage à Hambourg leur avait inoculé.

Si l'on a toujours sous-estimé le mérite de Lennon et McCartney pour avoir balayé la médiocrité qui régnait dans le métier au niveau de l'écriture des chansons, tout comme pour le rôle essentiel qu'ils ont tenu dans la diffusion de la langue anglaise à travers le monde, ce qui reste encore plus remarquable, et plus encore aujourd'hui, c'est que pendant près de cinq ans, ils n'ont cessé de s'améliorer. Ceux qui essayaient de se mesurer à Lennon et McCartney en 1963 auraient été stupéfiés de voir quel niveau leurs modèles allaient atteindre fin 1966. La distance qui sépare la créativité de Love Me Do et, par exemple, le simple Strawberry Fields Forever/Penny Lane montre à quel point les principaux compositeurs des Beatles évoluaient dans des mondes imaginaires très différents. Le progrès en matière de précision et d'ambition artistique était vertigineux. S'il y eut un déclin par la suite, il ne fut guère visible. Lennon et McCartney restèrent productifs jusqu'à la fin de la carrière des Beatles.

Le fait que les chansons de Lennon et McCartney se soient améliorées de façon aussi rapide, la musique autant que les textes, n'est que l'une des réussites du partenariat. Lennon et McCartney prirent la tête d'une révolution qui reconsidéra les bases mêmes de la composition d'une chanson qui devenait un élément d'un ensemble plus large : le disque. Le duo avait commencé comme des compositeurs qui, avec l'aide de deux autres partenaires, avaient enregistré des disques, mais passant le plus clair de leur temps en dehors du studio. Début 1966, ils étaient des créateurs de disques qui composaient des chansons, passant leurs journées à Abbey Road, y travaillant pendant des mois sans arrêt. Ils n'avaient pas inventé une telle pratique, des pionniers comme Phil Spector avaient ouvert la voie. Mais ce furent les Beatles, et plus particulièrement Lennon et McCartney, qui entraînèrent la révolution grâce aux perfectionnements de leurs compositions.

On peut ainsi identifier les pas en avant de Lennon et McCartney, d'avril 1962 à fin 1964, avec des chansons (ou des disques) comme She Loves You, I Want To Hold Your Hand, A Hard Day's Night et I'm A Loser. Chacune bénéficiait d'un plus grand pouvoir expressif et d'une meilleure construction que la précédente. Cette série pourrait continuer avec Ticket To Ride, Yesterday, In My Life, Tomorrow Never Knows, Strawberry Fields Forever/Penny Lane, A Day In The Life et I'm The Walrus. D'autres groupes accompagnèrent cette révolution, comme les Beach Boys et les Byrds aux États-Unis, les Stones et les Kinks en Grande-Bretagne, mais aucune formule pour composer ou enregistrer des disques ne surpassa Lennon/McCartney tant pour la qualité constante que pour le simple plaisir auditif. Ils étaient et demeurent l'étalon pour apprécier la musique populaire de leur temps, mais aussi de notre époque. ■

PHOTO: REX



Nous avons décollé : les Beatles charment 73 millions d'Américains avec un peu d'aide d'Ed Sullivan (deuxième à partir de la gauche).

Quoi : Participation au Ed Sullivan Show
Où : Studio 50, Broadway, New York
Quand : 9 février 1964

UN PEU D'AIDE D'ED

Lorsque le destin réunit les Beatles et Ed Sullivan, 73 millions de spectateurs regardent la télé et le rock'n'roll change du jour au lendemain. Par David Fricke.

En octobre 1983, je me suis retrouvé dans une loge du Ed Sullivan Theater à New York sur la 53e rue. Je venais interviewer les membres de REM qui participaient à une émission musicale pour enfants sur la chaîne Nickelodeon. "Les Beatles ont occupé cette loge", a dit Peter Buck, le guitariste du groupe en désignant le miroir.

Peut-être. Plus tard, j'ai appris que les machinistes s'amusaient à faire croire aux invités dans n'importe quelle loge qu'ils étaient dans "la bonne". Celle que John Lennon, Paul McCartney, George Harrison et Ringo Starr ont utilisée le dimanche 9 février 1964 pour leurs débuts live à la télé américaine dans le Ed Sullivan Show. Le jour où ils ont transformé le pays, la musique populaire et l'avenir du rock sur le petit écran d'un même coup. Je ne me souviens pas du numéro sur la porte de la loge de REM : j'aurais dû vérifier. Selon un mémo original de la production du show, les Beatles occupaient la 52 et la 53.

Le bâtiment entier est un lieu sacré. Accueillant désormais l'émission Late Night With David Letterman, le Studio 50 – son nom d'origine – a servi de royaume à Sullivan pendant ses 25 ans de règne en tant que "Monsieur Dimanche Soir" sur CBS entre 20 et 21 heures. Austère, le menton enfoncé dans la poitrine comme s'il n'avait pas de cou, parlant avec un débit étrange émaillé de ricanements, Sullivan a quasiment retransmis en direct l'explosion du rock'n'roll. Les trois apparitions d'Elvis Presley en 1956 et 1957 ont couronné son ascension météorique. Au cours des années 60, Sullivan ne choisit que la crème des jeunes étoiles montantes pour son émission. Les Rolling Stones, les Supremes, les Byrds, Smokey Robinson et les Doors font partie des légendes qui ont chanté chez Sullivan, entre les comiques, les crooners et les trapézistes, avant son départ de l'antenne en 1971.

Mais mettre la main sur les Beatles est le grand triomphe de Sullivan. Le rock'n'roll sous forme aseptisée a déjà les honneurs de la télévision : sur ABC avec Dick Clark et son American Bandstand, fête dansante de fin d'après-midi ; avec Ricky Nelson qui chante dans la sitcom de ses parents, The Adventures Of Ozzie And Harriet. Sullivan n'est pas le premier à inviter les Beatles à la télé américaine. Le 3 janvier 1964, une semaine après la sortie de I Want To Hold Your Hand chez Capitol, Jack Parr diffuse dans son talk-show sur NBC une vidéo du groupe chantant She Loves You à la BBC.

Grâce au Ed Sullivan Show, le pays voit la Beatlemania de près pour la première fois. Les cinq chansons que les Beatles jouent le 9 février – All My Loving, Till There Was You et She Loves You en ouverture ; I Saw Her Standing There et I Want To Hold Your Hand au final – condensent parfaitement l'électricité qu'ils ont inventée et affûtée à la Cavern et au Star Club. Les mouvements de caméras vers le public d'adolescentes hurlantes et pleurant d'extase soulignent l'énergie physique et sexuelle entre eux et leurs fans. (Les choses auraient pu tourner autrement. Harrison, qui ne se sent pas bien, rate une répétition le matin même ; Neil Aspinall, l'assistant du groupe, sert de doublure quand les cameramen règlent leurs déplacements.)

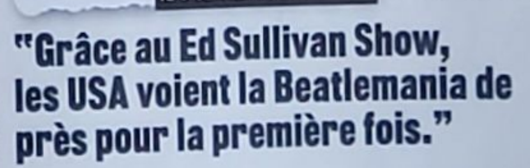
"On était nouveaux", a exulté Lennon des années plus tard. "Quand on est arrivé, vous portiez tous des bermudas et des coupes en brosse." Il a raison. Encore sous le choc de l'assassinat de son plus jeune président, John F. Kennedy, trois mois plus tôt, psychologiquement coincée dans le calme apparent des années 50, l'Amérique est prête à succomber. Les Beatles font le reste. Mais Sullivan leur en donne l'occasion.

Le présentateur se trouve à l'aéroport de Londres avec sa femme, Sylvia, le 31 octobre 1963, lorsque les Beatles rentrant d'une tournée en Suède ont droit à un accueil délirant. "J'ai demandé à quelqu'un ce qui se passait, il m'a répondu 'C'est les Beatles !' Quels Beatles ?" Deux semaines plus tard, Sullivan rentre à New York et négocie avec le manager du groupe, Brian Epstein. Epstein veut un passage en vedette. Sullivan lui répond que dans son émission, c'est lui la star.

Epstein gagne au moins sur le principe. En général, Sullivan paye les stars 7 500 dollars pour une apparition unique. Epstein accepte un cachet total plus modeste de 10 000 dollars pour deux passages le 9 et le 16 février, ce dernier en direct du Deauville Hotel de Miami, ainsi qu'un troisième segment préenregistré le 23 février. Les vrais bénéfices sont éblouissants. Soixante-treize millions de spectateurs regardent le show du 9 février, un record pour une émission de télé. À Miami, les Beatles interprètent six chansons, abandonnant Till There Was You et ajoutant This Boy et From Me To You. Pour le 23 février, ils jouent Twist And Shout, Please Please Me et de nouveau I Want To Hold Your Hand. Ils restent loyaux envers Sullivan. Ils reviennent dans son show en août 1965, puis via des extraits de films en 66, 67 et 70.

Près de 40 ans plus tard, il y a plus de rock'n'roll à la télé que Sullivan ou les Beatles auraient pu l'imaginer. Le magnétisme est plus difficile à trouver : les shows de remise de récompenses sont hyper scénarisés ; les concerts filmés découpés à en devenir des confettis ; les documentaires aseptisés. En 1964, les Beatles se sont simplement montrés tels qu'ils étaient ; l'Amérique avait les yeux rivés sur Sullivan. Grâce à eux, le rock'n'roll a changé une nation… du jour au lendemain.

Le futur est lumineux : les Beatles au Studio 50, le 9 février 1964.



"Grâce au Ed Sullivan Show, les USA voient la Beatlemania de près pour la première fois."

PHOTOS : ALPHA, POPPERFOTO, PICTORIAL PRESS.

JANVIER 64

1 Le show de Noël des Beatles (programme à droite) continue à l'Astoria Cinema de Finsbury Park à Londres pendant 11 soirs.

3 Première apparition du groupe à la TV américaine : un clip où on les voit sur scène à Bournemouth passe dans le Jack Paar Show.

4 Le magazine américain Billboard qualifie le nouveau single des Beatles, I Want To Hold Your Hand, de "rock excitant doté d'un son à surfer sur la Tamise et d'un travail vocal fort".

5 Le travail de préproduction commence sur le premier film des Beatles, A Hard Day's Night.

7 Enregistrement d'une session live pour l'émission de radio BBC, Saturday Club, au Playhouse Theater de Londres.

11 Fin du show de Noël des Beatles à l'Astoria de Londres.

12 Les Beatles passent pour la deuxième fois dans le show télévisé, Sunday Night At The London Palladium.

14 John Lennon, Paul McCartney et George Harrison arrivent à Paris pour jouer trois semaines à l'Olympia.

15 Capitol obtient une injonction à Chicago (Illinois) empêchant Vee-Jay Records de distribuer ou de vendre des nouveautés des Beatles. (Vee-Jay est la première société américaine à sortir leurs disques avant qu'ils signent chez Capitol).

16 Début des trois semaines de spectacles à l'Olympia à Paris.

17 I Want To Hold Your Hand se classe numéro 1 des charts aux USA.

20 Sortie du premier album américain des Beatles, *Meet The Beatles*.

29 Session aux studios Pathé Marconi à Paris. Le groupe enregistre Can't Buy Me Love et des versions en allemand de She Loves You et I Want To Hold Your Hand.

30 Vee-Jay Records ressort Please Please Me et From Me To You aux USA.

FÉVRIER 64

3 Le groupe reçoit un disque d'or américain pour l'album *Meet The Beatles*.

4 Fin des concerts à l'Olympia de Paris.

5 Les Beatles rentrent à Londres.



7 Les Beatles arrivent à Kennedy Airport à New York sur le vol Pan Am PA-101 pour leur première tournée aux USA. Ils sont accueillis par 5 000 fans enthousiastes (ci-dessus).

8 Brian Epstein demande à l'avocat new-yorkais Walter Hofer de s'occuper du courrier des fans américains. La première tournée compte 37 sacs.

9 En soirée, 73 millions d'Américains regardent le passage des Beatles au Ed Sullivan Show.

10 Theodore Strongin, critique au New York Times, remarque que "les Beatles ont tendance à construire des phrases sur des tonalités dominantes non résolues. L'oreille est précipitée dans une fausse structure modale qui transforme temporairement la quinte en tonique, évoquant momentanément le mode myxolydien. Mais tout se termine toujours sur une simple diatonique".

11 Les Beatles donnent leur premier concert (à droite) aux USA au Coliseum de Washington. Ils jouent en vedette devant Tommy Roe, les Righteous Brothers, Jay & The Americans, les Chiffons et les Caravelles. Pour la première fois, ils sont bombardés de bonbons. Ils assistent à une soirée à l'ambassade d'Angleterre. Lyndon B. Johnson, dit à l'ancien Premier ministre britannique : "J'aime votre équipe d'avant-garde, mais elle a besoin d'une coupe de cheveux."

12 Lorsque les Beatles arrivent à Pennsylvania Station à New York, leur wagon est détaché du train et conduit sur un quai à l'écart pour qu'ils échappent à la foule. Le soir même, ils donnent deux shows au Carnegie Hall.

13 Le groupe débarque à l'aéroport de Miami où 4 000 fans provoquent une émeute, cassant les portes et les fenêtres et piétinant les policiers. Les Beatles espéraient un moment de répit dans leur emploi du temps chargé.

14 Répétitions pour un deuxième passage dans le Ed Sullivan Show.

15 Le magazine Billboard révèle que les Beatles ont placé cinq chansons dans le classement US Hot Hundred et trois LPs dans les charts albums.

16 70 millions d'Américains regardent la deuxième apparition du groupe dans le Ed Sullivan Show en direct du Deauville Hotel de Miami en Floride.

17 Un nouveau single, All My Loving, sort aux USA. Le groupe pêche et fait du ski nautique pendant sa journée de repos.

18 Organisation d'une rencontre avec le boxeur Cassius Clay dans sa salle d'entraînement en Floride.

19 Deux journées de repos supplémentaires à Miami Beach.

21 Les Beatles quittent Miami et font une brève escale à New York.



22 Retour à Heathrow, à Londres (ci-dessus).

23 Enregistrement d'un nouveau passage dans l'émission de télé, Big Night Out, aux Teddington Studios.

24 Ringo Starr rend visite à sa famille à Liverpool.

25 George Harrison célèbre son 21e anniversaire le jour où les Beatles commencent à enregistrer la bande originale de leur premier film, A Hard Day's Night. Deux chansons sont mises en boîte : Can't Buy Me Love et You Can't Do That.

26 Le ministère de l'Aviation annonce qu'après les perturbations dans le service à Heathrow – le personnel s'est rué sur le tarmac pour voir atterrir les Beatles le 22 –, il va organiser un système d'arrivées pour les VIP à l'aéroport.

Quoi : Les Beatles rencontrent Cassius Clay
Où : Fifth Street Gym, Miami
Quand : 18 février 1964

BEATLES AU TAPIS

Réunir sur un ring les Beatles et Cassius Clay était risqué, mais ils s'en sortent tous bien et réalisent un mémorable coup publicitaire. Par Merrell Noden.

HAROLD CONRAD EST UN ÉLECTRON LIBRE dans le club réservé aux hommes qu'est la promotion du sport dans les années 60. Il préfère la marijuana au dry martini et est, selon le biographe d'Ali, David Remnick, "un gros fumeur d'herbe avant l'invention du rock'n'roll". Chargé de faire monter l'excitation autour d'un combat, en apparence inégal, opposant deux hommes que personne n'aime – le champion brutal Sonny Liston et son rival à la belle et grande gueule, Cassius Clay –, Conrad a l'une de ses meilleures idées. Les Beatles qui viennent de s'installer en haut des charts avec I Want To Hold Your Hand sont à Miami cette semaine-là. Ils tuent le temps après leur passage dans le Ed Sullivan Show. Il y aura forcément du spectacle si l'on mêle le charme de ces garçons et l'humour de Clay.

Conrad ne se trompe pas. La rencontre fonctionne bien à l'époque. Et aujourd'hui, la photo de Clay, les yeux exorbités, assénant une droite sur la joue de George Harrison tandis que les trois autres se rangent derrière lui comme des dominos est un classique.

En février 1964, Clay n'est pas encore l'icône qu'il est devenu. Quelques jours après le combat, il reconnaît avoir rejoint le mouvement des Black Muslims. Si cela ne suffit pas à rebuter l'Amérique populaire, encore choquée par l'assassinat du Président Kennedy, son changement de nom et son refus de combattre au Vietnam en font l'un des hommes les plus haïs du pays. Mais avant ces futures controverses, la majorité des Américains n'a pas besoin d'excuse pour mépriser le boxeur de 22 ans. Ils ont en horreur sa grande gueule qui déverse un torrent continuel de baratin, insultes et vantardises. Les bons athlètes – et surtout les bons Noirs – doivent rester humbles et se taire.

Cette semaine-là, les Beatles ont déjà rencontré un boxeur. Le revêche Sonny Liston, que tout le monde croit capable d'administrer une bonne correction à Clay, apparaît avec eux dans le Ed Sullivan Show. "Quelques minutes après que les Beatles ont commencé à chanter, se souvient Conrad, Sonny me donne un coup de coude et me dit : 'C'est les petits cons qui excitent tout le monde ? Mon chien joue mieux de la batterie que le gamin au gros nez.'"

"Après le départ des Beatles, on entend Cassius Clay murmurer : 'Qui étaient ces petites tapettes ?'"

Les Beatles arrivent au Fifth Street Gym à 10 h 30, le 18 février, une semaine avant le combat. Clay étant absent, Ringo présente le groupe en mélangeant leurs noms. Son petit numéro aurait amusé ailleurs. Mais pas les journalistes cyniques réunis ici. "Je les ai trouvés emmerdants", admet le chroniqueur sportif Hank Kaplan.

Les Beatles ne manquent pas non plus de culot. Alors que les minutes passent et que Clay n'est toujours pas là, ils deviennent de plus en plus indisciplinés. "Bordel, où est Clay ?" grogne Ringo.

"Tirons-nous d'ici", dit Lennon.

Ils essayent de partir, mais deux énormes policiers leur bloquent le passage. Qui sait ce qui se serait passé si une voix n'avait pas rugi depuis l'entrée : "Salut les Beatles. On devrait tourner ensemble. On se ferait de l'argent."

C'est Clay, bien sûr, qui se tient sur le pas de la porte. Les Beatles et Robert Lipsyte, reporter au New York Times, voient le boxeur en chair et en os pour la première fois. "Les Beatles ont tressailli. Moi aussi. C'était une apparition impressionnante", se souvient Lipsyte. "Il était très beau et parfaitement proportionné. Sur les photos ou à la télévision, il n'avait pas l'air aussi grand. Il remplissait l'embrasure de la porte avec son 1,90 mètre et ses 90 kg et quelques. Il tenait un bâton, comme un prophète. Il revenait de la plage où il avait harcelé Sonny Liston. Pendant un moment de silence absolu, nous avons regardé tous les cinq cette magnifique créature venue d'une autre planète."

On est en droit de se demander ce que les deux partis en présence savent l'un de l'autre. L'entraîneur de Clay, Angelo Dundee, affirme que les Beatles étaient de grands fans de combats et qu'ils avaient peut-être rencontré le boxeur venu à Londres affronter Henry Cooper. Ils ont en tout cas des goûts musicaux communs. Selon Howard Bingham, son meilleur ami, Clay "aimait Little Richard, Good Golly Miss Molly et Tutti Frutti. Et Lloyd Price".

Tout le monde sait quoi faire devant les photographes. Si les Beatles restent moins d'une heure au gymnase, ils ont largement le temps de chahuter de façon inspirée. Clay ordonne : "Couchés, espèce de vermines !" et les quatre Beatles se jettent au tapis. Il soulève Ringo comme s'il ne pesait que quelques grammes. "Clay les a fascinés", dit Harry Benson. "Il les a complètement contrôlés."

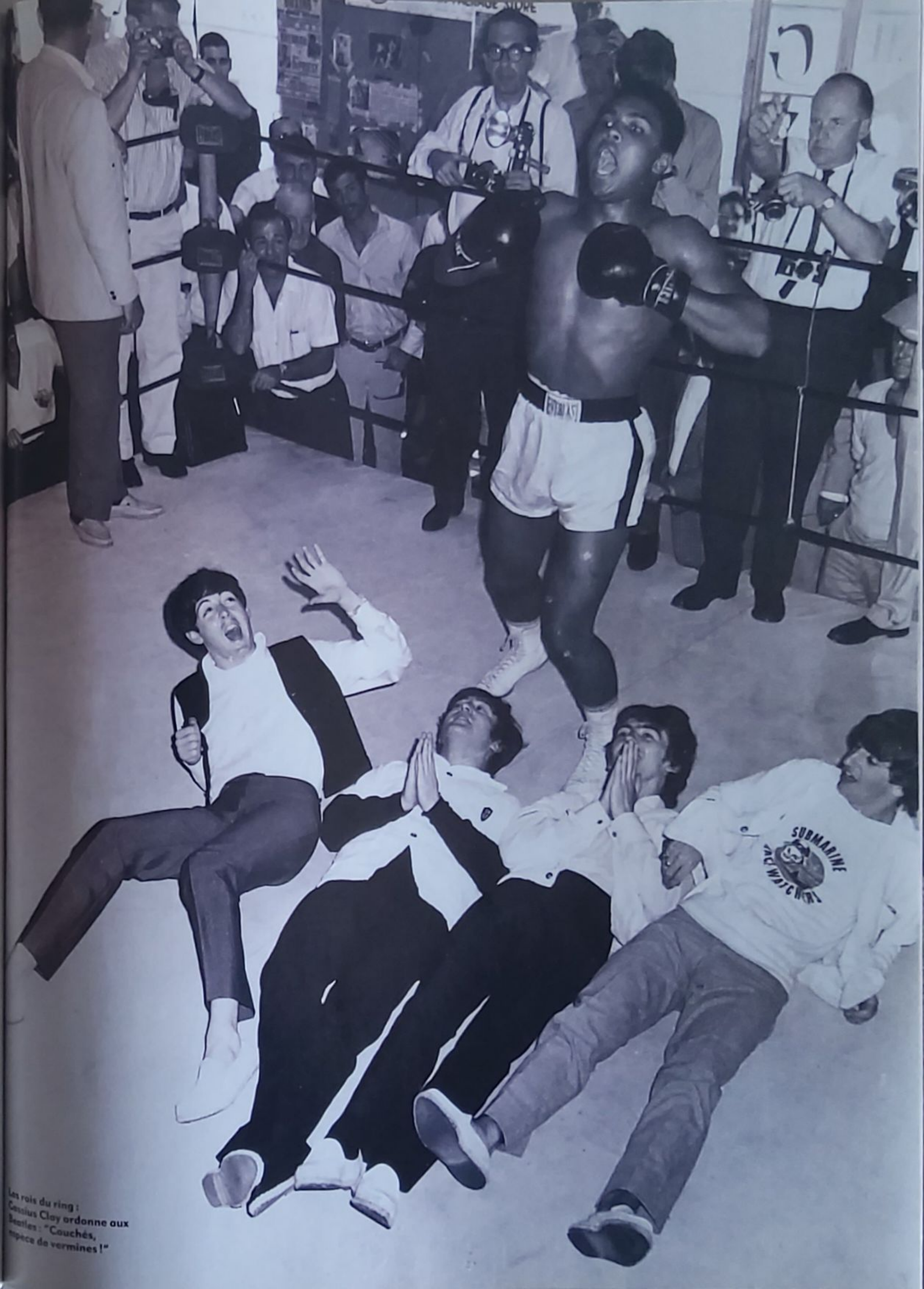
Pas tout à fait. Clay leur adresse une réflexion qu'il emploie encore aujourd'hui : "Eh, vous n'êtes pas aussi bêtes que vous en avez l'air !"

"Non !" répond Lennon en le regardant droit dans les yeux. "Pas comme toi."



Le malaise se dissipe vite mais, après le départ des Beatles, Clay se tourne vers Lipsyte et murmure : "Qui étaient ces petites tapettes ?"

Une semaine plus tard Clay stupéfie le monde entier en abrutissant Liston au point qu'il refuse de répondre à la cloche annonçant le septième round. Il deviendra ensuite le visage le plus connu au monde, un martyr en lequel l'establishment n'aura jamais trop confiance. Comme les Beatles, il a symbolisé la révolution à venir. Et terrorisé la vieille garde.



Les rois du ring : Cassius Clay ordonne aux Beatles : "Couchés, espèce de vermines !"



Toujours le cœur sur la main, John et Ringo reçoivent une récompense décernée par le Variety Club des mains d'Harold Wilson, au Dorchester Hotel (Park Lane, Londres).

Quoi : Harold Wilson rencontre les Beatles
Où : Dorchester Hotel, Park Lane (Londres)
Quand : 19 mars 1964

VOTEZ BEATLES

Harold Wilson n'était pas le premier homme politique à vouloir profiter du train Beatles lorsqu'il s'est fait photographier avec eux. Par John Harris.

DÉBUT 1964, BILL DEEDES, UN ANCIEN membre du cabinet conservateur (Tory), avait fait un discours devant les jeunes Conservateurs de la branche londonienne du parti. Compte tenu du fait que les Beatles venaient tout juste d'obtenir un succès remarqué aux États-Unis, il n'était guère surprenant que ce discours leur rende hommage. Plus étonnant, Deedes voyait le groupe comme le chef de file d'une sorte de mouvement de renaissance nationale.

"Ils entraînent un mouvement parmi les jeunes qui devrait marquer l'histoire de notre époque, disait-il, pour qui a des yeux pour le voir, quelque chose d'important et d'encourageant est en train de se produire."

Dans le mois qui suivit, Alec Douglas-Home (premier ministre Tory depuis octobre 1963) trouva judicieux de s'engager à son tour, déclarant que les Fabs étaient "notre meilleure exportation et une contribution appréciable à la balance des paiements." Peu de temps après, le News Statesman publia une lamentable chronique de Paul Johnson intitulée "Les menaces du beatle-ism." Il y prétendait que les "candidats conservateurs avaient été officiellement priés de mentionner les Beatles aussi souvent que possible dans leurs discours." Empêtrés dans le scandale Profumo et sur un déclin compréhensible après treize ans au pouvoir, les Tories faisaient un ultime effort pour redorer leur blason.

La réplique de Harold Wilson, leader de l'opposition travailliste et député de la circonscription de Huyton à Liverpool, était attendue : "Le Parti conservateur essaie de faire des Beatles leur arme secrète." Cela indique à quelle vitesse les Beatles avaient conquis le cœur des Britanniques, pour qu'ils fassent ainsi, seize mois après la sortie de Love Me Do, l'enjeu d'une partie de football politique.

Le 19 mars, en plein milieu du tournage de A Hard Day's Night, les Beatles devaient faire une apparition à la cérémonie annuelle des Variety Club Awards, afin d'y recevoir leur récompense en tant que "personnalités du show-business de l'année 1963". Wilson, déjà réputé à l'époque pour son caractère rusé, y vit une opportunité, appelant aussitôt Sir Joseph Lockwood, le PDG d'EMI, pour lui suggérer qu'il serait l'homme parfait pour remettre les trophées. Bien qu'il soit originaire du Yorshire, il affirma à Lockwood qu'il était un camarade venant de la Mersey, comme les Beatles.

Cette rencontre sous l'objectif fut donc préparée. Sur les photos de l'événement, on voit les Beatles se comportant comme ils en avaient l'habitude lorsqu'ils étaient en présence d'officiels. Ils arboraient un large sourire tout en paraissant légèrement irrévérencieux pour ne pas nuire à leur réputation. En revanche, Wilson paraît content de lui. Dans son live, Shout, Philip Norman écrit : "Étalé en double page dans les quotidiens, son visage affichait le sourire de quelqu'un qui vient juste de trouver un important secret."

Il existe deux récits du discours de remerciement du groupe. Dans le premier, ne sachant pas vraiment qui était Wilson et récupérant visiblement d'une folle nuit au Ad Lib, John Lennon confondit le leader de l'opposition avec le président du Variety Club, Barker, et, pensant probablement aux confiseries Barker & Dobson, il marmonna : "Merci Mr Dobson." Dans un autre témoignage, plus légendaire encore, John fit référence à la forme et à la couleur des récompenses du Variety Club et ironisa : "Merci pour les cœurs pourpres, Harold."

L'apparition de Wilson suffit à relancer la rivalité liée aux Beatles. Très vite, les conservateurs accusèrent le Parti travailliste de manipuler avec cynisme le groupe à des fins politiques. La réponse de Wilson fut une merveille de fourberie : tout en réfutant cette accusation il reprit l'idée selon laquelle il était du même coin que les Beatles. "En tant que membre du Parlement venant des bords de la Mersey, je me dois de demander si plus rien n'est sacré ?"

Comme on pouvait s'en douter en voyant ce raffut politique autour des Beatles, 1964 était une importante année électorale. Mais, même si on leur demandait constamment de quel côté ils penchaient, ils se raccrochaient toujours à la bannière du show-business, ne laissant pas le moindre indice d'une quelconque orientation. Le 15 octobre, soir des élections, ils étaient à Stockton-On-Tees. Ils donnèrent un concert au Globe Cinema et accordèrent une interview au North East Newsview.


Les Beatles reçoivent leur récompense.

John (vu la forme et à la couleur des récompenses) ironisa : "Merci pour les cœurs pourpres, Harold."

"Du beau boulot, cette élection.", se gaussa Paul. On leur demanda s'ils avaient voté et John répondit qu'ils étaient "en train de dîner à ce moment-là". Ringo implora Wilson de "ne pas augmenter les droits de douanes sur les cigarettes". George, mettant en évidence l'une de ses obsessions dans les années 60, lui demanda de "réduire un peu les surimpositions".

Envers et contre tout, Wilson parvint à s'immiscer dans l'histoire des Beatles. Son coup d'éclat fut de recommander que les Beatles soient décorés de la MBE pour services rendus à l'économie britannique. Il fit par la suite des apparitions dans certains de leurs textes, comme dans le dernier couplet de Taxman, ou dans Commonwealth (ou No Pakistanish, plus tard Get Back), la satire féroce de Paul sur les polémiques raciales qui fut enregistrée au cours des séances de *Let It Be*. Sans oublier le virulent pamphlet The General Election, de John, dans son livre A Spaniard In The Works, prouvant que John était un plus concerné par la politique que ce qu'il laissait penser.

Six ans après les Variety Club Awards, vint la preuve définitive que le destin de Wilson et des Beatles était lié. Grâce aux puissances surnaturelles qui dirigent l'histoire, le mandat de premier Ministre se termina par sa défaite contre Ted Heath en juin 1970, soit à peine deux mois après l'annonce officielle de Paul McCartney que le groupe se séparait.

PHOTOS : POPPERFOTO/LFI/PICTORIAL PRESS

27 Au cours des séances d'enregistrement à Abbey Road, And I Love Her, If I Fell et Tell Me Why sont finalisés.

28 Peter & Gordon sortent un nouveau simple, A World Without Love, composé par Lennon et McCartney. Les Beatles enregistrent une nouvelle émission From Us To You pour la BBC radio au 201 Piccadilly (Londres).

29 Introducing The Beatles se place en deuxième position du classement américain, juste derrière Meet The Beatles.

MARS 64

1 Nouvelles séances aux studios d'Abbey Road.

2 À la gare de Paddington (Londres), les Beatles s'embarquent pour l'Ouest afin de tourner leur premier film, qui n'a pas encore de titre. Les six premières journées de tournage se dérouleront dans le train.



3 Au cours de cette journée de tournage, George rencontre le modèle Patti Boyd (ci-dessus, à gauche).

4 George propose une "sortie" à Patti Boyd.

5 Au cours d'une pause pendant le tournage, les Beatles dînent avec Jeffrey Archer au Brasenose College d'Oxford, afin d'assurer la promotion de la campagne Oxfam qu'ils soutiennent.

6 Le tournage se poursuit entre Londres et Minehead.

9 Dernier jour des prises de vue dans le train se déroule entre Londres et Newton Abbot. Les Beatles ont parcouru plus de 5 600 kilomètres en une semaine.

10 Le tournage se poursuit au pub Turk's Head de Twickenham, où Ringo joue aux fléchettes et manque de peu un perroquet.

11 Une séquence du wagon des chefs de train est tournée aux Twickenham Studios. Les Beatles y interprètent I Should Have Known Better.

12 Peter & Gordon entrent dans le classement britannique avec la chanson de Lennon-McCartney, A World Without Love. Le groupe est en tournage aux Twickenham Studios.

13 Les scènes finales sont tournées avec un hélicoptère à l'aéroport de Gatwick.

14 Un nouveau simple, Twist And Shout, est commercialisé aux États-Unis.

16 Can't Buy Me Love sort aux États-Unis, avec des précommandes de plus de deux millions d'exemplaires. Ringo tourne sa séquence culinaire pour A Hard Day's Night à Twickenham.

17 Tournage au club Les Ambassadeurs de Londres (Hamilton Place).

18 Quelques nouvelles séquences sont tournées aux Twickenham Studios.

19 Le premier ministre britannique Harold Wilson remet aux Beatles leur récompense de Personnalités du show-business de l'année 1963.

20 Can't Buy Me Love est commercialisé en Grande-Bretagne. Les Beatles apparaissent une nouvelle fois à l'émission Ready Steady Go !

21 Un disque d'argent britannique est décerné aux Beatles pour le EP All My Loving, alors que She Loves You atteint la première place du classement américain.



De Pire Empire

Bienvenu dans le monde chaotique de l'empire commercial des Beatles, avec ses marchés de dupes et ses millions perdus. Peter Dodgett lève le voile.

"Money, that's what I want", chantait Lennon en 1963 ("De l'argent, voilà ce que je veux"). Quatre mois plus tard, Paul McCartney répliquait : "Money can't buy me love (L'argent ne peut pas me payer l'amour)". Quoi qu'il en soit, alors que la Beatlemania ravageait la planète, l'argent devint tout autant lié au mythe Beatles que leur musique.

PHOTO NORMAN PARKINSON/CORBIS

Dans la couverture médiatique du succès des Beatles aux premières heures, une part importante était consacrée aux sommes qu'ils gagnaient", observe le chroniqueur spécialiste des Beatles Mark Lewisohn. "Chaque fois qu'ils côtoyaient la presse, il y en avait au moins un pour demander avec insistance s'ils étaient déjà millionnaires." Avec une telle pression, il ne faut guère s'étonner que l'argent, surtout le cap magique du million, ait fini par prendre une place importante dans l'esprit du groupe en 1963 et 1964. "Je ne sais pas si je serai un jour millionnaire", affirma George au Daily Mirror lors de ses vingt et un ans, en février 1964. "Nous ne recevons que deux bobs (10 p, soit moins de 20 centimes d'euro), pour chaque livre que nous gagnons et c'est ensuite divisé en quatre…"

Même si cette équation était correcte – les impôts britanniques réclamaient 90 % de toutes les recettes –, le calcul mental de George était faux. Le gâteau n'était pas divisé en quatre parts, mais en cinq. Et seul un homme pouvait s'honorer du statut de cinquième Beatle : Brian Epstein.

"Ce coup-là, ça y est, nous sommes foutus", se dit John Lennon lorsque Brian Epstein meurt en 1967. Et il est vrai que Brian, leur mentor et leur protecteur depuis fin 1961, les avait propulsés des clubs de Liverpool au Shea Stadium et bien au-delà. Ses protégés lui faisaient confiance et il avait ainsi pu monter une organisation de management qui gérait aussi bien les aspects financiers et contractuels que les rapports avec les médias ou même les problèmes juridiques pour paternité ou promesses non honorées. D'une rare courtoisie et d'une dévotion passionnée pour ses "garçons", il était reconnu tant par le groupe que par le monde extérieur comme le principal responsable de leur incroyable ascension vers les sommets de la gloire. Avec une personnalité secrète et n'ayant connu du management que son expérience au magasin de disques le plus rentable de Liverpool, Epstein s'est lancé dans le management pop comme un gamin passionné.

Il était incroyablement naïf en ce qui concernait les particularités financières du show-biz, mais, malgré cela, en un an, il a dégotté un contrat d'enregistrement pour les Beatles. Et, en deux ans, il a supervisé la création de leur propre maison d'édition, signé un accord pour un film qui leur était consacré, ou négocié des apparitions dans l'émission de variété à la télévision la plus prestigieuse aux États-Unis.

Il a aussi su se bâtir une fortune personnelle appréciable, bien qu'il en réinvestissait l'essentiel dans ses projets. Début 1965, lui et les Beatles étaient impliqués dans une multitude de sociétés : The Beatles Ltd, NEMS Enterprises, The Beatles Film Productions Ltd, Subafilms, Northern Songs, Lenmac Enterprises Ltd, Maclen (Music) Ltd, Harrisongs Ltd – en laissant de côté l'entreprise de bâtiment et de décoration de Ringo Starr, The Brickney Building Company Ltd. Les autorités fiscales anglaises et américaines se disputaient le droit de mettre la main sur les gains des Beatles. L'éditeur musical Dick James avait même souscrit une assurance vie de 500 000 livres (environ 900 000 euros) pour Lennon et McCartney, conscient que sans ses deux principaux clients, l'affaire était condamnée.

Tant d'œufs d'or avaient été pondus qu'Epstein trouvait difficilement des filets assez large pour les contenir. Mais plus il se diversifia et plus il étendit l'empire NEMS, plus il devint difficile, pour un businessman crédule de Liverpool, d'en assurer le contrôle. Il se plaça dès lors sous la coupe d'une équipe réduite de conseillers, dont aucun n'avait été confronté à des expériences d'une telle ampleur.

> *"Il nous a arnaqués. Il s'est approprié tout ce putain de pognon, pour s'occuper de lui et de sa famille." John Lennon à propos d'Epstein*

Toutefois, vers 1970, l'humeur de Lennon avait quelque peu changé. "Brian était un mec sympa, raconta-t-il à Jann Wenner, mais il savait ce qu'il faisait, il nous a arnaqués. Il s'est approprié tout ce putain de pognon, pour s'occuper de lui et de sa famille." Il a par la suite réitéré ce verdict : "Brian nous a dévalisés. Nous n'avons rien gagné, Brian si."

Près de trois décennies plus tard, Miles, le confident et biographe officiel de Paul McCartney, énonça un jugement similaire provenant d'un second Beatle : "Pour la plupart, les conditions négociées par Brian avec les Beatles étaient inégales, même suivant les habitudes du show-biz de l'époque. Les Beatles ne les avaient acceptées que parce qu'ils n'avaient pas trouvé mieux… Les droits d'édition musicale de John et Paul furent négociés de la même façon par Brian que ses contrats de managements avec le groupe. Ils n'avaient pas de conseillers légaux, ils lui faisaient confiance et se sont fait enfler."

Les désillusions de Lennon et McCartney ont entaché la réputation posthume de principal architecte de l'Empire commercial des Beatles dont bénéficiait Brian. La biographie Shout ! de Brian Norman, en rajouta dans cette entreprise de démolition en listant toutes les bévues d'Epstein, notamment en ce qui concerne les lamentables licences de merchandising aux États-Unis de 1964. Selon Norman, Epstein portait la lourde responsabilité des embrouillaminis légaux qui ont conduit le groupe et ses représentants américains à s'affronter pendant trois ans devant les tribunaux. Norman en conclut : "En un an de procès, les pertes commerciales doivent tourner autour de 100 millions de dollars."

Même si elles étaient divisées, de façon plus réaliste, par dix, une telle somme paraît surréaliste, comparée aux cachets de 10 ou 20 livres qu'Epstein négociait pour le groupe à peine deux ans auparavant. Personnage inquiet, sensible, avec de vagues notions artistiques, avec



De lui à eux : partitions publiées par Dick James (ci-dessus) et Northern Songs (à droite).

Parfois, l'organisation des Beatles pouvait ressembler au casting d'une comédie de boulevard. "Celui dont je me souviens surtout, raconte Tony Barrow, l'attaché de presse des Beatles et de NEMS Enterprises dans les années 60, c'était Walter Strach, ou plutôt le Docteur Strach, comme nous avions coutume de l'appeler. C'était le comptable responsable des partenariats financiers du groupe, The Beatles Ltd. Il me rappelait Peter Sellers dans Dr. Strangelove, pas physiquement, mais dans son comportement. Et puis il y avait l'avocat de Brian, David Jacobs. Comme Brian, Il était juif et gay. Un vrai manipulateur. J'ai toujours pensé que le personnage de Jeremy Boob, dans Yellow Submarine, était inspiré de lui."

Malgré son expérience collective en matière juridique ou en show-business, l'équipe de Brian se mit rapidement à patauger. "Il est pratiquement impossible de visualiser à quel point la tâche était écrasante. Dans le domaine du merchandising, la seule comparaison possible était Walt Disney. Dans la pop, rien n'avait été aussi énorme. Nous étions tous naïfs. C'était notre force, surtout dans le cas de Brian. Cela signifiait qu'il n'avait pas à suivre les règles établies, puisqu'il ne les connaissait pas. Il appliquait un raisonnement neuf à chaque problème. Mais cela le laissait vulnérable face à des hommes d'affaires plus expérimentés et moins honnêtes."

Cette dernière qualité est celle qui reste la plus attachée à la mémoire de Brian pour tous ceux qui ont travaillé avec lui. "Il était complètement droit dans ses négociations avec les artistes, insiste Tony Barrow, tout comme avec l'ensemble du business de la musique. Les Beatles lui faisaient totalement confiance et c'était justifié. Cela leur permettait de se concentrer sur leur musique."

Cela étant, le porte-parole de McCartney



Le piège à fric : les Beatles parlent pourcentages avec Brian Epstein en 1963. (ci-contre) Un plaisantin essaie de dire quelque chose à Epstein et Dick James.

Miles, fournit une interprétation différente des accords entre Epstein et les Beatles. "Les frais déduits de leur part des gains étaient astronomiques. Brian avait un goût prononcé pour les hôtels de luxe, les vins ou les repas les plus coûteux, le tout intégralement aux frais des Beatles. En prélevant 25 % des recettes, Brian gagnait presque deux fois plus que n'importe lequel des Beatles."

La part de 25 % des bénéfices avant impôt d'Epstein (officiellement versée à sa société NEMS Enterprises) n'était cependant pas exceptionnellement élevée. Le partage 50-50 conclut entre Elvis et son manager, le Colonel, fut imité par Gordon Mills lorsqu'il s'occupa de Tom Jones, alors que le pionnier des managers anglais, Larry Parnes, s'accordait des commissions similaires. À l'inverse, de nombreux managers ne prenaient pas plus de 10 % des cachets de leurs artistes, mais ils s'y retrouvaient généralement en déduisant toutes sortes de frais professionnels – comprenant les services de comptables de haut niveau, d'entreprises de relations publiques, de stylistes ou autres directeurs artistiques.

Dans l'esprit d'Epstein, il valait plus qu'un simple imprésario. "J'interviens en tant que manager aussi bien qu'en tant qu'agent. La plupart des artistes ont l'un et l'autre – auxquels ils paient, d'ailleurs, des commissions séparées." Il affirmait que NEMS offrait la panoplie de services dans le show-business à ses clients : "Nous lançons, guidons et construisons des carrières. Nous avons nos propres experts. Nous dirigeons notre propre service de relations publiques. Ces choses coûtent une fortune lorsqu'elles sont effectuées correctement. Le profit laissé par ces 25 % n'est pas aussi fantastique que les gens l'imaginent. Les critiques oublient souvent que nous avons des frais importants, comme n'importe quelle société." Les bons vins et les hôtels cinq étoiles étaient donc des passages nécessaires pour impressionner les hommes d'affaires, comme preuve évidente de succès.

Mais certains domaines de la carrière des Beatles lui échappaient. Epstein a souvent été critiqué pour avoir accepté ce qui, avec le recul, semble être le contrat le plus risible et le moins profitable proposé par Parlophone en 1962. Pour chaque simple (deux titres) vendu, les Beatles touchaient un ancien penny (soit 1/240e de livre), lequel était divisé en cinq. Ainsi, lorsqu'un simple comme She Loves You se vendait à un million d'exemplaires, Epstein et les Beatles empochaient à peine 833 livres chacun (environ 1 300 euros). Le statut de millionnaire était donc encore bien loin. S'il est vrai que le contrat était signé pour quatre options d'un an, avec une augmentation de royalties à chaque fois (d'un quart de penny), cela porta à seulement 1 666 livres (tout juste le double) ce que chaque membre du groupe touchait sur un million de disques vendus en 1967.

Ces comptes d'apothicaires étaient cependant de mise au début des années 60. Toute nouvelle signature était soumise aux mêmes conditions draconiennes, quel que soit le nom du manager. Comme exemple de la façon dont EMI considérait ses artistes et son personnel, ce n'est qu'en mars 1965 que George Martin – le producteur des disques qui avaient dominé les charts, que ce soit les Beatles, Gerry & The Pacemakers, Billy J. Kramer ou Cilla Black – reçu une maigre augmentation sur son modeste salaire négocié en 1962. Il était pourtant en grande partie responsable d'une explosion des bénéfices de la société durant cette période.

L'ami d'enfance de Lennon, Pete Shotton, fit un témoignage qui ne manquera pas de ternir plus encore la réputation de Brian : "En 1966, alors qu'il renégociait les contrats d'enregistrement avec Capitol et EMI, Epstein inséra une clause stipulant que 25 % des royalties des Beatles étaient automatiquement prélevées par sa société, NEMS, jusqu'en 1976. Ignorant les conséquences d'une telle clause, les Beatles contresignèrent les accords."

Cette déclaration reste toutefois impossible à vérifier, le document incriminé restant classé dans les archives d'EMI. Si cela s'avérait exact, ce subterfuge signifiait que même après la mort d'Epstein, NEMS aurait continué à percevoir ses 25 % – ce longtemps après l'expiration du contrat de management entre la société et les Beatles.

Les royalties sur les ventes de disques et les cachets pour les spectacles représentaient l'essentiel des gains pour les Beatles entre 1963 et 1964. Mais pour deux de ses membres, des revenus plus consistants étaient assurés par leur statut d'auteurs-compositeurs, grâce aux droits de publication ou de diffusion. "On nous rappelle constamment, à Ringo et moi, que John et ››

PHOTOS : POPPERFOTO/REX



L'argent, voilà ce qu'ils voulaient : George et Ringo commencent enfin à mener la belle vie en 1964.

Paul gagnent beaucoup plus d'argent que nous deux.", reconnut amèrement George en 1965. Epstein n'ignorait pas ce problème : "Cela me préoccupe. Je recherche d'autres sources de revenus pour ceux qui ne bénéficient pas d'avantages aussi appréciables. Pour George, j'ai pu obtenir une rémunération de la part d'un quotidien lors de notre séjour à Paris (1964). Nous pourrions aussi commercialiser des batteries avec le nom de Ringo."

Lennon et McCartney s'installaient donc confortablement dans leur statut financièrement appréciable d'auteurs-compositeurs ayant connu la plus grande réussite de l'histoire de la pop britannique. Fatalement, ils n'étaient pas les seuls à profiter de leur succès. Epstein avait autorisé l'éditeur-maison d'EMI, Ardmore & Beechwood, à s'occuper du simple Love Me Do en 1962. Mais il n'avait pas été enchanté par leur attitude blasée, à une époque où on attendait des éditeurs qu'ils dynamisent la carrière de leurs clients en favorisant les reprises de leurs chansons ou même en arrangeant des diffusions radio ou télé. George Martin conseilla à Epstein de contacter l'un de ses vieux amis, nouvellement installé comme éditeur indépendant, Dick James.

"Il se défoncera pour vous", avait assuré Martin. Averti de la venue d'Epstein, James accueilli le manager avec un coup savamment monté, en appelant devant lui le producteur de l'émission prestigieuse, Thank Your Lucky Stars. Alors qu'Epstein paraissait médusé, James recommanda au producteur d'inviter les Beatles pour promouvoir leur second simple. Une fois la conversation terminée, James se tourna vers Epstein et lui demanda : "Bon, maintenant, puis-je publier les chansons de vos garçons ?"

Dans la bande de crapules qui entouraient les Beatles, Dick James a longtemps occupé une place plus élevée que Brian Epstein. Comme toujours, Lennon a su donner le ton : "C'est un autre de ces mecs, un peu comme George Martin, qui pensaient nous avoir fabriqués, et il n'en est rien. J'aimerais écouter la musique de Dick James, s'il vous plaît, jouez-m'en un passage." Avec sa préférence avouée pour les ballades de McCartney, loin devant les excentricités de Lennon, le vétéran et fier de l'être James a rapidement provoqué le mépris de Lennon. Mais sa musique avait malgré tout été entendue sur les ondes une décennie avant celle des Beatles. En 1948, le jeune Dick James (ou Isaac Vapnic) fut le premier chanteur masculin à s'immiscer dans les classements américains avec You Can't Be True, Dear. Vers le début des années 50, il avait été signé par George Martin sur Parlophone et, en 1956, les deux hommes avaient décroché un hit avec le thème de la série télé Robin Hood – une chansonnette qui était encore suffisamment familière au début des années 70 pour être parodiée par les Monty Python.

Alors que le rock'n'roll supplantait la pop insouciante du bon vieux temps et que James perdait ses cheveux, il se reconvertit dans l'édition musicale, démarrant sa propre affaire en 1961 avec un prêt de 5 000 livres de son comptable, Charles Silver. Lorsqu'il fit la connaissance d'Epstein en novembre 1962, James était un renard à l'appétit aiguisé doté d'une réputation de droiture en affaire et de parfaite probité financière. Epstein lui accorda sans hésiter les droits d'édition de Please Please Me et se sentit pleinement rassuré lorsque le titre se classa numéro 1.

À la grande surprise d'Epstein, James refusa d'ajouter Lennon et McCartney à la petite écurie de Dick James Music. Au lieu de ça, se souvient James, il expliqua : "Ce que je voudrais faire, c'est créer une société dans laquelle John, Paul et Brian gagneraient 50 % et ma société 50 %. John et Paul seraient exclusivement liés à cette société. J'ai ajouté : 'Et comme vous venez tous du Nord, nous devrions peut-être la baptiser Northern Songs'."

C'était une offre étonnamment tournée vers l'avenir qui proposait à Lennon et McCartney une meilleure part du gâteau que ce qu'ils auraient pu recevoir dans une négociation plus conventionnelle. Mais elle les liait à Dick James sur un long terme. James avait six mois pour faire ses preuves, après quoi un nouveau contrat de trois ans serait signé. Finalement, les deux Beatles signèrent un contrat qui les lia à Northern jusqu'en 1973. Bien que dans la mémoire de Dick James, Lennon et McCartney avaient été "avisés par des spécialistes qu'il s'agissait d'une très bonne idée", le souvenir de McCartney était nettement moins idyllique. "Nous nous sommes pointés dans cette petite maison sombre et nous avons signé ce truc, confia-t-il à Miles, sans trop savoir de quoi il s'agissait, que nous abandonnions les droits de nos chansons. C'est devenu cet accord et, virtuellement, je suis encore soumis à ce contrat. C'est draconien !"

McCartney prétend ne pas avoir saisi les bases de cet accord : "Nous leur avons demandé : 'Pouvons-nous avoir notre propre société ?', ils ont répon-

du : 'Oui'. Nous avons ajouté : 'Vraiment à nous ?' et ils ont encore ajouté : 'Oui, vous pouvez, vous êtes fantastiques'. Nous avons pensé que ça représentait des parts de 10 %. Mais, bien sûr, c'est devenu 49 % pour moi, John et Brian, et 51 % pour Dick James et Charles Silver. Il y avait toujours ce vote qui nous battait. Nous réunissions 49 % et eux 51."

Le contrat était en fait plus compliqué encore. Et, au cours des trois années suivantes, il devint encore plus embrouillé. Des 98 parts initiales de Northern, James en prit 49, Lennon 19, McCartney 20, et Epstein (via NEMS) 10. De plus, Dick James Music Ltd s'attribua 10 % des recettes de base de Northern pour financer "l'administration" du compte. En 1964, Epstein fonda une société baptisée Lenmac Enterprises Ltd, consacrée entièrement à collecter leur part des gains de Northern. Lennon et McCartney possédaient chacun 40 % de ce nouvel établissement et Epstein 20. Une société similaire, Maclen (Music) Ltd, fut créée aux États-Unis.

Tout semblait pour le mieux, mais dès la fin 1964, les comptables des Beatles recherchaient désespérément des opportunités d'investissements dans lesquelles les gains Beatles pourraient être placés – la seule alternative étant que les services fiscaux allaient continuer à retenir 90 % des bénéfices sur l'international. Ringo plaça son capital dans l'entreprise de bâtiment d'un ami, George prit des parts dans une discothèque de Londres et Lennon installa Pete Shotton dans un supermarché sur Hayling Island.

En ce qui concernait Lennon et McCartney, les gains générés par l'édition nécessitaient néanmoins une dispersion plus large des liquidités. L'un des conseillers financiers d'Epstein, Jim Isherwood, suggéra que Northern soit proposée en bourse. Non seulement des investisseurs particuliers pourraient dès lors miser sur le futur succès des Beatles, mais le petit nombre de participations de Lennon et McCartney pourrait être converti en milliers d'actions publiques – lesquelles auraient une chance, si les succès continuaient à tomber, de voir leur valeur crever le plafond sans s'arrêter. En ce milieu des années 60, un aménagement du gouvernement permettait à de telles transactions d'échapper à toute taxation sur les profits immédiats. C'était littéralement de l'argent pour rien.

Ainsi, les Beatles se lancèrent dans la spéculation. Cinq millions d'actions Northern Songs furent créés, avec une valeur nominale de cinq shillings (25 p, soit environ 50 centimes d'euro). On donna leur moitié à Dick James et Charles Silver et le solde fut partagé entre John, Paul et Brian, comme précédemment. Quelque temps plus tard, le cours se mit en place, avec deux millions d'actions (chaque actionnaire précité ayant conservé 40 % de ses actions), à 39 p (60 centimes d'euro) chacune. Le prix chuta pendant un moment avant de se stabiliser pour remonter progressivement, ajoutant, sur le papier, des revenus considérables à Lennon et McCartney. En chemin, Isherwood misa afin de procurer à George et Ringo 25 000 actions chacun et leur donner ainsi le sentiment qu'ils avaient un rôle dans la société.

Cette accumulation d'obscures manipulations financières (vu du côté des Beatles) fut accompagnée par deux autres tours de passe-passe. Pour le premier, Lennon et McCartney furent convaincus de prolonger leur contrat d'exclusivité avec Northern Songs jusqu'en février 1973, ce afin de rassurer le public des investisseurs, mais aussi pour garder au chaud les poules aux œufs d'or de Dick James. Le contrat s'appliqua non seulement aux compositions communes, mais aussi aux œuvres en solo – une clause qui eu des répercussions plusieurs années plus tard lorsque John et Paul affirmèrent tous deux écrire des chansons avec leur épouse respective, lesquelles n'étaient en aucun cas liées à Northern. Pour le second tour, Lenmac Enterprises, la société qui collectait les royalties de Northern pour le groupe, fut rachetée par Northern pour la somme bien au-dessus de la valeur réelle du marché de 365 000 livres (environ 556 000 euros). 80 % des liquidités furent immédiatement remises à Lennon et McCartney, l'opération leur ayant été présentée comme un bon coup financier. Ce que les deux Beatles ne réalisaient pas, c'est qu'avec Lenmac, ils venaient de perdre les droits des 56 premières chansons signées Lennon/McCartney détenues par Northern, dont certains de leurs plus grands succès, comme She Loves You ou I Want To Hold Your Hand. Elles appartenaient désormais entièrement à Northern, ce qui ne posait pas de problème tant que Lennon et McCartney restaient actionnaires de la société. Dès qu'ils en sortirent durant les moments troubles à la fin des années 60, lorsque Dick James céda Northern à Sir Lew Grade sans les en avertir, ils perdirent tout gain potentiel sur ce catalogue. Jusqu'à ce jour, McCartney et les ayants droit de Lennon, ne gagnent pas un centime en royalties pour la diffusion de ces 56 titres de 1963 et 1964.

Ironiquement, c'est le troisième Beatle signé sur Northern Songs en 1963, George Harrison, qui s'est le plus préoccupé de suivre ces affaires si embrouillées. Dès janvier 1964, Brian Epstein avait reconnu publiquement que "George est le plus attentif aux détails du business et il aime me parler des cachets et des pourcentages". Barrow se souvient : "George voulait savoir combien il gagnait et, plus précisément combien Brian gagnait."

"Je ne suis pas le Beatle le plus intéressé par l'argent, protesta Harrison en 1965, je suis simplement le seul qui s'intéresse à ce qu'il devient. J'aime savoir où il part. Je ne comprends pas que les autres s'en moquent. Nous nous réunissons avec ces comptables et on nous dit que nous avons gagné 2,5 % de ceci et 4,5 % de cela, c'est pénible et ennuyeux, on se croirait de retour à l'école. Environ un an après que les Beatles ont sorti des disques qui marchaient bien, j'ai commencé à essayer de comprendre ce qui se passait et où ça partait. John et Paul étaient intéressés tout autant, mais ils ont fini par baisser les bras, moi pas."

Comme le soulève cependant Tony Barrow, "George n'était pas très éduqué dans ce domaine. Ce n'était pas à proprement parler un génie des affaires. Même s'il a essayé de s'y mettre, il fut rapidement aussi paumé que les autres." Comme les affaires en Amérique l'avaient prouvé, il n'y avait pas de honte à ça. Le succès vertigineux des Beatles avait submergé les capacités mentales et les connaissances juridiques de Brian, tout comme celles de ses conseillers, à un point tel que même aujourd'hui on serait bien en mal d'en estimer le coût réel.

"Nous sommes des musiciens, pas des négociants.", expliquaient constamment les Beatles à Brian lorsqu'il leur demandait de cautionner des vêtements ou des jouets portant leur nom. "Brian tenait impérativement à ce que le fan club officiel des Beatles, qui était géré en dehors des bureaux de NEMS, ne se transforme pas en magasin distribuant des produits Beatles", affirme Tony Barrow qui supervisait le club en considérant que cela faisait partie de son travail de relations publiques. "Vous pourriez dire qu'il passait à côté d'une évidente opportunité commerciale, mais il voyait cela de l'autre bord, il ne voulait pas que le club exploite les fans. Il n'y avait qu'une seule exception à cette règle. Un couple de cousins à lui dirigeait une société fabriquant des sweat-shirts et ils lui demandèrent de proposer aux membres du fan club des polos noirs avec un écusson Beatles cousu sur le devant. Ils étaient de très bonne qualité et ils furent présentés aux fans à Noël 1963. Il ne refit jamais cette expérience."

D'autres entrepreneurs avaient moins de scrupules. "Dès le printemps 1963, se remémore Barrow, nous partions en tournée avec les Beatles et, après chaque concert, des gens vendaient des livrets de photo de mauvaise qualité. Certains étaient entièrement consacrés aux Beatles, d'autres concernaient plusieurs artistes, mais les vendeurs ne montraient que les images des Beatles pour attirer les fans."

À la fin de l'été 1963, alors que le groupe était déjà considéré comme l'attraction pop ➤➤

"Les comptables recherchaient des opportunités d'investissements – Lennon installa Pete Shotton dans un supermarché."


Plein la vue ! Le supermarché que Lennon a acheté (Hayling Island).

PHOTOS : HULTON ARCHIVE/POPPERFOTO/PICTORIAL PRESS

principale du Royaume Uni, il paraissait évident pour Brian Epstein qu'un contrôle devait être exercé sur tous les produits en rapport avec les Beatles. En octobre, il a mis en place un processus de licences qui suivait deux règles : il avait un droit de veto sur le moindre objet qui portait le nom des Beatles et ceux-ci n'auraient à en assumer aucun. Au départ, il voulait établir les licences par l'intermédiaire de NEMS, mais la demande menaçait de submerger les affaires quotidiennes de la société. Cette responsabilité fut dès lors accordée à une relation d'affaires de Brian, Nicky Byrne, lequel dirigeait Stramsact, un consortium réunissant quelques solides fortunes de Chelsea.


"Dick James est un branleur fasciste !" George Martin et James appréciant une improvisation des Fabs.

Vers Noël 1963, les magasins britanniques furent envahis par les poupées Beatles, les papiers peints, les guitares-jouets, les perruques et quantité d'autres produits, la plupart arborant le logo NEMS, mais un grand nombre n'ayant pas reçu la moindre autorisation. "Brian a tenté de poursuivre les premiers contrevenants devant les tribunaux, explique Tony Barrow, mais rapidement il y en a eu beaucoup trop."

L'exploitation de la popularité des Beatles en Angleterre fut largement dépassée grâce à la rapacité des hommes d'affaires américains. Nicky Byrne créa une filiale américaine, Seltaeb (le mot Beatles inversé), afin de contenir le raz de marée depuis son siège à New York. Il fut harcelé par les demandes dans des proportions qui dépassaient de loin tout ce qu'il avait connu en Grande Bretagne. Une société écoula ainsi un million de T-shirts dans les trois jours qui ont suivi l'arrivée des Beatles à New York. Des enseignes comme Woolworth's furent métamorphosées en magasins spécialisés Beatles dans lesquels les fans américains se procuraient avidement depuis les chewing-gums jusqu'aux silhouettes découpées grandeur nature pour faire de beaux rêves la nuit.

L'argent coulait à flot dans Seltaeb, et, dans une moindre mesure, Stramsact, mais une partie infime parvenait jusqu'aux Beatles. Epstein avait donné carte blanche à son avocat, David Jacobs, pour négocier le partage des royalties avec David Byrne. Le jeune businessman futé laissa 10 % des gains à Jacobs et NEMS, ce qu'accepta Jacobs se disant que c'était mieux que rien. "Le merchandising peut être lucratif, mais les chiffres avancés de plusieurs millions de livres en Amérique relèvent de la plus parfaite absurdité", déclara Epstein au cours de l'été suivant, ne croyant pas si bien dire.

Un autre manager dans la pop finit par convaincre Epstein qu'il se faisait rouler. Rejetant la faute sur Byrne et lui-même (dans cet ordre), il renégocia le contrat Seltaeb, afin d'accorder 46 % des gains aux Beatles. Après quoi, il se lança dans une série de procès contra la société qui était chargée de recueillir l'argent pour lui et les Beatles.

Avec Byrne et Epstein occupés par leurs querelles, le business du merchandising s'en donna à cœur joie. Les principaux distributeurs annulèrent leurs commandes, pour ne pas se laisser embarquer dans une bataille légale, pendant que certains fabricants pouvaient se passer de la moindre licence. Cela entraîna un véritable désastre financier pour Byrne, Epstein et les Beatles. La société NEMS finit même par être lourdement pénalisé de plusieurs millions de dollars pour ne pas avoir été représentée lors de certaines audiences devant le tribunal. Les poursuites furent finalement abandonnées, un accord ayant été conclu dans lequel Byrne reçu un dédommagement définitif. Epstein, se sentant probablement coupable, paya tous les frais légaux des Beatles sur sa fortune personnelle.

Cet épisode fut particulièrement ruineux pour les Beatles qui perdirent des sommes incalculables en manque à gagner. Le chiffre de 100 millions de dollars avancé par Philip Norman est le plus effrayant. Il suggère même dans son livre Shout ! que ce désastre aurait même initié des projets d'assassinat d'Epstein dans le milieu. Cette idée fut considérée comme parfaitement ridicule par ceux qui travaillaient au sein de l'organisation des Beatles.

Toutefois, l'historien rock Johnny Rogan commenta dans son enquête (Starmakers And Svengalis) que le deal Seltaeb s'est révélé en fin de compte plus lucratif qu'il semblait au départ. Certains analystes ont conclu que même le partage de 54 et 46 % était désavantageux pour le groupe. Mais les fabricants étaient si désespérés de profiter du succès des Beatles que Byrne avait tout de même réussi à négocier une retenue de 15 % de leur chiffre d'affaire, ce qui était bien supérieur, par exemple, à ce qui avait été conclu dans le passé pour le merchandising d'Elvis Presley. Cela rétablit quelque peu la balance pour les contrats douteux d'Epstein sur Seltaeb.

"Les Beatles ne furent pas impliqués dans toutes ces affaires", poursuit Tony Barrow. "Ils ne comprenaient rien au merchandising, pas plus qu'ils ne l'appréciaient. Ils pouvaient se mettre en colère lorsqu'un photographe à qui ils faisaient confiance, comme Dezo Hoffman, publiait un livre avec ses photos des Beatles. Il se voyait alors banni à jamais de leur entourage. La fameuse déclaration de John à Brian, "Nous nous chargeons de la musique et toi tu t'occupes des pourcentages", reflétait tout à fait la réalité. Excepté George, ils ne voulaient pas savoir ce qui se passait."

Ce n'est qu'en 1969, lorsque Allen Klein est entré dans l'entourage du groupe et qu'il s'est mis à chercher des preuves d'un mauvais management, que les Beatles ont pris peu à peu conscience que nombre de décisions de Brian avaient été naïves ou tout simplement mauvaises. Mais, comme le souligne Tony Barrow, leur esprit n'était plus aussi crédule : "Regardez ce qui s'est passé lorsqu'ils ont lancé Apple. Ils ont placé toute leur confiance dans des gens comme Alexis Mardas (alias Magic Alex, célèbre hippie déjanté) ou The Fool (un groupe de stylistes hollandais). Cela vous donne une idée de leur propre naïveté, je crois."

Bien avant cela, George avait incité les Beatles à faire quelques commentaires amers sur le thème de l'argent. En 1964, le comptable du groupe, Walter Hofer reçut une réclamation des services fiscaux américains pour des gains déjà taxés en Grande-Bretagne. "Nous ne refusons pas de payer nos impôts, expliqua-t-il poliment, mais nous ne voulons pas les payer deux fois." Lors d'une conférence de presse où on lui demanda de quelle façon les États-Unis pourraient remercier l'Angleterre pour avoir envoyé les Beatles, Harrison répliqua : "Lâchez-nous simplement avec vos taxes." Deux ans plus tard, la chanson Taxman, sur Revolver, exprima ses sentiments envers le Trésor Public.

C'est également Harrison qui fournit le commentaire le plus éloquent sur la saga Northern Songs. Alors que John traitait face à face Dick James de "porc" ou de "branleur fasciste", lorsque ce dernier osait assister à une séance d'enregistrement des Beatles, Harrison canalisa son dégoût dans sa musique. "L'accord que je joue n'a aucune importance, écrivit-il en 1967, car ce n'est qu'une chanson pour Northern." Dans les deux années suivantes, Northern Songs, avec son catalogue inestimable de chansons de Lennon/McCartney et Harrison, a échappé pour toujours au contrôle des Beatles. L'ignorance commerciale ne servait désormais plus d'excuse. Mais le groupe doit plus d'une fois avoir repensé à ces premières années où ils ne connaissaient rien aux affaires et n'en perdaient pas pour autant le sommeil. ■



"Fais-en autant, Paul !" : Lennon exhibe
première œuvre littéraire déjantée en 1

Quoi : Publication de In His Own Write
Où : Royaume-Uni
Quand : 23 mars 1964

JOYCE LENNON

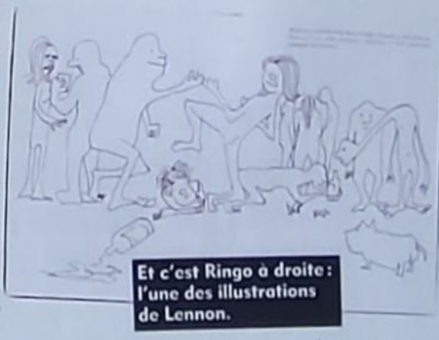
Si certains qualifient le premier livre de Lennon de voyage démystifiant dans l'imaginaire du Beatle, John avoue qu'il "ne parle de rien". Par Josh Harris.

OUTRE L'ENTOURAGE STANDARD DES Beatles, on trouve un nouveau venu dans le groupe les accompagnant sur la tournée anglaise à l'automne 1963 : Michael Braun, un journaliste américain. Le temps qu'il passe avec eux nourrira Love Me Do, un livre qui reste l'un des récits les plus intelligent sur leur ascension. John Lennon est assez à l'aise avec Braun pour lui montrer les liasses de poèmes, de prose et de dessins créés pendant des moments de calme. Braun est si impressionné qu'il en glisse quelques-uns à son éditeur chez Jonathan Cape, Tom Maschler. Il en résulte une avance de 1 000 livres, la publication du premier livre de John et sa désignation immédiate de Beatle littéraire.

Les racines de cet épisode sont gravées dans l'histoire du groupe : la satire de potache que John déverse dans The Daily Howl, la prose farfelue qu'il écrit pour la rubrique "Beatcomber" de Mersey Beat, les petites annonces étranges qu'il y fait paraître. Les lettres de l'époque de Hambourg qu'il envoie à Stuart Sutcliffe et Cynthia Powell font aussi l'affaire : en les observant, on sent un esprit frénétiquement créatif, ainsi qu'un besoin d'utiliser des mots et des images pour exorciser ses pensées les plus sombres.

Il en est de même pour In His Own Write (traduit en français sous le titre Flagrant Délire, NDT) présenté au public le 23 mars 1964. Les critiques les plus dithyrambiques évoquent une collection hilarante de vers absurdes. Pourtant au détour de certaines pages, on trouve des réflexions acérées. Dans No Flies On Frank, fantaisie située en banlieue autour de la table du petit-déjeuner, "pas même le visage tuméfié de sa femme pouvait faire naître un sourire chez ce pauvre Frank". The Fat Growth On Eric Hearble se conclut quand Eric perd son emploi "de professeur de danse pour handicapés", un sort expliqué en ces termes : "On ne veut pas d'un anomal pour former nos gars". Le petit Bobby est amputé et reçoit une prothèse en forme de crochet pour son anniversaire. Chercher des points communs entre ces textes et la vie de John le Beatle en citant les paroles de ses chansons serait une erreur. Le plus gros de In His Own Write s'accorde avec ces moments où John se met à faire des grimaces "de handicapé" sur scène.

"Ça ne parle de rien. Il n'y a rien de profond dans ce livre. C'est juste destiné à faire rire." John Lennon



Et c'est Ringo à droite : l'une des illustrations de Lennon.

Les illustrations renforcent cette impression de malêtre. John dessine des humains grotesques : lorsqu'il dépeint une scène de fête orgiaque, le résultat est terriblement dérangeant. En dépit du côté hilarant de In His Own Write, son imagination semble profondément désabusée.

Inévitablement, le livre suscite toutes sortes de questions sur l'origine de ces visions. "Ça ne parle de rien", répond John, sans grande sincérité. "Si vous l'aimez tant mieux, sinon, tant pis. C'est tout. Il n'y a rien de profond dans ce livre, c'est juste destiné à faire rire. Je note des trucs sur des bouts de papier que je fourre dans mes poches. Quand il y en a assez, je peux faire un bouquin." Lorsqu'on lui demande sur BBC2 s'il a consciemment utilisé des onomatopées, John réplique "Automato quoi ? Je ne sais pas ce que tu veux dire, mon gars."

Alors que Ringo apprend qu'on a comparé sa scène de gueule de bois dans A Hard Day's Night à du Charlie Chaplin et que le critique musical du Times discerne des "cadences éoliennes" dans les premières chansons d'amour des Beatles, In His Own Write est placé sur le même plan que du James Joyce. "Il semble emprunter à l'humoriste anglais Spike Milligan le format général de ses histoires, fables, saynètes et poèmes", écrit Tom Wolfe. "Mais l'amertume sous-jacente de la plupart de ce que Lennon écrit sur le mariage et la vie de famille, par exemple, ainsi que ses excursions joyciennes dans les fantaisies de langage, sont d'un autre acabit. Les références à Joyce – les parodies de prières, de liturgies, de manuels et de grammaire, les homonymes farfelus – sont ce qui a le plus intrigué les hommes de lettres ici et en Angleterre."

L'année suivante, un certain John Wain répète le même point de vue dans le magazine américain New Republic. "La première chose que remarquera tout littéraire dans le livre de M. Lennon est qu'il provient d'une source unique, l'œuvre postérieure de James Joyce pour la nommer", affirme-t-il. Pour illustrer ses arguments, Wain cite un passage d'Ulysse. Mais en dépit des similarités apparentes, John ne connaît pas Joyce ; lorsqu'il finit par le lire, c'est, selon lui, "comme de trouver un père".

D'autres lecteurs de In His Own Write sont moins impressionnés. Le 19 juin 1964, M. Charles Curran, le député conservateur d'Uxbridge, récite un extrait de Deaf Ted, Danoota (And Me) lors d'un débat parlementaire. "Je ne cite pas ce poème en raison de sa qualité littéraire, mais parce qu'on peut y apprendre, comme dans d'autres textes de ce livre, deux choses au sujet de John Lennon : il aime jouer avec les mots et raconter des histoires et il est quasiment illettré", dit-il d'un ton grinçant. "On dirait qu'il a recopié des extraits de Tennyson, de Browning et de Robert Louis Stevenson tout en écoutant les résultats du football à la radio."

Curran forme à lui seul une minorité : en dix mois, 20 000 exemplaires sont vendus et, l'année suivante, A Spaniard In The Works – plus tordu sans aucun doute – est publié. Dix ans plus tard, la BBC inclut I Sat Belonely, un texte de In His Own Write dans une anthologie de poésie pour les écoles. Si John s'en est aperçu, on imagine qu'il a éclaté de son rire le plus sarcastique.

PHOTOS : HULTON ARCHIVE/TERENCE SPENCER

22 On peut entendre les Beatles s'interviewer mutuellement dans l'émission de radio BBC, The Public Ear.

23 In His Own Write, un livre de textes et de dessins de John Lennon est publié au Royaume-Uni, tandis que Do You Want To Know A Secret sort aux USA chez Vee-Jay. Le groupe est filmé au Scala Theatre de Londres.



24 Des statues de cire des Beatles font leur entrée chez Madame Tussaud à Londres (ci-dessus). Le tournage continue au Scala Theatre.

25 Le groupe fait un play-back de Can't Buy Me Love pour son premier passage à Top Of The Pops. Le tournage continue au Scala Theatre.

26 L'ex-batteur des Beatles, Pete Best, se rend aux USA pour participer au show télévisé I've Got A Secret.

27 George et John passent le week-end de Pâques avec Cynthia Lennon et Patti Boyd au Dromolan Castle Hotel en Irlande. Ringo se rend à Woburn Abbey et Paul reste à Londres.

29 La station pirate Radio Caroline commence à émettre. Son premier morceau diffusé est Can't Buy Me Love.

30 Diffusion de l'émission spéciale de radio BBC From Us To You.

31 Tournage au Scala Theatre d'une scène de concert pour A Hard Day's Night. Le soir, les Beatles enregistrent une session pour le Saturday Club de radio BBC.

AVRIL 64

1 Dans les bureaux de NEMS à Londres, John Lennon rencontre Freddie, son père perdu de vue. Le tournage continue au Scala Theatre.

2 Suite du tournage au Scala Theatre.

3 Une bande-annonce pour le film A Hard Day's Night est tournée aux Twickenham Studios montrant les quatre Beatles en landau.

4 Selon le Billboard, le groupe occupe toutes les places du Top 5 dans les classements de ventes de singles aux USA. Can't Buy Me Love est numéro 1.

5 Tournage de la séquence d'ouverture de A Hard Day's Night à Marylebone Station à Londres.

6 Suite du tournage à Twickenham pendant les jours suivants.

9 La séquence en solo de Ringo dans A Hard Day's Night est filmée sur le chemin de halage de la Tamise, à Kew dans le Surrey.

10 Sortie aux USA de *The Beatles' Second Album*. Le groupe poursuit le tournage à Twickenham pendant les deux jours suivants.

12 Nouvelles prises de vue à Marylebone Station.

13 *The Beatles' Second Album* est disque d'or aux États-Unis.

14 Pendant que le tournage continue à Twickenham, John et Paul mettent la touche finale à la chanson A Hard Day's Night.

15 Paul est interviewé par David Frost pour le show télévisé de la BBC, A Degree Of Frost.

16 Le tournage s'installe à Notting Hill Gate (Londres) et la chanson A Hard Day's Night est enregistrée à Abbey Road.

17 Le titre du film des Beatles, A Hard Day's Night, est officiellement annoncé.

18 Les répétitions pour la retransmission de l'émission télévisée Around The Beatles ont lieu au Hall Of Remembrance sur Flood Street (Chelsea, Londres).

19 La participation musicale des Beatles à l'émission Around The Beatles est enregistrée aux IBC Studios de Londres.

20 Paul est filmé pendant deux jours dans une école de danse de Notting Hill, mais la séquence ne sera pas retenue dans le film.

21 Petula Clark déclare dans le Melody Maker que "Cliff Richard est un nom plus imposant que celui des Beatles. Les Français n'aiment pas les Beatles, comme tant d'autres ici. Et en Roumanie, ils sont presque inconnus."

22 Le tournage s'installe à Hammersmith, Shepherd Bush puis Notting Hill.



23 John est l'invité d'honneur d'un déjeuner littéraire à Londres, au Dorchester Hotel. Fatigué, son discours fut bref : "Merci beaucoup, vous avez le visage du bonheur".

24 Le dernier jour de tournage s'effectue à Ealing (Londres).

25 Peter & Gordon éjectent Can't Buy Me Love de la première place du classement britannique avec World Without Love, signé Lennon-McCartney.

26 Au concert célébrant les gagnants du référendum du NME à Wembley (ci-contre), on retrouve les Beatles, les Rolling Stones, les Searchers, les Animals, Gerry & The Pacemakers, Brian Poole & Tremeloes, Dave Clark Five, Cliff Richard & The Shadows, Billy J. Kramer & The Dakotas, les Merseybeats, les Fourmost, Joe Brown, Big Dee Irwin.

MUSICAL EXPRESS
POLL-WINNERS ALL-STAR CONCERT

27 Love Me Do sort aux États-Unis sur Tollie Records.

28 L'émission télévisée d'une heure, Around The Beatles, est montée au Wembley Studio sous la direction de Jack Good.

29 L'avion des Beatles atterrit à l'aéroport de Turnhouse en Écosse. Le groupe joue à l'ABC Cinema d'Édimbourg. Lors de la conférence de presse, le maire, Lord Duncan Weatherstone, prend les Beatles par surprise en leur demandant une participation de 100 000 livres (150 000 euros) au festival d'Édimbourg.

30 Les Beatles se produisent à l'Odeon Cinema de Glasgow.

MAI 64

2 Alors que The Beatles Second Album vient remplacer Meet The Beatles à la première place du classement américain. Les Fabs partent en vacances, John et George à Hawaï et Ringo et Paul aux îles Vierges.

Quoi : John revoit son père
Où : NEMS, Argyle Street (Londres)
Quand : 1er avril 1964

PÈRE AMER

John Lennon avait vu pour la dernière fois son père en 1946, mais le succès des Beatles a provoqué, qu'il le veuille ou non, ces retrouvailles. Par Peter Dodgett.

En 1964, la presse populaire présentait chaque jour le succès surréaliste et croissant des Beatles sous un nouvel angle. C'était une époque encore innocente où l'on ne trouvait pas de journaux à scandales pour offrir de grosses sommes en échange de certains témoignages. Les meilleurs journalistes commencèrent néanmoins à enquêter sur un vide important dans l'histoire des Beatles concernant les parents de John Lennon.

L'absence de sa mère était compréhensible. En 1958, elle avait été renversée et tuée sur le coup par un policier en dehors de son service. Interrogé sur son père, en revanche, Lennon admettait qu'il ne l'avait pas vu depuis près de vingt ans, se souvenant à peine de vacances à Blackpool avec lui en 1946. Les fouineurs se mirent au travail offrant de multiples variations sur le thème du "Beatle abandonné à la naissance". Jusqu'à ce que le Daily Express tombe sur une mine d'or. "Le père d'un Beatle fait la vaisselle au Greyhound Pub de Hampton Court", publia le quotidien.

Lennon n'avait pas fait le moindre effort pour rechercher son vagabond de père. Il avait été élevé par sa tante Mimi avec toutes sortes de récits sur l'irresponsabilité d'Alfred 'Freddie' Lennon. Mimi avait toujours pensé que le marin n'était pas digne de sa jeune sœur Julia et elle fut la première à s'écrier : "Je te l'avais bien dit !", lorsque Freddie ne rentra pas chez lui après la guerre, pour rejoindre sa femme et son jeune fils.

Le séjour à Blackpool fut l'une des rares rencontres entre le père et son fils, mais tout espoir d'une relation stable fut vite balayé. Les vacances se terminèrent sur une dispute entre Freddie et Julia, au terme de laquelle un choix cruel fut proposé à John : partir pour la Nouvelle-Zélande avec son père ou rester à la maison avec sa mère. John préféra la sécurité à l'aventure et n'entendit plus parler des exploits de son père jusqu'à ce que Freddie fût retrouvé à Londres par la presse.

Brian Epstein se tenait déjà sur la défensive, conscient de la mauvaise publicité qui serait faite au cas où les médias mettraient un jour le grappin sur Freddie avant qu'il ne soit mis hors d'état de nuire. Il fut donc prompt à envoyer une invitation très polie et raffinée : si Alfred Lennon faisait l'honneur d'une visite au bureau de NEMS, à côté du Palladium au centre de Londres le 1er avril 1964, il ne manquerait pas de rencontrer son fils depuis longtemps perdu de vue. Freddie ne manqua pas de se présenter et fut aussitôt conduit dans un bureau cossu où il se retrouva non seulement avec le distingué M. Epstein, débordant d'amabilité et de prévenance, mais également avec pas moins de trois membres des Beatles. Ayant refusé au départ de bavarder avec celui qui, dans son esprit, l'avait abandonné des années auparavant, John Lennon ne fut convaincu qu'avec l'assurance qu'il pourrait compter sur le soutien des autres. Profitant d'une pause dans le tournage de A Hard Day's Night (au Scala Theatre, à cinq cents mètres), Lennon, Harrison et Starr furent donc conduits au bureau de NEMS et préparés à cette rencontre inévitable autant que désagréable.

La conversation fut de prime abord très tendue. Brian Epstein se fit fort de la détourner sur des terrains moins raides. Comme à son habitude, George Harrison était poli mais peu loquace. Alfred essaya bien de s'amender de ses années de négligences, John marmonnant des réponses sarcastiques. Finalement les deux Lennon furent laissés seuls quelques minutes, avant qu'Epstein revienne pour expliquer que John et les garçons étaient attendus sur le tournage.

La brève réunion père-fils ne fut pas mentionnée dans la presse, jusqu'à ce que Freddie Lennon ne sente l'odeur de l'argent facile et qu'il vende son histoire au Daily Herald. De nouveau, Brian s'en mêla, suggérant à John d'envoyer un chèque de 30 livres (45 euros) et une pension hebdomadaire de 12 livres (18 euros) pour dissuader Freddie de proposer trop d'autres exclusivités aux quotidiens. L'argent ne signifiait rien pour John, mais cette obligation ne fit qu'augmenter sensiblement son amertume et son sentiment de trahison. Lorsque son père se présenta sur le pas de sa porte l'année suivante, John l'accueillit avec un sévère : "Où étais-tu ces vingt dernières années ?" Cynthia Lennon invita poliment son beau-père à rester, mais au bout de trois jours, John l'expulsa, l'accusant d'être seulement venu réclamer de l'argent. Leur relation ne s'améliora guère lorsque Freddie essaya de se lancer dans la pop avec un premier simple, fin 1965. Selon les rumeurs, Brian Epstein exerça des pressions sur le label de Freddie pour que le disque soit retiré de la vente.



Drame dans la cuisine : Freddie fait la plonge au Greyhound

C'est ainsi que le fardeau de la culpabilité continua à planer entre Freddie et John, lequel ne tarda pas à transférer ses propres déséquilibres parentaux sur son propre fils Julian.

Les événements qui suivront n'amélioreront guère les rapports. Au cours de la seconde moitié des années soixante, Freddie et John entretinrent des contacts sporadiques et austères, le premier rendant quelques visites à son fils aux nouveaux bureaux d'Apple sur Savile Road en 1968. Là, il fit la démonstration que le charme qui avait séduit Julia trente ans auparavant était encore intact lorsqu'il conquit puis épousa l'une des jeunes secrétaires d'Apple, qui faisait à peine le tiers de son âge.

"Brian a dit à John d'envoyer 12 livres par semaine à Freddie pour éviter d'autres articles exclusifs."

La réplique de John à cette romance fut pour le moins déplaisante, on s'en doute, et ce n'est qu'en apprenant que Freddie était atteint d'une maladie incurable au milieu des années 70, qu'il se radoucit et qu'il essaya de se réconcilier avec son père. Le rapprochement eut cependant lieu au téléphone, John devant rester à New York et Freddie demeurant à Brighton (Sussex). Lorsque Freddie est mort le 1er avril 1976, il s'en alla avec la consolation d'avoir finalement réussi à faire la paix avec son fils.



Tiens, Freddie ! Le père de John tenant son premier 45 tours, le 4 janvier 1966.


THE BEATLES
CAN'T BUY ME LOVE
YOU CAN'T DO THAT
Capitol


tollie
RECORDS
TWIST AND SHOUT
(Medley-Russell)
THE BEATLES
Tollie-9001


THE BEATLES
"SHE LOVES YOU


THE BEATLES
I WANT TO HOLD YOUR HAND
I SAW HER STANDING THERE
Capitol


THE BEATLES
VJ
PLEASE, PLEASE ME
AND
FROM ME TO YOU


I SAW HER STANDING THERE
Capitol
RECORDS
THE BEATLES


VJ
FROM ME TO YOU
THE BEATLES
VJ 581


THE BEATLES
VJ
DO YOU WANT TO KNOW A SECRET?
AND
THANK YOU GIRL


ALL MY LOVING
Capitol
RECORDS
THE BEATLES


YOU CAN'T DO THAT
Capitol
5150
THE BEATLES


ROLL OVER BEETHOVEN
Capitol
RECORDS
72133
THE BEATLES


VJ
THANK YOU GIRL
THE BEATLES
VJ 587

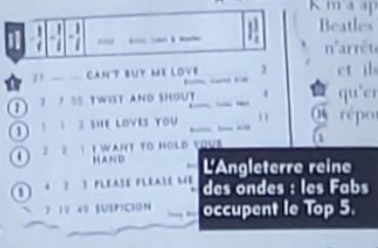
Quoi : 12 hits dans le classement US
Où : États-Unis
Quand : 4 avril 1964

RECORD HYSTÉRIQUE

Lorsque les Beatles ont explosé en Amérique, c'était en beauté, accrochant le nombre insensé de 12 simples dans le Billboard. Par Dave DiMartino.

UN DOCUMENT – ET UN DOCUMENT SEUL – met le doigt sur le moment précis où les Beatles ont gagné les cœurs et occupé les esprits américains. C'est le classement du Hot 100 publié par le magazine professionnel Billboard pour la semaine qui se terminait le 4 avril 1964. Sur ce dernier, publié moins de deux mois après la fameuse apparition des Fabs au Ed Sullivan Show, 12 morceaux des Beatles étaient solidement perchés au sommet de cette liste universellement reconnue. Plus étonnant encore, cinq de ces titres occupaient les toutes premières places. On pouvait dire que les Beatles s'étaient appropriés l'Amérique et une personne ne s'est pas gênée pour le clamer sans arrêt à l'époque.

Aucune maison de disques possédant toutes ses facultés mentales n'aurait laissé autant de chansons risquer de ruiner les chances de succès de l'une ou l'autre. Mais qui parlait d'une seule maison de disques ? La politique frileuse de l'industrie américaine avait obligé les Beatles à signer avec de petits labels indépendants, plutôt que sur la filiale d'EMI, leur maison de disques anglaise, Capitol Records (un comble), ce qui ne manqua pas d'entraîner cette surproduction de hits des Beatles. En voici le détail : en plus du n° 1, Can't Buy Me Love, Capitol pouvait revendiquer I Want To Hold Your Hand, I Saw Her Standing There et You Can't Do That ; pour illustrer la merveilleuse cohérence de la politique commerciale d'EMI en Amérique du Nord, All My Loving et Roll Over Beethoven étaient attribués à Capitol Canada ; plus petit, le label Vee-Jay distribuait pourtant Please Please Me, From Me To You, Do You Want To Know A Secret et Thank You Girl ; She Loves You était attribué à Swan Records et Twist And Shout à l'insignifiant label Tollie. Pas assez ahurissant ? Pourquoi ne pas rajouter le We Love You Beatles de The Carefrees, classé en 42e position cette même semaine, et A Letter To The Beatles de The Four Preps, 85e, et (hum) tout ça chez Capitol Records.



L'Angleterre reine des ondes : les Fabs occupent le Top 5.

"Ce fut l'une des périodes les plus excitantes de toute ma carrière", jure Alan Livingstone, le président de Capitol dans les années 60. "Cela représentait un succès qui ne ressemblait à aucun autre et que je n'avais jamais rencontré dans toute ma carrière. C'était la récompense pour avoir été rejeté par toutes les majors du disque, Capitol compris." Livingstone se souvient de ce jour où le responsable des écoutes lui avait dit que les Beatles n'étaient pas une bonne affaire. "Il est venu en m'expliquant : 'Ce n'est qu'une bande de gamins aux cheveux longs, ils ne représentent rien, oubliez-les.' RCA, qui montrait un certain intérêt pour eux, les a alors rejetés, de même que CBS, là aussi malgré un bon départ, et Decca. On les a ensuite oubliés. Je ne les avais jamais écoutés. C'était un groupe anglais et les disques anglais ne se vendaient pas. Puis j'ai reçu un appel de Brian Epstein. Je ne savais pas qui il était, mais je l'ai vite découvert. Il me disait : 'Je ne comprends pas, M. Livingstone, pourquoi vous ne signez pas les Beatles.' Et je lui ai répondu : 'Eh bien, je ne les ai même pas écoutés.' Il m'a alors dit : 'Alors pourriez-vous les écouter et me rappeler ?'"

Livingstone s'exécuta et accepta de signer le groupe. Epstein avait réclamé que 40 000 dollars soient investis dans la promotion, afin de les "faire décoller", suite à leur échec relatif avec Vee-Jay et Swan. "Nous avons choisi le premier disque et je l'ai ramené à la maison pour le faire écouter à ma femme, Nancy. Et elle m'a dit : 'Je veux te tenir la main ? Tu plaisantes ?' Je me suis dit que j'avais peut-être fait une erreur. Mais je n'ai pas changé d'avis et, bien sûr, le reste c'est de l'histoire."

Un homme a été marqué par cet exploit, c'est Bobby Vinton, le chanteur de pop américain dont les quatre semaines n° 1, avec son There ! I've Said It Again, se sont terminées à cause de I Want To Hold Your Hand. Vinton pourrait se vanter d'obtenir cinq hits dans le Top 40 en 1964, alors que ces débutants appelés Beatles allaient en alligner 19 la même année. "Les temps changeaient, je n'arrivais pas à y croire", admet Vinton. "J'étais à Miami, au Fontainebleau Hotel, et Murray The K m'a appelé en me disant : 'Les Beatles sont là, les radios n'arrêtent pas de les programmer et ils dominent le marché, qu'en penses-tu ?' Je lui ai répondu : 'Je trouve qu'ils sonnent comme les Everly Brothers, avec ces harmonies à deux tonalités.' Et, pour être franc, je n'étais pas vraiment impressionné. Je me suis dit : 'Bof, ils ne feront pas long feu, c'est une chanson stupide, She Loves You, yeah, yeah, yeah.'"

"Sur les 12 morceaux des Beatles en tête de ce classement, cinq occupaient les premières places."

"J'étais musicien, je jouais avec des grands orchestres, vous n'avez qu'à écouter mes premiers disques, ils possédaient tous des accords complexes. Et même si elles étaient commerciales, c'étaient des chansons de qualité. Je me disais plus ou moins que la musique irait en s'améliorant, et pas qu'il y aurait moins d'accords et de paroles. Je ne me doutais pas une minute qu'ils auraient un tel impact." Vinton se souvient aussi de ce DJ d'une importante radio de Philadelphie qui lui disait : "Tu es toujours numéro 1 ici, mais nous recevons des appels de fans des Beatles qui nous disent : 'Vous devriez virer ce Bobby Vinton et faire passer les Beatles en Numéro 1, ou nous allons crever vos pneus.' Que dois-je faire ?' Je n'étais donc pas vraiment enchanté par ce qui était en train d'arriver."

Il en était de même pour les autres artistes de Capitol, ajoute Livingstone. "Ils n'appréciaient pas trop, parce qu'ils pensaient que nos plannings de pressage étaient saturés par les disques des Beatles. Beaucoup se sentaient humiliés, surtout les nouveaux artistes. Mais je n'y pouvais rien."

S'agissait-il du véritable point culminant de la Beatlemania américaine ? "Non, insiste-t-il. Tout est arrivé si vite qu'il n'y a pas eu de variation. Dès ce premier disque, ils représentaient un phénomène imparable et ils le restaient année après année. Il n'y a pas eu de sommet ou le contraire."

PHOTOS : PICTORIAL PRESS

4 Lors d'un congé à Honolulu (Hawaï), John et George n'auront que 20 minutes de liberté, étant obligés de rester enfermés à cause des fans qui avaient envahi la plage privée.

5 La première photo du bébé Julian paraît dans la presse britannique.



6 L'émission TV Around The Beatles (ci-dessus) est diffusée en Grande-Bretagne.

8 The Strangers et Mike Shannon sortent un simple en Grande-Bretagne, One And One Is Two, écrit par Lennon et McCartney.

10 La prestation des Beatles lors de la célébration des gagnants du référendum du magazine NME est diffusée sur ITV.

11 Un EP, Four By The Beatles, est commercialisé aux États-Unis.

18 L'émission de la BBC TV A Degree Of Frost diffuse son interview de Paul.

21 Sie Liebt Dich sort aux États-Unis sur Swan Records.

24 Une interview est diffusée à l'émission Ed Sullivan Show.

26 John et George reviennent de vacances.

27 Peter & Gordon sortent un nouveau simple en Grande-Bretagne, Nobody I Know, écrit par Lennon et McCartney. Le même jour Ringo et Paul reviennent de vacances.

30 Love Me Do est numéro 1 aux États-Unis.

31 Les Beatles jouent au Prince Of Wales Theatre de Londres.

JUIN 64

1 Carl Perkins – une énorme influence sur le groupe – assiste, à Abbey Road, aux séances d'enregistrement de la face de l'album *A Hard Day's Night*.

2 L'enregistrement continue à Abbey Road.

3 Souffrant des amygdales, Ringo s'évanouit et est transporté à l'hôpital. Le batteur remplaçant, Jimmy Nicol, est appelé à la dernière minute pour le début de la tournée mondiale.

4 La première tournée mondiale des Beatles débute au KB Hallen de Copenhague au Danemark.

5 John est photographié titubant en sortant d'un bordel d'Amsterdam. Les Beatles enregistrent une émission spéciale pour Vara TV au Treslong Café de Vosselaan.

6 Les Beatles jouent à l'Exhibition Hall de Blokker (Hollande).

7 Le groupe s'envole pour Hong Kong via Londres.

8 John assiste à la cérémonie de Miss Hong Kong au President Hotel de Kowloon.

9 Concert au Princess Theatre de Kowloon (Hong Kong).

11 Les Beatles atterrissent à Darwin, en Australie, au moment précis où Ringo sort de l'hôpital à Londres.

12 On estime que 100 000 fans se sont massés le long de la route des neufs kilomètres qui séparent l'aéroport d'Adélaïde du centre-ville, lorsque les Beatles arrivèrent pour donner deux concerts au Centennial Hall. ›

13 À Cleveland (Ohio), la police est appelée en renfort alors que des violences éclatent entre les fans féminines des Beatles qui avaient attendu toute la nuit pour acheter des billets pour un concert à venir.

14 Une foule de 250 000 fans s'est rassemblée pour accueillir les Beatles à leur arrivée à Melbourne (Australie). Tout juste rétabli, Ringo rejoint les autres.

15 Première de trois soirées au Festival Hall de Melbourne.

18 Une jeune fille de treize ans est interceptée à l'extérieur du huitième étage de l'hôtel où résidaient les Beatles à Sydney. Elle essayait d'escalader l'immeuble jusqu'à leur suite.

19 Le EP Long Tall Sally est commercialisé en Grande-Bretagne. Les Beatles jouent au Sydney Stadium.

20 Le groupe joue une nouvelle fois au Sydney Stadium.

21 Les Beatles s'envolent pour Auckland, Nouvelle-Zélande.

22 Première de deux soirées au Town Hall de Wellington.

24 Première de deux soirées au Town Hall d'Auckland.

26 Le groupe joue au Town Hall Dunedin (4 000 places).

27 Dernier concert en Nouvelle-Zélande au Majestic Theatre de Christchurch.

28 Les Beatles s'envolent pour Brisbane (Australie).

29 Premier de deux concerts au Festival Hall de Brisbane.

JUILLET 64

1 La tournée finie, les Beatles rentrent chez eux depuis l'Australie.

3 The Pete Best Four sort un nouveau simple, I'm Gonna Knock On Your Door.

4 Les Beatles assiste à une projection de A Hard Day's Night.

6 La première mondiale de *A Hard Day's Night* se déroule au London Pavilion. La B.O. s'est vendue à 1,5 million d'exemplaires en neuf jours, record de l'album vendu le plus rapidement de l'histoire.

7 Une apparition à Top Of The Pops est enregistrée aux Line Grove Studios de Londres.

8 Diffusion de l'émission Top Of The Pops sur la BBC TV.



10 On estime à plus de 150 000 personnes la foule qui s'aligne lorsque les Beatles regagnent Liverpool (ci-dessus) pour la première de A Hard Day's Night dans leur ville natale.

11 Apparition en direct à l'émission télévisée Lucky Star au Teddington Studio Centre.

12 Les Beatles débutent un engagement de cinq jours à l'Hippodrome de Brighton.

13 Le simple A Hard Day's Night est mis en vente aux États-Unis par Capitol.

14 Une séance live est enregistrée pour la nouvelle émission de radio de la BBC, Top Gear, au Broadcasting House de Londres.

Quoi : Jimmy Nicol rejoint les Beatles
Où : Londres
Quand : Le 3 juin 1964

JIM TONIQUE

Qui était le cinquième Beatle ? Avec Ringo terrassé par une amygdalite à la veille d'une tournée mondiale, ce fut Jimmy Nicol. Par Lois Wilson.

RINGO NE SE SENTAIT PAS BIEN DEPUIS deux ou trois jours, mais, lorsqu'il se réveilla au matin du 3 juin 1964 avec un important mal de gorge et trempé de sueur, le batteur savait qu'il était peut-être temps d'aller consulter un docteur. Mais il préféra se rendre aux bureaux du Saturday Evening Post à Barnes où John, Paul et George l'attendaient déjà afin de participer à une séance photo pour le quotidien. Dès son arrivée, le photographe commença à mitrailler. Soudain, Ringo s'écroula. Ce fut le début de la panique. Le groupe devait s'envoler pour le Danemark le lendemain afin de débuter la première partie de sa tournée mondiale. Ringo fut aussitôt transporté à l'University College Hospital proche, où l'on diagnostiqua une amygdalite et une pharyngite, avec une fièvre de près de 40 degrés. À l'évidence, Ringo ne serait pas en état pour prendre l'avion. George voulait annuler "Si Ringo ne part pas, alors moi non plus", dit-il à Brian Epstein. Mais ce dernier avait d'autres idées. Il proposa de trouver un remplaçant. "Ce fut vraiment une décision de dernière minute", témoigne Tony Barrow, l'attaché de presse des Beatles. "Pour être franc, je ne pensais pas que la tournée aurait lieu. Ce n'était pas insurmontable, mais Brian voyait le moindre de deux maux : annuler la tournée et provoquer la colère de milliers de fans ou y aller et provoquer celle des Beatles." Ringo fut très ébranlé par cette décision. "Il s'est senti très mal, si coupable… Ringo était bien plus que le simple batteur de Beatles. Je me souviens que, lorsqu'il a rejoint le groupe, j'ai demandé à John la différence qu'il y avait entre lui et Pete Best. John a dit : 'Pete Best est un super batteur, mais Ringo est un super Beatle.' Ils savaient tous à quel point Ringo était important. C'est lui qui donnait tout le rythme, le tempo d'un concert. Il voulait être là pour les piloter et eux le voulaient aussi."

Brian a organisé une réunion et plusieurs noms furent prononcés. Mais un seul fut retenu : celui de Jimmy Nicol. Il venait à peine de terminer un enregistrement avec George Martin, pour Georgie Fame And The Blue Flames, et le producteur savait de quoi ce jeune Londonien de vingt-quatre ans était capable. "Jimmy faisait aussi partie du groupe de scène de Fame, explique Tony Bramwell, un proche des Beatles. Nous allions le voir souvent jouer et cela parut un choix logique."

Jimmy avait également joué sur Beatlemania, un album de reprises qui capitalisait sur le succès du groupe, il était donc parfaitement accoutumé au répertoire des Fabs.

Nicol expliqua à l'époque : "J'allais faire une petite sieste après déjeuner, lorsque le téléphone a sonné. C'était George Martin. Il m'a demandé : 'Que fais-tu ces quatre prochains jours ? Ringo est malade et nous voudrions que tu le remplaces sur la tournée des Beatles.' Je n'aurais pas pu arriver là-bas plus vite." Avant de s'envoler avec eux, Jimmy se rendit donc à Abbey Road pour y répéter devant un Epstein qui croisait les doigts, George Martin et le groupe. "C'était étrange pour eux, se souvient Barrow, les Beatles ne répétaient jamais. Ils n'en avaient pas besoin, ou seulement lorsqu'ils venaient de composer un nouveau morceau."

En s'embarquant sur le vol qui partait de Londres le lendemain, Jimmy savait qu'il allait devoir le refaire en vrai devant 4 500 fans déchaînés au Tivoli Garden de Copenhague. Il n'avait même pas eu le temps de prendre ses propres affaires. Il monta donc sur scène derrière la batterie de Ringo et se lança aussitôt dans le premier morceau, I Want To Hold Your Hand. Le programme se déroula à merveille (avec seulement dix morceaux au lieu de onze, le titre de Ringo, I Wanna Be Your Man, ayant été supprimé). Seul Paul émit quelques réserves : "C'était la toute première fois que nous avions ce nouveau batteur et il restait là sur son estrade à mater toutes ces filles. Nous avons démarré She Loves You, 1, 2 et rien… 1, 2 et toujours rien !

Onze jours à peine après sa première rencontre avec les Beatles, Jimmy se retrouva dans un avion pour rentrer chez lui. Après plusieurs concerts en Hollande (faisant l'expérience des émeutes de fans et d'une visite au bordel d'Amsterdam), à Hong Kong, puis en Australie, sa période en tant que cinquième Beatle était arrivée à expiration. Ringo avait reçu le feu vert des médecins et il avait rejoint le groupe à Melbourne. Jimmy ne put même pas dire au revoir. Alors que les musiciens dormaient, il était en route pour l'aéroport. "Je suis devenu le Beatle par intérim", déclara-t-il à son retour en Angleterre. "Je suis le seul étranger à avoir vu le groupe de l'intérieur. John, Paul et George m'ont mis à l'aise dès le départ. Mais ce qui reste étrange, c'est que je me sentais comme un intrus, comme si je postulais dans le club le plus exclusif au monde. Ils ont leur propre ambiance et un sens de l'humour unique. C'est une vraie bande et les étrangers ne peuvent pas s'y introduire."



"T'as pas cymbale ?" : Jimmy à la place de Ringo, le 3 juin 1964.

"Je me sentais comme un intrus, comme si je postulais dans le club le plus exclusif au monde." Jimmy Nicol

Pour le dérangement, Brian Epstein lui offrit une tape dans le dos, un chèque de 500 livres (760 euros) et une montre Eternamatic en or gravée. Mais ce n'était pas tout à fait la dernière fois qu'il jouait avec les Beatles. Le 12 juillet 1964, il se produisait avec son groupe, The Shub Dubs, à la même affiche qu'eux et les Fourmost, à l'Hippodrome de Brighton. Moins de neuf mois plus tard, il se déclarait lui-même en faillite, avec des dettes de 4 006 livres (6 100 euros). "Prendre la place de Ringo était la pire chose qui pouvait m'arriver", déclarera-t-il quelques années plus tard. "Jusque-là, je me sentais plutôt content lorsque je gagnais 30 ou 40 livres par semaine. Je ne me doutais pas que ça changerait toute ma vie. Tout le monde dans le business disait que je ne pouvais plus me planter. Mais lorsque cette virée en haut de l'affiche fut finie, je ne tardais pas à l'être aussi." Il disparut alors et gagne depuis sa vie comme peintre et décorateur dans le sud de Londres.



I wanna be your man :
Jimmy assume joyeusement
le rôle de Ringo.



Kangourou rock :
Les Beatles arrivent à Melbourne sous une pluie de confetti, le 16 juin 1964.

Quoi : Tournée australienne des Beatles
Où : Adélaïde, Australie
Quand : 12 juin 1964

L'AUSTRALIE AUSSI

Ils reçoivent peut-être des œufs, mais l'unique tournée des Beatles aux antipodes prend des allures de manifestations totalitaires. Par Keith Badman.

LE JEUDI 11 JUIN, 48 JOURS AVANT LE tournage des dernières scènes du film A Hard Day's Night, les Beatles sont à Sydney en Australie au beau milieu d'un orage tropical. Leur tournée mondiale de 27 jours les y a conduits après des étapes au Danemark, à Amsterdam et à Hong Kong. Après une brève escale pour faire le plein, les Beatles et leur entourage partent à Adélaïde où ils arrivent le 12 juin. Le groupe vient en Australie pour la première et seule fois alors que la Beatlemania est à son apogée, ce qui laisse aux intéressés peu de temps pour se reposer et se détendre.

Selon les rapports de police, plus de 30 000 personnes regardent passer leur cortège sur les 15 kilomètres de route entre l'aéroport et le centre d'Adélaïde. Premier arrêt : l'hôtel de ville, où au moins 300 000 fans – la moitié de la population de la cité – ont convergé dans King William Street et ses alentours. L'accueil est impressionnant. Comme John le dira plus tard : "La réception à Adélaïde restera dans nos mémoires." À l'hôtel de ville, on offre aux Beatles des koalas en peluche. Plus tard dans la soirée, ils donnent deux spectacles au Centennial Hall. Ken Brodziak, promoteur de la tournée, les a engagés via Brian Epstein en juin 1963. Il a accepté de les payer 2 500 livres par semaine. En échange de quoi, ils doivent donner 12 concerts sur cette période, à raison de deux par jour. Comme Brodziak l'admettra ensuite : "Cette somme était ridiculement petite ! Ils gagnaient beaucoup plus à l'époque."

Le jour suivant, ils jouent deux fois à guichets fermés au Centennial Hall d'Adélaïde et le 14 juin, Ringo, tout juste sorti du University College Hospital de Londres, arrive à Sydney salué par la rituelle clameur des fans et de la presse. Ringo et Brian Epstein reprennent un avion vers Melbourne – et d'autres adolescentes hurlantes – et se rendent aussitôt au Southern Cross Hotel où les attend une foule colossale. Les autres Beatles débarquent plus tard à l'aéroport de Melbourne et se retrouvent face à un comité d'accueil atteignant à présent 5 000 personnes.

John, Paul, George et Jimmy partent ensuite pour le Southern Cross. Protégés par une escorte de douze motards, ils atteignent l'hôtel à 16 heures et sont accueillis par la vision de 300 policiers et 100 militaires aux prises avec des fans excités. Des voitures sont écrasées et des adolescents se blessent en tombant d'arbres voisins. Pour calmer la situation, on suggère au groupe de se montrer. Ils s'exécutent et la foule assiste à un spectacle inhabituel : cinq Beatles leur font signe depuis le balcon au premier étage de l'hôtel. Le rugissement des fans est si puissant qu'il évoque les rassemblements à Nuremberg. John leur adresse un salut nazi et crie "Sieg Heil", plaçant son doigt sur sa lèvre supérieure pour imiter la moustache de Hitler. Puis les cinq garçons retournent à l'intérieur où une conférence de presse les attend. Cette obligation est la dernière de Jimmy en tant que Beatle et le 15 juin, il quitte le groupe et disparaît dans l'anonymat. Brian Epstein l'accompagne à l'aéroport et lui remet un chèque de 500 livres et une montre en or gravée.

Plus tard ce soir-là, les Beatles donnent le premier de six concerts au Festival Hall. Ils se produisent aussi au Sydney Stadium avant de partir pour la Nouvelle-Zélande où, le 21 juin, 7 000 fans les attendent à l'aéroport. Là, le groupe reçoit l'accueil maori traditionnel : des femmes en costume local se frottent nez contre nez avec eux. John Lennon remarque : "Ma femme me tuera quand elle saura ça."

Ils jouent ensuite dans les hôtels de ville de Wellington, Auckland et Dunedin. Mais le concert du 22 juin est gâché par le matériel au son primitif qu'ils doivent utiliser. On apprend ensuite que, redoutant d'endommager l'équipement, l'ingénieur du son n'a jamais poussé les amplis à fond. Après quoi, John hurle : "Putain, qu'est-ce qui se passe ?" Et Paul remarque : "On a déjà chanté avec des micros pires que ça, mais pas très souvent."

Le 27 juin, la tournée néo-zélandaise s'achève par un show à Christchurch et le lendemain, le groupe part à Brisbane. Leur voyage aux antipodes se conclut par trois concerts au Festival Hall. La première soirée est perturbée par les lanceurs d'œufs qui, une fois encore, ont réussi à entrer. "Ils étaient six", a raconté George. "Dans les journaux, on a dit qu'on aimerait les rencontrer. Ils sont venus à l'hôtel et nous avons eu une longue discussion. C'étaient des intellos universitaires typiques. Des abrutis comme on le pensait. Ils ont reconnu qu'ils s'étaient conduits comme des gamins." Paul se souvient : "Nous leur avons parlé. Enfin, ça tenait plus du débat et on a fini par bien s'entendre. On leur a demandé pourquoi ils nous jetaient des œufs et ils ont répondu qu'ils en avaient marre d'entendre nos chansons à la radio et les gamins qui hurlaient en nous voyant. John leur a dit de bombarder plutôt la foule puisqu'ils étaient contre la Beatlemania."

Le 1er juillet les Beatles quittent Sydney et arrivent à Londres le lendemain matin. Quatre jours plus tard, ils ont déjà oublié leur seul voyage. La première du film A Hard Day's Night occupe à présent toutes leurs pensées…

"John adresse à la foule un salut nazi. Plaçant son doigt sur sa lèvre supérieure, il imite la moustache de Hitler."


Les Beatles tentent de se frayer un chemin parmi des fans, le 15 juin 1964.

PHOTOS: REDFERNS/HULTON ARCHIVE

15 John devient propriétaire de Kenwood, une maison de 20 000 livres à St George's Hill dans le Surrey.

19 Une intervention dans Blackpool Night Out sur ITV est retransmise en live depuis l'ABC Theatre de Blackpool.

20 Sortie d'un nouvel album exclusif aux USA, Something New, chez Capitol, et de deux singles, I'll Cry Instead et And I love Her.

23 A Hard Day's Night se classe numéro 1 en Angleterre. Les Beatles participent au spectacle de charité Night Of A Hundred Stars au Palladium de Londres.

25 George et Ringo enregistrent un passage dans l'émission télévisée de la BBC, Juke Box Jury.

26 Les Beatles se produisent à l'Opera House de Blackpool.

28 Deux soirées au Johanneshovs Hockey Arena de Stockholm en Suède.

30 Le single A Hard Day's Night est premier dans les charts britanniques, tandis que l'album se classe simultanément numéro un aux USA et en Angleterre.

AOÛT 1964

1 Le single A Hard Day's Night devient numéro 1 des charts américains.

2 Les Beatles jouent au Gaumont de Bournemouth, avec les Kinks en première partie.

7 Aux USA, le magazine Time estime que le film A Hard Day's Night est "un navet à éviter à tout prix."

9 Les Beatles se produisent au Futurist Theatre de Scarborough.

11 Le travail commence sur un nouveau LP à Abbey Road. Il sortira sous le titre *Beatles For Sale*.

12 Alors que A Hard Day's Night sort dans 21 cinémas à New York, récoltant 75 000 dollars la première soirée, Brian Epstein donne une soirée dans son appartement de Knightsbridge à Londres. Les Beatles, Mick Jagger, Judy Garland, Alma Cogan et Lionel Bart comptent parmi les invités.

16 Le groupe se produit à l'Opera House de Blackpool avec les Kinks et les High Numbers (qui deviendront les Who) en première partie.

18 Les Beatles partent à San Francisco.



19 Début de la tournée nord-américaine au Cow Palace de San Francisco. Les Righteous Brothers et Jackie De Shannon jouent en première partie.

20 Les Beatles se produisent au Convention Center de Las Vegas.

22 Suite de la tournée à l'Empire Stadium de Vancouver.

23 Le show au Hollywood Bowl de Los Angeles est enregistré, mais ne sortira en album live qu'en 1977.

A HARD DAY'S NIGHT

Musique autobiographique

L'album *A Hard Day's Night* n'est pas que la bande originale du premier film des Beatles : il marque le début du 'folk rock' et introduit un aspect plus délicat et détendu du groupe, estime Robert Sandall.

Au cours de leur carrière d'à peine sept ans, les Beatles sont allés si vite si loin que chaque album est capital à certains égards. Mais en pratique, cet honneur est réservé à Rubber Soul et à la plongée dans le psychédélisme qui suivra sa sortie, fin 1965. Les premiers albums sont souvent considérés comme bâclés et moins complexes, ce qu'ils sont à des degrés divers. Au moment de leur sortie, les singles dominent encore la pop et le concept d'album est inconnu hors des cercles élitistes du jazz moderne et du classique. Pas étonnant donc, que, dans l'histoire de la conquête et de la transformation du monde par les Beatles, leurs cinq premiers LPs aient tendance à être égarés dans la précipitation.

Ce verdict est particulièrement dur pour *A Hard Day's Night,* troisième album très influent qui s'ouvre sur l'une des plus impressionnantes déclarations d'intention. Il débute par un accord puissant, un son plus vibrant, plus électrique et 'fort en guitare' que tout ce qu'on a entendu auparavant. Dieu seul sait de quel accord il s'agit. Pas de ceux qu'on retrouve dans l'œuvre de Chuck Berry ou de Carl Perkins en tout cas. Quant à la guitare, les Rickenbackers électriques 12 cordes ne courent pas les rues en 1964, même pour des musiciens au budget aussi important que celui de George Harrison.

Ce magnifique "drrraaeengg" annonce, non sans emphase, l'ambition des Beatles d'emmener la beat music là où elle n'est jamais allée auparavant. Le final de la chanson – la Rickenbacker d'Harrison égrenant des arpèges avant de s'estomper – fait partie de ces territoires inconnus. L'année suivante, au cours de l'été, la 12 cordes électrique de Jim (futur Roger) McGuinn transformera la version des Byrds de Mr Tambourine Man. Ils baptiseront le style folk rock.

> "Depuis Buddy Holly, aucun groupe pop n'a osé sortir un album qu'il a entièrement composé."

Les Beatles, à leur façon, sont les premiers sur le terrain. Même si *A Hard Day's Night* est connu comme la bande originale du film de Richard Lester, il faut l'écouter comme un témoin de leur récente découverte de Bob Dylan. En janvier 1964, Harrison déniche, l'album de Dylan, Freewheelin' à Paris. L'effet sur le groupe, et Lennon en particulier, est instantané et perceptible tout au long du LP qu'ils se mettent à enregistrer à la fin février.

Certaines touches Dylanesques sont moins que fabuleuses. L'harmonica sifflant qui ouvre le deuxième morceau de la face A, I Should Have Known Better, affaiblit une composition déjà légère. L'influence de Bob ne se fait pas non plus sentir dans les paroles : l'amour et ses petits problèmes prédominent toujours. Mais plus le disque avance, plus les Beatles progressent. Ils semblent se détendre, comme s'ils avaient emprunté à Dylan l'un des rudiments du cool bohème : ne pas avoir l'air d'en faire trop.



Son et images : les fans attendent la projection du premier film des Beatles à New York, le 14 juillet 1964.



THE BEATLES

mono

A HARD DAY'S NIGHT

Le fait de mettre en avant les guitares acoustiques pour soutenir et parfois dominer les électriques, donne plus d'intimité, d'autorité et de profondeur à leur son. La délicatesse n'est pas nécessairement une qualité qu'on associait au groupe jusqu'à présent, mais il n'y a pas d'autre mot pour décrire le côté aérien de And I Love Her, ballade aux accents latins de McCartney. L'introspection n'est pas non plus une notion familière aux Beatles. Pourtant, à la fin de la face B, ils en sont là, expédiant avec soin l'une des chansons les plus énigmatiques et les moins saluées de Lennon, I'll Be Back. Effectuant des écarts imprévisibles entre accords majeurs et mineurs, n'arrivant jamais tout à fait au refrain et reposant sur des guitares acoustiques ou flamenco, I'll Be Back trouve les Beatles des débuts à leur stade le plus prophétique. Ciseler des arrangements aux

TRACK LISTING

FACE A

1. A Hard Day's Night
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

2. I Should Have Known Better
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

3. If I Fell
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon and McCartney

4. I'm Happy Just To Dance With You
Lennon/McCartney
Chanté par Harrison

5. And I Love Her
Lennon/McCartney
Chanté par McCartney

6. Tell Me Why
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

7. Can't Buy Me Love
Lennon/McCartney
Chanté par McCartney

FACE B

8. Anytime At All
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

9. I'll Cry Instead
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

10. Things We Said Today
Lennon/McCartney
Chanté par McCartney

11. When I Get Home
Lennon/McCartney
chanté par Lennon

12. You Can't Do That
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

13. I'll Be Back
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon

A HARD DAY'S NIGHT

CE QUE DISAIT LA PRESSE...

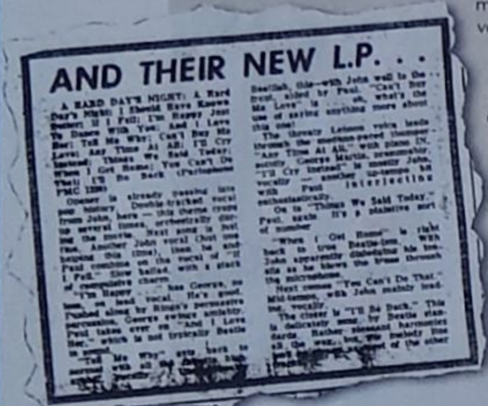
Voilà un album que la presse n'a pas de mal à avaler.

"A Hard Day's Night est la première chanson du LP et de loin la plus commerciale. C'est aussi une excellente ouverture pour l'album grâce au fabuleux jeu de guitare de George… Le son étrange provient d'une batterie spéciale que quelqu'un a trouvée au rayon des effets sonores… John introduit Tell Me Why avant d'être rejoint par les autres. C'est le morceau des Beatles le plus policé que j'ai entendu… Any Time At All est chanté avec enthousiasme et la version de You Cant' Do That est bien meilleure que celle figurant en face B de Can't Buy Me Love."
Jack Hutton, Melody Maker, 27 juin 1964

"Le titre en ouverture est déjà entré dans l'histoire de la pop. Il revient à plusieurs reprises sous forme instrumentale dans le film. Paul et John chantent ensemble If I Fell, ballade paresseuse au charme fascinant. George interprète I'm Happy… Poussé par les percussions de Ringo, George marque le rythme de façon plaisante. Paul repasse au premier plan sur And I Love Her qui ne sonne pas typiquement comme du Beatles.

"On se retrouve en terrain familier avec Tell Me Why et ses parties vocales haut perchées. Du pur Beatles, John en avant, soutenu par Paul. Can't Buy Me Love est… Oh, à quoi bon en dire plus sur celle-là… La voix enrouée de Lennon domine Anytime At All, titre au tempo moyen. I'll Cry Instead trouve encore John au premier plan et Paul intervenant çà et là.

"When I Get Home revient au plus pur style Beatles. Et John se déchire apparemment les cordes vocales en braillant ce blues dans le micro."
Record Mirror, 11 juillet 1964


AND THEIR NEW L.P. . .

NOTES DE POCHETTE

La pochette aux allures de bd reflétait le côté "loufoque" des Beatles.

Dans *A Hard Day's Night*, le documentaire de semi-fiction d'Alun Owen sur la vie en tournée avec les Beatles, le réalisateur Richard Lester a recours à toutes les astuces cinématographiques possibles, de l'accéléré au ralenti, des cartons de films muets à un montage cut.

Robert Freeman est chargé de photographier et de concevoir une pochette renvoyant à l'esprit du film. C'est la deuxième fois qu'il travaille avec les Beatles : il est déjà responsable du visuel de Meet The Beatles (il en réalisera en tout cinq jusqu'à Rubber Soul).

Il trouve logique que la pochette de la bande originale soit aussi "animée" et "loufoque" que le film.

Mais lorsque Walter Shenson, le producteur, lui montre les épreuves des affiches anglaises d'United Artists, il est horrifié.

"Elles représentaient des dessins de perruques de Beatles posées sur des guitares : ça n'avait franchement rien à voir avec le film", affirme-t-il dans son livre, A Private View.

Avec l'aide de Shenson et de Brian Epstein, Freeman persuade United Artists de le laisser refaire les affiches. Il a alors idée de sa célèbre présentation en forme de bande dessinée plus en accord avec l'atmosphère du film. "En studio, j'ai pris individuellement les portraits du groupe avec diverses expressions. Un fond blanc, un déflecteur et les Beatles en noir. Les photos ont été montées en séquence pour simuler une animation. Il y a une ligne pour chaque Beatle, suivant le principe du photomaton où plusieurs poses d'une personne sont photographiées par un appareil fixe. Le format en grille fonctionnait bien pour la pochette du disque et l'affiche. Ils ont utilisé ces portraits pour le générique à la fin du film."

Lois Wilson

"Ce magnifique 'drrraaeengg' annonce l'ambition des Beatles d'emmener la beat music là où elle n'est jamais allée."

tonalités plus sombres ou plus sourdes annonce le voyage intérieur qu'ils accompliront deux albums plus tard avec Rubber Soul.

Étant donné tout ce qui se passe autour d'eux, il n'est pas surprenant qu'ils ne soient pas encore prêts à casser le moule des gentils garçons pop. La plupart des chansons sur *A Hard Day's Night* sont assemblées sur une période de trois mois riche en distractions majeures : le tournage de leur premier film et l'éruption brutale de Beatlemania aux États-Unis. Ils ont peu de temps pour écrire et cela s'entend parfois. Le pastiche country, I'll Cry Instead, sorti en single aux USA a tout d'un morceau bricolé à la hâte pour séduire les nouveaux fans outre-Atlantique. Tell Me Why, qu'ils braillent avec entrain, pourrait être un reliquat du précédent LP qui convient au film dans lequel il figure, mais n'a rien d'un classique.

Remplissage mis à part, *A Hard Day's Night* contient assez de joyaux pour dissiper la rumeur disant que la célébrité étourdissante des Beatles inhibe leur créativité. Au contraire, le single Can't Buy Me Love, confirme leur capacité à réunir les générations autour d'un air jazzy au rythme mid-tempo sautillant. Les mamans peuvent comprendre, même si le "my friend" auquel McCartney s'adresse n'est pas une petite amie. Sa face B signée Lennon, You Can't Do That, contredit son ton cordial avec ses menaces, sa paranoïa sexuelle et son groove obsédant et traînant. La relation compétitive du duo – camouflée par l'attribution neutre de toutes les chansons à Lennon/McCartney – commence à se faire sentir sur cet album.

Mais ce n'est que le début. Si l'on apprend plus tard que tous les titres de l'album ont été écrits par l'un ou l'autre, John et Paul vivent encore

Beatles à l'écoute : (de gauche à droite) Ringo Starr, George Martin et John Lennon pendant l'enregistrement de A Hard Day's Night, à Abbey Road en 1964.

une relation symbiotique et complexe. Ils observent, admirent et essayent de copier jusqu'à un certain point ce que l'autre fait. Si l'on n'identifiait pas l'interprète de If I Fell, on pourrait croire que la première ballade de John – avec sa mélodie couvrant une octave et ses paroles naïves – est de McCartney. À l'époque il est après tout follement amoureux de Jane Asher.

De la même façon, Things We Said Today et son atmosphère de sombre rêverie correspondent plus à ce que Lennon, en plein échec conjugal, est censé ressentir. Tout le monde sait à présent que McCartney en est l'auteur.

Au final, *A Hard Day's Night* ressemble à un album de Lennon enregistré par les Beatles. Il signe dix des treize morceaux dont la chanson titre. Inspiré par Bob Dylan, qui ne chante que ce qu'il écrit à l'exception des traditionnels, Lennon se jette à l'eau en 1964. Depuis Buddy Holly, aucun groupe pop n'a osé sortir un album qu'il a entièrement composé. Il a parfois travaillé un peu trop vite, mais à présent, Lennon, plus que McCartney, sait où vont les Beatles.





DROIT AU CŒUR

Pour un romantique comme Gary Moore, *A Hard Day's Night* est le LP idéal pour tomber amoureux.

"J'ai vu le film dans un cinéma de Belfast. Avec le recul, c'était innocent, juste un groupe de mecs s'amusant et chahutant, mais à l'époque il a marqué le début de l'énorme explosion pop. On ne pouvait qu'être touché. J'avais 11 ans et je venais de me mettre à la guitare. Je faisais partie d'un groupe appelé les Beat Boys formé avec des copains d'école. On se prenait pour les Beatles. J'étais sans doute leur Ringo [rires].

"On a appris tous les accords de cet album et on les répétait dans le salon de notre batteur. Un soir, il a organisé une fête. Pendant qu'on jouait If I Fell, j'ai craqué pour une fille qui était là. Depuis je considère que ce disque est parfait pour tomber amoureux et ça me le rend spécial. Il est très romantique. Les ballades sur *A Hard Day's Night* sont fantastiques. L'écriture de Lennon et McCartney était simple et sophistiquée. Lennon chantait comme s'il parlait. Ses paroles n'étaient pas recherchées et McCartney composait des mélodies superbes.

"Le jeu de guitare de la chanson titre est brillant. Peu de gens pouvaient copier ce solo à l'époque et je me suis entraîné jusqu'à ce que j'y arrive. Lorsque j'ai rencontré George Harrison, des années plus tard, je suis allé chez lui et il m'a laissé jouer ce morceau sur sa Rickenbacker 12 cordes. J'avais une trentaine d'années, mais j'ai ressenti un grand frisson. Il m'a joué le premier accord et j'ai dit sans réfléchir : 'Tu es sûr que c'est bien ça ? Je le fais toujours comme ça'. Il m'a regardé et a répondu : 'Oui, j'en suis sûr'."

Lois Wilson

24 Slow Down/Matchbox sort en single aux États-Unis chez Capitol

26 Le groupe joue au Red Rocks Amphitheater de Denver (Colorado).

28 Deux soirées au Forest Hill Tennis Stadium de New York. Bob Dylan initie les Beatles à la marijuana au Delmonico Hotel.

30 Concert au Convention Hall d'Atlantic City dans le New Jersey.

31 Depuis l'Atlantic City Hotel, Paul discute au téléphone avec Elvis Presley.

SEPTEMBRE 1964

1 Le Beatles' Monthly Book est publié pour la première fois aux USA.

2 Après un concert au Convention Hall de Philadelphie (Pennsylvanie), le groupe mentionne à la radio locale leur déception de voir que le public était presque entièrement blanc après de récentes émeutes raciales dans la ville.



3 Concert à l'Indiana State Fair Coliseum d'Indianapolis (Indiana).

4 Le groupe se produit à l'Auditorium de Milwaukee. Au même moment, le gouvernement indonésien interdit les coupes de cheveux Beatles.

5 Show à l'International Amphitheater de Chicago (Illinois).



7 Concert aux Maple Leaf Gardens de Toronto au Canada (ci-dessus).

11 Les Beatles se produisent au Gator Bowl de Jacksonville (Floride). On leur assure qu'il n'y a pas de ségrégation dans le public comme ils l'ont demandé dans un communiqué de presse le 6 septembre.

15 Au Public Auditorium de Cleveland (Ohio), le chef de la police locale Carl Baer fait quitter la scène aux Beatles pendant un quart d'heure pour calmer la foule hystérique.

16 Concert au City Park Stadium de la Nouvelle-Orléans (Louisiane).

17 Un cachet de 150 000 dollars est versé aux Beatles pour leur passage au Municipal Stadium de Kansas City.

18 La tournée américaine s'achève au Memorial Coliseum de Dallas (Texas).

19 À l'occasion du 30e anniversaire de Brian Epstein, les Beatles passent une journée de congé dans un ranch éloigné des Ozark Hills dans le Missouri. À la fin de la visite, une délégation de dignitaires locaux réclamant des autographes empêche leur avion de décoller.

20 Quand le groupe participe à un spectacle de charité pour la United Cerebral Palsy Association au Paramount Theatre de New York, Bob Dylan lui rend visite en coulisses.

24 Ringo monte une entreprise de construction, Brickey Building.

Quoi : Première de A Hard Day's Night
Où : Le London Pavilion
Quand : 6 juillet 1964

DANS LA PEAU DES BEATLES

Tourné pour trois fois rien en 1964, le premier film des Beatles sent la récupération, mais comporte de bonnes scènes. Par Charles Shaar Murray.

SSSSSHHHANNNNNNNNNNGGGG... UN accord puissant – un sol mineur 7e augmenté, une information fiable – sert d'introduction à la grande chanson titre de ce petit film. A Hard Day's Night (Sorti en France sous le titre Quatre garçons dans le vent - NDT) sera encensé par le Village Voice et décrit comme "le Citizen Kane des films de juke-box", ce qui semble légèrement hyperbolique. Citizen Kane est un chef-d'œuvre reconnu et novateur du cinéma du XXe siècle, créé par un auteur excentrique passionné qui puisant son sujet dans la nature de la célébrité et du pouvoir dans l'Amérique moderne. Par contraste, A Hard Day's Night a tout d'une récupération facile, tournée à la hâte et montée en quelques semaines avec un budget dérisoire selon les standards hollywoodiens.

Le scénario tient sur un timbre poste. Les Beatles arrivent à Londres en train avec leurs road managers Norm (Norman Rossington) et Shake (John Junkin) et le grand-père (fictionnel) de Paul, Johnny McCartney (Wilfrid Brambell), pour donner une conférence de presse et un concert retransmis en direct à la télé. Grand-papa tape sur les nerfs de Ringo au point qu'il quitte le groupe peu avant l'émission. Les autres doivent le retrouver et le ramener au studio à temps pour le show. Ils y parviennent. Voilà.

Filmé pour des questions de budget et de style en monochrome façon faux documentaire, A Hard Day's Night – écrit par Alun Owen (avec une bonne dose d'improvisation de la part des vedettes) et réalisé par Dick Lester – brouille volontairement les frontières entre fiction et réalité. Les Beatles jouent leurs propres rôles. Si le nom du groupe n'est jamais mentionné dans le film (mais figure sur la batterie de Ringo et en lettres de néon derrière eux pendant la séquence finale), on sait qui John, Paul, George et Ringo sont censés représenter.

Selon Ringo, Alun Owen "est venu sur notre tournée anglaise, a pris des notes sur ce qui se passait autour de nous et sur notre façon de vivre et il a concocté des caricatures de nos personnalités. A Hard Day's Night ressemblait à n'importe laquelle de nos journées. Ou plutôt deux jours et deux nuits de nos vies..."

Owen a obtenu ces "personnalités" caricaturées – John : petit malin agressif et extraverti ; George : petit malin introverti pince-sans-rire ; Ringo : petit malin lugubre et peu sûr de lui ; Paul : petit malin dynamique et enthousiaste – en mêlant certains traits de caractère des Beatles, ses propres inventions et les variantes que le groupe apporte aux dialogues. Elles deviennent des modèles repris dans Help!, dans leur série animée, dans Yellow Submarine et forgent la perception que se fait le public des quatre garçons. Paul McCartney est le moins défini, ayant presque l'air coincé comparé à Brambell et aux autres. Lester pense que son manque de naturel vient des nombreuses soirées qu'il passe au théâtre avec Jane Asher et sa famille : sous cette influence culturelle, McCartney a peut-être essayé de jouer la comédie.

Les Beatles sont résolument moins propres que Cliff Richard & The Shadows ou d'autres groupes contemporains. Il n'y a ni alcool, ni sexe, ni drogues, mais ils fument énormément, trichent aux cartes et courent après une bande de lycéennes (jouées par de jeunes actrices/mannequins et autres. L'une d'elles, Patti Boyd, épousera son Beatle). Et ils se moquent constamment des bourgeois guindés, du sud de l'Angleterre, des uns et des autres (surtout de Ringo), de Norm et Shake et de la mesquinerie sous toutes ses formes.

L'action a presque entièrement lieu à Londres, mais Liverpool est très présent : les Beatles la portent en eux. Le côté irlandais de la ville est également sous-jacent. Lorsque le futur M. Ono fait son numéro de Mad Jock Lennon dans le compartiment de train des lycéennes, il prend un accent irlandais appuyé. Quand Grand-papa est arrêté, il déclare être "un soldat de la république" et commence à chanter "A nation once again". Mais comme l'a dit un jour George Harrison : "À Liverpool, tout le monde se prend pour un comique." Les conférences de presse des Beatles sont, comme celles de Dylan, des master class d'humour à froid de petit malin et leur côté hilarant n'est pas restitué dans de simples citations. La scène de rencontre avec la presse qui souligne à quel point chaque Beatle est son propre maître en offre une reconstitution approximative.

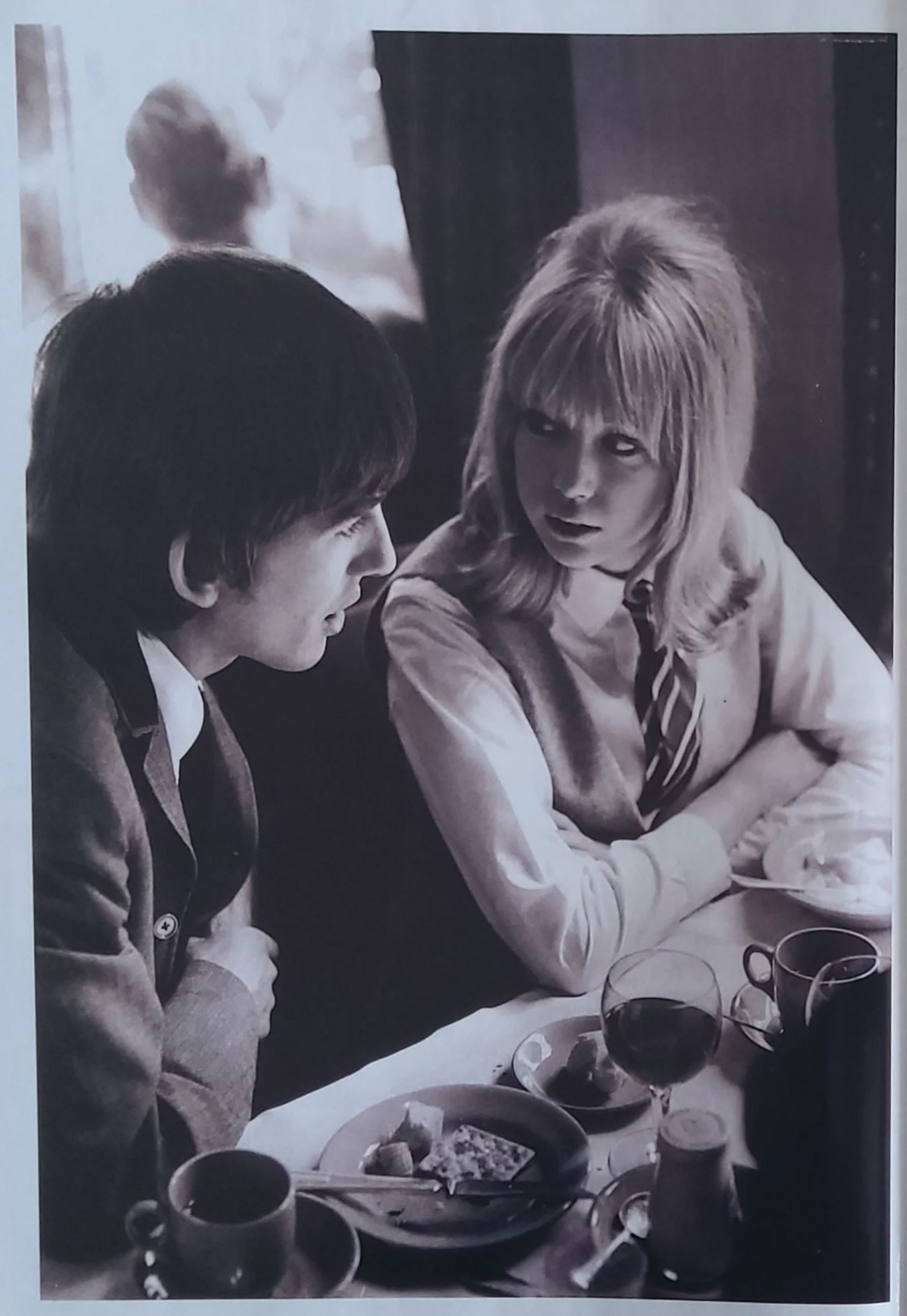

"Et que faites-vous dans la vie ?" "Je suis princesse."

"Il n'y a ni sexe, ni drogues dans A Hard Day's Night, mais les Beatles fument et courent après une bande de lycéennes."

A Hard Day's Man tempère son côté faussement documentaire avec des bouffées de surréalisme : après une rencontre dans le train avec un conservateur à moustaches et costume à fines rayures, on voit soudain les Beatles courir le long du véhicule et frapper aux fenêtres. Quand Lennon prend un bain (avec un maillot et des petits sous-marins), il disparaît sous les bulles et, une fois la bonde retirée, il n'est plus là, mais surgit derrière Norm. En comparaison, les conventions des films d'Elvis et de Cliff Richard semblent dater d'un siècle plutôt que de la décennie précédente.

La présentation est recherchée, jusque dans le générique final où le portrait de chaque Beatle (signé Robert Freeman) se fond et se transforme en celui d'un de ses compères, soulignant les différences individuelles et l'unité de leur identité collective. Un pour tous et tous pour un : ce n'est pas étonnant que tant de gosses des années 60 aient voulu monter un groupe après avoir vu le film. En se contentant d'être eux-mêmes, les Beatles ont l'air de s'éclater plus que n'importe quels autres mecs sur la planète.

Lumineux : la première de A Hard Day's Night à Londres, le 6 juillet 1964.



4 garçons dans l'objectif

Le photographe David Hurn retourne avec Lois Wilson sur le tournage de A Hard Day's Night. Un monde de filles hurlantes et de gares du West London.

"Cela pouvait être incroyablement terrifiant de travailler avec les Beatles", se souvient David Hurn. "Je me revois coincé dans un taxi avec Ringo à Piccadilly Circus. Des centaines de fans encerclaient la voiture et nous ne pouvions plus avancer. J'avais peur d'y laisser ma peau, mais Ringo n'avait pas l'air de s'en faire."

Hurn a aujourd'hui soixante-huit ans et il travaille sur un recueil de photos consacré aux Gallois. Il a travaillé pour la première fois avec les Beatles grâce à son ami, le réalisateur de A Hard Day's Night, Richard Lester. Il n'y eut pas réellement de réunion de travail. "Dick (Lester) m'a simplement demandé de venir sur le tournage et de faire un reportage photo sur la préparation de A Hard Day's Night, chose que j'ai essayé de faire de mon mieux. C'était une mission difficile, car un grand nombre de scènes se déroulaient dans un train. Il n'y avait déjà pas assez de place pour la caméra et les éclairagistes, pour moi cela relevait de l'exploit que d'arriver à se glisser dans le wagon. Mais je m'étais fait une spécialité de rendre invisible et d'arriver à faire mes clichés."

C'est un art qu'il avait été obligé d'apprendre rapidement sur sa première mission s'il voulait en sortir vivant. "On m'avait chargé de couvrir la révolution hongroise de 1956 pour l'édition européenne du magazine Life et pour The Observer. L'ambiance était tendue et j'ai souvent dû penser vite et bien. Je manquais vraiment d'expérience."

Par la suite, Hurn a notamment photographié Jane Fonda dans Barbarella, Claire Bloom ou Sophia Loren... Ce qui paraissait bien loin de ses premiers essais avec un appareil photo dans l'école du Royal Military de Sandhurst en 1952.

"J'avais compris que si on rejoignait le club photo, on n'avait beaucoup plus de temps libre dans la soirée, car les chambres noires étaient situées sur un autre campus. Bien sûr cela m'obligeait à me démener pour trouver un appareil, mais dès que j'ai commencé à prendre des photos, j'ai été conquis."

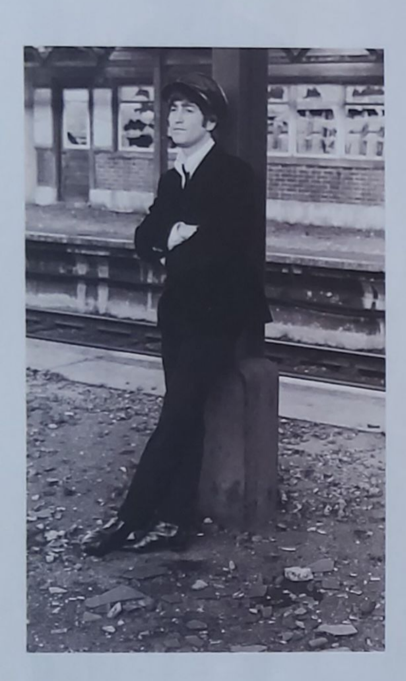


◀ **GEORGE ET PATTI BOYD GARE DE PADDINGTON, 1964**

"Patti n'était pas une actrice, mais George était si subjugué qu'il a réussi à convaincre Dick de lui offrir le rôle d'une écolière dans le train. C'est en fait grâce à moi qu'elle était là. Patti était la fiancée d'un ami photographe. Il s'était vanté auprès d'elle de lui obtenir un accès sur le tournage. Il a dû le regretter car dès qu'elle a rencontré George, elle ne l'a plus quitté d'une semelle."

◀ **THE BEATLES CROWCOMBE (SOMERSET), MARS 1964**

"Dick Lester avait prévu de tourner l'essentiel de A Hard Day's Night dans des gares ferroviaires de Londres. Mais il s'est vite avéré que ce n'était pas toujours possible, les fans découvrant où nous étions et venant perturber le travail de l'équipe. Nous avons fini par nous rabattre sur des endroits éloignés, comme Crowcombe. Dick était influencé par les comédies pleines de poursuites, ce cliché illustre ce style de courses effrénées."



▲ **JOHN**
GARE D'ACTON, 1964

"J'avais impérativement besoin d'un portrait de John. Je lui ai donc demandé de poser une fois le tournage de la journée terminé. Bien qu'il fût serviable et coopératif, il n'a jamais vraiment admis qu'un photographe puisse avoir besoin de temps pour préparer sa prise de vue et qu'il lui fallait un certain nombre de clichés pour obtenir un bon résultat. Avec les Beatles au complet, il vous fallait être très rapide, car ils n'allaient pas rester sagement à vous attendre. Je n'ai eu qu'une seconde pour obtenir cette photo."

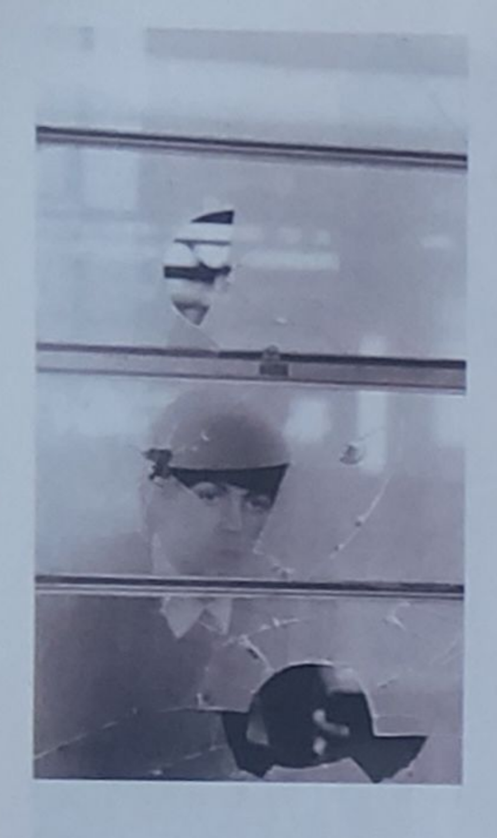


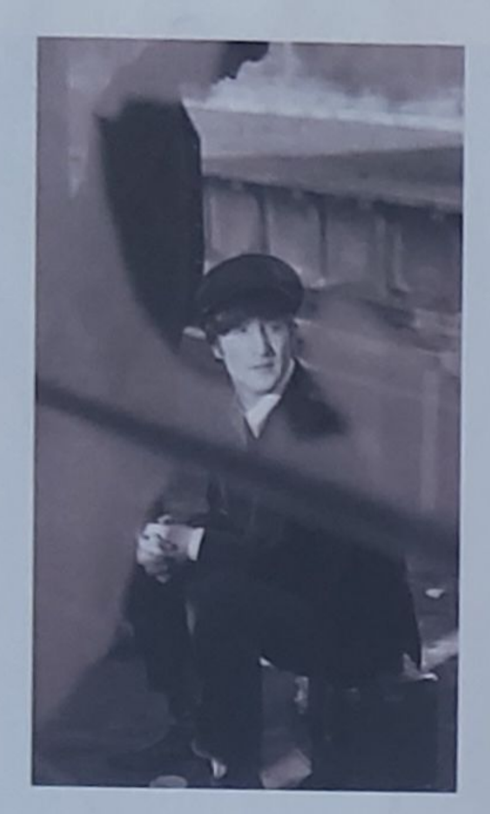
◀ **DEUX FANS ARRÊTENT LE TRAIN**
1964

"J'ai vite réalisé que j'obtenais de bien meilleurs résultats en prenant mes photos à l'extérieur du train plutôt qu'à l'intérieur. Ces deux filles avaient été averties de l'heure à laquelle passerait le train par un chef de gare local. J'étais accroupi sur la voie. C'était parfait. Les fans pouvaient attendre le train pendant des heures, même s'ils ne savaient pas quand il arriverait. Ils faisaient des fêtes dans les gares. C'était un important brassage social où chacun partageait ses expériences avec les autres."

▲ **RINGO AVEC SA CAMÉRA**
1964

"Ce coup-là, je me la jouais "postmoderne", en prenant une photo de Ringo qui était lui-même en train de filmer, tout en posant pour les photographes. Il y a eu beaucoup d'improvisations durant le tournage, Ringo était souvent impliqué. Il était sorti et s'était lui-même acheté une caméra pour immortaliser certains événements. C'était un photographe émérite. Les hommes derrière leurs objectifs étaient un mélange de vrais professionnels et de figurants engagés par Dick Lester."







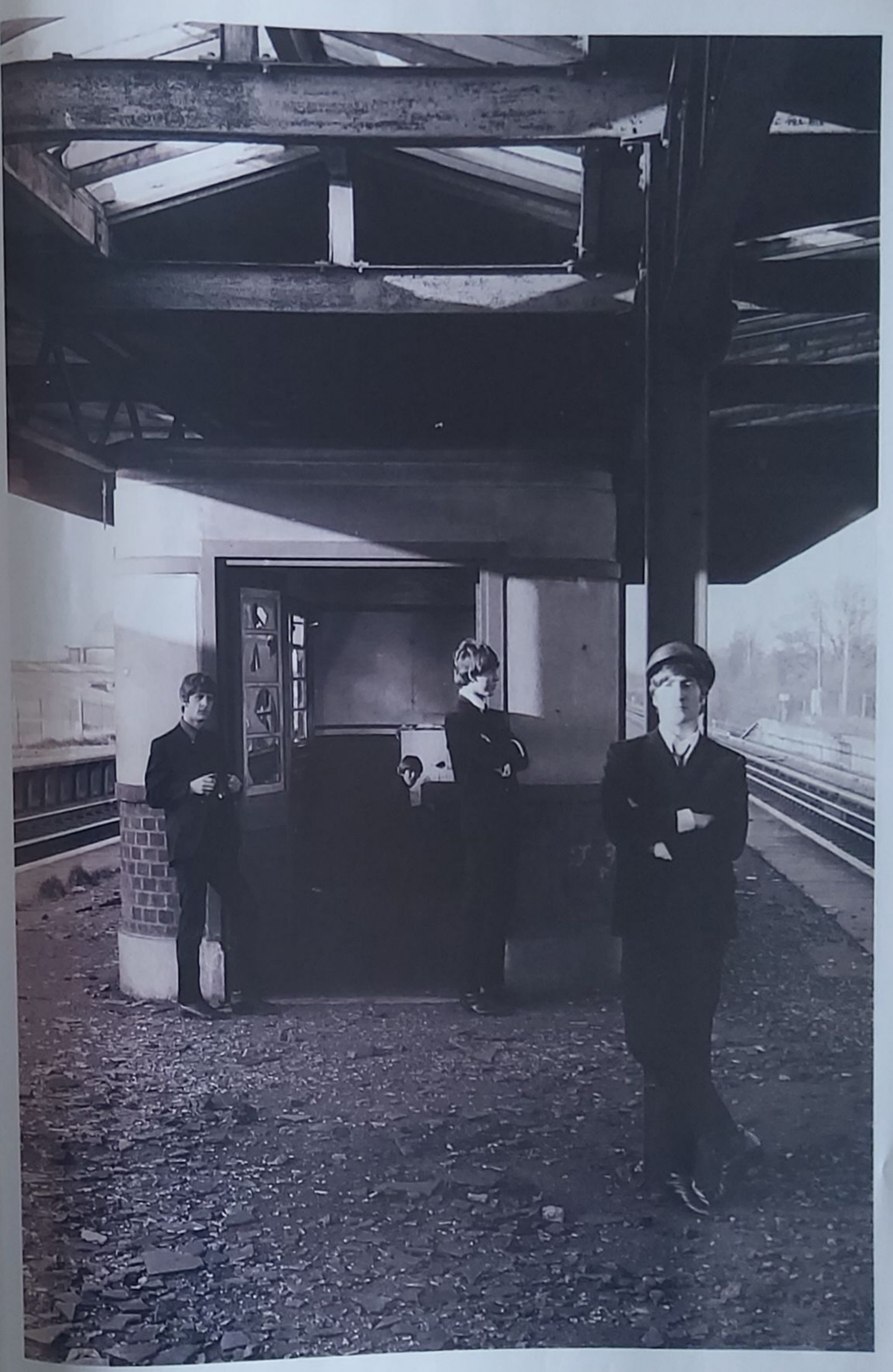


▲ **PAUL, JOHN ET RINGO GARE D'ACTON, MARS 1964**

"Cette zone désaffectée représenta un décor idéal pour le film. Même si ça ne les gênait pas de poser pour les photographes lorsqu'on les sollicitait, ils étaient étonnamment timides et réservés pour des stars. Pour Dick, ces plans à travers les vitres brisées étaient sa façon à lui de donner une ambiance énigmatique à ses images. Seul Ringo semblait parfaitement à l'aise dans ce genre de situations. On éprouve aussi l'impression que Paul et John se sont écartés légèrement de Ringo et George. Ils paraissaient vraiment penser qu'ils étaient les cerveaux de toute l'opération. Mais c'était John le plus intelligent, comme en attestaient sa grande vivacité d'esprit et ses excentricités. Il pouvait être très sympa, mais c'est lui qui dirigeait la manœuvre. S'il te disait de sauter, tu sautais."

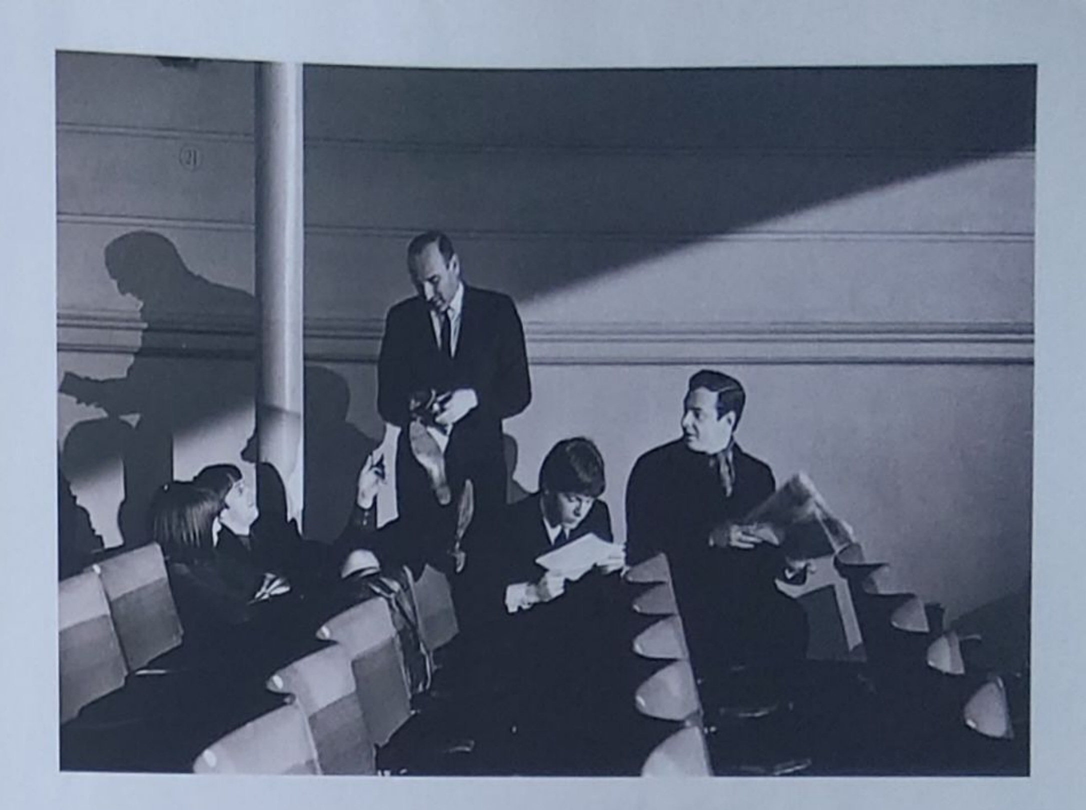
▶ **LES BEATLES GARE D'ACTON, MARS 1964**

"Réunir les quatre musiciens pour les faire poser ensemble était quasiment impossible. Ils n'étaient tout simplement jamais en même temps au même endroit. À la réflexion, ce devait être une manœuvre délibérée de leur part, mais sur le coup je ne l'avais pas compris. En fait, ils étaient filmés en même temps lorsque j'ai pris ce cliché. Je m'étais placé juste derrière l'équipe de tournage. Il n'y avait pas de dialogues, donc je n'avais aucune crainte de faire du bruit avec mon obturateur. Une fois encore, la mise en scène est censée donner une impression de sens caché, ce qui n'était bien évidemment pas le cas. Ce n'était que Dick qui arrangeait les choses pour les rendre étranges."





THE
BEATLES





◀ **LES BEATLES EN RÉPÉTITION SCALA THEATRE, AVRIL 1964**

"Les Beatles se sentaient plus à l'aise avec leurs instruments qu'en jouant les acteurs. Ils n'aimaient pas le play-back et ils jouaient en live pendant le tournage. Paul et John semblaient sur la même longueur d'onde. Ce n'était pas de la rivalité, mais une amitié sincère. C'était amusant de les voir jouer sur scène. Pourtant, malgré leur talent reconnu, ils restaient humbles. Ils n'arrêtaient pas d'envier d'autres musiciens. Repousser leurs limites musicales les motivait en permanence."

▲ **RINGO, PAUL ET BRIAN EPSTEIN SCALA THEATRE, LONDRES, MARS 1964**

"C'est l'une des rares occasions que j'ai eues de photographier Brian Epstein. Il n'est venu qu'une seule journée sur le tournage, mais il paraissait clair, d'après son comportement avec les Beatles, qu'ils étaient vraiment très proches. Il était très élégant, mais gardait en permanence un contrôle ferme de tout ce qui se déroulait. Après sa mort, je crois que les Beatles n'ont plus jamais fait confiance à qui que ce soit dans le business."

▲ **LES BEATLES AU TÉLÉPHONE GARE DE MARYLEBONE, 1964**

"Dans la série comédie poursuites, les Beatles devaient entrer et sortir de ces cabines téléphoniques. Ils étaient en pleine action et, là encore, j'ai dû m'incruster discrètement dans l'équipe de tournage. On comprend aux visages sérieux des Beatles que les caméras tournaient. Lorsqu'ils répétaient leurs scènes, ils étaient beaucoup plus décontractés et ils passaient leur temps à vanner. Pour cette photo, qui nécessitait une longue focale, j'ai utilisé un Canon. Pour les gros plans, je préférais un Leica."



Les Beatles saluent
le drapeau en août 1964.

Quoi : Première tournée américaine
Où : Cow Palace, San Francisco
Quand : 19 août 1964

C'EST NOTRE TOURNÉE

La deuxième visite américaine des Beatles transforme le groupe et les États-Unis. Un reporter débutant a la chance de les accompagner. Par Ashley Kahn.

AUJOURD'HUI, DÈS qu'un groupe pop britannique menace d'entrer dans les charts américains pour la première fois, la machine s'enclenche. Publicité, marketing et tournée sont mises sur pied dans l'espoir que des artistes anglais soient transformés en stars outre-Atlantique. En 1964, les Beatles – qui arrivent au bon moment – établissent un précédent en matière de promotion rock avec un assaut à ce jour inégalé.

Le résultat dépasse les rêves les plus grandioses de tout promoteur ou manager. La folie médiatique déclenchée par la première visite des Beatles au début du printemps – deux passages à la télé, deux concerts et plusieurs conférences de presse – propulse 17 de leurs singles dans le Top 40 en six mois (dont six numéros 1 et trois mois d'occupation de la plus haute place). À la mi-juillet, A Hard Day's Night arrive dans les cinémas de tout le pays, poussant à son paroxysme la Beatlemania estivale. En août, l'Amérique connaît les Beatles par leurs prénoms ; l'invasion est à présent inévitable.

L'aventure dure un mois, passe par 24 villes et surfe sur une vague de publicité et de popularité. Les 26 concerts ont lieu dans des salles contenant de 4 000 (Paramount Theater à New York) à 28 000 (Civic Center de Baltimore) fans hurlant ou s'évanouissant. Les billets se vendent instantanément. Charles Finley, millionnaire flamboyant de San Francisco, offre au groupe la somme exceptionnelle de 150 000 dollars pour qu'il rajoute une date à un emploi du temps déjà chargé. Débutant le 19 août à San Francisco, la tournée met le cap à l'est vers Las Vegas, au nord avec Seattle et Vancouver, descend vers Hollywood, repart pour l'est à Denver (le show supplémentaire de Finley), Cincinnati et New York… Et ce n'est que la première semaine et demie !

Partout, les foules se jettent sur le groupe. L'emploi de limousines leurres et de véhicules incongrus (camions de livraison, ambulances) pour que les garçons entrent et quittent les salles devient une procédure standard. Les Beatles eux-mêmes se familiarisent avec le sentiment d'être enfermé. "On ne peut pas sortir seuls", se plaint John. "Les gens pensent que la célébrité et l'argent rendent libres, mais ce n'est p[illegible] Qu'est-ce qu'on peut dépenser da[illegible] une chambre ?"

Pour des conditions de voyage optimales, un avion privé à hélices est affrété pour les Beatles, leur équipe, leurs premières parties (Jackie DeShannon, les Righteous Brothers, Clarence "Frogman" Henry) et quelques journalistes chanceux. L'un d'eux est Larry Kane, un jeune reporter de Floride qui a réussi à se vendre auprès de Brian Epstein.

"J'étais directeur des informations d'une radio de Miami – à 20 ans à peine – et j'ai écrit une lettre à Epstein. Sur ma carte figuraient sept stations dont WFUN, la généraliste pour laquelle je travaillais alors que les autres étaient plus ciblées pour les Noirs. Brian a dû croire que j'étais un personnage important aux États-Unis et il m'a invité sur la tournée, ce qui a paniqué mes salariés, genre : 'Comment va-t-on payer tout ça ?'

"Je suis parti en août pour San Francisco et j'ai passé deux étés incroyables avec eux. J'étais le seul journaliste de radio à les suivre sur toutes les dates en 64 et 65. Inutile de préciser que, pour un jeune reporter, c'était une sacrée équipée.

"Je ne prétends pas être un ami de longue date des Beatles, mais ils étaient à l'aise avec moi. Je me souviens que Paul a dit à ce sujet : 'Larry Kane n'est pas le genre à venir me réveiller pour m'interviewer.' Je les connaissais depuis moins d'une semaine et ils me demandaient déjà de faire une série d'interviews pour le Melody Maker !

"Souvent, ils donnaient un concert et partaient tout de suite après pour une autre ville à deux heures du matin. J'envoyais mes articles à ce moment-là et les Beatles restaient debout très tard. En 1964, on a voyagé à bord d'un Electra Turboprop d'une côte à l'autre.

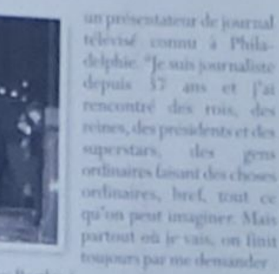
"L'avion était notre maison, bien plus que les hôtels. On y dormait, on s'y sentait à l'aise, c'était une bulle où l'on pouvait échapper aux fans et se détendre. Il s'y passait pas mal de choses. On y organisait des batailles d'oreillers et de nourriture. Je ne suis pas un grand fêtard, mais je participais et j'étais souvent une cible… La Jello et le pudding étaient des armes de prédilection qui causaient de gros dégâts.

"Pendant le vol entre Denver et Cincinnati, je faisais une sieste et je me suis réveillé parce que j'avais du mal à respirer. J'avais de la purée et de la sauce plein la figure et en ouvrant les yeux, j'ai vu John Lennon qui rigolait : 'Un tir direct, shplif, shplaf, bang !' John avait un don pour créer son propre vocabulaire."

Aujourd'hui, le souvenir de la musique, des cris et des notes de pressing de cette tournée résonnent dans le livre que Kane va bientôt publier. Depuis 1964, Kane est devenu un présentateur de journal télévisé connu à Philadelphie. "Je suis journaliste depuis 37 ans et j'ai rencontré des rois, des reines, des présidents et des superstars, des gens ordinaires faisant des choses ordinaires, bref, tout ce qu'on peut imaginer. Mais partout où je vais, on finit toujours par me demander : Comment étaient les Beatles ?

"Honnêtement, en 1964, je n'étais pas un fan. J'étais un reporter sérieux, plus habitué à couvrir des sujets politiques qu'à suivre un groupe de rock. Je n'ai jamais cru que cette histoire se prolongerait jusqu'au siècle suivant. Pourtant, elle a marqué ma vie."

"Dans l'avion on organisait des batailles d'oreillers et de nourriture."


Premier concert américain au Cow Palace de San Francisco, le 19 août 1964.

PHOTOS : HULTON ARCHIVE, AP

25 SEPTEMBRE – 2 NOVEMBRE 1964

25 Brian Epstein rejette l'offre de 3,5 millions de livres d'un homme d'affaires américain qui veut racheter son contrat de manager des Beatles.

27 Ringo fait partie du jury de la National Beat Group Competition au Prince Of Wales Theatre de Londres. La deuxième moitié du spectacle est retransmise en direct sur la BBC.

29 Le travail continue sur Beatles For Sale à Abbey Road pendant les deux jours suivants.

OCTOBRE 1964

1 Aux USA, Vee-Jay Records sort l'album *The Beatles Vs The Four Seasons*, comprenant des hits des deux groupes.

3 Des versions live de Kansas City, I'm A Loser et Boys sont filmées pour Shindig au Granville Studio.

4 L'autobiographie de Brian Epstein, A Cellarful Of Noise (écrite en réalité par Derek Taylor, l'attaché de presse des Beatles), est éditée chez Souvenir Press.



6 Le groupe travaille sur Eight Days A Week à Abbey Road.

7 Les enregistrements effectués au début du mois sont diffusés dans Shindig sur la chaîne ABC aux USA.

8 Enregistrement de She's A Woman au Studio 2 d'Abbey Road.

9 Début d'une tournée anglaise de 27 dates au Gaumont de Bradford.

12 La presse rapporte que le duc d'Édimbourg aurait affirmé que les Beatles étaient "sur le déclin". Le lendemain, il envoie un télégramme à leur manager, Brian Epstein, expliquant qu'on a mal compris ses paroles. Il conclut en souhaitant que le succès du groupe perdure.

14 À Manchester, les Beatles apparaissent dans Scene At 6:30, une émission de Granada, puis ils donnent un concert à l'ABC Cinema d'Ardwick.

18 Six morceaux de Beatles For Sale sont enregistrés à Abbey Road.

19 Le groupe retourne en Écosse pour trois shows à Édimbourg, Dundee et Glasgow. Lors de ce dernier concert le 21, neuf personnes sont arrêtées après une émeute impliquant des centaines de fans. Des vitrines sont brisées et des voitures retournées.

25 Les Beatles remportent cinq Ivor Novello Awards puis jouent à l'Hippodrome de Brighton.

26 Deux jours d'enregistrement à Abbey Road.

28 Quatre concerts en quatre jours à Exeter, Plymouth, Bournemouth et Ipswich.

NOVEMBRE 64



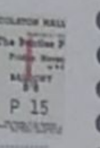
1 Les Beatles se produisent à l'Astoria de Finsbury Park à Londres.

2 Concert au King's Hall de Belfast en Irlande (ci-dessus). Une date supplémentaire est ajoutée à la tournée à la demande du public.

3 Les Beatles quittent Belfast et rentrent à Londres.

4 Le groupe poursuit sa tournée, passant par Luton, Nottingham, Southampton, Cardiff, Liverpool et Sheffield.

10 La tournée anglaise s'achève au Colston Hall de Bristol.



13 Un documentaire, The Beatles In America, est diffusé par CBS aux États-Unis.

14 Le groupe enregistre quatre chansons pour son passage à Thank Your Lucky Stars aux Teddington Studios de Londres.

16 Tournage d'une participation à Top Of The Pops aux Riverside Studios d'Hammersmith à Londres.

17 Enregistrement de six chansons au Playhouse Theatre de Londres pour l'émission de radio BBC, Top Gear.

20 John tourne une scène pour Not Only... But Also le show de Peter Cook et Dudley Moore sur BBC TV au Wimbledon Common à Londres.

23 Quatre chansons sont enregistrées live au Wembley Studio de Londres pour Ready Steady Go.

24 Paul assiste au second mariage de son père à Angela Williams.

27 I Feel Fine/She's A Woman sort en Angleterre.

29 John enregistre une apparition pour l'émission Not Only... But Also au Television Centre à Londres.

30 Brian Epstein est invité dans l'émission de radio anglaise Desert Island Discs. Il choisit deux chansons de Lennon/McCartney, She's A Woman et All My Loving.

DÉCEMBRE 64

1 Ringo est admis à l'University College Hospital de Londres pour une opération des amygdales.

2 Pendant le bulletin d'informations de 10 h 30 sur BBC radio, le présentateur Roy Williams déclare que Ringo Starr "a subi une ablation réussie des ongles de pieds" (confusion entre les mots 'tonsils' et 'toe nails' – NDT).

3 Diffusion de I Feel Fine à Top Of The Pops.

4 Sortie en Angleterre d'un nouvel album, Beatles For Sale.

9 Beatles For Sale se vend bien. Il entre à la 28e place du classement des singles et se place numéro 1 des charts albums.

10 Les Beatles atteignent la première place des charts anglais avec I Feel Fine.

15 L'album, Beatles '65 sort aux USA chez Capitol.

18 Envoi d'un autre Beatles' Christmas Record aux membres du fan-club anglais.

19 *Beatles For Sale se classe numéro 1 en Angleterre détrônant A Hard Day's Night.*



24 Soirée d'ouverture du Another Beatles Christmas Show (ci-dessus) à l'Hammersmith Odeon de Londres (jusqu'au 16 janvier). Premières parties telles que les Yardbirds et Elkie Brooks.

26 I Feel Fine est numéro 1 aux USA.

Quoi : ségrégation dans les salles de concerts
Où : Jacksonville Floride, États-Unis
Quand : 6 septembre 1964

UNITED COLORS OF BEATLES

Les Beatles déclarent qu'ils ne joueront pas dans des salles où la ségrégation est en vigueur. La pop trouve une nouvelle conscience sociale. Par Bill DeMain.

"Nous ne jouerons pas si les noirs ne sont pas autorisés à s'asseoir où ils veulent.", déclarent les Beatles dans un communiqué de presse le 6 septembre 1964. Au milieu d'une tournée aux USA de 23 villes – leur première – ils se préparent à jouer à Jacksonville (Floride) où les Afro-Américains sont confinés aux deuxièmes balcons pendant les spectacles.

Le lendemain, le Florida Times-Union, quotidien de Jacksonville, publie un éditorial désobligeant intitulé "La Beatlemania est le signe d'une époque agitée". Le groupe est décrit comme "une mode passagère, dont l'apparition sur la scène musicale est tombée au bon moment, convenant aux mœurs, à la morale et aux idéaux d'une ère troublée et frénétique". Leur son est qualifié de "monotone et haut perché". Il n'y a pas d'allusion à la ségrégation, mais il est clair que les journalistes ne jugent pas ces "fléaux hirsutes de Liverpool" assez intelligents pour aborder des problèmes de société. Dans le contexte actuel, ils sont pris avec autant de sérieux que Lance Bass de N'Sync annonçant qu'il veut aller dans l'espace.

La communauté musicale américaine voit les choses autrement. "À l'époque, je ne connaissais personne qui ait pris l'initiative de soulever ce genre de questions.", dit Mark Lindsay, chanteur de Paul Revere & The Raiders. "J'imagine bien les Beatles arrivant ici et se retrouvant agressés par cette politique ségrégationniste injuste. Ils n'étaient pas que des bons musiciens. Ils étaient aussi intelligents. Ils ont osé parler."

"C'était vraiment le premier groupe assez puissant pour le faire", remarque le chanteur américain Brian Hyland. "Ils ont très bien utilisé cette plate-forme. Ils auraient pu laisser courir et se taire. Il leur a fallu beaucoup de courage."

"Sur beaucoup de points, nous n'étions que des petits blancs cinglés", dit la sensation des sixties Lou Christie à propos des idoles pour teenagers de l'époque. "Nous n'avions pas le droit de fumer en public. Nous étions encadrés par des attachés de presse partout où nous allions. Les Beatles avaient une attitude différente. Ils étaient plus agressifs, ils étaient drôles et savaient s'exprimer. Dès qu'ils sont arrivés en Amérique, ils ont littéralement transfiguré la pop."

Ces trois chanteurs ont fait partie de la Caravan Of Stars de Dick Clark, une tournée mêlant Noirs et Blancs qui croise la route des Beatles dans une Amérique en proie aux tensions raciales. ("C'était une sorte de bus de la liberté", se rappelle Christie). Des manifestants défilent dans les villes du nord, de Seattle à Baltimore, réclamant de meilleures conditions de travail, d'éducation et de logements pour les Noirs. Dans le Sud, la situation est plus désespérée. Les Afro-Américains sont privés de droits élémentaires comme un siège dans un café ou un à l'avant d'un bus municipal. En juillet, le président Lyndon Johnson signe le Civil Rights Act, interdisant la discrimination "basée sur la race, la couleur, la religion, le sexe ou l'origine nationale".

Mais les préjugés ont la vie dure. Dans les semaines qui suivent, des émeutes éclatent à Harlem et Rochester. Des églises, des maisons et des commerces des quartiers noirs sont brûlés dans le Mississipi. Et d'innombrables faits de violence se produisent dans les villes du Sud, dont Jacksonville.

Don Walton, natif de Jacksonville et fan des Beatles alors âgé de 16 ans, se trouve au premier rang pendant le show. "Il y avait des problèmes dans notre ville, se souvient-il, mais ça n'a jamais été aussi extrême que dans le Mississipi ou la Caroline du Sud. Honnêtement, je sais qu'il y avait des Noirs dans le public. C'était en plein air et l'on pouvait plus facilement se mélanger. Vu la taille du Gator Bowl, je ne pense pas que les autorités se souciaient de la minorité qui aurait pu se préoccuper de notre couleur."

Les Exciters, un quartet vocal noir de r'n'b venu de New York et connu pour le hit Tell Him, assurent la première partie. Si WAPE, la station de radio locale qui fait la promotion du concert les a choisis, les Beatles sont ravis. "Je ne pense pas que le public associait les Beatles à leur amour du r'n'b, comme nous le faisons tous maintenant", dit Walton. "C'était leur grosse influence."

À chaque conférence de presse de la tournée de 1964, ils ne cachent pas leur admiration pour les musiciens noirs. Little Richard, Chuck Berry et Fats Domino figurent toujours parmi leurs influences majeures (leur set list à l'époque comprend Roll Over Beethoven et Long Tall Sally). Lorsqu'on leur demande ce qu'ils écoutent, ils répondent régulièrement : "De la soul américaine, Marvin Gaye, les Miracles, Chuck Jackson..." Plus tard cette même année, ils invitent Mary Wells pour leur tournée anglaise.

"Les Beatles étaient les premiers artistes blancs à admettre que la musique noire les avait façonnés." Smokey Robinson



Mélanges : les Beatles rencontrent la population locale en Floride en 1964.

"Les Beatles étaient les premiers artistes blancs à admettre que la musique noire les avait façonnés", confie la star de Motown, Smokey Robinson. "J'aimais leur honnêteté, le fait qu'ils disent : 'On écoutait la Motown et des musiciens noirs. C'est ce qui nous a formés.' Ils ont même enregistré des chansons de Motown. J'ai vraiment apprécié."

La croisade des Beatles pour les droits de l'homme continuera jusqu'à la fin du groupe et tout au long de leurs carrières solos. Paul McCartney résume plus tard leurs positions en disant à un journaliste : "Nous étions contre les préjugés. Nous avons toujours tenu à un public multiracial. En raison de cette attitude partagée par tout le groupe, nous n'avons jamais joué en Afrique du Sud ou dans n'importe quel endroit où les Noirs étaient mis à l'écart. Ce n'était pas pour avoir l'air gentil ; on se disait juste que séparer les Blancs et les Noirs était stupide."

PHOTOS : PICTORIAL PRESS



…ous étions contre les préjugés" : … Beatles arrivent à Jacksonville en …ride, le 11 septembre 1964.

Beatles à vendre

Les tournées et le besoin pressant de nouvelles chansons commencent à avoir un effet éprouvant sur les Beatles. Pourtant, leur quatrième album montre des signes de grandeur affirme Neil Spencer.

Le titre était ironique et malin dans l'esprit de satire des sixties, mais également honnête. Avec l'arrivée de Noël, date importante dans le planning des Beatles, il fallait une nouveauté à jeter en pâture aux Beatlemaniaques. Ce sera *Beatles For Sale*, un collage précipité de chansons restantes, de reprises familières, d'idées à demi formées terminées en studio, le tout rassemblé autour d'une poignée d'originaux frais pondus par Lennon et McCartney.

Et ce menu peu prometteur donne un album qui s'en tire bien grâce au mélange de pure verve et d'exploration musicale qui donnera *Rubber Soul* l'année suivante à Noël. C'est un disque de transition, un cocktail bien fichu d'inspiration, de bouche-trous et de caprices charmants.

Comme pour camoufler ses faiblesses musicales, l'album sort sous une luxueuse pochette double dont la photo deviendra une icône, comme tout dans la carrière brève mais prolifique du groupe. Le flou artistique des images automnales de Robert Freeman dépeint les Beatles comme des jeunes gens riches et sûrs d'eux et non des provinciaux souriants. On lit sur leurs visages les traces de fatigue laissées par les tournées incessantes, les séances en studio dans les vapeurs de marijuana et les nuits au Scotch de St James. Le titre se glisse dans un coin, moins visible que le logo du label.

Beatles For Sale : pourquoi pas ? On trouve à l'époque du papier peint, des blousons, perruques, bottes, instruments, imitateurs, reprises, magazines, livres et posters des Beatles. Pourquoi le groupe lui-même n'en profiterait pas ? Qui sait combien de temps durera encore la folie qui les entoure ?

Les photos de Freeman semblent plus appropriées pour un magazine élégant des sixties comme Nova qu'à une simple pochette de disque. Mais Beatles For Sale est dans cet esprit-là, une touche de luxe dans une société qui s'habitue à en avoir trop plutôt que pas assez. Il y a déjà eu des doubles pochettes auparavant, mais la plupart des gens en possèdent une pour la première fois grâce à Beatles For Sale. À l'intérieur, on trouve d'autres clichés marquants de Freeman et des notes pertinentes de Derek Taylor annonçant que : "Les jeunes de l'an 2000 éprouveront autant de bonheur en écoutant ce disque que nous en ressentons aujourd'hui.", ce dont tout fan d'Oasis peut témoigner.

> "*Beatles For Sale* est un disque de transition, un cocktail bien fichu d'inspiration, de bouche-trous."

Beatles For Sale : le contenu compte-t-il ? À court terme, non, mais les Beatles ont trop d'ambitions artistiques pour simplement relever les compteurs, même pour un album qu'ils écrivent et enregistrent au milieu d'une tournée chargée à l'étranger. *A Hard Day's Night* a entamé les réserves de chansons signées Lennon/McCartney. Malgré tout, le groupe commence les séances, et l'album, sur des innovations influencées par les ambiances sombres explorées sur A Hard Day's Night.

No Reply, du bon Lennon du milieu des années 60, ouvre l'album sur une note trompeuse. Son scénario romantique et douloureux est connu de tous les adolescents qui recevront *Beatles For Sale* un matin poignant de Noël ; les coups de fil sans



Paul : "Debout tas de feignants !" Les Beatles répètent en 1964 dans les studios de la BBC.



réponse, le garçon se morfondant devant la maison de la fille, le coup de poignard dans le cœur lorsqu'il la voit "main dans la main, avec un autre homme, devant moi". Avec son aisance d'écriture, Lennon capture la cadence et la musique d'une conversation ordinaire. L'humeur passe brutalement à la défiance avec un pont magnifique aux claquements de mains et chœurs multiples tout droit sortis d'un single des Miracles.

L'atmosphère sombre de ce premier morceau se retrouve dans I'm A Loser – refrain exubérant, couplets désinvoltes – et Baby's In Black, sur laquelle les Beatles empruntent une mélodie traditionnelle d'origine Irlandaise via Liverpool pour séduire une veuve adolescente sans doute échappée d'un disque morbide comme *Tell Laura, I Love Her.* L'attitude de beau perdant de No Reply subsiste sur I Don't Want To Spoil The Party avec des remarques familières : "J'ai bu un verre ou deux et je m'en fiche".

TRACK LISTING

FACE A

1 No Reply
Lennon
Chanté par Lennon

2 I'm A Loser
Lennon
Chanté par Lennon

3 Baby's In Black
Lennon/McCartney
Chanté par Lennon et McCartney

4 Rock And Roll Music
Berry
Chanté par Lennon

5 I'll Follow The Sun
McCartney
Chanté par McCartney

6 Mr Moonlight
Johnson
Chanté par Lennon

7 Kansas City/Hey, Hey, Hey, Hey
Lieber & Stoller/Penniman
Chanté par McCartney

FACE B

8 Eight Days A Week
McCartney
Chanté par McCartney

9 Words Of Love
Holly
Chanté par Lennon et McCartney

10 Honey Don't
Perkins
Chanté par Starr

11 Every Little Thing
McCartney
Chanté par McCartney

12 I Don't Want To Spoil The Party
Lennon
Chanté par Lennon

13 What You're Doing
McCartney
Chanté par McCartney

14 Everybody's Trying To Be My Baby
Perkins
Chanté par Harrison

CE QUE DISAIT LA PRESSE

En 1964, la presse est à la solde du groupe.

"Avec la dernière production des Beatles, on en a pour son argent. Les chansons sont délirantes et irrésistibles, l'accent est mis tout du long sur le beat. Il y a 14 nouveaux morceaux, dont 8 compositions de Lennon/McCartney. Les reprises figurent là dans un but précis : elles reflètent les débuts du groupe, lorsqu'il faisait hurler le public de la Cavern de Liverpool en les interprétant.

★ BEATLES next album

"Le disque déborde de touches Beatles passionnantes et identifiables… Rock And Roll montre Paul à son plus déchaîné, cette version bouge, bouillonne d'excitation… Mr Moonlight est sans doute le titre le plus accrocheur du LP. L'atmosphère prédominante est primitive, avec John braillant le blues par moments, secondé par des chœurs puissants et tapageurs… Eight Days A Week est enlevé, propulsé à un tempo compulsif, souligné par Ringo qui s'acharne sur ses cymbales. I Don't Want To Spoil The Party est l'un de mes morceaux favoris. Le tempo entraînant contraste avec les paroles plaintives. Il s'agit littéralement d'une histoire chantée, interprétée avec des contre harmonies séduisantes. Là encore, le contenu mélodique est dense et George est au meilleur de sa forme."

Derek Johnson, NME, 13 novembre 1964.

"*Beatles For Sale* n'a pas fini de se vendre. Il est à la hauteur des attentes et va mettre à genoux les fans de pop, de rock, de r'n'b et ceux des Beatles… Outre d'excellents nouveaux titres signés Lennon/McCartney, on y trouve des classiques du rock de Carl Perkins et Chuck Berry. Mes préférés sont I Don't Want To Spoil The Party, Honey Don't et Rock And Roll Music. Eight Days A Week est un titre bondissant et Words Of Love un hommage à Buddy Holly. La musique est impeccable et les Beatles dévoilent encore le secret de leur succès : le talent."

Chris Welch, Melody Maker, 14 novembre 1964.

NOTES DE POCHETTE

La pochette de *Beatles For Sale* était luxueuse et peu glamour.





À l'instar de leur musique, les pochettes d'albums des Beatles affichaient leur nouvelle sophistication.

Celle du quatrième LP, *Beatles For Sale*, capture – comme son contenu musical – le groupe sous son angle le plus introspectif et mélancolique à ce jour. Emmitouflés dans des manteaux et des écharpes, les garçons ont l'air fatigués, presque maussades, incarnant l'antithèse de la pop star du début des sixties. La séance, effectuée une fois de plus par Robert Freeman, a lieu dans Hyde Park à Londres et pris en tout une heure et demie. Freeman admet qu'elle a été un peu bâclée. "J'ai rencontré brièvement Brian Epstein et les Beatles pour discuter du projet consistant à prendre des portraits couleurs en extérieur vers le coucher du soleil", révèle-t-il dans son livre A Private View. "Heureusement, il a fait beau pour la séance. Il y avait peu de chance qu'ils reviennent poser."

Freeman utilise le même matériel – un Pentax SLR avec un téléobjectif de 180 mm – que pour *With The Beatles*. Comme sur l'album précédent, on n'y trouve pas le logo du groupe et le titre n'apparaît qu'en petits caractères en haut de la pochette.

La photo au verso est moins imaginative. "C'était juste un portrait couleur des Beatles pris en hauteur avec des feuilles mortes à l'arrière-plan. Je suis monté dans un arbre pour le prendre. Malheureusement, ces clichés n'ont pas été utilisés pour le disque en Amérique. C'était bien la peine de faire des acrobaties !"

Mais la photo à l'intérieur de la double pochette, une rareté en soi, était audacieuse avec son montage comprenant Jayne Mansfield, Victor Mature et Ian Carmichael parmi d'autres, préfigurant avec trois ans d'avance la célèbre présentation pop art de Peter Blake pour *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band*.

"Revisiter leurs racines rock'n'roll n'avait pas grand sens esthétique. Les Beatles représentaient l'avenir."

relique de l'époque innocente et fougueuse des premiers hits. Mais comme le reste des originaux sur *Beatles For Sale*, elle bénéficie d'une production qui crée une texture sonore plus profonde que tout ce qu'on a entendu avant, un son bien moins métallique gorgé des tintements des Gibsons et des Rickenbackers qu'on entendra bientôt sur Ticket To Ride et chez de nombreux groupes de la Côte Ouest.

Le rôle de baladin acoustique de McCartney se précise avec I'll Follow The Sun, même s'il s'agit d'une chansonnette qu'il taquine depuis Hambourg. Et, à ce propos, voici les classiques du Star Club : Rock And Roll Music de Chuck Berry, qu'ils jouent encore sur scène et qui explose ici ; l'inusable Kansas City, avec Paul dans la peau de Little Richard, et

Les émotions sont plus complexes sur Every Little Thing et What You're Doing qui explorent les deux facettes de la relation de Paul avec Jane Asher. Le ravissement de la première, précurseur de Maybe I'm Amazed des années plus tard, est moins aventureux que l'indignation de What You're Doing. Sur les deux, McCartney titille le bas du manche de sa basse Hofner.

Tous ces titres trouvent les Beatles en train d'apprendre à transformer leurs chansons en minidrames fascinants, sur une toile de fond musicale luttant pour se libérer du passé. En comparaison, Eight Days A Week sonne comme une



Étoiles noires : Paul et John répètent pour les shows de Noël peu avant la sortie de *Beatles For Sale*.

Mr Moonlight, un titre de r'n'b culte des Américains Dr Feelgood And The Interns, revu ici en proto-loungecore.

En comparaison, Words Of Love de Buddy Holly est repris de façon classique. Et histoire qu'il y ait une chanson pour Ringo et une pour George, on se retrouve avec des revisites peu brillantes de Honey Don't et Everybody's Trying To Be My Baby de Carl Perkins complétant la liste des clins d'œil country.

Les Beatles ont dépassé le stade des reprises et sont à court de compositions. L'intérêt montré sur les deux premiers albums pour des imports obscurs de r'n'b et de la Motown est plus fort sur le plan esthétique que la revisite des standards de leurs racines rock'n'roll. Berry, Holly, Perkins sont ancrés dans les années 50. Les Beatles représentent l'avenir.

Beatles For Sale aurait pu devenir un autre disque si le groupe avait abandonné quelques reprises au profit de deux créations de ces séances de l'automne 1964 : Leave My Kitten Alone, une vieille chanson destinée à faire la joie des pirates, et She's A Woman, fixation défoncée sur Little Richard signée McCartney. Mais le temps est compté et les chansons manquent. Dans le sillage de leur succès américain, le catalogue des Beatles – quatre albums en deux ans plus les singles – ressort là-bas sous des formats différents. Mieux vaut avoir de la ressource. De toute façon, comme le dit la pochette, ce sont des Beatles à vendre.

PHOTO : ROBERT WHITAKER



ACHETEUR CONQUIS

Dylan, la dope et des attitudes font la grandeur de *Beatles For Sale* selon Robyn Hitchcock.

"Ils venaient de découvrir Dylan. Ils avaient fumé de l'herbe pour la première fois ; les effets du speed se dissipaient. *Beatles For Sale* marque le début de la phase d'auto-apitoiement créatif de Lennon et de McCartney, devenant plus ambitieux. La pochette est un vrai défi, elle est plus Stones, plus Dylan. Avant, il fallait prendre la pose et sourire. Je préfère ce LP à *A Hard Day's Night*, trop Lennonesque.

"Il y a moins de nouveautés sur *Beatles For Sale*, mais j'aime les reprises. La version de Words Of Love est délicieuse, simple, presqu'un remake de l'original de Holly. Kansas City est enrichi par les chœurs typiques des Beatles à ce moment-là : quel que soit le chanteur, les autres lui font parfaitement écho [chante] 'Hey ! Hey ! Hey !'...'Hey ! Hey ! Hey !' Ou, dans Eight Days A Week, lorsqu'ils chantent le lead ensemble et avant de partir dans des harmonies ; même chose pour le pont de No Reply. Le son semble plus sophistiqué, les guitares sonnent d'une façon qui influencera les Byrds et le piano donne corps à l'ensemble. Même Mr Moonlight est intéressant avec George jouant des percussions africaines. George atteignait des sommets dont il n'avait jamais rêvé. Et pourtant, les Beatles continuaient à employer les 15 mots qui les avaient conduits vers la gloire : 'love', 'baby', 'friend', 'yeah'... Les rôles n'étaient pas encore distribués si bien que Paul pouvait écrire une chanson violente comme What You're Doing. À présent, on dit : 'Oh, ça doit être un morceau de Lennon', mais à l'époque ils ne faisaient encore qu'Un. Ils avaient pris racines ; ils pouvaient commencer à se répandre un peu partout."

Joe Cushley



En 1964, le reporter radio Larry Kane accompagne les Beatles lors de leur deuxième série de concerts aux États-Unis. Dans ces extraits exclusifs de son livre à paraître, il rapporte les commentaires du groupe sur la vie en tournée.

BEATLES OVER AMERICA ★

En août 1964, les Beatles entament ce que la presse annonce comme leur "première tournée américaine" comptant 26 dates dans 24 villes. Larry Kane, un reporter radio de 20 ans, a convaincu Brian Epstein de le laisser accompagner le groupe et d'envoyer des interviews régulières prises sur le vif. Ainsi commence une relation professionnelle gratifiante : il est invité sur le plateau de Help ! aux Bahamas et les rejoint à nouveau sur la route pour leur tournée de 1965 aux USA.

Devenu présentateur de journaux télévisés à Philadelphie, Larry Kane publiera en septembre 2003 son premier livre sur cette période, Ticket To Ride : One Journalist's Wild Time With The Beatles (Running Press). "Les gens seront étonnés par ma franchise", remarque Kane. "C'était électrifiant, je n'avais jamais vécu une telle aventure. Avec le recul, c'est excitant de voir à quel point ces premiers voyages aux USA ont été essentiels à l'avenir du groupe et de ses membres en tant qu'individus."

Les interviews de Larry sur la route constituent un instantané fascinant des Beatles en tournée. On y voit un groupe lassé par les questions stupides des conférences de presse, constamment assiégé par des milliers de fans déchaînés, tuer les temps morts d'un planning débordant.

PHOTO CURT GUNTHER



AÉROPORT INTERNATIONAL DE SAN FRANCISCO 18 AOÛT 1964

Quittant Londres à midi, les Beatles prennent l'avion pour San Francisco, via Winnipeg et Los Angeles, et arrivent finalement peu avant 18 h 30. À destination, Larry Kane passe quelques minutes avec eux pendant que de nouvelles dispositions sont prises pour leur sécurité. Près de 9 000 fans attendent une brève apparition du groupe sur une plateforme protégée par un grillage et 180 shérifs du Comté de San Mateo. Effectuant un passage éclair avant que les cris hystériques et le déchaînement de la foule n'inquiètent la police, les Beatles sont conduits à l'hôtel Hilton. Plus tard dans la soirée, John et Ringo se rendent avec Derek Taylor et Billy Preston à Chinatown où ils rencontrent Dale Robertson, l'acteur de western. Le lendemain soir, ils donnent le premier concert de la tournée au Cow Palace devant 17 130 spectateurs.



Q : Ici Larry Kane en tournée avec les Beatles, en direct depuis l'aéroport international de San Francisco. Paul, c'est fatigant de passer 30 jours et nuits dans ces conditions ?
Paul : C'est la première fois qu'on le fait…
Q : On s'est déjà rencontré en février à Miami, je ne sais pas si tu te souviens…
Paul : Ouais, bien sûr !
Q : Je serai dans l'avion avec vous pendant toute la tournée. Larry Kane de WFUN et moi-même vous souhaite la bienvenue aux États-Unis.
Paul : Merci beaucoup.
Q : John, peux-tu dire bonjour à tous les auditeurs de Miami ?
John : Bonjour, tous les auditeurs de Miami !
Q : Où comptes-tu te balader en yacht en Floride ?
John : Qui a dit qu'on ferait du yacht ? On parle bien de ça, non ?
Q : Oui.
John : On ne va pas faire de yacht !
Q : Beaucoup d'auditeurs veulent savoir quand va naitre ton deuxième enfant.
John : J'ai l'impression qu'ici il n'y a pas de loi sur la diffamation quand on voit ce qu'écrit la presse. Un magazine appelé Truth – je ne vais pas le nommer, mais il s'agit de T-R-U-T-H – a raconté n'importe quoi : que ma femme m'a annoncé qu'elle était enceinte, qu'elle s'est mise à pleurer, que j'ai explosé alors que Ringo disait : 'John, tu dois prendre tes responsabilités.' C'est un ramassis de mensonges, elle n'attend pas de bébé !
Q : John, on se reverra dans l'avion. Merci.
John : Merci, bonne nuit et Dieu vous bénisse ! Ha, ha !



Travaux d'écriture : Larry Kane (à droite) fait signer son pass de journaliste en 1964.



CONVENTION CENTER, LAS VEGAS 20 AOÛT 1964

Ayant déposé leurs instruments et quitté le Cow Palace de San Francisco pendant que leurs fans réclamaient un rappel, les Beatles partent directement vers l'aéroport pour se rendre à Las Vegas. Arrivant à une heure du matin, ils sont conduits au Sahara Hotel où, malgré l'heure tardive, 2 000 fans les accueillent. La capacité du Convention Center étant de 8 000 spectateurs, le groupe doit se produire deux fois, à 16 heures et à 21 heures Venu pour la balance à 14 h 30, Larry Kane a tout le temps qu'il veut pour discuter avec les Beatles.

Q : Avant le show, vous êtes toujours excités en voyant le public ?
Paul : Oui.
Ringo : Toujours, oui.
Q : Que pensez-vous des fans qui vous lançaient des jellybeans hier ?
Ringo : Que ces bonbons sont trop durs et qu'ils font mal. Qui s'en est pris ?
Q : Vous en avez reçu plus que d'habitude au Cow Palace ?
Ringo : Non, c'est bien pire en Angleterre. On nous en balance des millions. Le Cow Palace est tellement grand que les gens au fond de la salle n'ont aucune chance de nous atteindre sur scène. Mais les jellybeans sont trop durs, alors s'il vous plaît, arrêtez de nous en jeter ! Si vous voulez qu'on mange des bonbons, donnez-les nous, mais ne les lancez plus.
Q : Tu préfères recevoir des guimauves ?
Ringo : Non, je ne veux rien du tout ! Les serpentins sont formidables. On a joué en Australie et le public en lançait. C'était marrant, on se serait cru dans un grand carnaval avec tous ces serpentins et ces ballons. Et ça ne fait pas mal !
Q : Vous encouragez vos fans américains à vous jeter des serpentins ?
Ringo : Oui.
Paul : J'aime bien les serpentins, ouais, c'est cool.
Q : Vous voulez des serpentins, vous aimez ça…
Paul : Oui, je les aime bien ! Ils font nettement moins mal que des jellybeans.
Q : Mais ne mettez rien dans le serpentin pour l'alourdir.
Ringo : Non, pitié.
Q : Paul, je t'ai entendu parler de l'intégration raciale dans les salles de concerts.
Paul : On n'aime pas la ségrégation, on n'y est pas habitués. On n'a jamais joué devant un public séparé, ça me semble vraiment dingue. Certaines personnes peuvent trouver ça juste, mais à mes yeux, c'est absurde.
Q : Vous allez jouer à Jacksonville en Floride. Vous pensez changer d'avis ?
Paul : Je n'en sais rien, je ne sais pas comment sont les Américains. Mais je crois que c'est idiot de séparer les gens. Les noirs ne sont pas différents de nous. Ils sont comme tout le monde, sauf qu'ici certains s'imaginent que ce sont des animaux ou je ne sais quoi, et c'est stupide. On ne peut pas traiter des êtres humains comme des bêtes. Ça ne me gêne pas qu'un Noir s'assoie à côté de moi. Heureusement, d'ailleurs, parce que certains de mes meilleurs amis sont noirs.
Ringo : Nous sommes tous de cet avis.
Paul : Comme beaucoup de gens en Angleterre. Il n'y a jamais eu de ségrégation dans les concerts chez nous. Sinon on refuserait sûrement de jouer.
Q : À Sydney, en Australie, vous avez joué devant votre plus gros public, n'est-ce pas ?
Paul : Excepté hier soir.
Q : Au Cow Palace ?
Paul : Oui.
Ringo : On nous a dit qu'il y avait à peu près 15 000 personnes.
Q : On ressent quelque chose de différent devant 17 000 fans hurlants ?
Ringo : Pour moi, plus ils sont nombreux, mieux c'est. J'adore jouer pour des millions de spectateurs. C'est fantastique.
Q : Que pensez-vous des groupes qui reprennent vos chansons ? C'est un honneur, non ?
Paul : Oui. Et je trouve que Cilla Black est un excellent groupe.
Q : Et les Animals ?
Paul : Ils sont très bons.
Ringo : *[House Of The Rising Sun]* est un disque génial.
Paul : Ces mecs sont sympas en plus.
Ringo : Je crois qu'ils sont Numéro 1 ici.
Q : Vous connaissez aussi les Rolling Stones ?
Ringo : Oui. Très bien. Ce sont des amis.
Q : Des amis très proches ?
Paul : Ouais.
Ringo : De très bons amis.
Paul : Comme la plupart des groupes, en fait. On entend des rumeurs absurdes du genre : 'Les Beatles détestent tous les autres musiciens sur Terre.' C'est faux, tous les groupes anglais sont des amis. Je ne crois pas qu'il y en ait un seul qu'on n'aime pas.
Q : Hier soir au Cow Palace, le show a dû être arrêté à deux reprises pour calmer le public.
Paul : Oui, on déteste ça. C'est pénible.
Q : Au milieu de l'introduction d'une des chansons, le présentateur est venu et vous a interrompu. Ça vous agace ?

Paul : On lui a demandé de ne plus recommencer.
Ringo : Sauf si le public devient dingue et se met à tout casser, ce qui m'étonnerait.
Q : Vous lisez beaucoup pendant votre temps libre ?
Ringo : Ça dépend. On traverse des phases où l'on dévore les bouquins.
Paul : Pendant la tournée en Australie, on a tous lu l'intégrale des James Bond. Et on s'est mis à parler en "James Bond", à s'appeler "M" et "Mr X".
Q : J'imagine que la disparition d'Ira Fleming [le créateur de James Bond, Ian Fleming est mort huit jours plus tôt] vous a touchés ?
Paul : Oui, c'est moche.
Q : Et vous écoutez aussi des disques ?
Paul : Bien sûr. Celui de Cilla Black, It's For You, par exemple. Je n'essaie pas d'en faire la promotion, mais c'est une de mes chansons préférées.
Ringo : Moi aussi.
Paul : En plus, je l'ai écrite avec John !
Q : Est-ce qu'il t'arrive de ne pas être d'accord avec John...
Paul : (Coupant la parole) Rappelez-vous, les gars, la chanson s'appelle It's For You ! Pardon ?
Q : Est-ce qu'il t'arrive de ne pas être d'accord avec John sur les paroles ou l'accompagnement d'une chanson ?
Paul : Rappelez-vous, les gars, la chanson s'appelle It's For You ! Pardon ? De ne pas être d'accord ? Pas vraiment. Parfois, quand on écrit une chanson, l'un de nous a une idée un peu mièvre et l'autre le lui dit. Rappelez-vous les gars, Cilla Black et It's For You. C'est une bonne chanson. Pas mièvre du tout.
Q : Tu pourras m'envoyer le disque ?
Paul : Oui, je te l'enverrai.
Ringo : Il a besoin d'argent.
Paul : Rappelez-vous, les gars, le disque du moment – celui que vous préférez, que je préfère, c'est It's For You par Cilla Black. N'allez pas croire que j'essaie d'en faire la promo.
Q : À présent...
Ringo : ...Citoyens Beatles.
Q : J'ai entendu dire que Pat Boone est venu discuter avec vous hier soir. Vous l'avez rencontré ?
Ringo : Je l'ai entendu dire, aussi, mais on ne l'a pas vu. Il a passé un message à notre attaché de presse, M. Derek Taylor, qui nous a transmis son bonjour.
Q : Que ressentez-vous à l'idée qu'une ancienne idole des teenagers américains dirige une entreprise produisant des portraits à l'huile des Beatles ?
Paul : Ça m'a l'air d'une bonne idée. Même si je n'en achèterais jamais...
Q : Pourquoi ?
Ringo : Il en a déjà un.
Paul : Je ne sais pas, je n'ai encore jamais vu un portrait de nous ressemblant.
Q : George, quelles étaient tes ambitions avant les Beatles ? Tu voulais devenir docteur ou avocat ?
George : Rien de tout cela, parce que j'étais encore à l'école. Je prenais ma guitare tous les soirs et je ne travaillais pas beaucoup en classe à cause d'elle. Je voulais juste savoir jouer de la guitare et monter sur scène. Et par chance, je peux le faire.
Q : Qui sont tes groupes préférés en ce moment ?
George : Les Animals sont excellents, ils sonnent vraiment bien sur scène. Ils ont le même son qu'en disque. J'aime les harmonies des Searchers. Et les Stones sont bons aussi. En fait, on aime beaucoup de groupes.

"ON N'A JAMAIS JOUÉ DEVANT UN PUBLIC SÉPARÉ, ÇA ME SEMBLE VRAIMENT DINGUE. C'EST ABSURDE."
PAUL McCARTNEY



AÉROPORT DE SEATTLE-TACOMA, SEATTLE, ÉTAT DE WASHINGTON 21 AOÛT 1964

Les Beatles – qui se produiront le soir même au Coliseum devant 15 000 fans – sont accueillis à Seattle par le genre de scène qui les suit de ville en ville. Larry Kane est déjà sur le tarmac et voit le groupe descendre d'avion...

Q : Et voilà les Beatles qui arrivent à Seattle. Ils descendent à présent la passerelle et l'on entend des hurlements venant d'une colline à 800 mètres d'ici. En haut de cette colline, il y environ 2 000 gamins. Le groupe s'est posé à l'écart de la foule pour des questions de sécurité. Mais, actuellement, tout est plutôt calme. Les photographes locaux les mitraillent et... les Beatles sont prêts à partir...
Ringo : Encore toi ? !
Q : Oui, on se retrouve !
Q : Ringo, tu écoutais de la musique à l'avant de l'avion ?
Ringo : Ouais, on écoutait les disques que passaient les Exciters.
Q : Les Exciters ?
Ringo : Ouais.
Q : Quel genre de disques ?
Ringo : *Little Anthony And The Imperials*, James Brown, rien que des disques groovy !
Q : Tu vas emmener partout ce magnétophone portable ?
Ringo : On ne va pas abuser. C'est leur tourne-disque, ils sont sympas de nous faire écouter leur musique. Très sympa, même.
Q : Tu as dormi dans l'avion ?
Ringo : Non, je n'ai pas eu envie. J'ai eu mes deux heures et demie de sommeil nécessaires la nuit dernière !



PHOTOS : MIRRORPIX/CURT GUNTHER



RÉSIDENCE DE REGINALD OWEN, BEL AIR, LOS ANGELES 24 AOUT 1964

Deux jours auparavant, les Beatles ont joué au Hollywood Bowl devant 18 700 fans. George Martin est venu d'Angleterre pour superviser l'enregistrement du concert. Le lendemain, Alan Livingstone, président de Capitol Records, organise une soirée de charité pour l'élite hollywoodienne. Les Beatles passent quelques jours de repos dans une villa de Bel Air. Larry Kane discute pendant un long moment avec John, tandis que Paul et George assistent chez Burt Lancaster à une projection privée du deuxième film de la Panthère Rose, A Shot In The Dark.

Q : John, j'aimerais te parler de Weyside.
John : De quoi ?
Q : Tu viens d'y acheter une maison, non ?
John : Non ! C'est à Weybridge.
Q : C'est bien à la limite du Surrey ?
John : Je crois que c'est dans le Surrey, je n'en suis pas sûr.
Q : Pourquoi as-tu choisi Weybridge en particulier ?
John : Parce que c'était l'endroit le plus proche quand ça m'a pris d'acheter une maison pour ma femme et moi. Quelqu'un m'a dit : "Il y en a une en vente, là-bas." et j'ai répondu, "OK, je la prends." C'est aussi simple que ça.
Q : As-tu parfois envie d'écouter de la musique classique ?
John : Il y a quelques petites choses qui me plaisent, mais je ne supporte pas tout ce qu'il y a autour. Ça ne vaut pas la peine d'être écouté à mon avis. On préfère le rock'n'roll, parce qu'on est bêtes.
Q : La musique américaine a-t-elle influencé ton génie pour écrire des chansons ?
John : Génie. Tu peux répéter ça, s'il te plaît ?
Q : Je ne dis que la vérité.
John : Merci. Tout ce qu'on fait est influencé par la musique américaine. En particulier celle des Noirs, comme Little Richard. Et aussi d'artistes blancs comme Elvis, Eddie Cochran, Buddy Holly.
Q : Pendant le dîner aujourd'hui, nous avons eu une discussion sur l'influence de la country…



"JE NE ME DÉFINIRAIS PAS COMME UN ÉCRIVAIN-NÉ, JE SUIS UN PENSEUR-NÉ. J'AI TOUJOURS EU UN DON POUR IMAGINER DES CHOSES."
JOHN LENNON

John : Je n'étais pas là.
Q : C'est vrai ! Quelqu'un a dit qu'on ne sent pas l'influence de la country en Angleterre aujourd'hui. C'est vrai ? Les Beatles écriront-ils un jour une chanson country ?
John : On a repris Honky Tonk Blues de Hank Williams. Mais je n'arrivais pas à la chanter. J'étais incapable de yodler. Et on a joué beaucoup de Carl Perkins, ce qui pour nous est de la country, même s'il a eu un hit avec un morceau rock'n'roll. Pour moi, il fait de la country. Je me trompe ?
Q : Et le folk ? Joan Baez, etc. ?
John : On aime tous Joan Baez, mais on adore Bob Dylan.
Q : C'est son petit ami.
John : Oh, vraiment ? Eh bien, Bob, tu devrais faire attention à ton apparence !
Q : John, tu as beaucoup d'esprit. On s'en aperçoit dans les conférences de presse.
John : Ne crois pas tout ce que tu lis.
Q : Penses-tu un jour ajouter des moments comiques pendant les concerts ?
John : Ça nous est arrivé, surtout à l'époque de la Cavern. La moitié du spectacle était improvisée. On chahutait, on sautait dans le public, on faisait n'importe quoi ! Maintenant, on doit chanter pendant une demi-heure.
Q : Tant qu'on est dans le comique, hier soir, j'ai vu pour la première fois votre émission de télé qui est passée trois fois en Angleterre, mais n'a jamais été diffusée aux USA.
John : Oh, tu parles de Around The Beatles [show dans lequel John est travesti pour une parodie de Shakespeare].
Q : Dans ce show, tu es la seule femme, si tant est que ton personnage…
John : Attention, je n'aime pas tes insinuations ! On faisait du Shakespeare et je devais jouer Thisbe, la fille !
Q : Et pourquoi as-tu été choisi pour faire la fille, John ?
John : Parce que j'aime avoir le déguisement le plus débile de tous. Et ça m'a amusé de le faire.
Q : Tu aimes la littérature shakespearienne ?
John : Non, Shakespeare me casse les pieds.
Q : Ta femme compte-t-elle un jour intégrer le show-business ?
John : Non, absolument pas. Pourquoi, elle le devrait ?
Q : Quel est ton groupe préféré en Angleterre ?
John : Les Searchers et les Rolling Stones. Ça a l'air idiot, mais on est copains avec les Stones et je les aime bien.
Q : Tu les as rencontrés à Liverpool ?
John : Ils ne viennent pas de Liverpool. Ici, vous les décrivez comme du "Mersey Beat", mais ils sont de Londres. Les Searchers sont de Liverpool, on se connaît depuis des années.
Q : Les Stones ont-ils été influencés par le son de vos débuts ?
John : Je ne crois pas. Ils n'ont presque pas changé depuis leurs débuts. Mais ils étaient sans doute contents qu'on soit là. Quand tu vois quelqu'un faire à peu près le même truc que toi – ils sont un peu plus allumés que nous –, ça te fait plaisir.
Q : Jusqu'à présent sur cette tournée, où avez-vous reçu le meilleur accueil ?
John : On a tous bien aimé le Hollywood Bowl, même si ce n'est pas là qu'il y avait le plus gros public. Le concert avait un air important. Il y avait une grande scène, c'était génial.
Q : Et la fête que M. Livingstone a donnée pour vous hier ? C'était un grand moment pour toi ?
John : On a eu l'impression de travailler. C'était plus dur qu'un concert. On s'est retrouvés assis sur des tabourets à rencontrer à peu près 300 personnes de tous les âges.
Q : Et ça te fait quel effet d'être devant toutes les célébrités d'Hollywood amenant leurs enfants pour qu'ils serrent la main des Beatles ?
John : C'est génial, mais on pensait qu'on rencontrerait plus de stars. On était un peu ennuyés. On a vu Edward G Robinson, Jack Palance, Hugh O'Brien… Mais on s'attendait à en voir plus. Mais tous leurs gamins étaient là.
Q : Qu'est-ce que tu as préféré dans votre dernier film ?
John : On aime tous la scène dans les champs où l'on saute comme des fous, parce que c'est purement cinématographique, comme nous l'a dit le réalisateur.
Q : Il y a beaucoup d'improvisations dans le film ?
John : Il y a eu pas mal de remarques spontanées, mais, dans un film, on n'improvise pas beaucoup puisqu'il faut toujours tout recommencer dix fois. Tu dis quelque chose de drôle, tout le monde rigole, y compris les techniciens et une minute plus tard, tu entends : "On la refait !" Et tu répètes ta blague jusqu'à ce qu'elle ne soit plus drôle du tout.
Q : Hormis la musique, quel est ton hobby, John ?
John : Écrire des bouquins. C'est comme ça qu'on dit ? J'avais l'habitude d'appeler ça "des conneries", mais maintenant, on dit "livres", je crois. J'écris, c'est tout.
Q : Tu es un écrivain-né ?
John : Je ne dirais pas ça. Je suis un penseur-né. J'ai toujours pu… À l'école, quand on me demandait d'imaginer quelque chose au lieu de donner un sujet, je m'en tirais toujours bien. Aujourd'hui, je fais la même chose, j'ai juste vieilli.
Q : Qu'as-tu ressenti quand 50 000 personnes t'ont acclamé quand tu es rentré chez toi ?
John : C'était génial. Je ne sais pas combien il y avait de gens, mais ils étaient assez nombreux pour que ça soit fabuleux. Et c'était encore meilleur quand on est montés en voiture et qu'on s'est retrouvés juste à côté d'eux.
Q : Tu t'attendais à un tel accueil ?
John : Non, on nous avait dit qu'on était grillés à Liverpool et on a fini par le croire. On n'avait pas envie de rentrer, on se disait qu'on irait discrètement chez nous. On nous répétait des trucs comme : "Oh, je suis allé à la Cavern et plus personne ne vous aime là-bas." Bien sûr, ils parlent toujours à des gens qui ne nous connaissaient même pas à l'époque. Et en rentrant… on a reçu le meilleur accueil de notre vie.

PHOTOS : CURT GUNTHER

DELMONICO HOTEL, NEW YORK 28 AOÛT 1964

Après leur départ de New York, les Beatles se produisent à Denver et Cincinnati avant de revenir à Kennedy Airport à 3 heures du matin le jour du premier de leurs deux concerts au Forest Hill Tennis Stadium. Environ 3 000 fans guettent leur atterrissage et plusieurs centaines d'autres campent à l'extérieur du Delmonico Hotel sur Park Avenue et la 59e rue. Le lendemain, des milliers d'autres les rejoignent et sont contenus par des barricades policières. Dans le chaos qui suit l'entrée des Beatles dans le bâtiment, Ringo se fait arracher sa médaille de St Christophe par Angie McGowan, une fan zélée. Elle rencontrera ensuite Paul et Ringo en rapportant le bijou.

Q : Paul, quand tu vois une foule comme celle sur Park Avenue et que tu entends ces cris, tu es touché ? Tu as envie d'aller à la rencontre des fans ?
Paul : C'est fantastique. Les gens nous posent des questions, nous demandent notre avis sur tout et c'est difficile de dire autre chose que merveilleux ou génial. Quant à aller voir les fans, j'aimerais bien, mais c'est impossible.
Q : La dernière fois que le groupe était à New York, il paraît que vous avez essayé de quitter l'hôtel en pleine nuit et que des fans vous ont poursuivis.
Paul : On voulait juste sortir et visiter la ville. On a pris une voiture et on s'est baladés : on s'est contenté de passer la tête à la fenêtre pour regarder les buildings. C'était vraiment impressionnant.
Q : Et la nuit dernière ?
Paul : On est allés du côté de Times Square. Et on est entrés dans un bar pour boire un verre, pas pour échapper à qui que ce soit.
Q : Quand vous êtes arrivés à l'hôtel, Ringo a eu sa médaille de St Christophe et la moitié de sa chemise arrachées. Tu as été impliqué dans cette bagarre ?
Paul : Non, trois d'entre nous ont pu entrer, mais, apparemment, un des policiers n'a pas reconnu Ringo et l'a arrêté. Tout le monde s'est jeté sur lui et une fille a déchiré sa chemise.
Q : Est-ce que John et toi gagnez plus d'argent que Ringo et George ?
Paul : Oui, sur les chansons qu'on écrit. Mais ils se rattrapent sur d'autres choses. George écrit une rubrique dans un journal anglais. En fait, on ne sait pas combien d'argent on gagne. C'est vrai. Quand on veut faire un achat, on doit demander la permission à notre comptable.

"LA POLICE A ARRÊTÉ RINGO. UNE FILLE A DÉCHIRÉ SA CHEMISE."
PAUL Mc CARTNEY





FOREST HILLS TENNIS STADIUM, NEW YORK 28 AOÛT 1964

Enfermés dans leurs chambres d'hôtel toute la journée, sans même pouvoir se mettre à la fenêtre, les Beatles évitent la foule et se rendent au stade en hélicoptère depuis l'héliport de Wall Street. Pour les deux soirs consécutifs à Forest Hill, un grillage de 2,50 m de haut est érigé pour éloigner les fans. Mais certains arriveront à grimper sur scène.

Q : On t'appelle parfois le Beatle Discret. Cette description te convient ?
George : Non, pas vraiment. Je me suis observé pendant les conférences de presse ici. En général, je suis dans mon coin à ricaner, parce que tout le monde pose les mêmes questions et qu'on y répond selon l'humeur. Je suis plus discret que les autres dans ces moments-là, mais pas dans la vie. Enfin, je ne l'affirmerai pas.
Q : Avant de tourner votre premier film, tu étais nerveux ?
George : On a reçu beaucoup de propositions pour des films musicaux pop et on a attendu jusqu'à ce qu'on reçoive cette offre. On était nerveux, mais comme on était tous les quatre, on a beaucoup rigolé pour se détendre. On était quand même un peu tendus. On a réussi à surmonter notre peur parce qu'on avait un bon réalisateur et une bonne équipe.
Q : Il t'arrive d'avoir envie de te promener dans la rue comme un être humain normal ?
George : Notre vie n'est pas tout le temps aussi chaotique. Si on donne un concert en Angleterre, c'est très chaud, il y a beaucoup de fans, mais dès qu'on a terminé, on rentre chez nous. Et on a nos habitudes dans certains endroits où personne ne nous dérange. À chaque fois qu'on part en tournée, on sait qu'on ne pourra pas mettre le nez dehors, qu'on ne verra rien d'autre que nos chambres d'hôtels, la voiture, l'avion et la salle de concerts.





DELMONICO HOTEL, NEW YORK 29 AOÛT 1964

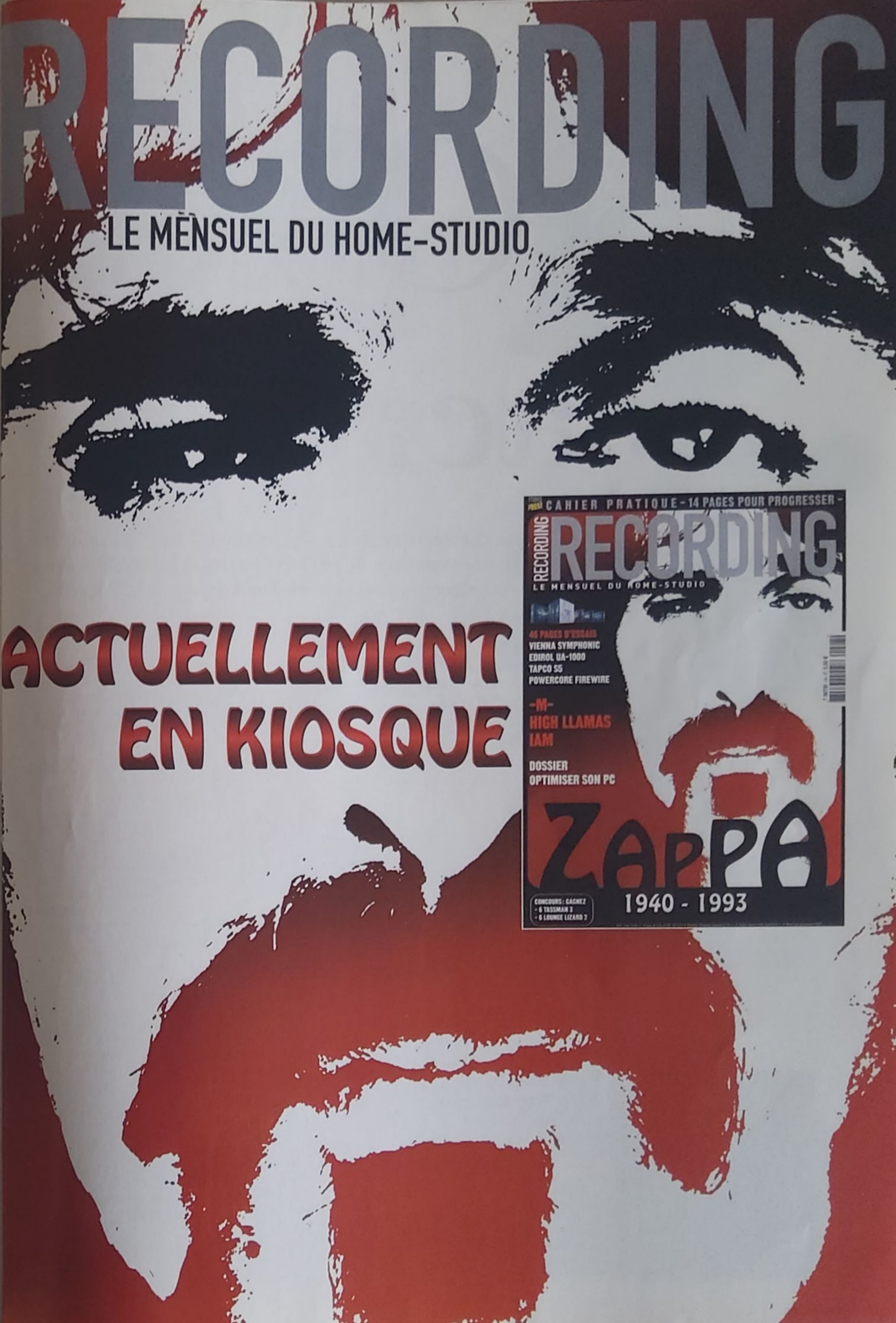
Larry Kane parvient à détourner John et Paul de leurs nouveaux amis et hobbies le temps d'une interview. Après l'un des shows au Delmonico Hotel, les Beatles reçoivent la visite de Bob Dylan. Sur place, il s'occupe en répondant au téléphone – "Bonjour, ici la Beatlemania" – avant de faire découvrir la marijuana au groupe et à Brian Epstein.

Q : John, je sais que tu as été quelque peu cloîtré. As-tu aimé voir ces milliers de fans à New York ?
John : C'est formidable. On aime les apercevoir par la fenêtre.
Q : Tu as déjà eu envie de descendre leur dire bonjour ?
John : Ouais, mais personne ne nous laisserait faire. La sécurité ne nous permet même pas de leur faire signe. On va leur demander de nous y autoriser aujourd'hui, c'est la moindre des choses à l'égard des fans.
Q : La rumeur a circulé parmi les fans que vous alliez vous mettre à la fenêtre. Pourquoi ne vous laisse-t-on pas faire ?
John : Je crois que la police s'imagine que ça va exciter les fans, mais d'autres que nous leur font signe en se faisant passer pour nous. Je ne vois pas pourquoi on ne le ferait pas nous-même.
Q : John, les fans se sont précipités contre la scène hier soir à Forest Hills. Ça a déjà dû arriver. Tu as peur qu'ils réussissent à franchir le grillage ?
John : Je flippe dès qu'ils montent sur scène. La nuit dernière, une fille a sauté sur George et j'entendais toutes ses fausses notes : il essayait de continuer à jouer avec une fille pendue à son cou. C'était marrant.
Q : Ces expériences vous effraient ?
John : Pas vraiment. On prend surtout des coups de la part des mecs essayant de nous protéger : la plupart du temps ils nous gênent, ils nous poussent et nous tirent dans tous les sens. Mais sur scène, je me sens en sécurité, même quand les fans débarquent. Ça va dès que je suis branché à mon ampli.
Q : J'ai entendu dire que vous ne chantiez pas vraiment pendant cette tournée et qu'en raison du bruit, vous faites juste du play-back. C'est vrai ?
John : Non, on s'époumone. Dans des lieux comme le Hollywood Bowl, on nous entendait. Il y a une bonne acoustique, même si la foule était déchaînée. Il y a d'autres endroits où on a pu nous entendre mieux qu'auparavant.
Q : Paul, penses-tu que les Beatles passeront un jour complètement de la musique au cinéma ?
Paul : Je ne sais pas. Pour l'instant, nous ne sommes pas de très bons acteurs. Sauf Ringo et John dans le dernier film.
Q : Beaucoup de gens pensent que tu étais très bon, aussi.
Paul : Ils se trompent. Je me trouve vraiment mauvais. Dans quelques films, on s'améliorera peut-être. Si l'un de nous, ou nous quatre, devient soudain un bon acteur, ce sera génial. Bien sûr, on va continuer à tourner parce que ça nous plaît.
Q : [Se trompant sur le nom de Paul] John, j'ai une question assez inhabituelle à te poser. Que penses-tu de tous…
Paul : Je m'appelle Paul, Harry.
Q : Oh ! Paul.
Paul : Tu te souviens de moi ?
Q : Je suis désolé.
Paul : C'est bon, Harry.
Q : Je suis un peu endormi. Paul, j'ai une drôle de question. Que penses-tu de tous ces journalistes autour de toi dans l'avion ? Tu n'as pas l'impression qu'on t'accapare ?
Paul : Non. Au moins, on a confiance en vous tous qui voyagez avec nous. On sait que si l'un de nous veut dormir, vous n'allez pas nous braquer un appareil photo en pleine figure. Ça va bien mieux quand on se connaît. La plupart des gens sont bien élevés et, en général, quand tu connais les journalistes, ce sont des types sympas.
Q : Paul, merci beaucoup.
Paul : De rien, Larry.



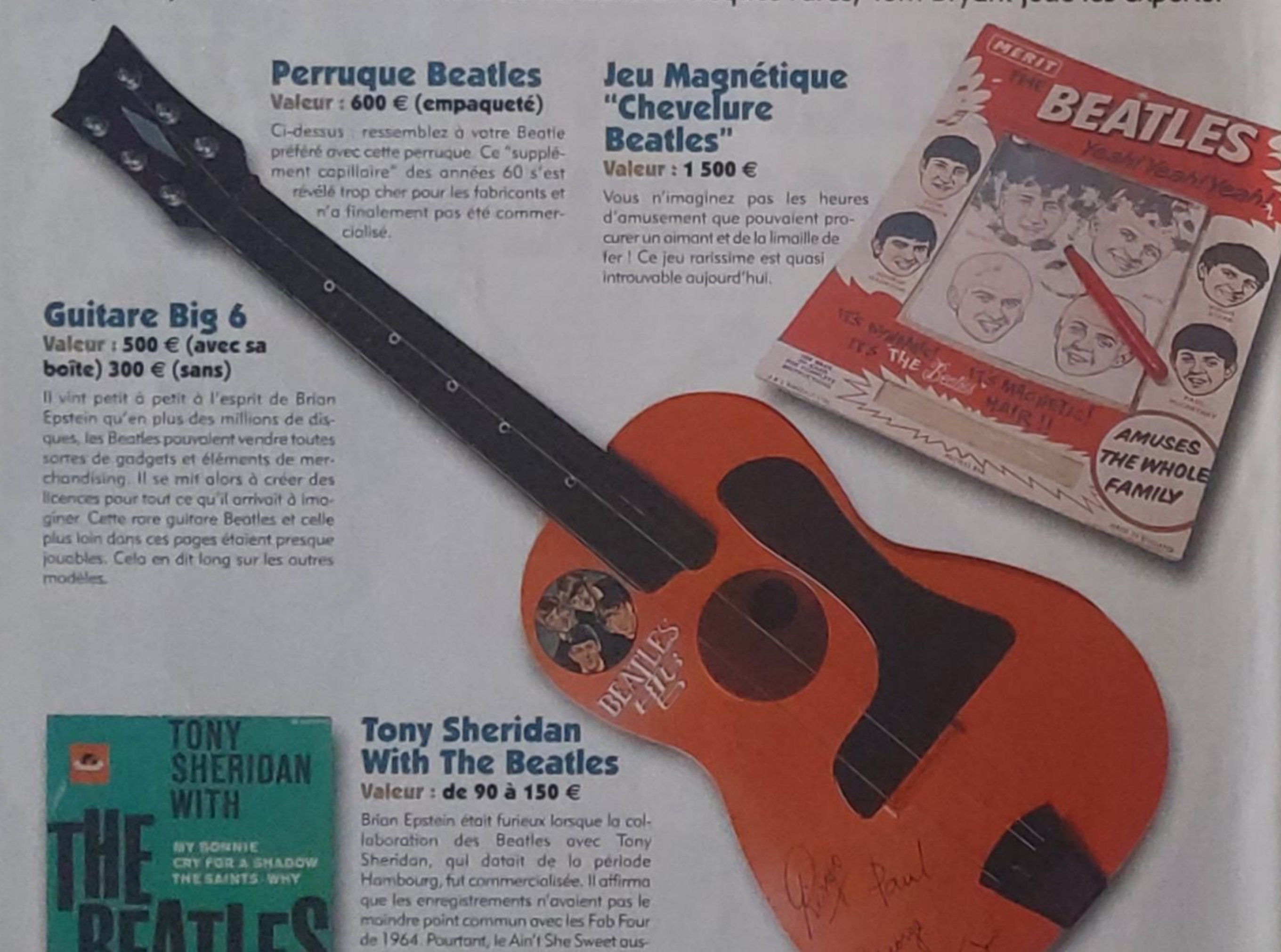
"LA POLICE NE NOUS LAISSE MÊME PLUS FAIRE SIGNE AUX FANS PARCE QU'ELLE S'IMAGINE QUE ÇA VA LES EXCITER UN PEU PLUS."
JOHN LENNON

PHOTOS : CURT GUNTHER


RECORDING
LE MENSUEL DU HOME-STUDIO
ACTUELLEMENT
EN KIOSQUE
CAHIER PRATIQUE - 14 PAGES POUR PROGRESSER -
RECORDING
RECORDING
LE MENSUEL DU HOME-STUDIO
46 PAGES D'ESSAIS
VIENNA SYMPHONIC
EDIROL UA-1000
TAPCO S5
POWERCORE FIREWIRE
-M-
HIGH LLAMAS
IAM
DOSSIER
OPTIMISER SON PC
ZAPPA
1940 - 1993
CONCOURS : GAGNEZ
- 6 TASSMAN 3
- 6 LOUNGE LIZARD 2

Objets sacrés

Grâce à la Beatlemania, vous pouviez décorer vos gâteaux avec les visages des Fabs, prendre un bain avec de l'Eau de Paul, ou même devenir le sosie de l'un de vos musiciens préférés avec les perruques Beatles. Entre billets de concerts et disques rares, Tom Bryant joue les experts.



Perruque Beatles

Valeur : 600 € (empaqueté)

Ci-dessus : ressemblez à votre Beatle préféré avec cette perruque. Ce "supplément capillaire" des années 60 s'est révélé trop cher pour les fabricants et n'a finalement pas été commercialisé.

Jeu Magnétique "Chevelure Beatles"

Valeur : 1 500 €

Vous n'imaginez pas les heures d'amusement que pouvaient procurer un aimant et de la limaille de fer ! Ce jeu rarissime est quasi introuvable aujourd'hui.

Guitare Big 6

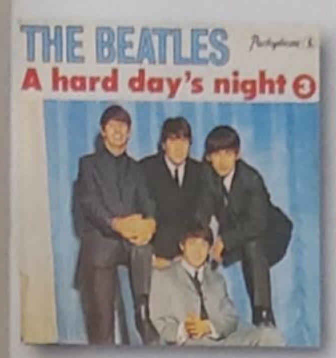
Valeur : 500 € (avec sa boîte) 300 € (sans)

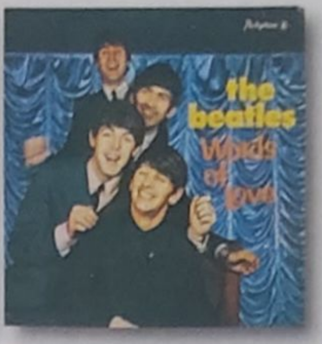
Il vint petit à petit à l'esprit de Brian Epstein qu'en plus des millions de disques, les Beatles pouvaient vendre toutes sortes de gadgets et éléments de merchandising. Il se mit alors à créer des licences pour tout ce qu'il arrivait à imaginer. Cette rare guitare Beatles et celle plus loin dans ces pages étaient presque jouables. Cela en dit long sur les autres modèles.

Tony Sheridan With The Beatles

Valeur : de 90 à 150 €

Brian Epstein était furieux lorsque la collaboration des Beatles avec Tony Sheridan, qui datait de la période Hambourg, fut commercialisée. Il affirma que les enregistrements n'avaient pas le moindre point commun avec les Fab Four de 1964. Pourtant, le Ain't She Sweet australien (avec un dessin de John sur la pochette) est coté à 90 euros, alors que le My Bonnie britannique (avec la pochette verte) atteint les 150 euros.









EPs portugais

Valeur : 150 € pièce

Les pochettes portugaises avec photo sont très difficiles à dénicher, surtout en bon état. Les disques portugais des Beatles ont été joués jusqu'à une usure presque totale. C'est spécialement le cas des EPs, le sillon de chaque face étant plus serré. D'où ce prix astronomique que le collectionneur devra débourser pour acquérir l'un de ces impeccables EPs portugais.

Les poupées Beatles qui saluent

Valeur : 1 500 € (la boîte avec la série complète) 150 € chacune

Il y a probablement plus de chance de voir une réunion des Beatles que de trouver une boîte complète de ces pièces ultrarares. Dommage, ils feraient nettement plus chic à l'arrière de votre voiture que le chien qui remue la tête.



Le mot de la fin

Photographe, elle a immortalisé les premiers séjours à Hambourg, mais, pour Astrid Kirchherr, les Fab Four étaient avant tout des amis.

Le premier mot qui me vient à l'esprit est "époustouflant". Ce soir-là, Klaus Voorman m'a traîné dans ce club et je n'étais pas rassurée. Et puis j'ai vu ces garçons merveilleux sur scène. Ils avaient l'air si sauvage et, en même temps, si innocent. J'ai remarqué Stuart en premier. Il était vraiment classe. Avec ses lunettes de soleil, il se tenait debout avec les jambes croisées, jouant de la basse avec une cigarette à la bouche. Il semblait sortir d'un de mes rêves. J'ai ensuite réalisé que les autres étaient également impressionnants. La façon qu'avait John de se planter derrière le micro, et mon petit chéri de George, semblant tout perdu – mais lorsqu'il jouait de la guitare… Il n'y avait tout simplement pas de musique de ce genre en Allemagne. J'avais entendu du rock'n'roll auparavant, mais Elvis Presley me semblait irréel alors que ces garçons étaient "vrais".

Je travaillais pour le photographe Reinhart Wolf et je m'intéressais surtout aux portraits. J'avais vu le travail de photographes américains, comme Richard Avedon, avec ses portraits de Marlon Brando, et devant moi j'avais cinq jeunes Anglais, tous très beaux, et, par-dessus de marché, jouant une musique incroyablement enivrante. Au bout d'une ou deux semaines, je leur ai demandé si je pouvais les prendre en photo et ils ont tout de suite dit oui.

Par la suite, je les ai invités à la maison, où ma mère leur faisait des plats anglais qui leur manquaient (bifteck, purée de pommes de terre, une tasse de thé, la totale !). Ils pouvaient, enfin, prendre un bain et ils aimaient s'installer pour jeter un œil sur mes livres ou mes disques. C'était appréciable pour eux d'être dans un endroit propre et sympa. J'allais les voir jouer à longueur de temps, surtout lorsqu'ils se sont installés au Top Ten Club. Nous sommes très vite devenus amis.

"J'avais déjà entendu du rock'n'roll, mais Elvis Presley me semblait irréel alors que ces garçons étaient vrais."

C'était toujours "donnant-donnant" entre nous. Ils m'ont appris la témérité, à rester fidèle à une idée. À Hambourg, ils ont dû survivre à des épreuves écœurantes, alors qu'ils étaient fauchés. J'ai essayé de les aider et nos influences respectives nous ont mutuellement transformés. Les leurs venaient d'Amérique et ils m'ont ainsi tout appris sur Chuck Berry. Alors que les miennes venaient plutôt de France, ils ont découvert Sartre ou Juliette Gréco grâce à moi. C'était très équilibré. Ils appréciaient mes connaissances dans le domaine de la mode. Mais toutes ces âneries à propos de leur coupe de cheveux n'avaient rien à voir avec ce que les Beatles étaient vraiment au fond d'eux-mêmes.

Personne ne pouvait présager du succès qu'ils allaient avoir, mais il était évident qu'ils allaient y arriver. Paul avec son sens de la musique, John et ses talents multiples et George parce qu'on ressentait parfaitement sa passion pour la musique.

Les gens racontaient tout un tas de choses sur John, il était si sarcastique, toujours prêt à se battre. Mais c'est un "schablone", comme on dit en Allemagne, ce qui signifie ranger quelqu'un dans une petite boîte. Nous étions copains et nous nous éclations. Dès le départ, il était une révolution à lui tout seul. Eh oui, il jouait le gros dur, mais il était si plein d'amour et d'humour. Il m'a merveilleusement consolée, lorsque Stuart est mort. Et lui et Stuart réunis ! Je ne saurais décrire la profondeur de leur esprit, leur humour ou leur intelligence.

George est devenu l'un de mes plus proches amis, par la suite. Jusqu'à sa dernière heure, il s'est toujours soucié de moi. J'ai habité dans l'appartement de George et Ringo, dans Green Street, lorsque je suis venu réaliser un reportage pour Stern, à l'époque du tournage de A Hard Day's Night. Ils devaient mettre du carton sur la boîte à lettre, les fans n'arrêtaient pas de crier par la fente. George mourrait d'envie de me montrer sa nouvelle voiture, une Jaguar, mais il ne pouvait pas sortir avant trois heures du matin, et il y avait encore quelques fans qui hurlaient.

J'étais triste pour eux. Ils n'ont pas connu leur jeunesse. Je voyais ça dans leurs yeux. Mais leur comportement envers moi n'a jamais changé. Et puis ils étaient très soudés, comme des frères. Ils se chamaillaient ou se plaignaient, mais on pouvait sentir des sentiments merveilleux qui s'étaient développés entre eux. Ils paraissaient toujours éprouver le même plaisir qu'au début à jouer et à être réunis.

Lorsqu'ils sont revenus à Hambourg lors d'une tournée en 1966, ils paraissaient fatigués, voir épuisés. Ils étaient logés dans un château en dehors de la ville et ce fut : sortie du concert, les guitares à la main, et tout droit à ce "putain" de château, où nous avons dîné tous ensemble. Ils auraient adoré retourner du côté de la Reeperbahn, revoir tous les anciens endroits, mais ils ne pouvaient pas à cause des fans.

Je n'avais même plus d'appareil lorsque George m'a proposé de réaliser la pochette de *Wonderwall Music*. J'avais pris de nombreuses photographies en dehors des Beatles, je trouvais que certaines étaient bien meilleures, mais elles n'intéressaient personne. J'ai commencé à douter de moi. Suis-je à la hauteur ? Mais George n'a jamais changé d'avis, il a toujours cru en moi. Je sais que, même s'ils n'étaient jamais devenus célèbres, nous serions restés amis. Je leur ai donné tout mon amour. J'ai toujours eu confiance en leur amitié et c'était réciproque. C'est l'essentiel. Je suis extrêmement fière d'eux.

Astrid Kirchherr

Astrid Kirchherr
Hambourg
Octobre 2002

PHOTOS : REDFERNS

Ce magazine est le numéro

10874

d'une édition limitée de 20 250 exemplaires